**ACADEMIE DES SCIENCES D'ALBANIE**
SECTION DES SCIENCES SOCIALES

# STUDIA ALBANICA

XXXIII[e] Année 2000

TIRANA

**STUDIA ALBANICA**

---

CONSEIL DE REDACTION

Rédacteur en chef: Seit MANSAKU

Adjoint: Kristaq PRIFTI

Secrétaire de rédaction: Lefter NASI

Membres: Jorgo BULO, Shaban DEMIRAJ, Muzafer KORKUTI, Ana LALAJ, Afërdita ONUZI

Rédacteur: Drane KOÇI

© Académie des Sciences d'Albanie, 2001.
Tous droits réservés.

Adresse: Académie des Sciences d'Albanie
Section des Sciences Sociales, Tirana - Albanie

**Shaban DEMIRAJ**

# A PROPOS DE LA ROMANISATION DES ANCIENS PEUPLES DE LA PENINSULE BALKANIQUE

Le procès de la romanisation des anciens peuples de la Péninsule Balkanique, bien qu'un objet de recherches et de discussion de plusieurs chercheurs, présente toutefois certains problèmes, dont la solution définitive est encore loin. Il s'agit, en premier lieu, de diverses questions, dont la principale est la suivante: Est-ce que tous les anciens peuples balkaniques soumis par l'Empire Romain, à l'exception des Grecs, ont été romanisés? Le cas du roumain et de l'ancienne langue dalmate déjà éteinte démontre que le procès de la romanisation a profondément transformé de vastes régions des parties orientale et occidentale de la Péninsule Balkanique. Ce phénomène devrait avoir eu lieu certainement avant l'immigration des tribus slaves dans la Péninsule.

A la lumière de certains faits incontestables on peut affirmer que les Slaves lors de leur immigration ont trouvé dans les Balkans, outre les Grecs et une population romanisée, même d'autres ethnies parlant de diverses langues. Il suffit de rappeler la tribu thrace de *Bessoi*, qui jusqu'au sixième siècle avait gardé encore son propre idiome. A cet égard je voudrais aussi citer l'observation attentive de Katičić (1976, 136): "It can be shown on the basis of toponomastic material that the Slavs came in direct contact with Thracians, who still spoke their language; Cf. Bulg. Plovdiv from Thracian Pulpudeva and not from Greek φιλιππούπολις".

L'absence des données concernant le Haut Moyen Age rend très difficile la description de la situation ethnique des Balkans lors de l'arrivée des tribus slaves. En tout cas, on pourrait affirmer qu'à cette époque même d'autres anciennes tribus balkaniques avaient survécu au procès de la romanisation. Une preuve éclatante de cette affirmation est sans doute l'existence du peuple albanais, qui, malgré les diverses pressions exercées au cours des longues dominations étrangères, a réussi à conserver sa propre identité. Sur ce phénomène quasi inattendu je vais m'arrêter un peu plus.

La présence de la population albanophone dans les Balkans a démontré clairement que les Romains n'avaient pas réussi à romaniser les ancêtres des Albanais. Soit qu'on adhère à l'hypothèse sur l'origine thrace ou daco-myse des Albanais, soit qu'on accepte la théorie qu'ils tirent leur

origine des anciens Illyriens ou bien d'une autre tribu balkanique, on ne pourrait pas repousser la conclusion que les ancêtres des Albanais dans l'antiquité ont été des citoyens soumis à l'Empire Romain quelque part dans la Péninsule Balkanique. Cette conclusion, comme l'on sait, a été confirmée à travers plusieurs arguments de caractère historique et linguistique.

En ce qui concerne les arguments de caractère historique, je me limiterai à invoquer le fait souligné par plusieurs chercheurs que les historiens et les chroniqueurs de l'antiquité et du moyen âge n'ont fait mention d'aucune immigration des ancêtres des Albanais dans leur habitat actuel (V. entre autres Katičić: 1976, 184.) Certes, c'est un argument *ex silentio*, qui devrait être confirmé par d'autres arguments, qui ne manquent pas. Il s'agit de certains faits déduits de l'histoire de la langue albanaise. Je vais en mentionner quelques-uns ci-dessous.

Après la contribution de A. Thumb, *Altrgriechische Elemente des Albanesischen* (1910) on a définitivement admis qu'en albanais il y a un certain nombre de mots empruntés au grec ancien[1]. En outre on a admis que ces emprunts grecs sont d'origine dorienne, comme le mot *mokën/ mokër* "millstone" <*μᾶχανᾶ* >, avec l'ancienne évolution de /*ã*/ > /*o*/[2] et de /*kʰ*/ > /*k*/ clairement démontre. De plus, cet emprunt porte l'accent sur la syllabe initiale en conformité avec l'accentuation des anciens mots hérités de l'albanais, comme par ex. *émënë / émërë* "nom", (Cf. le grec *ὄνομα*), *dimën(ë) / dimër(ë)* "hiver" (Cf. le grec *χειμών*) etc. A cet égard on pourrait mettre en évidence que l'ancienne tendance de l'accent initial en proto-albanais a laissé des traces aussi dans certains toponymes, comme *Dúrrës*, Cf. la forme grecque *Ϲυρράχιον* et latine *Dyrrhachium*.

La présence en albanais d'un certain nombre de mots empruntés au grec ancien démontre que les ancêtres des Albanais ont eu des relations avec les Grecs (et plus précisément avec les Doriens) dès la haute antiquité. Selon toute vraisemblance, ces emprunts ont pénétré dans le proto-albanais non seulement à travers les anciennes colonies grecques de l'Adriatique, fondées avant Notre Ere: *Dyrrachion* (627), *Lissus* (385), *Apollonia* (588), mais aussi à travers la partie nord-occidentale de la Grèce ancienne. En de telles circonstances, on pourrait affirmer avec Huld (1985, 246): "The presence of ancient West Greek loans in Albanian implies that in classical antiquity the precursors of the Albanians were a Balkan tribe to the north and west of the Greeks".

---

[1] V. aussi Mih escu: 1966, 63.

[2] L'évolution */*μ*/ > /*o*/ s'est avérée régulièrement dans les mots hérités de l'i.e. et elle n'a touché que quelque mot emprunté au grec ancien; dans les emprunts d'origine latine ce changement n'a pas eu lieu.

La présence des ancêtres des Albanais sur la côte de l'Adriatique dans l'antiquité est confirmée aussi par les emprunts latins de l'albanais. Ceux-ci sont bien plus nombreux et ont pénétré dans le proto-albanais en diverses périodes. La plus ancienne couche de ces emprunts remonte aux derniers siècles avant Notre Ere. Selon Meyer-Lübke (1914, 32), "l'élément latin de l'albanais présente une situation linguistique plus ancienne que chacune des langues romanes".

Parmi les plus anciens emprunts latins de l'albanais on devrait considérer ceux qui ont pénétré dans le proto-albanais en une période où les vélaires */c-/* et */g-/* suivies d'une voyelle antérieure conservaient encore la prononciation gutturale en latin, c'est-à-dire non plus tard que durant les premiers siècles de la Nouvelle Ere (V. Tekavčić: 1972, 172.) Telles consonnes vélaires ont été palatalisées au cours des siècles en albanais non seulement dans les emprunts latins (et grecs), mais aussi dans les mots hérités de l'albanais, En voici des exemples des emprunts latins: *pisc-is* > *peshk*, *cicer* > *qiqër*, *civitas* > *qytet*, *sagitta* > *shëgjetë* etc. Il y a aussi d'autres témoignages de caractère linguistique, qui démontrent la présence d'une très ancienne couche d'emprunts latins en albanais. On pourrait faire mention ici de l'ancienne évolution */fl/* > */e/* dans les emprunts latins *pemë* < *pflmum*, *herë* < *hflra*, *tërmet* < *terrae mflus* etc. A cet égard on pourrait citer l'opinion du linguiste italien G.B. Pellegrini (1995, 227): "I notevoli fatti di conservazione di un lessico sovente arcaico e quasi unico in seno alle lingue neolatin, denuncia una penetrazione romana molto remota e ovviamente piú antica del latino della Dacia, che risale ai primi del II sec. d.C.".

Donc, concernant ce qui vient d'être exposé brièvement ci-dessus, on pourrait affirmer avec Hamp (1966, 106): "Of course, in any event we could only prove the Albanians *did*, and never that *they did not*, precede the Slavs". V. aussi Katičić (1976, 184 s.), qui, après avoir souligné que dans les sources historiques il n'y a aucune indication d'une migration, affirme: "It is therefore natural to assume that Albanian was since ancient times spoken in more or less the same area in which it is now".

A cet égrad, on pourrait citer ici d'autres faits de l'histoire interne de la langue albanaise, et précisément de l'histoire de ses deux dialectes. Ceux-ci se font distinguer par certains phénomènes anciens, comme l'apparition de la voyelle centrale accentuée */∂/* devant les consonnes nasales et du rhotacisme dans le dialecte méridional. Mais, les albanologues, en général, ont mis en évidence que les traits distinctifs les plus anciens caractérisant la division dialectale de l'albanais remontent à une période relativement ancienne. Selon *Hamp* (1966, 198), la division dialectale de l'albanais "must be relatively old, that is, dating back into the Post-Roman first millennium".

Donc, concernant ce que je viens de présenter brièvement, on peut affirmer sans aucune réserve que les ancêtres des Albanais se trouvaient dans les Balkans au temps de la domination romaine de cette Péninsule. Mais

dans ce cas il est naturel de poser la question: Comment ont-ils réussi à résister à la romanisation en conservant leur propre idiome? Une telle question est encore plus inévitable, si l'on adhère à la théorie soutenue par plusieurs chercheurs que les ancêtres des Albanais habitaient dès la période antique plus ou moins dans leur habitat actuel (V. *Katičić*: 1976, 184 s.). Une telle question se rend encore plus frappante, si l'on tient compte du fait que la côte occidentale de la Péninsule Balkanique a été occupée plusieurs siècles avant l'ancienne Dacie, dont la population a été romanisée au cours d'une période relativement brève. Donc, il s'agit d'une question très difficile à lui répondre. Mais pour donner une réponse bien argumentée à cette question, il est nécessaire de tenir toujours présent à l'esprit que non seulement les Grecs mais aussi d'autres anciennes tribus des Balkans ont réussi à conserver leur identité malgré la forte pression d'assimilation par les Romains. La présence des Albanais en est un témoignage incontestable.

Certes, une bonne partie des ancêtres des Albanais, particulièrement dans les villes côtières, ont été romanisés. Mais les habitants des régions internes, en majeure partie montagneuse, ont réussi à conserver leur idiome et leur identité. Une telle opinion a été exprimée, entre autres, par le chercheur italien *G.B. Pellegrini* (1995, 198): "È comunque sicuro che, accanto all'uso della lingua greca e latina, si era conservata assai vitale, per lo meno in alcune zone, la lingua autoctona che è sopravvissuta, altrimenti non avremmo la lingua albanese". Ces régions devraient avoir été relativement nombreuses.

Parmi les facteurs les plus importants, qui ont rendu possible aux ancêtres des Albanais de conserver leur identité, on doit relever le caractère conservateur de l'ethnie albanaise. A cet égard, il suffit de rappeler les émigrés albanais, qui se sont installés en Grèce et en Italie du Sud pendant les XIV-VI$^{e}$ siècles. Ils ont conservé leur idiome natal, parce qu'au cours des siècles précédents ils ont vécu presque isolés des leurs voisins grecs, respectivement italiens. Mais leur situation a changé dernièrement, quand les jeunes générations ont intensifié les relations avec leurs voisins grecs, respectivement italiens, en se servant de plus en plus de "la lingua del pane", qui est aussi la langue, qu'ils apprennent dans les écoles.

Il y a eu aussi d'autres facteurs, qui ont rendu possible la conservation de la langue albanaise au cours des siècles. On devrait souligner ici particulièrement le caractère plutôt montagneux des régions, où les ancêtres des Albanais se sont réfugiés et où les envahisseurs romains ne pouvaient pas pénétrer librement sans être mis au danger. Dans leurs villages isolés ils ont réussi à conserver leur idiome et leur identité en menant une vie "indépendante" quasi-primitive, selon leur tradition. Mais au cours de la désagrégation de l'Empire Romain, c'est-à-dire après la fin du quatrième siècle de notre Ere, une bonne partie des paysans albanais sont rentrés dans

les villeş, où avec le temps ils ont assimilé graduellement la population déjà romanisée.

Dans ce cas on devrait tenir compte aussi de la position géographique des régions habitées par les ancêtres des Albanais. Ces régions ne se situaient pas à la périphérie de l'Empire, où les tribus "barbares" étaient une menace constante. C'est pour cela que les Romains étaient obligés de concentrer leurs forces militaires et leurs colons dans les régions périphériques, comme par ex. dans le cas de la Dacie, où s'est formée l'ethnie roumaine[3]. A cet égard je voudrais citer ici une opinion, selon moi juste, de *H. Mih escu* (1966, 23) à propos de la conservation de la langue grecque: "Faptul c limba latin n-a putut prinde r d cini în domeniul de limba greceasc din sudul Peninsulei se explic nu numai prin superioritatea civiliza=iei elenice, ci şi prin împrijurarea c Grecia n-a ajuns niciodat un territoriu de grani= , unde s fie nevoie de o continu concentrare de trupe romane. Se ştie c la sfîrşitul serviciului militar solda=ii romani primeau p mînt cultivabil şi se aşezau într-o regiune oarecare, de obiciei în apropierea legiunilor". ("Le fait que la langue latine n'a pas réussi à prendre racine dans le domaine de la langue grecque, peut être expliqué non seulement par la supériorité de la civilisation hellénique, mais aussi par la circonstance que la Grèce n'a jamais été un pays de frontière, où la présence permanente de troupes romaines était indispensable. Comme l'on sait, à la fin du service militaire les soldats romains prenaient des terres cultivables et s'installaient généralement aux environs des légions militaires".)

En conclusion je voudrais souligner encore une fois que le cas des Albanais suggère que la romanisation n'ait pas englobé tous les anciens peuples de l'Est et de l'Ouest de la Péninsule Balkanique. Donc, on devrait admettre qu'outre les Grecs anciens et les ancêtres des Albanais, encore d'autres anciennes tribus des Balkans avaient résisté à la romanisation, lorsque les Slaves ont immigré dans la Péninsule. Mais avec le temps elles ont été assimilées par les Slaves et les Grecs.

## LA LITTERATURE CITÉE:

HAMP: 1966 = Hamp, Eric P. *The position of Albanian*. In: "Ancient Indo-European Dialects". Berkeley and Los Angeles.

HULD: 1985 = Huld, Martin E. *Accentual stratification of Ancient Greek loanwords in Albanian*. KZ, vol. 98.

KATIČIĆ: 1976 = Katičić, Radoslav. *Ancient languages of the Balkans*. The Hague-Paris.

[3] Pour ce phénomène: V. aussi Mansaku: 1995, 169 s.

MANSAKU: 1955 = Mansaku, Seit, *Çështja e autoktonisë së shqiptarëve në dritën e marrëdhënieve të shqipes me latinishten* në: "Seminari XVII Ndërkombëtar për gjuhën, letërsinë dhe kulturën shqiptare", Tiranë.

MEYER-LÜBKE: 1914 = Meyer-Lübke, Wilhelm. *Rumänisch, romanisch, albanesisch.* In: Mitteilungen des romanischen Instituts an der Universität Wien. I. Heidelberg.

MIHAESCU: 1966 = Mih escu, *Haralambie. Influen=a greceasc asupra limbii române*. Bucureşti.

PELLEGRINI: 1995 = Pellegrini, Gian Vattista. *Avviamento alla linguistica albanese*. Palermo.

TEKAVČIĆ: 1972 = Tekavčić, Pavas. *Grammatica storica dell'italiano*. I. Bologna.

THUMB: 1910 = Thumb, A. *Altrgriechische Elemente des Albanesischen KZ*, vol. 26.

**J. B. TRUMPER**

# ALCUNE ISTITUZIONI SOCIO-POETICO-STORICHE E LE RELAZIONI LINGUISTICHE TRA L'ALBANESE E LE LINGUE I.-E. DELL'EUROPA CENTRO-SETTENTRIONALE.[1]

*A due grandi degli studi albanologici storici, E. Çabej e E. P. Hamp, in occasione della Laurea Honoris Causa ad E. P. Hamp, Cosenza-Rende Giugno 2000.*

E' dall'apparsa di una lontana pubblicazione dello studioso E. P. Hamp (Hamp 1966) che si discutono le apparenti anomalie filogenetiche dell'albanese, almeno dal punto di vista della genesi del suo lessico all'interno dell'indo-europeo occidentale, in particolare delle lingue i.-e. dell'Europa centro-settentrionale. Malgrado questa prima opera alcuni balcanologi (Huld 1984) continuano a meravigliarsi delle mancate corrispondenze tra l'albanese e il germanico e il celtico, nonostante le testimonianze storiche ed archeologiche indicassero dei rapporti di somiglianza culturale, inclusivi dei reperti ed utensili della cultura materiale, mentre vengono additate con chiarezza relazioni linguistiche assai rilevanti tra l'albanese e il gruppo delle lingue baltiche (antico prussiano, lituano, lettone). Studiosi albanesi, a parte Çabej, hanno in larga misura evitato di approfondire la discussione dei rapporti filogenetici dell'albanese con lingue i.-e. quali quelle germaniche o quelle celtiche, ad es. Sh. Demiraj 1988 cap. 2 § 19 discute le ovvie relazioni con il balto-slavo, ma anche, in piccola parte, con il germanico, nell'evoluzione del vocalismo i.-e. (es.: IEW II. 1044 **swek$^{W}$o-s* 'Saft; Harz' > **sok$^{W}$o-s* > alban. *gjak*, lit. *sakai* ma slavo eccles. ***ОСОКЬ***, gr. *οπος*, IEW II. 713 **nok$^{W}$t-* 'notte', > esiti di forme originarie con accento tonico sulla radice alban. *natë*, lit. *naktis*, got. *nahts*, ted. *nacht*, ant.ind. *nákt-* rispetto all'ant. slavo eccles. ***НОЩТИ***, lat. *nox, noctem, noctí*, celtico: ant. irl. *innocht* > mod. *anocht*, gael. *anochd* 'stanotte', cimrico *nos* 'notte', ant. cimr. *henoid* > mod. *heno* 'stanotte' ecc.), non aggiungendo, comunque, nulla che andasse oltre le conclusioni raggiunte sul vocalismo e

[1] Vorrei ringraziare E. P. Hamp e M. Genesin per la discussione di molti punti sollevati e per suggerimenti fatti ad una prima versione di questa relazioncina. La forma finale e le idee finalmente partorite sono, comunque, di chi scrive.

sulla morfologia i.-e. di Bopp 1855, cfr. lo stesso Demiraj cap. 2 §§ 23, 24, quando, al di là di relazioni interbalcaniche ben studiate, conclude (op. cit. p. 52): «Përveç këtyre [sc. rapporti balcanici particolari, ad es. tra l'albanese e il romeno] janë vënë në dukje edhe disa bashkëpërkime të shqipes me gjuhë të tjera, sidomos me gjuhët baltosllave si edhe me greqishten, armenishten, etj." Alcuni dei casi rilevati sono quelli da manuale, ad es. i numerali, la relazione nota tra ***mot*** e congeneri baltici (l.c. «mot, lituanisht *metas* «kohë, vit", letonisht *mets* «periudhë, epokë"...") - ma si vedano oltre i nostri commenti più puntuali -, per i rapporti speciali con il greco e l'armeno si ripete la triade ***ëndër*** - *ονειρος* - *anurxh* ecc. Hamp 1990, 1996 ecc., invece, aveva continuato questa sua prima direttrice di studi, come anche uno nostro primo lavoro su alcuni settori rilevanti del lessico base albanese (Trumper 1999), che aveva cercato di indirizzare gli interessi degli studiosi non solo alle relazioni filogenetiche ovest - est più ovvie tra l'albanese e il baltico (nord-ovest) e l'armeno (est) ma anche a quelle sud - nord tra l'albanese e le famiglie linguistiche celtica e germanica, relazioni poco indagate nelle loro dimensioni storiche.

Çabej nei suoi contributi del 1969 e del 1973 aveva già cercato di esplorare alcuni particolari dei complessi rapporti possibili tra il lessico albanese e quello storico ed attuale celtico, molto felicemente in relazione alle divisioni del tempo e dei pasti. E' il caso di ***darkë*** 'cena', forma shqiptare, con variante dialettale arbëreshe maschile ***dark***, ***-u*** (FjalorArb p.66). L'evidente origine i.-e. è Pokorny IEW II. 210 **der-ek-* > **dork$^{w}$o-* che ritroviamo in greco sia al maschile *δόρπος* che al neutro δόρπον, per il pasto serale o cena: nei testi più antichi la forma è quasi sempre neutra, il significato nei formulari mnemonici quello di 'pasto serale' o 'cena' ('τεύξεσθαι μέγα δόρπον' = 'per fare una grande cena' Iliade XIX. 208, Apollonio Rodio, Argonautica II. 157 'ῥέξαντες μέγα δόρπον' = 'preparando un grande pasto serale', id. Argon. II. 304), talvolta al pl. neutro δόρπα ( 'δόρπα τ' εφοπλισόμεσθα' = prepararono i pasti serali, Iliade VIII. 503, IX. 66, 'τίθεντο δὲ δόρπα εκαστος' = ognuno fece i propri pasti serali, anche Iliade XXIV. 444), come formula al singolare 'δόρπον επειθ' εἵλοντο' = consumarono la cena (Iliade VII. 380, VII. 466, XVIII. 314, Inni Omerici III. Apollo 511 ecc.). Poche volte in questi testi si trova il sostantivo al maschile con significato che non sia quello di 'pasto serale, cena' ma più generico ('pasto'): alcune eccezioni in questo senso sembrano essere Inno Omerico I. Demetra 129 ('αλλ' ἐμοὶ οὐ δόρποιο μελίφρονος η ρατο θυμός' - non a me è venuto il desiderio del dolce pasto-generico), Pindaro, Ode Olimpica X. 47 - 48 ('τὸ δὲ κύλῳ πέδον / εθηκε δὸρπου λύσιν': convivio, pasto generico), Apollonio Rodio, Argon. III. 301 ('ασπασίῳ δόρπῳ / τε ποτῆτί τε θυμὸν αρεσσαν'- si saziarono contenti di cibo e di bere), ben poca cosa rispetto alle più che 300 ricorrenze che conosciamo.

Giustamente Çabej 1969 e 1973 confronta anche con forme celtiche quali il bretone antico **dibri** 'pasto serale' discusso sia in Fleuriot che in Ernault (p. 163 *Dibry*: manger, cit. varie dal Cathell, Vita di S. Caterina, *dibryat bras* 'grand mangeur', *debrage* 'nourriture' ecc.). Comunque, la forma è anche del medio bretone ma in senso più generico ('mangiare'), cfr. Lewis - Piette 1966[3]: 62-63, inni medioevali Nouel 2 «Ha Eua hon mam estlamet / Oz **dibri**'n aual, ..." (E Eva nostra madre ingannata dal mangiare la mela, ...), Nouel 3 «Rac **dybri**'n aual en deffoue poan calet" (Dal mangiare la mela venne dura punizione) [Th. H. de la Villemarqué in RC xii. 31-33, x. 309-311: ambedue i passi vengono citati anche nella *Chrestomathie bretonne* di Loth], nonché del medio cornico, cfr. Lewis 1946[2]: 69, con due passi del *Pascon agan Arluth* (43. 'Ihesus crist a worthebys. ow **tybbry** genen yma' - dovete mangiare me; 44. 'an **deppro** gans cregyans da. gober tek eff an geuyth' - è buona fede mangiarmi, il bel premio bere il mio sangue, - se *geuyth* = *goys, goyth* 'sangue', come mi sembra), § 51 (5) verbo sostantivato *dybbry*, presente congiuntivo in *-ho-* : 'a theppro' dell'*Ordinale de Origine Mundi* < */debr-ho-/*. La forma è, dunque, presente nel cornico e nel bretone, ma non nel cimrico né nel goidelico, il che suppone una forma residua britannica periferica con metatesi (**der-ek$^{w}$-j-* > **dr̥bj-* ≈ **dr̥rbj-* > *dr̥brj-*, con metatesi), caratterizzante la parte sud-occidentale del britannico antico. Comunque, i confronti hanno giustamente messo in evidenza, già nei lavori di Çabej, una relazione antica albanese - ellenico - celtico.

Va detto, innanzitutto, che simili rapporti vanno valutati con grande cura di volta in volta per evitare frettolose conclusioni, come quelle raggiunte da Çabej negli articoli citati su alcune false corrispondenze, o 'falsi amici', ergo relazioni non appropriate, tra il gruppo celtico e l'albanese, come quelle postulate dal grande Çabej tra l'alban. ***gju*** e il celtico ***glún*** (irl.), ***glin*** (cimr.) rispetto all'indo-europeo **gneu-no-* di partenza (IEW II.380-381: il gr. *γόνυ* suppone **gonu-*, il lat. *genĭ* **gneu-* , il sanscr. *jµnunŒ* **genun-* o **gonun-* ecc.). Ambedue i gruppi suppongono la dissimilazione **gnVn-* > **glVn-*, e la riduzione del dittongo, che li collegano, ma poi la somiglianza finisce, perché il celtico suppone un allungamento vocalico e l'affissazione di */j/* (**glu-n-* > **glÎn-j-*), l'albanese, invece, il vocalismo ridotto senza allungamento e senza affissazione di */j/* al tema, cioè **gn[e]u-no-* > **gluno-* (per dettagli, con qualche imprecisione sulla riduzione del dittongo, v. Trumper 1999: 533[2]).

---

[2] E' importante avanzare questa **petitio principii**, visto che talvolta viene livellata l'accusa di celtomania. Basta leggere, invece, qualsiasi manuale di storia della lingua di qualsiasi lingua germanica per rendersi conto della celtofobia ivi palese. Un esempio classico è la dichiarazione nel Vol. I del Cambridge History of the English Language (a c. di R. M. Hogg), Cambridge 1992 p. 3, *ergo* non un

Un caso di corrispondenza albanese-germanico, a volte riconosciuto a volte no, si trova negli esiti congeneri dell'i.-e. IEW II. 998-999 **[s]peu-d-nμ* > alban. ***punë*** 'lavoro', donde ***punoj*** 'lavorare' (italo-albanese 'aratura', *punoj* 'arare', come romanzo calabr. *lavùru/ lavuràtu* 'striscia di terra arata', lavuràri 'arare', francese *labourer* id.), che ha corrispondenze evidenti con il gr. *σπεύδω* e *σπουδή*, con le lingue baltiche (formante in -d-, ulteriore sviluppo in -d-st-) e quelle iraniche (formante in -d-). Qui il germanico risponde con ant. alto tedesco ***spioz*** > ted. ***Spieß*** [< **speu-d-*], mentre l'anglosassone non possederebbe che la base senza aumento, cioè ***spflwan*** (sic Pokorny!), come effettivamente rispondono le parlate slave. La discussione in Holthausen AEEW: 312 *spflwan* ed in Kluge EWDS:687 *Spieß*[1] (< medio-alto ted. *spiez* < antico alto ted. *spioza*) sembra mal posta. La base **speu-* senza formante ci pare verisimilmente non solo il punto di partenza dell'anglosassone *spo:wan* (Holthausen AEEW: 312, congeneri ant. alto ted. *spuon* 'Erfolg haben, gedeihen; nützen, helfen', medio olandese [hem] *spoen*, De Vries EW, con errato richiamo del lat. *spatium*), ma anche di derivati in *-d$^h$-* quali ags. *spæd* > *sp$^a$d* > ing. *speed* (significato originario 'successo; prosperità; aiuto', essendo secondario e seriore quello di 'celerità' che modernamente ha sopraffatto il senso originale), ant. alto ted. *spuot*, con verbi derivati ags. *ʒespædan* > *ʒesp$^a$dan*, ant. sass. *spfldian*, > olandese *spoeden*, ant. alto ted. *gispuoten* > ted. *sputen*, con commenti relativi più adatti in Kluge EWDS: 693. Il germanico, dunque, presenta esiti di derivati **speu-d-μ* e **speu-d$^h$-μ*, il greco, il baltico e l'iranico di **speu-d-μ*, lo slavo e il germanico della pura base **speu-*. I rapporti inter-i.-e. sono diffusi, esclusi soltanto il celtico e l'indiano, con chiara testimonianza di deriva simile tra l'albanese e il germanico almeno quanto quella tra l'albanese ed i gruppi baltico, slavo, greco ed iranico. Un caso ancora più pertinente sarebbe

---

manuale degli inizi del Novecento. L'autore è dell'opinione che il germanico, oltre alla toponomastica ed all'idronimia, contenga come limite superiore forse una ventina di celtismi («... it is doubtful whether there are more than twenty Celtic borrowings...»). E' troppo facile contestare l'asserzione, a cominciare dallo stesso cognome 'zoonimo' del curatore, zoonimo ora accettato come celtismo nell'anglosassone, cfr. Holthausen AEEW ags. *hoȝȝ* [> neoingl. *hog*] < abrit. acorn. *hoch*. Comunque, la deriva dell'ant. cimr. *hucc* > cimr. *hwch*, corn., bret. *hoc'h* 'scrofa' > ingl. *hogg* 'maiale' mostra un evidente riadattamento del tema già in periodo anglosasone, secondo uno schema in cui i nomi di molti animali ricevono un geminato 'ipocoristico', come *froȝȝa, doȝȝa* [> ingl. *frog, dog*] ecc., cioè *hucc* > **hugg-a* > *hoȝȝ*. E. P. Hamp, comunicazione orale, concorda con questa interpretazione. Ad ogni modo, bisogna cercare sempre con rigore scientifico il giusto mezzo tra le due posizioni anche in campo suino, diversamente da R.M. **Hogg** ed altri.

l'alban. ***petëk***, ***petk*** 'vestito', presente nei testi del Seicento come *petëk* che chiosa 'vestis', 'indumentum', 'vestimentum', 'pallea', 'regilla', tutte voci per indumenti, dal più povero al più ricco (per l'uso che ne fa Bardhi nel 1635 v. passi rilevanti in Ashta, mentre L. Matranga alla fine del Cinquecento riporta il derivato *petkatë* (trascritto ***petkàtæ*** *passim*) come equivalente di 'roba')[3], ricondotto da Julius Pokorny a IEW II. 92-93 *bait-a:* var. *pait-a:*, ovviamente connesso con il gr. *βαίτη* (Frisk GEW I. 210-211 con discussione anche delle varianti registrate da Esichio), ma ugualmente collegato con il got. *paida* (Holthausen GOTEW: 77, con menzione non solo dell'ant. alto ted. ma anche della forma *pe:da* dell'ant. sassone, tutto associato al greco *βαίτη*), l'ags. *pa:d* (Holthausen AEEW: 244) e l'ant. alto ted. *pfeit*[4]. Non si possono, dunque, escludere in maniera aprioristica delle relazioni a lungo termine con il germanico, come non si possono escludere fitti rapporti albano-celtici, in un passato assai remoto.

Più che gli esempi quasi isolati trattati finora, che, comunque, sono collegati *grosso modo* con campi lessico-semantici 'istituzionali' che producono la divisione del tempo reale in periodi di lavoro, di riposo e di pasto, si è pensato di investigare il lessico delle istituzioni della 'legge non scritta', dell'oralità, così importanti nella storia degli Albanesi da esser state reizzate, cioè il patto non scritto che è la ***besa***, il 'giuramento orale' del patto, la parola data come segno di questo patto, ***bª*** 'giuramento'[5], il suo

---

[3] Agli inizi del Settecento troviamo forme con fonologia più dialettale, ad es. nel Kuvendi i Arbënit pp. 37, 182 ecc., *pétik*. La parola, dunque, deve appartenere al fondo più propriamente 'albanese', cioè più auto-identificante del lessico albanese. Nell'arbërishtja la voce viene continuata con il senso di 'roba, proprietà, anche nei catechismi successivi a quello di Matranga, agli inizi dell'Ottocento, ad es., nel Catechismo di S. Basile (ed. Solano, p. 56) «Mos discrommi petcun e □uaia» (= Mos dishromi petkun e huaja, non desiderare la proprietà altrui).

[4] L'esito germanico *p-/ pf-* corrisponde perfettamente alla □- del greco (< i.-e. */b/*): la consonante iniziale sorda della voce albanese (*p-*) è problematica, anche se vi è un evidente rapporto, confortato dalla semantica, tra i termini in gioco.

[5] Tali parole sono così centrali alla cultura degli Albanesi che si trovano già nei primi testi italo-albanesi, cfr. per **bée** Matranga 1592 foglio 30 v. 8 [Sciambra p. 58] «Mòs, bàix **bée** réræ» [Mos bajsh be: rerë 'Non fate falsa testimonianza'], fino alla letteratura ecclesiastica dell'Ottocento (Catechismo di S. Basile, ed. Solano p. 54 «Mos te zemi emrin e t' Inzot ture ber **bee**» ecc.), per **besë** nel Cinquento Matranga foglio 11 v. 7 [Sciambra p. 20] «Im. Cam **bésæ** mb tænæzonæ àtæ t fuchýsim» [Kam besë mbë tënë Zonë Atë të fuqishim 'Credo in Dio Padre onnipotente'], foglio 40 v. 14 «**bésæ**, pandochý, e, tæ dàxuræ» [Besë, pendohë, e të dashurë 'Fede, Speranza e Carità'], all'inizio Ottocento cfr. Solano, Il Catechismo di S. Basile pp.

contrario, la rottura o la negazione di un patto tra individui, cioè la 'maledizione' dell'altra parte, ***nëm*** 'maledizione', con tutti i suoi derivati. A questa triade si è pensato di agggiungere il concetto del 'tempo del mito' in cui il gruppo trova la sua identità ideale e concettuale al di là del tempo reale e storico, cioè ***motëmoti*** 'tempo speciale' (il famoso ***moti i madh*** del mito invocato da Çabej), con una discussione dell'origine di ***mot*** 'tempo' e dei suoi congeneri indo-europei. I quattro casi emblematici sono trattati in dettàglio nella discussione e nelle schede seguenti.

Nel primo caso Pokorny IEW II.127, trattando esiti di $b^hend^h$-, indica la derivazione in *-tu-* sia per l'albanese (*$b^hend^h$-tî- > ***besa***) che per le lingue iraniche. MacBain 1896: 30 è indeciso: ammette per l'ant. irl. *bés* > irl., *gael. beus* «conduct; habit" o *$b^h$[e]id$^h$-tî o *$b^hend^h$-tî- («Others derive it from *$b^hend^h$-, bind, giving *$b^hend^h$-tu- as the oldest stem"). Thurneysen § 54 antico irl. *bées, béesad = bés, bésad*[6] propone l'allungamento di compenso per la caduta di una consonante («é represents e (sometimes a) which has been lengthened through loss of a ... consonant..."); al § 210 lo studioso dimostra che vi è uno sviluppo tipicamente celtico *-Vn-s-* > *-V:s-*, «n before s and ch disappears but lengthens a preceding short vowel" (cfr. irl. *fés* 'barba' rispetto all'ant. prussiano wanso 'barba', polacco w%s 'baffi' ecc.), processo probabilmente molto più arcaico, visto che è testimoniato per il gallico e il gallo-romano, cfr. **en-sed-* > *$^a$ssedum*, pl. tantum *$^a$sseda*. L'allungamento vocalico, con cancellazione della nasale in posizione davanti a -s, -f, l'allungamento della continua ecc., è trattato non solo in Thurneysen ma anche in Morris Jones § 95 (ii); esempi della deriva postulata ( *-Vns-* > *-Vs[s]-*, con successiva semplificazione qualora la continua sia seguita da altra cononante, ad es. *-Vns-ro-* > *-V:sr-* > *-V:r-*) sono i.-e. **mem-sro-* (cfr. lat. *membrum*) > irl. *mír*, cimr. *mymryn* (singolativo, con successivo accorciamento della vocale, cioè *e* > *$^a$* > pancelt. *Œ* > cimr. *î:* si ipotizza, cioè, **mem-s-ro-* > **m$^a$msr-* > **mŒmr-* > **mîmr-* > *mymr*, senza supporre una necessaria *contaminatio* del lat. *membrum*), **men-s-* (cfr. lat.

---

18 «**Bessa** e t' In Zot» (fede in Dio), 68 «Zotti iin, e Tatta iin na chemmi **bess** gi6 ato t' vertetta» (noi crediamo = prestiamo fede a tutte quelle verità), 78 «Ma nani tɛ jap **bessun** [= besën]» (Ora ti do la mia fede = la mia parola), e vengono usate fino al giorno d'oggi nei dialetti arbëreshe.

[6] La voce, ovviamente, è antica, si trova nelle glosse, ad es. Würzburg 22$^c$10 mulieres uiris suis subditæ ..... .i. is bés trá dosom ..., nell'accusat. pl. in Würzburg 9$^a$14 a béssu, con apparente scempiamento della fricativa in id. 9$^a$15 bésu, ecc., nonché in Sanas Cormaic 107: «B$^a$s ab eo quod est besus .i. b$^a$s», con la relativa nota di Meyer che riporta anche le glosse irlandesi antiche alla Grammatica del tardo grammatico Virgilio Maro («bessu hoc est more») ecc. Per altre citazioni e per la complessità semantica di béss vedi oltre.

*mensis*) > irl. *mí* (genit. *mís*), cimr. *mis*, *$g^{wh}$ren-so- > ant. irl. *gris* (> moderno *griosach, grisach*), ma sembra che, mentre nel goidelico l'allungamento ha sempre operato senza che vi siano eccezioni, nel britannico l'allungamento sia stato un processo variabile, anche con variabilità interdialettale, cfr. *$g^{wh}$ren-so- > *gwreiss- > bret. *groez*[7], *ma* > *gwress- > cimr. *gwres*. Altri casi britannici senza allungamento della vocale (solo quello della continua come *-ss-*, con successivo mantenimento senza glottalizzazione) sono **kerem-* > **krm-s-* > cimr. *crass* > *cras, crasu*, bret. *craz* 'cotto'/ 'cuocere' (senza corrispondente irlandese), **en-smet-* oppure **n-smet-* [ant. irl. *smétim*] > ant. cimr. (Glosse di Oxford I del 800 d. C.) *enmeituou* gl. per *nutus* > (con metatesi) mod. *amnaid*, ant. bret. (Loth VVB) *enmetiam* gl. innuo ecc., con gli esiti tipici di */a/* breve.

Il tipo di sviluppo fonologico doveva essere più o meno completato e non più produttivo nel periodo dell'occupazione romana, perché sono veramente pochi i casi di prestiti latini registrati con caduta della nasale accompagnata da allungamento vocalico compensatorio, anche se vi è quasi sempre caduta della nasale con allungamento della continua: casi trattati *more celtico* sono lat. *cOnsŒlium* > **cflns-* > **cÎns-* > ant. cimr. *cus[s]il* gl. *consilium* (800 d. C., Glosse di Oxford I, nel 1000-1100 nel Libro Nero di Carmarthen foglio XXX «A **chussil** a rotas e y wenabuy", id. foglio XLVIIb «oet duis y **cusil**"), > (prestito) ant. irl. cuisil, cimr. mod. cusyl, dEnsus > *d$^{a}$nsus > proto-brit. **deiss-* > cimr. ant. *duiss* > medio *cimr.* e mod. *dwys* (Black Book of Carmarthen foglio XLVIIb «Manawidan ab llyr. oet **duis** y cusil"- Manawydan, figlio di Llyr, solenne era il suo consiglio-, testo del ca. 1100), *mEnsa* > *m$^{a}$nsa* > ant. cimr./ ant. bret. ***muiss*** (gl. disci, Loth VVB ecc.: testi del 800-900) > cimr. *mwys*, ant. e medio irl. ***mías*** (Glosse di Milano 61$^{c}$10, Sanas Cormaic 932 «MŒas.i.mfl is fos ÷" ecc.), *pEnsum* > *p$^{a}$nsum* > medio cimr. *pwys* (ca. 1200, nel Brut Dingestow), *transtrum* > **trµnstrum* > cimr. *trawst*, *Înfernum* > proto-brit. **Îffern-* (con labializzazione dovuta alle *-ff-*) > medio e mod. cimr. *uffern*, ma ant. e medio irl. *ifern* (Glosse di Milano 13$^{e}$26), *ifrenn* > mod. *ifearn*, nell'ultimo caso tutti esiti di */i/* breve[8]. Nelle lingue celtiche si ha di regola l'accorciamento

[7] Che non ci sia uno sviluppo dialettale differenziato all'interno del britannico antico **$g^{wh}$ren-so- > *gwress-* > (metatesi) **grwess-* > bretone *groez*, e che sia soltanto una tale metatesi che distingua il bretone *groez* dal cimrico *gwres*? Dal punto di vista della deriva fonologica sarebbe più semplice supporre una differenziazione simile.

[8] Da Lewis 1943 abbiamo i seguenti casi senza allungamento della vocale, *confectus/ -a, -io/ -iônem* > cimr. *cyffaith* (*cyffeith*, medio-cimr., 1200-1300, ad es. Red Book of Hergest 1339.1 «bonryff borós kyff kyffeith vn mal»: il prestito dev'essere tardolatino medioevale, perché nelle glosse del 800 troviamo lat. confecta

del dittongo originale /ei/ con cancellazione della vocale media che costituisce il nucleo di questo dittongo originale in posizione davanti al nesso *-*dt*- (> *-*tt*- > *-*ts*- > -*ss*-), come in **w[e]id-tu*- > ant. irl. *fiss[-u]* 'conoscenza' (> mod. *fios*), medio e mod. cimr. *gwys* 'conosciuto' (= 'è conosciuto', come impersonale), con i tipici esiti della vocale breve */i/*, per cui una struttura del tipo **b*$^{h}$*eid*$^{h}$*-tu*- sarebbe dovuto passare tramite riduzione in **bid-tu*- ad un esito irlandese ant. **biss*, medio **bios*, esiti che, invece, mancano. Ciò che è attestato è l'ant. irl. *béss, béess* con allungamento vocalico per compensazione (della perdita della nasale preconsonantica, secondo la regola trattata in Thurneysen l.c.), con significati del tipo (1) «habit, custom, usual procedure, practice" (Glosse di Würzburg 11$^{c}$21: ni fil linn in béesso gl. consuetudinem non habemus, 10$^{d}$35 ithæ inso bésse inna fedb gl. istæ sunt consuetudines uiduarum, 29$^{a}$3 ishé didiu a mb.adi intí dib bes tres orcaid alaile gl. more uiuitur bestiarum, 51$^{d}$25 ón bes dóindu gl. humano more ecc.), (2) «morals, good behaviour" (Tochmarc Ferbe 521, ed. Windisch 1891, Glosse di Würzburg 9$^{a}$14 asbera frib coteet mo bésisse gl. uias meas ecc.), (3) «legal customary rent" (tributo consuetudinario: Sanas Cormaic 658 [Forbasach .i. sudiges b$^{a}$s fornib nfl cacht], ed. Meyer 1913); Glosse di Milano 100$^{c}$16 [anat n-uaibrigthi] in bæsai cosecarthi gl. in ritibus sacris), con derivato in -ad- dello pseudo-infinito celtico, cioè ant. *béess* > *bées[s]ad* «traditio; consuetudo", come nelle Glosse di Würzburg 27$^{a}$10 is he besad felsub [etarcert di dœlib] gl. secundum traditionem hominum ecc.

Lo sviluppo semantico è in termini della tradizione o del patto sociale di una società ancora regolata dalla tradizione orale, lo sviluppo fonologico, come s'è detto, suppone la presenza di un'antica nasale che abbia provocato l'allungamento vocalico compensatorio, cioè **b*$^{h}$*end*$^{h}$*-tu*- > proto-celtico **benssu* > **b*$^{a}$*ssu* > ant. *bé[e]ss* > medio e mod. *béus, beus*, identico

---

chiosato 'custnudietic'), confessio, *-ôr* > irl. *confesóir*, cimr. *cyffes* (nei testi del 1200, cfr. Libro di Taliesin cant. 33, 13 «Ystyriem yn llwyr, cyn hwyr gyffes»- consideriamo a lungo, prima di posporre confessione), consecro, *-are* > irl. già antico *cosecrad, coiseagradh* (Glosse), cimr. cysegr, *consolidus* > cimr. *cyswllt*, *consonus* > ant. bret. *coson* gl. *canora* (LothVVB), ant. e medio cimr. *cysson*, cfr. Black Book of Carmarthen (ca. 1100) foglio XIIIb «Myny mae kertorion in kyveiR kysson» (musicisti armoniosi), *mensura* > ant. cimr. *mesur* (Glosse di Oxford I, mesur gl. ad libram, ca. 900, commenti in BBCS iii. 1, RC xxxiii. 247), ant. irl. *mes(s)ar* (Glosse di Milano 32$^{d}$3 ecc.), medio irl. *mesair* genit. *mesra*, ecc. Alcuni sembrano addirittura riadattati e rianalizzati secondo il modello dei nuovi derivati medioevali e tardivi, come l'indigeno *cysedd* < prefisso *cy-* [< **kom*-] + *sedd* [< **sed*], prefissazione che non poteva più avere gli effetti dell'antico processo di allungamento compensatorio non solo della continua, ma anche della vocale precedente la consonante.

sviluppo che produsse l'albanese ***besa***, ma senza allungamento vocalico, tipico, invece, del celtico e del tardolatino. E. P. Hamp aveva proposto come base dell'alban. **besa** una proto-forma *$b^h$[e]$id^h$-ti- (f.: evidente il riferimento a IEW II. 117), rifatta senza necessità come $b^hid^h$-teH- in Huld 1984: 143, mentre Çabej 1982:110 aveva puntualmente commentato l'impossibilità di distinguere tra gli esiti di *$b^h$[e]$id^h$-ti- e *$b^hend^h$-ti-[9]. Il primo ad ipotizzare il secondo etimo era stato Meyer 1891: 33 che metteva in rilievo sia il rapporto semantico evidente che la possibile relazione formale tra besa (< *bhendh-ti-, deriva possibile) e il verbo *bindënj*, medio *bindem*. Essenzialmente è questa 'densità morfo-semantica', per usare l'espressione di Alinei 1996[10], che mi fa propendere per la seconda proposta anziché per la prima. Data la forma bretone *boas, boaz* (Ernault 1895: 72 *boas* «coutume", confrontato con l'irl. béss), anche il celtico britannico, e non solo il goidelico, doveva avere, dialettalmente, lo stesso sviluppo, che, comunque, manca nel cimrico documentato.

Più problematica, in ambito celtico, è l'origine del medio irl. *abais*, genit. *abaise* 'manière d'être, comportement', > irl. *abais*, gael. *àbhaist*, var. *abaise*, Manx oaysh, che merita il commento di Vendryès A-5/ A-6 «Pas d'étymologie sûre (v. MacBain s.u. abhaist)". MacBain 1896: 2 àbhaist aveva cercato di derivare da prefisso ad- + *beus* (< *bés*, ut supra). Ci sembra probabile l'associazione con *bés*, comunque non dimostrabile in modo inequivoco[11]. Ciò che è importante rilevare qui è il parallelismo, all'interno degli sviluppi i.-e., tra l'albanese *besa* e l'irlandese *bés* (< *béess*, cfr. bret. *boaz*). Il germanico conosce lo stesso tipo di sviluppo semantico dalla medesima base ma con affissazione più complessa nei suoi stadi più antichi, cfr. *got.*bansts trattato in Holthausen GOTEW:12 (< *$b^hend^h$-s-tu- / *$b^hend^h$-s-ti-).

---

[9] «Problematik janë edhe *bhendh-ti, *bhendh-tjμ, ose *bhoidhμtjμ, ose *bhid-tμ si forma bazë të *besë -s*, ...» ecc

[10] In Alinei 1995 lo studioso aveva già usato l'espressione «semantic density» [op. cit. p. 5] che associava al concetto di «motivazione» della geolinguistica [op. cit. p. 3].

[11] E' possibile che gli autori del DIL voce *abaise, ábaise* 'appearance; behaviour' ecc. *abbiano* ragione a ipotizzare una commistione con *abairt, ábairt* f. (1. 'trick, performance', 2. 'behaviour') < *ad-ber-ti-, per contiguità semantica, il che spiegherebbe la deriva fonologica *ad-ber-ti- >*abberti* (con palatalizzazione del nesso consonatico) > (con degeminazione, ma senza lenizione) /'abəɾtʃ/ «abairt» [cfr. cimr. *aberth* 'sacrificio', con cambiamento semantico notevole], che si proietta poi sulla voce abaise, impedendola di diventare -*b*- nell'irlandese, anche se le forme gaeliche presentano -*bh*- [o -u- nel gaelico ormai defunto di Manx, comunque registrato] con lenizione presente.

Il secondo caso è quello dell'albanese *b^a*, collegato correttamente sia con il gr. *πειθομαι* ecc., *Πειθω* 'Göttin der Überredung' in Frisk GEW II. 487-488[12], il quale rileva l'identità formale con esiti germanici (p. 488 «Formal Idäntität liegt auch vor mit dem germ. Verb für 'warten' in got. *beidan*, ahd. *bŒtan* usw. "), nonché con quelli slavi (ant. slavo eccl. *bedа* ecc.), mentre Walde-Hofmann LEW I. 522 riportano alla base **b^heid^h-o-* «Treubund, Bündriss, Vertrag" il lat. *fŒdfl, -ere*, alla variante apofonica **b^hoid^h-os* il lat. *fœdus* 'patto'. Comunque, nel latino arcaico (Fragmenti di Ennio) vi è già variazione tra *fŒdus* e *fœdus*, ergo tra l'i.-e. **b^heid^h-o-* e **b^hoid^h-os*, cfr. Varrone De Lingua Latina V.86 «Ex his mittebatur, ante quam conciperetur, qui res repeterent, et per hos etiam nunc fit fœdus, quod fidus Ennius scribit dictum" [non è comunque vero che fetiales abbia a che fare con fidus = fœdus, come voleva Varrone]. Si veda anche Festus e Verrio Flacco (Lindsay 276, 11 «statua eius est in æde Sancus, qui deus Dius Fidius uocatur", con discussione in LEW I. 493-494 *fid^a^s, fŒdfl, -ere*, «Fidius in Dius Fidius «Schwurgott" ..., *fœdus* (**bhoidhos*, o-Stufe wie in pondus ...; vgl. *fŒdus* Enn. nach Varro l.l. 5,86 aus **bheidhos* ...)". Il rapporto tra *fŒdusta* e *confoedustŒ* è ricordato in Paolo Diacono, Paulus ex Festo [Lindsay 79, 26 «Fidusta a fide denominata, ea quæ maximæ fidei erant", 35, 26 «Confœdusti, fœdere coniuncti"]. Ovviamente vi è relazione anche con l'osco *Fiisiais*, l'umbro *Fise*, *Fiso*, *Fisouio-* ecc. (< **b^hŒd^h--so-* < **b^heid^h-so-*). LEW I. 494 non è sicura del rapporto con i 'congeneri' germanici (l. c. «unsicher wegen der Bed. got. *beidan* 'warten', an. *bŒða*, ags. *bŒdan*, ahd. *bŒtan* ds. ..." ecc.). Si noti che nessun albanologo ha mai fatto altra proposta per l'etimologia di *b^a*, ad es. Meyer 1891: 30 **bhoidhμ* > *b^a*, Çabej *passim*, Hamp *passim*, Huld 1984: 142 ecc.

E' interessante notare che, mentre l'i.-e. */oi/* regolarmente dà come esito latino */Î/*[13] dopo consonanti coronali e velari (compresa la laringale '*h*' < *g^h*) ed in inizio assoluto di parola, come nei casi **n[e]-oi-n-lo-s* > *nÎllus* (LEW II. 186), **lei-* > **[s]loi-* > *lÎbr i̇cus* (LEW I. 822-823, IEW II. 662-663), **loid-*[14] var. di **laid^h-* > *lÎdus, lÎdere, simplÎdiμrea* (LEW I. 829-830,

---

[12] Erratamente connesso poi dallo stesso Frisk con il gr. *πιστος, πιστοτης, πιστις, πιστευω*, voci che derivano, invece, dalla base **b^hend^h- (-st-)*.

[13] Ovviamente non si sono contati i casi del lat. */Î/* che derivasse da altro dittongo i.-e. (*/eu/* = */ou/*) o da lunga */Î/* < */uII/* o per allungamento compensatorio (ad es. **-ug-to* > *-Îcto-*, **-ug-sm-* > *-Îm-* ecc.), né dei prestiti ovvi. Si sono esclusi casi problematici quali *ambÎbμia, balÎx, ingrÎsia*, probabilmente prestiti, nonché *Îlex, Îligô, Îsque, lÎcius, marÎca, nÎgæ*, non ancora risolti a mio parere.

[14] Peruzzi 1978 sembra essere stato il primo a rilevare l'importanza di alternanze */o ≈ a/* in una serie di voci latine che evidenziano un problema di

II.540, IEW II. 652), **swoi-d-* > *sÎdµre* (LEW II. 623-624, IEW II. 1043. 2. **sweid-*), compresi i casi di prestiti greci quali gr. κολοιδιον > *clÎden* (LEW I. 237), [velari ecc.] **koid-* var. di **[s]kaid-* > *cÎd)re, incÎs* (LEW I. 300-301, 692, IEW II. 917), **k[$^{w}$]ois-µ* > *cÎra* (LEW I. 314, IEW II. 611), **ko-(w) ĭr ĭa* > *cÎr ĭa* (LEW I. 314-315), **pro-k$^{w}$oilo-* > *procÎl* > *procul* (congenere del cimr. 'pell', secondo una felice intuizione di Hamp: si cambino in questo senso i commenti del LEW II. 367-368[15]), **gloit-* > *glÎs, -Îtis, glÎten* (LEW I. 611-612; IEW II. 363), proto-lat. *hoi-ce* > *hÎc* (LEW I. 663[16]), [iniziale assoluto] **oi-no-* > *Înus* (LEW II. 821-823, IEW II. 286), **oit-* > *Îti, Îsus* (LEW II. 847, IEW II. 295 per commenti, ipotesi **o* + **it-* secondo Pokorny), **oiw-wµ* > *Îua* (LEW II. 849, IEW II. 297). A quanto pare vi è, invece, moltissima variabilità in posizione dopo consonante labiale, contesto non indagato dai manuali, visto che il problema della 'variabilità' interdialettale - interpersonale nel latino arcaico è poco o per nulla affrontato[17].

Si procede in genere come se il latino fosse stato linguisticamente monolitico, parlato da una comunità ideale, senza variabilità né diastratica né diatopica, essendo ammessa la sola variabilità diafasica, o quella diatopica spiegata in termini di rusticismi, cioè un contrasto tra *urbs* e *rÎs* non meglio specificato. In pochi casi l'unico esito registrato nei testi è */Î/*, come in **b$^{h}$oi-ko* > *fÎcus* (LEW I. 553: Pokorny in IEW II. 163 lo voleva da **b$^{h}$ou-k$^{w}$o-s*: ciò non tiene conto degli esiti di IEW II. 116 **bhei-ko* > **proto-celt. **bek-* > ant. irl. *bech* > irl. *beach*, gael. *speach* 'ape', cimr. *begeg[y]r, bygeg[y]r* 'calabrone', il che supporrebbe una variante **b$^{h}$oikos*), lat. arc. *plœses* > *pluses* > *plÎs* (LEW II. 327, Cicerone, Leges III, 6 registra *plœres, plœra*), **spoi-m[n]µ* > *spÎma, pÎmex* (LEW II. 580, IEW II. 1001), in un

---

variabilità interdialettale latina, se non un problema indo-europeo di maggior portata, cioè **laid$^{h}$-* > *lædere*, var. **loid$^{h}$-* > *lÎdus* ecc. 'il gioco di 'farsi male' come preparazione militare e paramilitare della gioventù romana antica' ['gioco' = 'preparazione militare della gioventù']; altro esempo qui trattato è **[s]kaid-* > *cædere* rispetto alla var. **koid-* > *cÎdere, incÎs [incÎdinem]*.

[15] Ringrazio E. P. Hamp per la segnalazione.

[16] Il caso di *illÎc* sembrerebbe irregolare (<*illÎd* + *-ce*), ma ci poteva esser stata una contaminatio con *hÎc*. Per la deissi locativa si è stabilito nel latino un paradigma sempre con vocale lunga, come i casi hµc/ illµc ecc., altro fattore che potrebbe avere pesato nella costruzione di un paradigma completamente simmetrico: *illÎc: hÎc :: illµc: hµc* e via di seguito.

[17] Il dittongo */oi/* nei prestiti greci è in genere conservato come 'œ', non importa quale consonante preceda, se il prestito è relativamente tardo, cfr. *cœte, pœna, Pœnus* (ma *PÎnicus*, < *Φοινιξ*), tragœdus, -ia ecc., tutti casi non presi qui in considerazione, tranne quello che, invece, seguiva la regola 'latina', cioè κολοιδιον.

unico caso 'œ', cioè *obœdire*, mentre la maggioranza dei casi rappresentati negli scritti mostra alternanza 'œ' ≈ 'ei' > /Œ/, come in **b$^h$oid$^h$o-* ≈ **b$^h$eid$^h$o-* > *fœdus* ≈ *fŒdus* (LEW I. 493-495, 522, IEW II. 117), o 'œ' con /Î/ < 'oi', come in **koin-* > *cœnum* (var. *cœnum*), verbo *cÎnŒre*, donde *cÎna* ecc. (LEW I. 131, 307 ecc., IEW II. 539), verbo **mei-* > **moi-no-*, **moi-ro-* > *mœne, -ia, pom$^a$r Îum, mÎrus* (LEW II. 100-101, IEW II. 709), **moin-o* > *mœnio, mÎnifl, mÎnus*, agg. *mÎnis, immÎnis* (LEW II. 128, IEW II. 710 **mei-*[2]), **mei-* > **moi-to-* > *mÎtμre* var. *commœtaculum* (LEW II. 137-138: Paolo ex Festo, Lindsay 49, 16 «Commœtaculum genus uirgulæ, qua in sacrificiis utebantur", Lindsay 56, 29-30 «Commœtacula uirgæ, quas flamines portant pergentes ad sacrificium, ut a se homines amoueant", il secondo brano con una paretimologia forse festiana basata su [a]mou$^n$re; IEW II. 715), oppure soltanto l'esito 'œ', ad es. **amei-* > **amoi-no-* > *amœnus* (LEW 1.41, IEW II. 711-712, **mei-*[7]), **b$^h$ai-* > **b$^h$oi-[e]do-* > l'agg. *fœdus* (LEW I. 522-533, IEW II. 161-162), **d$^h$woi-to-* > *fœtus, fœtere* (LEW I. 499-501), **pro-woi-lo-* > *prœlium* (LEW II. 369, IEW II. 1124 **wei-*[3] > **woi-no-*, **woi-lo-* 'guerra'), oppure 'œ' ≈ 'æ': **mai-s-* > *mœror, mœstus* var. di *mæror, mæstus* (LEW II.8)[18]. Ciò che emerge da questi pochi esempi è un'antica regola latina di allofonia, con un blocco dello 'smoothing' del dittongo originario in posizione unicamente dopo segmento labiale, processo in origine variabile, la cui variabilità si manifesta in diacronia nella distribuzione irregolare dei diversi esiti nel lessico. Questo stesso fenomeno evidenzia in modo chiaro la risposta latina in **b$^h$oid$^h$os* a ciò che in albanese e germanico è la serie di esiti dell'i.-e. **b$^h$eid$^h$os*.

Lo sviluppo semantico del got. *beidan* 'warten' (Holthausen GOTEW: 14, con derivati *gabeidan* 'ertragen', *usbeidan* 'bleiben'), dell'ags. *bŒdan*, derivati *μbŒdan, onbŒdian* 'warten' e dell'ant. alto ted. *bŒtan* 'warten' è chiarito dall'estensione di significato nell'inglese registrata nell'OED, cioè BIDE (1) aspettare, (2) continuare in una condizione, mantenendo lo stato o la parola data («to bide by one's oath"), ... (6) aspettare la propria opportunità («to bide one's time") ... ecc., ABIDE (1) aspettare, ... (3) continuare, (4) essere fedele a qualcosa, (5) resistere. I significati (2) e (6) di BIDE, (4) e (5) di ABIDE, sono sufficienti a mostrare ciò che è successso semanticamente nella storia delle lingue germaniche, che testimoniano così esiti congeneri non solo in senso formale ma anche semanticamente dell'albanese *b$^a$* e del gr. *πειθομαι* ecc. Vi è, dunque, piena corrispondenza tra l'albanese e

[18] L'unico caso inatteso è ant. nœnum (Lucrezio nœnu[s] ecc. < **n[e]-oi-no-m*, LEW II. 174-175), che passa successivamente all'unica forma nôn. Che quest'ultima non sia, invece, un derivato di nô-ne? La questione è aperta. Come si sa, la forma classica cœpi è l'amalgamarsi di due vocali distinte, cioè *cœpi* < *co-$^a$pi* < **co-ipere* < *co+ apiscor*, motivo per cui non l'ho considerato tra i casi rilevanti.

l'italico, il greco e il germanico, come si è visto, mentre i congeneri slavi, in senso formale equivalenti precisi, mostrano un'evoluzione semantica che porta lo slavo lontano da questi gruppi i.-e. occidentali Apparentemente, il celtico non ha alcuna corrispondenza, secondo i manuali di celtico e di indo-europeistica, ma il cimr. ***byddag[l]*** 'laccio; rete; trappola; ciò che tiene legato'[19] non è mai stato trattato e, al nostro parere, potrebbe rivelarsi unico esito celtico della base i.-e. *$b^heid^h$-, argomento ancora tutto da sviluppare, visto che l'esito richiede una forma base antica proto-celtica *$b\,\hat{\imath}d$-#$k[l]$-$\mu$- < *$b^h[e]id^h$-. La parte iniziale della voce ha perfetta corrispondenza formale, mentre la formante *-agl* < *-#*klo*- sembra corrispondere in qualche modo al lat. - *#c*ulum*. Comunque, i diminutivi latini in -$\mu$c*ulum*, -$\hat{\imath}$c*ulum*, -uc*ulum* (< italico *-tlo*-), pur lasciando qualche traccia nel lessico delle lingue celtiche[20], non hanno mai costituito un separato suffisso diminutivo

[19] La prima ricorrenza letteraria, nella forma variante dialettale ***baddag[l]***, è databile al ca. 1280 nelle parti poetiche del Libro Rosso di Hergest 1344, 39-40 «bydei ryc bavei plyc plyd. // **badac** meidnavn llavn llonyd» [passo assai difficile da interpretare: si intenderà una 'trappola' fatta di latte acido o caglio per attirare?].

[20] Il cimrico conosce pochi casi quali *c licem +-icula, -us* > *cerygl* (m.)/ *caregl* (f.) 'calice', *cubiculum* > *cufygl*, var. *cuddygl* 'riparo' (labializzazione di *-y-* /ɨ/ in posizione davanti a labiale, *f*$^{a}$*nuculum* > *ffanugl* 'finocchio', forse con neutralizzazione /ɯ ≈ ɨ/ in posizione davanti a /g/, presente nei testi medio-cimrici fino al 1380, successivamente (nei componimenti di Dafydd ap Gwilym) cambiato in *ffenigl*, forse sotto influenza della forma francese, *perîculum* > **periculum* > *perygl* 'pericolo; rischio', come quasi sempre nei testi 1100-1300, cfr. Libro Nero di Carmarthen foglio XVI (ed. J. G. Evans p. 31) «Kyn gatteR ew in Ryred. // pressen. **pygil** uit iny divet.», nei Brut y Brenhined (ed. critica B.F. Roberts, dal ms. Llanstephan 1, 1984) rr. 364, 369, 375 **perygl**, r. 219 al pl. **peryglev**, oppure nei poeti Gogynfeirdd (Bleddyn Fardd, Elegia sulla Morte del Bardo Dafydd Benfras, v. 6 «**Perygyl** hiraeth peunyt»), nel Brut Dingestow (ed. crit. H. Lewis p. 6 ecc.) «peryglvys» (=peryglus 'pericoloso') ecc. Comunque, in quest'ultima composizione cominciamo a trovare la grafia «perigyl», forma pl. «perigleu», agg. «periglvs», per un totale di ben 5 volte, forse segno dell'inizio di neutralizzazione dell'opposizione /ɨ ≈ i/ in posizione davanti a velare. Haarman 1973 dà i seguenti casi tra i latinismi del bretone: *articulus* > *arzell*, *cunîc(u)lus* > *konikl*, *coluc(u)la* > *kegel*. Il secondo sembrerebbe un dottismo nella forma data (cfr. cimr. *cwning* < *? cunîculus* X *-înus*), mentre né Lewis 1943 né il GPC hanno mai pensato di proporre in modo semplice il diminutivo latino coluc(u)la come fonte ed etimo del cimr. *cogail*/ bret. *kegel*, viste le ovvie difficoltà fonologiche nell'avanzare una proposta simile. Si rileva da quanto detto che gli esempi con il suffisso diminutivo discusso non costituiscono una casistica sufficiente per potere ipotizzare una produttiva introduzione del suffisso nelle lingue celtiche, diversamente da ciò che succede storicamente sia nel caso di -

produttivo nello stesso celtico. Si ipotizza di conseguenza una relazione tra l'albanese, il germanico ed il celtico, questa volta con ovvie affiliazioni italiche e greche.

L'albanese ***nëmë*** (forma ghega ***namë***), voce non reperita nei testi più antichi ma usuale da Bogdani 1685 in poi[21], è stato connesso con il gr. *νομος* e *νεμεσις* già in Meyer 1891: 297, puntualmente «***namɛ*** geg., *nɛmɛ* to. f., 'Fluch, Verwünschung'. *námɛzɛ* geg. f. ..... geg. *nem*. Ptc. *nɛmurɛ*, geg. *namun* 'verflucht'; cal. *nɛmur* 'arm, unglücklich'. *nɛmɛs* m. 'der Fluchende, Gotteslästerer'. *nama-* ist lautlich = gr. νομο-ς. Für die Bedeutungsentwicklung vgl. *νεμεσις* 'Unwille, Zorn' ..... sowie air. *námae*." Il ragionamento ed i dati ivi esposti sono stati incorporati tali quali da Pokorny nella sua voce IEW II. 763-764, con parallelismi greci, a cui si aggiungono quelli baltici ed iranici semanticamente coerenti, e due celtici, cioè (1) *námae* 'nemico', come ipotizzato da Meyer, (2) ant. irl. *nem* > irl. medio e mod. *neim / neimh* 'veleno'. MacBain 1896: 234 aveva accettato, anche egli, come relazione tra congeneri i.-e. quello tra l'alban. *namɛ* (sic), il greco *νομος*, *νεμεσις*, l'ant. alto ted. *numa* e l'ant. irl. *náma* genit. *námat*, nonostante che già nel Medio Evo il Sanas Cormaic avesse proposto un rapporto semplice e lineare tra *náma* e il lat. 'non-amat, non amatur'[22]. Come scrive in seguito Vendryès N-2 «Cormaic 981 explique ***náma*** par *non-ama, non amatur*, l'explication paraŒt fantaisiste, mais on n'en a jamais trouvé de meilleur ..... Le rapprochement de l'alb. *namë* 'malédiction' ... ou de gr. *νωμαω* 'je distribue', got. *niman* 'prendre' (WP II. 331) est des plus hasardés." Si era continuato a ripetere Meyer, MacBain, Pokorny ecc., senza riflessione, soprattutto senza badare all'etimologia semplice e lineare proposta da un lontano e remoto studioso irlandese, finché Vendryès non abbia rivendicato questo primato, con la sua spiegazione forse semplicistica ma sicuramente efficace. Hamp 1976 e De Bernardo Stempel 1987

---

*μrium* che del collettivo *-μtus* fuso con il suffisso pluralizzante celtico -otes. Il termine base dev'essere dunque *bydd-ag-*, anche se resta difficile associare *-ag-* ai soliti suffissi celtici in velare (cimr. *-ach*[1], *-ig, -ach*[2], *-eg, -og [-awg]* < **- kko-s, *- îkμ, *- k-[i]sμ, *-ikμ, -μko-s*, irl. *-ach* < *- ko-s ecc.*).

[21] Il *Cuneus Prophetarum* lo registra come ***namë*** in vari punti, mentre venti anni più tardi nel *Kuvendi i Arbënit* lo troviamo come ***nambë***, sempre come varianti gheghe: per le citazioni rilevanti v. i passi puntuali nei repertòri di Asht (cfr. bibliografia). La voce **nom**, - **i** reperita negli scritti [italo-] albanesi di Luca Matranga alla fine del Cinquecento [cfr. foglio 8 v., Sciambra p. 14, «cci?; thót nomi i tij» = eë thot 'nomi' [= ligja] i tij, ciò che dice la sua legge, con **nom** per **ligjë**] è un crudo grecismo ecclesiastico [νομος].

[22] Cioè Sanas Cormaic 981: «Numa non-ama, non amatur» (ed. Meyer).

ribadiscono poi giustamente l'analisi dell'irl. *náma* come **N-HMH-VNT-*[23] > **nmant-s* > *námaØ*, **nmant-os* > *náma[n]dd-* > *námae* genit. *námat* = |*na:madd*| 'non-amante' = nemico. Dall'altro lato, invece, ***neim*** - altrettanto antica come voce (come neim 'veleno' in Sanas Cormaic 991 [«Neim .i. héfim, nŒ deog hí; ar fim dicitur deogh"], Glosse di Milano 33$^{d}$10 neim nathrach 'veleno dei serpenti', glossa sul lat. uenenum, *passim* neim tenga 'lingua avvelenata' = 'diffamatore', come composto seriore troviamo *nemthenga* - è ricondotto da Thurneysen § 214, in base all'aggettivo derivato *neimnech* 'velenoso' > *neimnige* 'virulenza', ad una basé **nem-n*, forse meglio **nem-[i]n-*[24]. Vendryès N-7 sembra contrario a postulare qualsiasi rapporto tra le forme irlandesi (senso base = 'veleno') e il germanico *nëman/ niman* 'prendere'. Il rapporto semantico stà, invece - diversamente da quanto argomentato da Pokorny, che provocò la reazione da parte di Vendryès -, nei sostantivi derivati, cioè il germanico che deriva dal radicale il concetto negativo ags. *næm* (cfr. Bosworth p. 645 *næm* 'taking; acceptance': associazioni intergermaniche ed i.e. fatte in Holthausen AEEW: 230 næm 'Nehmung, Empfang'), ant. alto ted. *nama* 'bottino', 'preda' (Schützeichel 1969: 134 *nama* 'Beute' ecc.), e l'albanese *nëmë* 'maledizione', mentre il celtico sembra presentare un sostantivo derivato, sempre con significato negativo, **nem-[i]n-* 'veleno' > ant. irl. ***nem*** > medio irl. *neim / neimh* > irl. ***neimh***, gaelico ***nimh*** 'veleno', ampiamente trattato. L'unico congenere celto-britannico, da me rilevabile come tale, è la forma **niff** del medio bretone (cfr. Ernault 1895: 446 «*Niff. Ninval, ninvo* être chagrin, se chagriner. St. Brieuc, Gr."), con usuale significato 'afflizione', 'sofferenza', 'turbamento' (manca il corrispondente nell'antico e medio cimrico), come nel Mystère de Ste. Barbe st. 56 «Her dra beuyff hep **niff** ..." (mentre sar˜ in vita e senza **sofferenza**...), st. 64 «Ouz contantiff hep **niff**, ne filliff quet" (se sarò contento, senza **afflizione**, non mancherò di nulla), con una grafia niff indicante *ninv /niv/* in un testo tardo medioevale che dimostra una sensibile coerenza e costanza nel rapporto tra grafema e fonema[25]. Credo si sia

[23] Non suppongo un unico fonema laringale, bensì quattro: comunque, non vorrei entrare nell'interpretazione fonetica di tali segmenti che talvolta hanno valenza unicamente algebrica, talvolta dovevano avere una realtà cognitiva e forse fonica. Qualsiasi segmento laringale ipotizzato verrà in questa relazione notato con l'unico simbolo H. Forse la cautela è eccessiva, ma lascio l'ultima parola ad altri.

[24] MacBain 1896: 235 cerca di riportare la voce ad una base **nemes-* < **nem-*. Forse non la riconduce a **nem-[i]n-* < **nem-* perché il gaelico moderno ha rifatto il paradigma con una base invariabile **nem-*, derivando direttamente dalla nuova base, cioè *nimh* 'veleno' > *nimh*-each 'velenoso'.

25 Nel Mystère de Ste. Barbe la prima persona sg. del verbo sia all'indicativo (*-anv* < **-am*) che al congiuntivo (*-inv* < **-im*) è indicata graficamente

autorizzati a concludere che si ha a che fare con l'esito ***ninv*** */niv/* dell'equivalente britannico della base **nem -i[n]-*, *ut supra*.

Vi è una parola britannica ancora più pertinente dal punto di vista comparativo ma non etimologizzata nel GPC, cioè **nam** 'difetto', 'macchia', 'imperfezione', 'deformità' ecc., che esiste già *ab antiquo* (il primo medio cimrico) nei testi poetici del periodo 1160-1170, come nell'ode di Prydydd-y-Moch (Llywarch ap Llywelyn) a Gruffudd ap Hywel (Gogynfeirdd 94$^{a}$19-20 «Ny wneuthost di **nam** y neb dadyl / Ny oruc duw dy gystadyl" - nessun difetto per andare in battaglia), nell'*Arwyrein Owein* di Llywelyn Fardd (Gogynfeirdd 136$^{a}$30-32 «Dothwyf eithyr gwyned a ryued pa ham / Heb digoni cam heb **nam** arnaf / Dygyrcheis i powys pennes teckaf"- senza miracoli e meraviglie, senza né macchia né difetto, portai l'attacco a Powys...)[26]. La voce è anche presente sia nel medio bretone (Ernault 1895: 439 «*Nam. Namma* estropier. - gall. namu blµmer...": egli confronta il nome

come -aff/ -iff nel più del 90% dei casi; nei sostantivi ed aggettivi i temi uscenti in -nv sono quasi sempre graficizzati *-ff*, ad es. *daff[a]r* = cimr. dafn 'sostanza' (*danv[r]*< **damn-*, come nell'ant. irl. damnae id.) con il derivato *danffuez* (= cimr. *defnydd*), cioè *danvar, danvez*, creff = mod. *krenv* (= cimr. *cryf* 'forte'), talvolta con l'aggiunta di prestiti dell'antico francese a questa classe, come il caso di *brief* > medio bret. *breff* [tre volte nel Mystère] che rappresenta brenv con nasalizzazione, cfr. Piette 1973: 84). Ho notato un unico caso con variazione grafica tra i sostantivi ed aggettivi, cioè *scaf* = *scaff* = *scanv* (= cimr. *ysgafn* 'leggiero'). Si può così concludere che nel medio bretone del Mystère de Ste. *Barbe -ff* finale rappresenta -*nv* =/-*v*/, esito del proto-britannico -m in posizione finale. In posizione intervocalica ciò spesso non si verifica, perché in tale posizione *-ff-* può rappresentare, anche nel testo in questione, sia */f/* originale (< *-pp-*), sia */f/* dei prestiti dell'antico francese (affet 'sicuramente' < ant. fr. *affait*, v. Piette 1973: 70) che il risultato del nesso */-h + v-/* prodotto dall'incontro tra morfemi. Il verbo *caffout* = cimr. *caffael* ecc. costituisce tutt'altro problema morfofonologico che qui non ci riguarda [generalizzazione della forma congiuntiva con *-hof, -hiff*?].

[26] Per il XIII¡ secolo cfr. i versi di Dafydd Benfras (ca. 1220) Gogynfeirdd 107$^{a}$24 «Gwr ni gaffad **nam** yn dim arnaw» (versione paleograficamente più antica nel Libro Rosso di Hergest. 1386. 31-32 «Gvr ny gaffat nam yn dim yn dim arnav»- un uomo, guerriero, che non ebbe imperfezione), all'inizio del XIV¡ Casnodyn Gogynfeirdd 174b «Travael **nam** oc gam gwaelflam ae gwan / Trachywed llechved lluch ath aryan» (versione piu antica del Libro Rosso di Hergest 1233.41- 1234.1 «Trauael nam oegam gvaelflam ae gvan / trachywed llechwed lluch atharyan» - il dolore di un difetto che storpia, di una 'fiamma' misera che ferisce- si riferisce a mancanze sia fisiche che di morale). E' altrettanto significativo che uno dei Gogynfeirdd seriori si chiamava addirittura con il nome bardico 'Llywelyn-y-Nam' [Llywelyn 'dal Difetto']. Dal 1350 in poi la casistica aumenta considerevolmente.

proprio gallico Nammeius) che nel medio cornico, cfr. Lewis 1946[2]: 80, 7 (brano dalla Passio Domini Nostri Jhesu Christi medioevale): «dha iowan otte the vam. yn della syns hy hep **nam** / hedre vywhy" [e Giovanni alla Madre: ecco dei santi coraggiosi senza macchia / mentre ancora in vita]. Per la conservazione della -m- originale della radicale **nem-*, il britannico non richiede **nem-[i]n- bensì* (con riduzione della vocale) **nem-* > **nm-sm[e]n-* (con nominalizzazione di basi verbali) > **nmm-* > proto-britannico **namm-a-*[27]. La distribuzione di questo particolare tipo di sostantivo derivato, con forte valenza negativa ('veleno'; 'difetto'; cattiveria'; 'afflizione', 'sofferenza'; 'maledizione'; 'togliere con la violenza', 'preda', 'bottino di guerra') sembra risultare dalla base (a) senza suffisso (albanese; greco; iranico; baltico; germanico nella fase arcaica), e (b) con suffisso nasale **nem-n-i- / *n[e]m-smn-* (celtico). Tale fenomeno conferma ulteriormente

---

[27] Per simili sviluppi deverbali in *-s-m[e]n-* (> nuovi nominali) cfr. per il cimrico IEW II. 438 **g$^{h}$eng$^{h}$-* var. **keng$^{h}$-* > **kng-s-m[e]n-* > medio cimr. *camm, cemmein* > cimr. *cam, camu* [ant. irl. *cingid* ma *céimm* ecc.], IEW II. 165 **b$^{h}$reg-* > **brg-s-m[e]n-* > *bramm* > *bram*, nuovo sostantivo verbale *bramu, bremain* [ant. irl. *braimm* rispetto a *braigid]*, IEW II. 183 **de- [*deH-* che varia con **dei-*] 'legare'/ 'distribuire' > **dî-s-m[e]n-* > *dimm* 'qualcosa' > *dim* 'niente' [ant. irl. *dimm* gl. di *quippiam, quicquam* ecc., dinde 'esistente': problema non trattato in Pokorny], IEW II. 383 **ger-2/ *gar-* > **gar-s-m[e]n-* > *garm, garman* [rispetto a *gair/ gawr* ecc., ant. irl. *gairm* rispetto a *gairid*], IEW II. 676 **leng-s-m[e]n-* > **lngsm[e]n-* > *llamm* > *llam* [ant. irl. *léimm* rispetto a *lingid, cuimleng* ecc.: non vengono discussi gli esiti celtici in Pokorny], IEW II. 126 **b$^{h}$en-* > **b[e]n-s-m[e]n-* > bretone *boem* [ant. irl. *béimm* rispetto a *benaid*], per l'irlandese IEW II. 254 **d$^{h}$er-2* > **d$^{h}$ere[n]g$^{h}$-* o meglio lo stesso sviluppo a partire da IEW II. 256 **d$^{h}$er-* 'springen' > **d$^{h}$ereg$^{h}$-* > **dreng-s-m[e]n-* > *dréimm* [rispetto a dringid 'salta', cfr. cimr. *dringo*], IEW II. 385 **ger-d-* > **ger-nd-o* > **grnd-s-m[e]n-* > ant. irl. *ingreimm* [cfr. verbi do-*greinn, ingreinn, adgreinn, greinn*, trattati sia in Thurneysen che in Calvert Watkins; congenere dell'ant. slavo eccles. *gredo/*, lat. *grµdus*], IEW II. 861 **reid$^{h}$-* > **reid-s-m[e]n-* > *réimm* [cfr. il verbo *rédid*], ecc. Per dettagli si vedano Thurneysen §§ 353, 735 e discussioni rilevanti di alcuni derivati in Calvert Watkins (bibl.). Fonologicamente gli sviluppi non possono partire dalle formanti *-m[e]n-, -[a]mon-* ecc., dal momento che queste avrebbero dato come esito in celtico la scempia -m- che si sviluppa poi in altro modo, cfr. Calvert Watkins p. 183 sgg. **HenH-mon-* > **anamon-* > **anamu* > medio cornico *enaff*, var. *enef, ene* [pl. *enevow*], medio bretone *eneff /enev/* 'anima' [la metafonia è condizionata dalla *-u* finale, passata presto in celtico *P* in *-i*]. Si è obbligati, di conseguenza, a cercare un'origine storica per *-mm-* nella forma canonica di partenza [tema...]*-m +s+ men-*, cioè, in questo specifico caso, un possibile nominale deverbale da **nem-*, con usuale morfologia celtica [**n[e]m-sm[e]n-* > *namm-*].

che, da questa radice verbale, vi è una diffusione di sviluppi nominali, con particolare valenza negativa, maggiore di quanto si è finora supposto.

La voce albanese ***mot***, una delle più significative dell'albanese in senso storico-culturale, è presente già dai testi più antichi, cioè almeno dal Messale di Buzuku nel ca. 1550, e con una varietà di significati che fa intravvedere la complessità culturale implicita, a parte i sensi più banali quali 'tempo meteorologico', 'stagione'. Nel Messale i sensi comprendono:

(a) l'incipit delle parabole, delle fiabe «c'era una volta ..." come in fj.XL Feria VI. in Dominica II, pericope Luca XVI «En date mot ʒah ieɛ8 diʃcipuietvet: iʃ gne nierii hi bɛgate..." [= nd atë mot tha Jezu dishipujet vet: Ish një njeri i begatë...], ibid. Matt. XXI «En date mot ʒah Jeɛ8 diʃcipuietvet: eʃumiɛeʃʃeh gɛuʒiuet." [= Nd atë mot tha Jezu dishipujet vet e shumicëshë Xhudhivet; ed. Çabej p. 143], Dominica IX post Pentecosten Luca XVI «HEn date mot: ʒah Jeɛ8 diʃcipuietvet: iʃ gneh nierii fort hi beĸate ..." [= nd atë mot tha Jezu dishipujet vet: Ish një njeri fort i begatë..., ed. Çabej p. 287] ecc., *passim*;

(b) l'età giusta della riflessione, l'essere adulti, come in Buzuku, In octaua Epiphanie dni (foglio XXXVII, Çabej vol. 2 p. 99), Luca 2: «e Ieɛu ritee | endee | ditune| e **per mot**: e ende hiirr perpara tine:ɛot: enierɛet" [= E Jezu rit[a] nde e ditunø e për mot e ndë hir përpara Tinëzot e nierëzet];

(c) il noto composto ***motëmot(-i)*** è presente come tempo della solennità, ad es. Buzuku feria quarta (dopo Pascha) foglio LXV [vol. 2], Oratio. O ɛot ĸi nah **pmotemoti**: feʃta e paʃcheʃʃe: tineɛot nee nah ĸeɛon: hiir neue ep [a]dee a afer [a] feʃtet ʃe **motemotit** ĸi na baime: aio nah bafte me arʒune: [a]bee [a]guʃuluomit teh ieteʃe glate mete degne: *p*. [ interpretazione Çabej = O Zot, qi na për motëmoti festa e Pashkësë Tinëzot ne na gëzon, hir neve ep nde e afërë n festet së motëmotit qi na bajmë, ajo na baftë më ardhunë mbe e ngushulluomit të jetësë glatë më të denjë. Për.]. Nel Dizionario di Bardhi del 1635 (I. 1, 1, 15, v. concordanze Ashta) non solo è il tempo solenne ma anche la macro-unità temporale, l'anno stesso. Nell'italo-albanese di Figlia (Codice Chieutino: arbërishtja del 1730) *mot* e *món [< motën]* è il 'tempo giusto/ adatto', il tempo del compimento solenne, cfr. fj. 27 v. [çanto VII, codice Mandalà p. 13, trascrizione p. 69] «Mbéta **motmot** më rroghë / prë gnë chiégneze të lesc méndáfstë / por-sa bëra **mot e mónë** / u i lipa chiegnéezëne"[28].

[28] E' strano che il Fjalor di Tirana dia, a parte i significati usuali di (1) stagione, tempo; (2) tempo = atmosfera; (3) anno di tempo, soltanto mot për mot / moti me motin = çdo vit, nga viti në vit/ mot e jetë ecc. e gjithmonë 'sempre', mentre Leotti per il tosco di 70 anni fa dà già motmót = (1) anno intero; (2) anniversario (=solennità temporale, cfr. l'uso di Buzuku citato). Ciò che manca ancora per l'albanese è un dizionario contenente tutti gli usi e significati principali

Nella tradizione orale poi resa scrittualità nell'Ottocento è già il tempo del mito, del mito in cui si identificano gli Albanesi, ***mot i math*** ***(=motëmoti)***, compresi gli Italo-Albanesi. Per quanto riguarda questi ultimi Camarda già trascriveva **për mon** 'per l'eternità' (Berisha p. 102), in componimenti ancora più recenti abbiamo in un testo registrato da Scura il verso «dule e bárdh për mot e món" [per sempre/ per l'eternità fiori bianchi], in un altro testo «për món e món" 'per l'eternità' (Berisha pp. 52, 142) ecc.

Il primo a cercare di etimologizzare la voce è stato Meyer 1891: 262-263 sotto ***mat, mas***, precisamente «Hieher gehört **mot** m. 'Jahr, Wetter', das dem lit. metas 'Zeit, Jahr' genau entspricht". Pokorny attribuisce la nostra parola alla radice IEW II. 703 $m^{a}$-[3], anzi allo sviluppo con formante -*to*- e con vocale lunga nella base, cioè *$m^{a}$-*to*-*s*, mettendola assieme con le forme baltiche (lit. *metas* 'Zeit', ant. prussiano *mettan* 'Jahr'), forme iraniche e germaniche: qui associa anche il celtico, cimr. *medr* 'abilità', 'capacità' ed irl. *to-math*- da [do]midithar ecc. Huld 1984: 95 l'associa alla stessa base, con sviluppo usuale **meH-to-s* > alban. *mot*, lit. *metas*. Vi sono alcuni ovvi difetti nel ragionamento di Huld: (1) sia il lituano *metas* che l'ant. prussiano *mettan* (sic: la trascrizione adoperata dai Pastori luterani 'germanizzati' e 'germanizzatori' forse maschera una struttura */met-an/* con vocale breve[29]) suppongono una vocale breve sottostante, cioè una struttura base */met-/*, che non può, dunque, derivare da una struttura i.-e. **/meH-to-/*[30]; (2) sia l'irl. *domidithar* (> *to-math*- ecc.) che il cimr. *medr* derivano da

---

sia toschi che gheghi del periodo 1500-2000 che si reperiscano nei testi e nell'uso dialettale, con almeno le etimologie appurate, compito duro ma fattibile che attende i nostri colleghi di Tirana e che noi attendiamo con ansia. In parte B. Demiraj 1997 supplisce alla seconda parte di questo *desideratum*: andrebbe, comunque, ampliato.

[29] Si suppone, dunque, che questi 'evangelizzatori' - 'germanizzatori' abbiano usato un sistema grafico che indicasse *more germanico*, in periodo immediatamente post-medioevale, l'assenza di lunghezza vocalica (= vocale breve) tramite la geminazione della consonante seguente che indicasse la sillaba chiusa, *ergo* vocale fonologicamente breve.

[30] B. Demiraj, in genere molto attento a dettagli storici, riprende il discorso di Huld a proposito di mot negli stessi termini di Huld nel suo articolo del 1998, p. 139, nota 1. Ovviamente è giusto il ragionamento I.E. *ME-H-T- > proto-alban. *$m^{a}t$- > alban. *mot*, ma sbagliato nei dettagli il richiamo al lituano metas («... khs. lit. metas «mot, kohë» ...»). Fosse stata originariamente lunga la vocale base nel baltico, avremmo avuto *ME-H-T- > *$m^{a}t$- > **metas* e non l'esito realmente documentato metas che suggerisce un allungamento seriore, cfr. ant. prussiano mettan /met-/.

IEW II. 705 *med-*[31]. Si conclude di conseguenza che la base **MEH-* produce derivati sia del tipo **MEH-TO-* (> alban. *mot*) che di quello **ME-TO-* (> baltico *metas, mettan ut supra*). D'altro lato, suggeriamo di dividere, dopo riflessione, la base pokorniana **med-*[1] in due basi, cioè **med-*[1] (IEW II. 705) da associare, con i significati 'meditare; riflettere; valutare; stimare; misurare', a **meH- / *me-* (IEW II. 703), di modo che le parti di *med-1* con significati 'prendere cura (di); sanare' diventano ora *med-2*, mentre *med-2* di Pokorny ('schwellen') passa a *med-3*. Il riassetto è ovviamente necessario, vista la confusione introdotta dallo studioso nella sua base *med-1*, tale da confondere due basi semanticamente e formalmente distinte (1. *meH-/ me-* > *me-d-* 'valutare', 'misurare' ecc. ≈ 2. *med-* 'prendere cura di qlč.'). Se, seguendo una nostra ipotesi, dividiamo l'albanese *mot* (< **m$^{a}$t-* < **meH-to-)* dal baltico *metas, mettan* (< **met-* < **me-to-)* e dal celtico (*medr* ecc. < **med-[d$^{h}$ro-]*), ora, comunque, possiamo riassociare parte della base pokorniana **med-*[1] a **me-*, restituendo una più primitiva unità semantico-formale agli esiti realmente riscontrati che siano albanesi, baltici o celtici ed associando forse anche qualch'altro termine che dal concetto di tempo non è troppo distante.

La prima associazione che possiamo fare è ovviamente con un termine marginale dell'antico germanico, cioè l'ags. *mæδ* «tempo dei pasti" che Holthausen AEEW: 213 *mæδ* 'Maß, Gemäßheit, Anteil, Los, Stand, Rang', anche 'meal-time', ricollega con l'alban. *matë/ mot*, il lit. *metas*, il gr. *μῆτις* ecc., termine base che può derivare da una forma primitiva **meH-tVv-*, tramite la normale evoluzione germanica con sonorizzazione in posizione che precede l'accento. Le altre voci germaniche associate sono riconducibili, invece, come si sa, a cominciare dal got. *m$^{a}$l* ecc., a **meH-lo-* con formante *-lo-*. Per quanto riguarda le lingue celtiche, osserviamo che la parola forse più comune *ab antiquo* per il 'tempo' non ha nulla a che vedere con la base i.-e. IEW II. 703 *m$^{a}$-*[3], cioè ant. irl. *aimser/* ant. cimr. *ammser, amser*[32], fonti delle parole moderne, la cui etimologia più probabile è proto-

[31] E. P. Hamp (comunicazione orale) mi suggerisce di trarre *mediocimr./* cimr. moderno ***medr*** dal derivato **med-d$^{h}$ro-* della base **med-*. Riserviamo la discussione approfondita di una siffatta proposta ad altra sede più appropriata. Comunque, vi sono buone argomentazioni a favore di una simile soluzione storica. La voce ***medr*** 'abilità; capacità' non si trova nei testi più antichi, ma è comunque usuale negli scritti dei Gogynfeirdd (specificamente di Gwalchmai, Llywelyn Fardd, Einion Wan, Dafydd Benfras) dal 1150 in poi. Dai significati e dai contesti in cui ricorre non sembra affatto prestito latino (*metrum* < *μετρον*).

[32] Queste voci sono già presenti nelle glosse più antiche, ad es. per l'irlandese nelle Glosse di Würzburg sulle Epistole di S. Paolo, Würzburg 9$^{a}$9, 23$^{d}$23, 21$^{a}$1, nelle Glosse di Milano 51$^{a}$18, 97$^{a}$5, 21$^{d}$4 [qui: hô aimsir 'per un po'

celtico **AMM-A-STER-OS, -A*, in origine una forma aggettivale che si nominalizza al femminile[33]. Ovviamente esiti di questo termine specifico del

---

di tempo'] ecc., per il cimrico Le Glosse di Oxford I (BBCS ii. 26 sgg. amsser, BBCS v. 234 sgg.) «amser is cihun argant agit eterin», nei testi più antichi, ad es. nel Canu Heledd del Llywarch Hen [D. S. Evans, A Grammar of Middle Welsh, Dublino 1945: xxii data questa sezione al periodo 800-900 d.C.], Canu Heledd XI. 98a «Amser y b(u)um vras vvyt» (quel tempo in cui sono stato 'grasso di cibo' = il tempo mitico in cui l'eroe stava bene, v. anche Poetry in the Red Book of Hergest 1048.29). Che in origine si trattasse di forma aggettivale è evidente dal fatto che nel primo medio cimrico è ancora un sostantivo con un 'grado comparativo' [*amser* 'tempo' > *amserach* 'più-di-tempo'], cfr. Mabinogi, Pwyll Pendefig Dyfed [1° Ramo] «A phan uu amserach kymryt hun no chyuedach, y gyscu yd aethant» (literatim: E quando fu più-tempo di prender sonno che di gozzovigliare, a dormire andarono).

[33] Sia Stokes che Ascoli e MacBain (1896: 7) volevano una derivazione forse improbabile con prefissazione celtica ad un prestito latino, cioè *amb-mens/ra (Ascoli nell'Archivio Glottologico VI. 41 lo proponeva nella forma *amb-messera integrata), mentre Vendryès lo riallacciava più correttamente al tema antico AMM [Vendryès A-35: «A été rattaché au mot *amm* «temps» ..., dans l'hypothèse d'un suffixe **-sterμ*, Pedersen I. 80 ...»]. Concordo con la proposta vendryesiana, ma, come annota egli stesso, AMM è tema di origini sconosciute, cfr. A-67 «**Amm** «temps, moment», acc. n-am, dat. i n-aim ..... Sans étymologie. le même mot, développé au moyen d'un suffixe *-stero-* ou *-sterμ-* aurait donné le dérivé *aimser.*» Il problema, dunque, non è tanto aimser/ amser quanto AMM. Una possibile spiegazione richiede elaborazione ma tenterò qui una prima soluzione. E. P. Hamp aveva suggerito che il nome del guado sul fiume Stour nell'attuale Inghilterra odierna, sotto la città celtica di Camulodunum nell'Itinerarium Antonini Pii, cioè AD ANSAM [Itin. Ant. Pii 480, 3], non riproducesse il latino **ansa**, visto che l'antica toponomastica dell Isole Britanniche è assai povera di elementi latini, ma l'esito britanno-celtico della base i.-e. IEW II. 824 **pet*-1 'allargare' > II. 788 **pando-s* 'ricurvo'. Aggiungiamo innanzitutto che il toponimo con il senso di 'guado', un po' con le denotazioni del lat. **passus**, esito della stessa base (< **pand-s-os*), è ben noto ai topografi romani, cfr. anche per lo stesso luogo Tabula Peutingeriana [Miller pp. 19, 23] Ad Ansam, Adansam, anche se il nome non è commentato né in E. Ekwall, *English River Names*, OUP 1928, né in E. Ekwall, *The Concise Oxford Dictionary of English Place Names*, OUP 1960[4]. Jackson non tratta Ansa, considerandolo forse ricorrenza del lemma comune 'ansa' con estensione metaforica, uso, comunque, non registrato nel latino: si concentra, invece, sull'idronimo Stour, ritenendolo, forse a ragione, pre-celtico e non celtico, come fa Ekwall. Non vengono date derivazioni celtiche dalla base **pet-*/ **pand-*, ma trova probabilmente qui la sua soluzione il lemma problematico AS dell'antico cimrico - cfr. Canu Taliesin cantare V. 25-26

celtico non hanno nulla a che vedere con derivati di **MEH-*, **ME-*, **ME-D-*. Quest'ultimo sviluppo è interessante dal nostro punto di vista, perché *in primis* **MED-TU-* dà l'irlandese antico *mess*[1] (DIL), verbo nominalizzato (verbo: *midithir*) > mod. *meas*, presente nei testi e nelle glosse più antiche (Würzburg 11[b]26 *mess*, genit. *messa* 4[c]24, Glosse di Milano: 24[a]1 *mes* gl. censura, 30[b]24 gl. *æstimatio*, 30[c]7 gl. examinatio ecc.), tra le quali di maggior rilevanza semantica è 26[c]12 *meas*.i. breath 'giudizio', visto che gli sviluppi seriori sono come (a) 'giudizio' in senso teologico e mitico, (b) l'ultimo giudizio della fine del tempo, il tempo escatologico[34]. L'etimologia

---

«Vch hynt vch as vch ym pob kamas. // Nac vn trew na deu ny nawd y raceu», con lettura corretta di Williams rispetto a quella di J. G. Evans del 1915, cantari 59-60 [traduco: «Sulla strada ['in marcia'], al guado [non 'in montagna', come propone Williams], ad ogni piega del fiume, neanche uno starnuto o due [segno di buona fortuna], non vi è riparo dalle battaglie»]- e che si compone con **kambo-* nella forma cammas, cemmeis dei Gogynfeirdd, nel medio cimrico, cfr. Gruffudd ap Dafydd ap Tudyr nel 1300, Gogynfeirdd 207[b]11 [Poetry in the Red Book of Hergest 1254.40] «ooed y brenhin breinyavc kemmeis», presente tra i sostantivi ed i toponimi del Liber Landavensis nelle sezioni trascritte nel 1130 e che si riferiscono al periodo 900-1100 d.C. [pp. 183-184, 198, 200], e che reperiamo come sostantivo camas 'camminata, passeggiata' ancora nei dizionari del Settecento. Propongo come etimi **[p]́[e]nd-tμ- > AS*, **kambo-[p][e]nd-tμ- > CAMMAS*. Qui credo vada anche l'irlandese *ÉIS, DÉIS* [prep. an *déis*], con retroformazione *AIS*, come 'sentiero', 'tratturo' [> *traccia* > di *dietro*, cfr. Glosse di Milano 2[c]1 di ess gl. retro ecc.], cioè dalla base **[p]end-t-i-*, con regolare sviluppo in **nd-t-i-*, che si vocalizza con allungamento in irlandese **[a]ssi->éis*. A questo punto non vi è alcun impedimento ad ipotizzare una struttura **pend-smen-* > proto-celtico **nd -sm[e]n- > amm*, comunque con sviluppo di sonorante sillabica in *-amm-* come se fosse stata una struttura primitiva britannica e non in -émm- come in goidelico. Si supporrebbe, cioè, un originale esito britannico, poi passato come prestito interceltico in goidelico con la sua vocalizzazione tipicamente britannica. Resta l'unico problema che non vi è testimonianza scritta in antico cimrico, soltanto in antico irlandese! Rimane tutto da approfondire. Semanticamente mi pare non ci siano obiezioni, visto che lo stesso concetto e le unità di tempo i.-e. dipendono o da basi per 'misurare', 'valutare' (mot ecc.) o , in questo caso in modo più rilevante, da quelle per 'andare', 'girare' (IEW II. 293-297 **i-*, **ei-*[1] >avestano *yμr-*, germanico *year, Jahr*, greco *ωρος*, esiti per 'primavera' nelle lingue slave ecc.; IEW II. 69 **at-* > germanico, got. *athnam* al dativo pl., in italico **at-no-* > lat. *annus*, *osco akno-* ecc.), e **pend-* è sia 'ricurvarsi' che 'girare'. Il problema verrà trattato in maggior dettaglio altrove.

[34] Gli sviluppi nel linguaggio tecnico dell'arte poetica sono pure interessanti: il derivato ***tomus*** *(< do-mess-u)* indica anche (a) indovinello poetico (mod. *tomhus*), (b) ritmo; metrica.

era già stata trattata in modo corretto in Thurneysen §§ 170, 309, Vendryès M-42/ M-43 («Remontre à *med-tu- et est en usage de tout temps"); risultano forse più interessanti i collegamenti fatti da MacBain 1896: 221 voce meas 'judgement, respect' ecc., irl. *meas*, ant. irl. *mess*, **messu-*, radice *med-*: «... further root *mê*, *measure* ...". Non sono in genere collegati a livello concettuale esiti cimrici a questo particolare sviluppo, ma vorrei sottomettere a considerazione la voce cimrica ***armes*** 'profezia', 'narrazione profetica', 'tempo della profezia', titolo di una delle più celebri opere della letteratura antica cimrica, l'Armes Prydein.

Il Geiriadur Prifysgol Cymru etimologizza correttamente ***armes*** 'profezia', < proto-celtico **are-mbi-MED-tu-*, poi fa riferimento, senza però citazioni, al *De Excidio et Conquestu Britanniæ* come *Ormesta Britanniæ*, e collega con il congenere cimrico ***darmes*** (ant. *darymes*) "tempo escatologico; cattiva sorte, calamità; fine dei tempi" ecc. Il termine è antico, come si è detto, appare già tra il 900 e il 1000 (Armes Prydein vv. 192-194: «Kymry gwenerawl hyt vrawt goruyd./ Na cheisswynt lyfrawr nac agawr brydyd. / **Arymes** yr ynys hon namyn hyn na byd" - i Cimri, 'Gallesi', [saranno] in lutto fino al giudizio vittorioso. Che né scrittori né poeti avidi facciano la loro prova di **profezia** che riguardi questa isola se non uno [che sia] più vecchio del mondo- forse si sottintende un nuovo Taliesin o Merlino), nei cantari di Taliesin, nel complesso di data insicura[35], nei brani poetici del Libro Rosso di Hergest del 1200[36] ecc. Comunque, la voce è presente in veste latina o latinizzata già prima nel titolo alternativo del famoso trattato del vescovo cimro Gildas (ca. 500-570 d.C.), il cosiddetto *Liber Querulus de Excidio et Conquestu Britanniæ*, che è la *Ormesta Britanniæ* che troviamo menzionata come tale, nell'anno 884, nella Vita di S. Paolo di Leon scritta dal monaco bretone Wermonog [Wermonocus

[35] Cantari 27. 11-12 [«Eurem yn er.wyll, / a.m hudwy i berthyll; / a bydiv drythyll, / o armes Feryll»- Una gemma dorata nel buio, la sua bellezza mi incantò: e sarò felice di una profezia da mago], 31. 7-8 [«Try.dyllyn dra.chor, dorch dron, lüawg: / Llynges yn aches, armes cyn brawt» - Una feroce orda, l'accerchiamento di un esercito, grande orda, una flotta nei flutti di mare, una profezia prima del giorno di giudizio]. I testi, comunque, devono antedatare il 1200.

[36] Libro Rosso di Hergest 1043. 19-20 [«Llueſt catwallavn ar geint. Iloegyr ardres armes etneint: Llav dillvng ellvng oed vreint»- L'esercito di Cadwallon è in lutto, vi è una profezia degli uccelli sulla triste sorte d'Inghilterra ...], 1051. 1-3 [«Brithuyt adybyd o dicter karant; /aſeiſbyd lawen pan ygvelant... Dygoganaf tyfyrru erymes tra bythavt.» - una profezia di distruzione canterò]. Gli specifici componimenti di cui fanno parte queste citazioni restano tuttora anonimi e di data insicura, pur antedatando, come mi sembra, il 1300.

Landevenecensis][37]. Successivamente è soltanto nella letteratura celtica (cimr. *Armes Prydein/ Prydain*) che si ha riferimento alla 'profezia' di Gilda in questi stessi termini, mentre Geoffrey di Monmouth, nel suo *Historia Regum*, la riferisce con il titolo semplice Tractatus [«... que Gildas in Tractatu suo luculenter exposuit..."]. H. Gaidoz (RC v. 413 sgg.) aveva proposto come etimo di *Ormesta* il cimr. gormes 'tribulazione' ecc. L'ipotesi che non possa trattarsi di *Gormesta bensì di Ormesta/ *Armesta (> cimr. ant./ cimr. medio e mod. *armes*) è confortata dalla storia degli esiti di i.-e. $*g^h$-, *g-/ *-$g^h$-, *-g- > proto-celtico *g-/ *-g- (britannico). Questa velare sonora dell'antico britannico è già trascritta come 'g' nell'Itinerarium Antonini Pii in ambedue le posizioni (Ges[s]oriaco, Galaua, Galacum, Gobannio ecc., Brige, Isubrigantum, Lugoval[l][i]o, Magiouinto, Segontio, Sitomago ecc.), come negli altri Itinerari tra il 200 e il 600 d.C. e nelle varie iscrizioni (Jackson, passi rilevanti); nel *De Excidio* di Gilda (ca. 550-600 d.C.) si ha lo stesso esito (esempi sono Mommsen 44, 5 «Cuneglase Romana lingua lanio fulve", 44, 27 Maglocunus, 88, 36 «regis Loigarii filii Neili", Fragmenta Epistularum Gildæ Mommsen 86 [MGM l.c.], 1 «De excommunicatione dicit gildas", Gildas[38] passim, «Legionum urbis ciues" 31, 21-ecc.). Il Libro di Chad [v. Rhys - Evans, sezioni rilevanti] del periodo 600-700 presenta J- e -J- in tutte le posizioni, ad es. 'ʒaem' = cimr. *gaeaf* (< *$g^hei$-*amo*- < IEW II. 425-6 *$g^hei$-), 'ʒuetiʒ' = cimr. *wedi* (< *u[p]o-tig- < IEW II. 1016 *[s]teig-), 'cimaɲʒuith[i]eit' = cimr. *cyfarwyddiaid* (narratori, < **kom-are-weid-* , < IEW II. 1125 **we(i)d-i-*$^2$, con -g- intrusiva) ecc., mentre testimoniano la stessa conservazione in tutte le posizioni anche le varie glosse che si riferiscono al periodo 700$^+$-900 d.C.(Oxford, Cambridge, Ovidio, Marziano Capella, Giovenco: BBCC iii-vi ecc.) *gurmaur* = cimr.

[37] Precisamente: «... necnon et sanctum Gyldam, cuius sagacitate(m) ingeni industria(m)que legendi atque in sacris canonum libris peritia(m) liber ille artificiosa compositus instructione quem **Ormestam Britanniæ** uocant, declarat, in quo de ipsius insulæ situ atque miseriis scribens plurima eiusdem moribus more pardi discoloribus ualde conuenientia oracula ad illius actus, ubi ei uisum est congruere, exprobandus uel potius commonendos suæ **inter uerba** attestando **prophetica** cum magna attestatione bene et subtiliter disputat.» [neretto di chi scrive]. Ho inteso i «uerba... prophetica» come esplicazione del titolo Ormesta.

[38] Di *Gilda* < *Gilla* come nome, è evidente l'origine goidelica, cioè ant. irl. *gilla, gilldæ* (> mod. *giolla*) 'giovane'; 'discepolo', 'seguace', poi passato all'ingl. *gilly* come 'accompagnatore' (nella caccia e nella pesca sportive). Difficile che l'origine della voce irlandese sia il lat. *gillô, gellô* (recipiente: v. LEW I. 600) oppure *gilarus/ gelarus* 'superpositus' (LEW I. l.c.), proposta fonologicamente meno appropriata, ma non sembra avere origine evidente. Anche i tentativi di proporre un'etimologia antico-nordica sono miseramente falliti.

*gorfawr* (< **u[p]o-are-mμ-ro-* < IEW II. 704 **mμ-/ m$^{a}$-*), *scamnhegint* = cimr. *ysgafn* + *-heynt* (< **-sag-* IEW II. 876-7)[39] ecc. Questa stessa distribuzione di «g" in posizione iniziale assoluta ed in giuntura tra morfemi ma di □ in posizione intervocalica all'interno del morfema si nota nel Priuilegium ?ancti Teliaui, probabilmente del ca. 800 d.C., contenuto nel Liber Landavensis (pp. 120-121, ms. del ca. 1130: es. in posizione intervocalica sono ***bryeint*** = ***bryein*** = *breint* = cimr. *braint* < **brigant-i-*, ***brennhin*** = cimr. *brenin* < **brigant-Œno-* IEW II. 140, **mayʃ** = cimr. *maes* < **mag-es-tu* IEW II. 709, ***guety*** = cimr. *wedi* < **u[p]o-tig-*, ***ʃarhayt*** < **-sag-it*, cfr. cimr. mod. *sarhau* 'insultare, dire ingiurie a qlc.' con il sostantivo documentato nell'antico cimrico: ***sarhaet***, ***-d***, la 'iniuria' delle Leggi Ecclesiastiche di Hywel Dda [ca. 940-950, P.L. CXXXVIII, Lex II «Qui sacerdoti **sarhaed** (id est injuriam) fecerit, uel eum occiderit, judicio synodi puniatur præter **gueli tanavd**"], con derivazione IEW II. 876 ecc.).

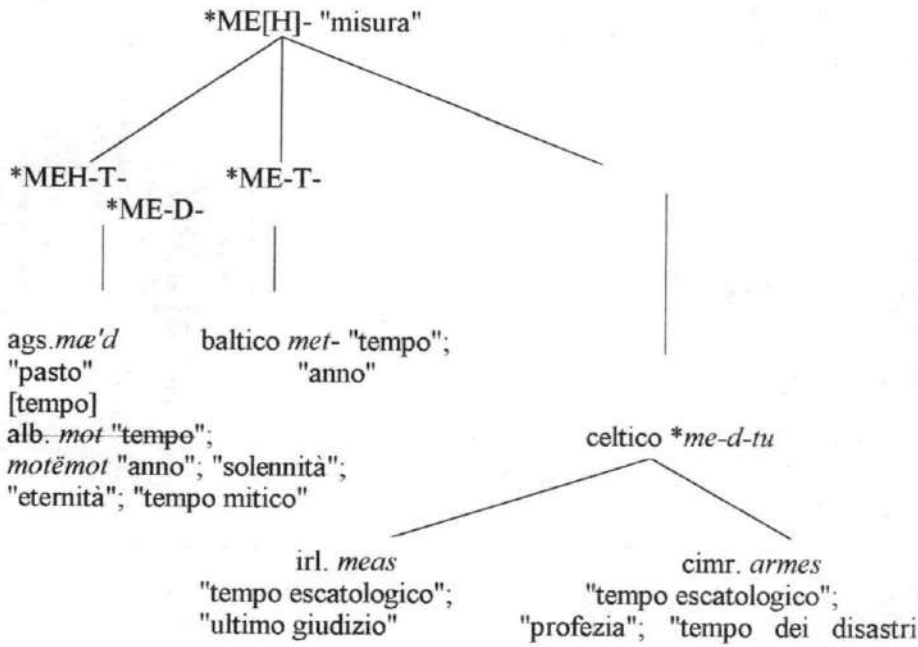
E' possibile affermare che la lenizione causa la cancellazione totale in posizione intervocalica di *-g-* nel periodo 800, e notiamo questo azzeramento della velare nella *Vita Gildæ* di Caradog di Llancarfan (tardo 800: *Hueil* = cimr. *Hywel*, < **sog-el-i-os*, IEW II. 888 **seg-/ *sogo-*: qualche eccezione come 'Brigidda' [94, 23] sarà dovuta al peso della tradizione), rispetto al suo mantenimento sia in Anlaut che all'inizio di morfema nelle forme composte. L'*Historia Brittonum* di Nennio (ca. 800) e il *Nennius Interpretatus* (dopo il 900) mostrano la stessa oscillazione, con presunto mantenimento in Boguarus (160, 7), Segerus (195, 9), Loygare (196, 6), Cunedag (205, 26), Cair Segeint (166,4; 210; 211), *Nennius Interpretatus* Cair Segint (166,4), *Nennius Interpretatus* Pogus (per Powys, < pμg-$^{a}$nsis: 176, 7-8 «in regione cui est nomen Pogus"), «in urbe Legionis" (200, 1; 200, 7) = Cair Legion var. Cair Ligion (211, 17), Eluodugus (143, 6-7), Lug (155, 7), un totale di 13 casi, cancellazione in Boarus (149, 12; 149, 13), Cuneda (156, 11; 156, 14), Toi (160, 15 < **tog-i-*), Mailcun (205, 24; 205, 31 = Maglocunus di Gilda), «de regio Powisorum" (128, 50), «regio Povisorum" (176, 15), *Buelt* (< **boug-*; 192,7; 192, 13; 217, 15), «in campo Gai" (due volte a 208, 8: se da *cae* 'recinto; campo' < **kag$^{h}$-*), Cair Lion come interpolazione a 200,7, 15 casi. All'inizio di parola o in giuntura di morfema vi è sempre il grafema 'g', cfr. Glovi (193, 6/ 193, 8), Catgabail (208, 18), *Urbgen* (206, 37 ecc. = cimr. *Urien*, **Urbi-gen-os*) ecc. Dopo il 900, ma prima ancora del 1000, gli *Annales Cambriæ* (doc. A) mostrano la

[39] In queste per la prima volta notiamo l'ipercaratterizzazione della *-w-* intervocalica come *-gw-*, come in *leguenid* = cimr. *llawenydd*, *laguen* = cimr. *llawen* (Glosse di Giovenco) con una *-g-* storicamente impropria (< brit. **l w-eno-* < **lμw-*), segno di avvenuta lenizione intervocalica *-g-* > *[γ]*, *[ɯ]* > *Ø*; successivamente si ha, dunque, la falsa ricostruzione di *-w-* come */gw/*.

cancellazione non solo all'interno del morfema ma anche all'inizio di morfema nei composti (*Rudglann* e *Arthgen* ma anche *Cam[m]lann*; comunque *Higuel* = *Hueil* della Vita Gildæ). I brani più arcaici del Liber Landavensis, che, a parte il Priuilegium, rappresentano il periodo 1000-1100, danno *Ø* in posizione post-vocalica qualora non vi sia una giuntura morfemica tra elementi di evidenti composti, cfr. *Buellt* (il fiume *Buallt*, top. *Llanfair-ym-Muallt*, < **boug-*), Cair Lion (ben due casi, cioè Caer Lleon ar Wysg e Caer Lleon ar Ddyfrdwy, sempre < *legionom*, addattamento celtico di *legiflnum*), *Breit* (<*Brigidd-*), *Aircol* (< *Agricola*), caii (Rhys - Evans p. 109, < IEW II. 518 **kag*$^{h}$*-i-*), con assoluto mantenimento all'inizio di parola (Glou ecc.), variabilità nei composti, comunque con pochi casi di conservazione grafica (Bolgros, Catgen). E' improbabile la registrazione della cancellazione di una */g/* iniziale di parola prima del 1100 e nei composti o in giuntura di morfema prima del 900, se non per gravi sviste del copista. Il nostro monaco Wermonog del 880 non poteva, di conseguenza, scrivere regolarmente Ormesta per Gormesta, se non come un *hapax legomenon* dovuto alla cattiva copiatura, il che non mi sembra il caso. Concludo che la forma *Ormesta* del titolo alternativo del *De Excidio* ... di Gilda rappresenta, dunque, la forma proto-britannica **ormest-* che sottostà al cimr. *armes* (varianti medioevali *arymes, ermes, erymes*, < **ar[e]-mb[i]-me-d-tu-*) e non **gormest-*, con altra etimologia; semanticamente si sposta tra 'tempo escatologico', 'profezia' e 'calamità'/ 'disastro'.

Possiamo schematizzare (schema 1) gli sviluppi semanticamente particolari dell'i.-e. **ME-* 'misurare', 'valutare', 'calcolare' nella sfera temporale del baltico, dell'albanese, del germanico antico e del celtico, ponendo in un caso una deriva dalla base semplice con formante dentale *-T*, in altri la deriva dalla base che termina in laringale con l'aggiunta di una formante -T-, e nell'ultimo caso con la base semplice e formante dentale sonora -D-. La coerenza semantica crea qui un micro-campo lessico-semantico sui generis cui è applicabile l'analisi in termini di una «etimologia organica", come la chiamava e la definiva Vidos 1958: in questo senso lo sviluppo greco con la laringale, cioè **meH-t-* > *μητις*, fuoriesce dal campo ('saggezza; prudenza'), mentre *μετρον* entra quanto il cimr. *medr*. Questo studio particolare evidenzia i complessi rapporti lessico-semantici all'interno di un indo-europeo dell'Europa Settentrionale che qui, per forza di argomentazione, dovrà comprendere anche il concetto di proto-albanoide, genitore dell'albanese.

SCHEMA 1.




Ovviamente, anche il greco conosce sviluppi particolari di **ME-T-*, formalmente come il baltico, ma con riferimento al tempo poetico, cioè al ritmo e alla metrica.

SCHEDE.

| TERMINE (-I) ALBANESE (-I) | ORIGINE INDO-EUROPEA | TESTIMONIANZA GRECA | TESTIMONIANZA CELTICA | TESTIMONIANZA GERMANICA |
|---|---|---|---|---|
| 1.*BESA* [con *-nd-tu*-Iranico]. Iranico, albanese e celtico mostrano -nd-tu, greco e germanico *-nd-s-tu, -nd-s-ti*. | IEWII.127 $b^{\hbar}end^{\hbar}$-*tî*- > $*b^{\hbar}id^{\hbar}$-*tî*- | πιστις; πιστος; πιστευω; πεισμα. | Ir. *beus* ('behaviour'; 'custom', 'usage') [< *bés, bésad*]. MacBain 1896 «Others derive it from *bhend, bind*, giving *bhend-tu-* as the oldest stem..."; Bret. *boaz*. Ir. *abhest, abaise* Gael. *àbhaist*, Manx. «òaysh" consuetudine. | Got. *bansts* [*bhond-sti*], Ant. Frisone *bflst* (< **bhond-[s]-tu-*). |
| 2.*B*] 'giuramento' [cfr. slav. *Beda* 'necessità' con camb. Semant.] [lat. *fŒdere*, Ennio *fŒdus* = *f□dus*; osco *Fiisiais*, umbro *Fisovio-*]. | IEWII. 117 $*b^{\hbar}eid^{\hbar}$- | πειθομαι; πειθH, -ους πεισα' εν πειση | [cimr. *byddag[l]* 'laccio; rete' ?] | Got. *baidjan*; OHG *beiten/ bŒtan*; AGS *bædan/ bidan* > *bide* (by one's oath) |
| 3. *NËM*; Fjalor Giordano *NËMË-A* 'maledizione'; verbo *NËMËNJ / NËMUR* [Iranico; Baltico] | IEWII. 763 **nem-*[1]/ Mann p.826 *namn-* "curse; blame;guilt" | νεμω ; νομας ; νομος; νεμεσις | OIr nem 'veleno' pl. *neimi* > Ir. *neimh, nimh*, Gael. *neimh*/ Bret. *ninv*; W. *nam* 'difetto', 'macchia', verbo *namu*; Ant./ Med. Corn. *nam*, Med. Bret. *nam[m]*, verbo *namma* (< **namn-* < **n[e]m-sm[e]n-*) | Sostantivi: Ags. *næm*; a.a. ted. *nµma*. |
| 4. *MOT* "time" [Indiano; Baltico, con *-t-*] | IEWII. 703 **me- 3. -to-* < ** meH-to-s-* | -το- > μητις, μητιαω; μετρον. 'sagezza, prudenza'; 'misura, ritmo'. | ant. irl. *mes[s]*; *tomus* > irl., gael. *tomhas* MISURA, Thurneysen § 106 *tomus* gen. *toimseo* < **to- (do-) mess-*. [Pedersen II.575]. Cfr. sviluppi semantici **me-d-tu* > irl. *meas*; cimr. *armes* | AGS *mæd* ('tempo dei pasti') |

**RIFERIMENTI**:

AA. VV., *Dictionary of the Irish Language* (Compact Edition: DIL), Irish Academy, Dublino 1990.

AA. VV., Fjalor i Gjuhës së Sotme Shqipe, Tirana 1980.

AA. VV., *Geiriadur Prifysgol Cymru*, lettere A - T (GPC), Cardiff 1950-2000.

ALESSIO, G., *Lexicon Etymologicum* (LE), Napoli 1976.

ALINEI, M., *Theoretical Aspects of Lexical Motivation*, in AA. VV., Mål i sikte, *Studier i dialektologi tillägnade Lennart Elmevik*, Uppsala 1996 [1-10].

ALINEI, M., *The principle of 'morpho-semantic density' and the Latin rota word family*, Studier 1, Talesprogvariation og Sprogkontakt, Copenhagen 1996 [11-16].

ANWYL, E. *The Poetry of the Gogynfeirdd* [from the Myvyrian Archaiology of Wales], Denbigh 1909.

ASHTA, K., *Leksiku i plotë i veprës së Gjon Buzukut (1555)*, Revistë shkencore 1, Tirana 1964 [97-130]; Buletin shkencor, 1964 pp. 119-184, 1965, pp. 59-96, 1966 pp. 27-66.

ASHTA, K., *Leksiku i Shqipes nxjerrë nga «Dictionarium Latino-Epiroticum" i Frang Bardhit (1635)*, Buletin shkencor ,1971 pp. 139-164, 1972 pp. 131-155, 1973 pp. 109-133, 1974, 1, pp. 122-144, 1974, 2, pp. 91-111.

ASHTA, K. *Leksiku i plotë i Shqipes nxjerrë nga* "Cuneus Prophetarum" i Pjeter Bogdanit (1685), Buletin shkencor.

ASHTA, K., Leksiku i nxjerrë nga *Kuvendi i Arbënit* (në botimin e parë më 1706), Buletin shkencor 1-1978 pp. 81-89, 2-1978 pp. 79-86, 1-1979 pp. 149-157, 2-1979 pp. 57-69, 1-1980 pp. 29-40, 2-1980 pp. 29-40, 1-1981 pp. 35-52, 1-1982 pp. 91-113.

BBCS: *Bulletin of the Board of Celtic Studies*, UWP.

BERISHA, A. N., *Antologji e poezisë gojore arbëreshe*, Rubbettino, Soveria Mannelli 1998.

BOPP, F., *Über das Albanesische in seinen verwandtschaftlichen Beziehungen*, Berlino 1855.

BOSWORTH, J. *An Anglo-Saxon Dictionary* (con supplementi successivi di T. N. Toller, A. Campbell), OUP, Oxford 1980[6].

ÇABEJ, E. (a c. di), "Meshari" *i Gjon Buzukut (1555)*, ed. critica, Tirana 1968.

ÇABEJ, E. *Keltisch-albanische Isoglossen*, in Studi Linguistici in onore di V. Pisani, Paideia, Brescia 1969: 167-186.

ÇABEJ, E. *Disa izoglosat kelto-shqiptare*, Studime Filologjike XXVII (X) nj 2, 1973: 55-64.

ÇABEJ, E., *Studime Etimologjike në Fushë të Shqipes I*, Tirana 1982.

CUNTZ , O. (a c. di), *Itineraria Romana* I [l'Itinerarium Antonini Pii e l'Itinerarium Burdigalense], Teubner, Stoccarda 1990².

De BERNARDO, STEMPEL P., *Die Vertretung der Indogermanischen Liquiden und nasalen Sonanten in Keltischen*, Innsbruck 1987.

DEMIRAJ, B., *Albanische Etymologien* (untersuchungen zum albanischen Erbwortschatz), Rodopi, Amsterdam – Atlanta 1997.

DEMIRAJ, B., *Zhvillime të laringaleve nistore ie. në shqipe* (Sekuenca *HRC-), Studime Filologjike, Anno LII (XXXV), n. 3-4: 139-147, Tirana 1998.

DEMIRAJ, Sh., *Gjuha shqipe dhe historia e saj*, Tirana 1988.

DE VRIES, J. *Etymologisch Woordenboek* (EW), Utrecht-Antwerpen 1961.

ERNAULT, E., *Glossaire Moyen-Breton*, Parigi 1895².

EVANS, J. G. (a c. di), *The Black Book of Carmarthen*, Pwllheli 1907.

EVANS, J. G. (a c. di), *The Poetry in the Red Book of Hergest*, Llanbedrog 1911.

FLEURIOT L., *Dictionnaire des glosses en vieux breton*, Parigi 1964.

FRISK, H., *Griechisches Etymologisches Wörterbuch* (GEW), voll. 2, Heidelberg 1973².

GIORDANO, E. *Fjalor i Arbëreshvet t'Italisë* (FjalorArb), Bari 1963.

HAARMAN, H. *Der lateinische Lehnwortschatz in Bretonischen*, Amburgo 1973.

HAMP, E. P. *The position of Albanian in Ancient Indo-European Dialects*, Berkley-Los Angeles 1966.

HAMP, E. P., *On some Gaulish Names in -ANT and Celtic Verbal Nouns*, *f*riu 27: 1-20, 1976.

HAMP, E. P., *The Pre-Indo-European Language of Northern (Central) Europe*, in T. L. Markey, J.A.C. Greppin ( a c. di), *When Worlds Collide, The Bellagio Papers*, Michigan 1990: 291-305.

HAMP, E. P., *Sull'Origine Settentrionale dell'Albanese*, Quaderni del Dipartimento di Linguistica, Università della Calabria 1996: 109-113.

HOLTHAUSEN, F., *Gotisches Etymologisches Wörterbuch* (GOTEW), Heidelberg 1934.

HOLTHAUSEN, F., *Altenglisches Etymologisches Wörterbuch* (AEEW), Heidelberg 1974³.

HULD, M. E., *Basic Albanian Etymologies*, Columbus, Ohio 1984.

HYWEL Dda [Hoelus Dha], *Leges Ecclesiasticæ*, Migne, Patrologia Latina, Cursus Completus, vol. CXXXVIII coll. 471-480.

JACKSON, K., *Language and History in Early Britain*, Dublino 1994⁵.

KLUGE, F., *Etymologisches Wörterbuch der deutschen Sprache (EWDS)*, Berlin-New York 1989²².

LEOTTI, A., *Dizionario albanese - italiano*, Roma 1937 [essenzialmente la varietˆ tosca alta].

LEWIS, H., *Yr Elfen Ladin yn yr Iaith Gymraeg*, Cardiff 1943.

LEWIS, H., *Llawlyfr Cernyweg Canol*, Cardiff 1946[2].

LEWIS, H., PIETTE, J.R.F., *Llawlyfr Llydaweg Canol*, Cardiff 1966[3].

LINDSAY, W. M. (a c. di), *Festus de Verborum Significatu cum Pauli Epitome*, Teubner, Lipsia 1997[2] [orig. 1913] (rif. Festus e Verrio Flacco, Paulus ex Festo).

LOTH, J., *Vocabulaire vieux-breton* (VVB), Parigi 1884.

LOTH, J., *Chrestomathie bretonne*, Parigi 1890.

MACBAIN, A., *An Etymological Dictionary of the Gaelic Language*, Inverness 1896.

MANDALÀ, M. (a c. di), *Nicolò Figlia: il Codice Chieutino*, Mezzoiuso - Palermo 1995.

MANN, S. E., *An Indo-European Comparative Dictionary*, Amburgo 1984/ 1987.

MEYER, G., *Etymologisches Wörterbuch der albanesischen Sprache. Trübner*, Strasbourg 1891.

MEYER, K., *Sanas Cormaic* (ed. della versione contenuta nel Libro Giallo di Lecan), in Anecdota from Irish Manuscripts V, Dublino 1913.

MILLER, K. (a c. di), *Itineraria Romana* [Tabula Peutingeriana], Stoccarda 1916.

MONUMENTA GERMANIÆ HISTORICA, AUCTOR. ANTIQ. Tom. XIII, Chronic. Minor. sæc. IV. V. VI. VII vol. III, a c. di Th. Mommsen [contiene il *De Excidio et Conquestu Britanniæ = Ormesta Britanniæ* di Gilda, la *Vita Gildæ* in varie versioni, l'ultima di Caradog di Llancarfan, l'*Historia Brittonum* di Nennio, il *Nennius Interpretatus* ed altre opere minori del periodo indicato], Berlino 1898 [si è utilizzata la ristampa anastatica, Berlino 1961].

MORRIS JONES, J., *A Welsh Grammar, Historical and Comparative*, Oxford 1955[3].

PERUZZI E., *I Greci e le Lingue del Lazio Primitivo*, La Colombaria, Firenze 1978.

PIETTE, J. R. F., *French Loanwords in Middle Breton*, UWP, Cardiff 1973.

POKORNY, J., *Indogermanisches Etymologisches Wörterbuch* (IEW), 2 voll., Berna - Monaco 1959.

RC: Revue Celtique.

RHYS, J., J. G. Evans (a c. di), *The Text of the Book of Llan Dμv* [Liber Landavensis, contentente anche i brani in antico cimrico del Libro di Chad], Oxford, 1893.

SCHÜTZEICHEL, R., *Althochdeutsches Wörterbuch*, Tubinga 1969.

SCIAMBRA, M., *La* "Dottrina Cristiana" *Albanese* di Luca Matranga, Roma 1964.

SOLANO, F., *Il Catechismo Albanese di S. Basile*, Quaderni di Zjarri 8, Roma 1983.

THURNEYSEN, R., *A Grammar of Old Irish* (traduzione inglese dell'originale tedesco rivisto, a c. di D. A. Binchy, O. Bergin), Dublino 1961[2].

TRUMPER, J. B., *The position of Albanian: some general lexical problems connected with phylogenesis*, in M. Mandalà (a c. di), Studi in onore di Luigi Marlekaj, Bari 1999: 531-564.

VENDRYES, J., *Lexique étymologique de l'Irlandais ancien*, Parigi 1959.

VIDOS, B. E., *Prestito, espansione e migrazione dei termini tecnici nelle lingue romanze e non romanze*, Firenze 1958.

WALDE, A., HOFMANN, J. B., *Lateinisches Etymologisches Wörterbuch* (LEW), 2 vol., Heidelberg 1972[5].

WATKINS, C., *Indo-European Origins of the Celtic Verb*, Dublino 1962.

WILLIAMS, I. (a c. di), *Armes Prydein* (o Lyfr Taliesin), UWP, Cardiff 1979[3] [ristampa basata sull'edizione del 1955].

WILLIAMS, I. (a c. di), *Canu Taliesin* (o Lyfr Taliesin), UWP, Cardiff, 1990[3].

**Seit MANSAKU**

# LA POSITION DES ELEMENTS LATINS DE LA LANGUE ALBANAISE DANS LA ROMANITE BALKANIQUE

Le traitement d'un tel sujet si vaste et complexe dans les limites d'une communication est bien difficile. Il concerne plusieurs problèmes controversables tels que la définition et les frontières de la latinité balkanique, la provenance, les voies et la chronologie de la pénétration des éléments latins dans le Sud-Est de l'Europe, les circonstances historiques et culturelles dans lesquelles s'est exercée l'influence romaine dans cette région, d'une part et la situation ethnique et linguistique que les Romains ont trouvée dans les différentes provinces de l'Empire Romain lors de leur domination.

Le croisement des cultures et des langues diverses des peuples de la région des Balkans depuis la préhistoire jusqu'à nos jours, les substrats et superstrats ethnolinguistiques différents et les phénomènes d'adstrat toujours présents ont amené en même temps à une unité et diversité linguistique rendant très difficile la solution définitive des problèmes mentionnés ci-dessus.

Pourtant, les études de synthèse effectuées, surtout à la deuxième moitié de notre siècle, sur les éléments latins de l'albanais, du roumain et de l'Europe du Sud-Est en général permettent de tirer des conclusions et de formuler des considérations de principe à propos de notre sujet. Il vaut mentionner particulièrement certains ouvrages étymologiques et d'autres études qui font une analyse plus détaillée des éléments latins de l'albanais en comparaison avec des éléments latins du roumain et d'autres langues du Sud-Est de l'Europe en donnant ainsi une vue d'ensemble et en faisant des tentatives sérieuses pour revaloriser et expliquer à une nouvelle lumière certaines questions du latin balkanique et les rapports linguistiques albano-roumains. Il s'agit des contributions importantes de E. Çabej[1], de H.

1. E. Çabej, *Karakteristikat e huazimeve latine të gjuhës shqipe*, "Studime filologjike" 1974/2, p.13-51.

Mih escu[2], de Haarmann[3], de E. Banfi[4], de J. Kristophson[5], de G.B. Pellegrini[6], de C. Poghirc[7] et d'autres.

Tout d'abord, à la différence de l'opinion plus répandue parmi les balkanologues et les romanistes du XIX[e] siècle sur l'existence d'un latin balkanique ou oriental unitaire, il est admis déjà presque communément qu'on est en bonne voie de reconnaître une latinité balkanique non homogène. Cette conclusion est bien raisonnable si l'on tient compte de la longue durée de l'influence latine sur les Balkans et de la diversité historico-géografique et ethnolinguistique des pays de cette région. Au début des années '30 de notre siècle le linguiste connu de Zagreb, Petar Skok[8] discernait deux sortes de romanité dans le Sud-Est de l'Europe, à savoir une romanité continentale et une romanité maritime. Il croyait que les éléments latins de l'albanais et de la langue roumaine faisaient partie de la romanité continentale.

L'idée d'une évolution convergente du latin balkanique a été fondée plutôt sur certains parallélismes du lexique albanais et du lexique roumain d'origine latine, signalés depuis le milieu du XIX[e] siècle. C'était peut-être B. Kopitar[9] le premier qui a avancé la thèse selon laquelle le latin, qui est à la base de la langue roumaine, aurait influencé également la langue des ancêtres des Albanais. Par la suite il y a eu d'autres chercheurs qui ont surestimé les rapports linguistiques albano-roumains dans le lexique d'origine latine des deux langues en soulignant leurs parallélismes jusqu'à l'identité et en négligeant les différences. Ce comportement a servi de base dans l'ensemble des arguments à l'appui de la thèse de l'origine thrace de

2. H. Mihăescu, *La langue latine dans le sud-est de l'Europe*, Bucarest-Paris 1978; *La Romanité dans le sud-est de l'Europe*, Bucarest 1993.

3. H. Harmann, H., *Der Lateinische Lehnwortschatz im Albanischen*, Hamburg 1972.

4. E. Banfi, *Storia linguistica del Sud-Est Europea*, Milano 1991.

5. Y. Kristophson, *Romanische Elemente im Albanischen*, "Zeitschrift für Balkanologie", Jahrgang 24/1, 1988, p. 51-93.

6. G.B. Pellegrini, *Avviamento alla linguistica albanese*, Palermo 1995; Ricerche linguistiche balcanico-danubiane, Roma 1992.

7. C. Poghirc, *Tentativo di rivalutazione delle concordanze lessicali romeno-albanesi*, in "Scritti linguistici in onore di Giovan Battisto" Pellegrini, Pisa 1983.

8. P. Skok, *Osnove romanske lingvistike* I (1940), not. 4, 42v.

9. B. Kopitar, *Kleine Schriften hg von F. Miklosich*, Wien 1857, p. 239.

l'albanais et d'une symbiose supposée des ancêtres des Albanais et des Roumains dans le triangle Niš-Sofie-Ščup[10].

Sans vouloir m'engager dans une discussion sur cette thèse, je ne voudrais que faire une remarque du caractère méthodologique. La plupart des chercheurs, qui ont soutenu la thèse de l'origine thrace de la langue albanaise, ont surestimé le lexique d'origine latine commun à deux langues et leur évolution phonétique parallèle ou semblable, dans certains cas, sans avoir fait une analyse profonde des matériaux linguistiques. Ils partent parfois d'idées préconçues et puis ils font des commentaires linguistiques en fonction de leurs idées. Les discordances entre les deux langues ou les doubles résultats de certaines évolutions phonétiques dans les éléments latins en albanais ont été expliqués par le changement de l'ancien habitat des Albanais de l'Est, à proximité des Roumains, vers la côte Adriatique. On peut mentionner, à titre d'exemple, le cas de double reflet en albanais du groupe consonantique *ct* du latin. Le résultat albanais *ft* de ce groupe semblable avec le résultat roumain *pt*, selon eux, a eu lieu dans l'ancienne patrie supposée des Albanais en contact avec les Roumains, alors que le deuxième reflet *jt* de l'albanais s'est produit dans le nouvel habitat côtier en contact avec la population dalmate. C'est de cette façon qu'ont été motivés les doubles reflets albanais des voyelles *a* en *a* et *e* (*peccatum* > *mëkat* "péché", roum. *p cat*; *galbinus* > *i gjelbër* "vert", roum. *galben* "jaune"); de *ĭ* en *u* et *y* (*numerus* > *numër* "nombre", roum. *num r*; *mucus* > *myk* "moisi"); du groupe *au* en *a* ou en *av af* (*aurum* : *ar* "or"; roum. *aur*; *laudem* > *lavd* "gloire", roum. *l uda* "louer"; *laurus* > *lar* "laurier", roum. *laur*)[11]. Ces variations phonétiques en albanais ont été motivées plutôt par le déplacement de l'habitat des Albanais que par la chronologie différente de la pénétration des emprunts latins.

D'autre part, à côté des linguistes de cette tendance, il y a eu, depuis la première moitié du XIX[e] siècle, un nombre de chercheurs qui ne voyaient pas seulement des concordances, mais aussi des différences considérables dans les éléments latins de l'albanais et du roumain. C'était W. Meyer-Lübke peut-être le premier qui a remarqué que les parallélismes phonétiques de l'albanais et du roumain sont bien moindres qu'on avait pensé et que les différences entre ces deux langues sont considérables[12]. Les chercheurs qui font partie de ce penchant sont: A. Philippide[13], I. Siadbei[14], et surtout des

10. G. Weigand, *Sind di Albaner die Nachkomen der Illyrer oder der Thraker*, BA, 3 (1927), p. 227-231.

11. E. Çabej, *op.cit.*, p. 15 avec la littérature.

12. W. Meyer Lübke, *Roumänisch, Romanisch, Albanesisch*, "Mitteilungen des rumänischen an der Universitä" Wien I (1914), p. 1-43.

13. A. Philippide, *Originia romînilor*, II, p. 571-582.

auteurs de ces dernières décennies tels que E. Çabej, H. Mih escu, H. Haarmann, E. Banfi, J. Kristophson, G. B. Pellegrini, C. Poghirc qui ont étudié sur le plan comparé les éléments latins en albanais et en roumain et ont mis en évidence aussi bien les concordances que les différences.

Il résulte de leurs études que dans le lexique d'origine latine en albanais et en roumain et dans leur traitement phonétique il y a plus de différences que de ressemblances. Très utiles à ce propos sont surtout les classements du lexique latin en albanais faits par H. Mihaescu[15], accompagnés des statistiques respectives.

Du point de vue lexical les différences constituent dans certains aspects.

Premièrement, il existe en albanais une couche ancienne d'éléments latins qui ont à leur base des formes simples de la langue littéraire classique pendant que le roumain possède des mots correspondants empruntés au latin vulgaire tels que *shelboj* > *salvare* "sauver", le roumain utilise respectivement le mot *sc pa* du latin vulgaire *excapare*; *turp* > *turpìs* "honte", roum, *ruşine*, un dérivé supposé de *roseur* "rouge, poudre"; *shëroj* "guérir" de *sanare*, aroum. *asinedzu* "je guéris".

Deuxièmement, il y a en albanais des mots qui concernent la flore et la faune typique au climat méditerranéen qui font défaut en roumain tels que: *ulli* "olive, olivier" du latin *oliva, vaj* "huile" du latin *oleum, voshtër*[16] "olivier sauvage" de *oleaster, mendull* "amande" du latin *amyndala, shermend* "sarment" du latin *sarmentum* etc.

Troisièmement, des changements considérables se font remarquer dans les termes de la religion chrétienne de l'albanais et du roumain. Dans ce domaine l'albanais a eu des rapports continuels avec la latinité occidentale, alors que les provinces romaines de l'Est après l'année 395 se sont orientées plutôt vers le Byzance et puis, après l'arrivée des Slaves, le roumain a emprunté des termes au slave. On a en albanais les mots *kishë* "église" du latin *ecclisia*, alors que le roumain a *biserica* du *basilica*; le groupe de mot *christi natale* ou *Christi natalia*, très répandu dans les langues romanes occidentales, s'est reflété en albanais comme *kërshëndella*, alors que le roumain a en usage le mot *Craciun*. Le mot albanais *meshë* "messe", du latin *missa*, a son correspondant roumain *sljuba*, d'origine slave; alb. *murg* "moine", du latin *monachus*, roum. *c ligar*, du grec. καλόγερος; alb. *kelk qelq* "coupe", du latin *calicem*, roum. *potir* emprunté au grec.; alb. *mallkoj* "maudir"; du latin *maledicere*, roum. *blagoslovi*, mot slave; alb. *ferr*, du latin *infernum*, roum, *iad;* alb. *fe* "religion" du latin *fides*, roum. *credént* .

14. I. Siadbei, *Albanais et roumain commun*, RIEB 3 (1938), p. 460.

15. *La Romanite*, f. 32-63.

16. E. Çabej, *Studime gjuhësore II*, p. 303; N. Jokl, *LKU* 209.

Dans le domaine du phonétisme des éléments latins en albanais sont à mentionner deux phénomènes significatifs qui témoignent de l'ancienneté de la pénétration de certains mots.

1. Presque tous les linguistes ont souligné en tant que trait archaïque le maintien de la qualité gutturale de l'occlusif *k* devant les voyelles *e, i,* ce qui est partiellement en accord avec le dalmate et le sarde, qui conservent la prononciation vélaire *ke ki,* et en désaccord avec l'italien et le roumain dans lesquels il y a eu une évolution des gutturales en affriquées. On a en albanais *qepë* "oignon" < *cepa,* roum, *ceap* , it. *cipolla*; alb. *qiell* "ciel" < *caelum,* roum, *cer.* it. *cielo* etc.

2. Certains mots d'origine latine en albanais par leur vocalisme reflètent une phase ancienne du latin dans laquelle l'opposition voyelles longues - voyelles brèves était encore vivante. Dans certains cas le *fl* latin s'est reflété en albannais en *e* et le *Î* en *y*. En voici des exemples: *pomum* > *pemë* "arbre", *hflra* > *herø* "fois"; *plflpus* > *plep* "peuplier"; *scutum* > *shqyte* "écu", *padulem* > *pyll* "bois", roum. *padure, iunctura* > *gjymtyrë* "membre" etc.

Il est admis que le caractère distinctif de la quantité vocalique devait persister de façon sporadique en latin jusqu'au III[e] siècle de notre ère[17]; il s'ensuit que les mots qui reflètent des voyelles latines longues représentent un stade ancien.

En se basant sur ces phénomènes, W. Meyer-Lübke[18] affirmerait, peut-être avec un peu d'exagération, dés le début de notre siècle que l'élément latin de l'albanais reflète un stade linguistique antérieur à n'importe laquelle des actuelles langues romanes.

Pour définir la position de l'élément latin de l'albanais dans la latinité balkanique, il est nécessaire de prendre en considération aussi les rapports avec le dalmate, le rhéto-roman et d'autres éléments latins dans les langues des Balkans qui ne manquent pas. Je pourrais y mentionner que N. Jokl[19] a pu démontrer que les ancêtres des Albanais avaient emprunté au dalmate certains mots comme *prift* "prêtre" de *prievt, këmbanë* "cloche", etc.

De ce qu'on vient de dire, il résulte que l'élément latin de l'albanais, soit par la quantité, soit par l'ancienneté et par le phonétisme complexe, constitue une aire linguistique à part dans la latinité balkanique ayant des rapports plus évidents avec le roumain et moins saisissables avec le dalmate. Selon E.Çabej[20], les éléments latins de l'albanais tiennent une place intermédiaire entre le roumain et le dalmate.

---

17. H. Mihăescu, *La Romanité...*, p.
18. *Op. cit.*, p. 1-43.
19. N. Jokl, *Slavia 13* (1934-1935), p. 286-92.
20. *Karakteristikat...* p. 14.

D'autre part, dans le lexique d'origine latine de l'albanais et du roumain il y a plus de différences que de ressemblances. Les différences s'expliquent bien par le fait que l'influence latine sur la langue albanaise a ses débuts dans une période plus ancienne que sur la langue roumaine et, par conséquent, dans la première cette influence est de plus longue durée. Cette influence sur l'albanais s'est exercée sans discontinuité; les rapports des habitants de la côte Adriatique avec la latinité occidentale ont continué aussi pendant la domination de l'Empire d'Orient, même après l'arrivée des Slaves dans les Balkans. De même, les éléments latins en albanais et en roumain se sont superposés sur des bases ethnolinguistiques différentes.

Les analyses linguistiques amènent implicitement à des conclusions de valeur historique comme celle qui a été formulée par N. Jokl dans les années '30 de notre siècle. Il écrivait: "Les Albanais habitaient un territoire plus vaste que celui qu'ils habitent aujourd'hui; ce territoire s'étendait à l'Est jusque dans l'antique Dardanie, où il touchait à la périphérie de la zone des ancêtres des Roumains, et à l'Ouest jusqu'à la mer Adriatique où les ancêtres des Albanais étaient voisins avec la population romaine de Dalmatie"[21]. Cette conclusion est en plein accord avec les données linguistiques.

## LA LITTÉRATURE

BANFI, E. *Storia linguistica del Sud-Est europea*, Milano 1991.

BARIĆ, H. *Hymje në historinë e gjuhës shqipe*, Prishtinë 1955.

BOKSHI, B. *Rruga e formimit të fleksionit të sotëm nominal të shqipes*, Prishtinë, 1980.

ÇABEJ, E. *Studime etimologjike në fushë të shqipes I*, Tirana 1982, II 1976, III 1987, IV 1986.

ÇABEJ, E. *Studime gjuhësore I-II*, Prishtinë 1976.

ÇABEJ, E. *Karakteristikat e huazimeve latine në gjuhën shqipe*, "Studime filologjike" 1974/2.

DEMIRAJ, SH. *Gjuha shqipe dhe historia e saj*, Tirana 1988.

DEMIRAJ, SH. *Gjuhësia ballkanike*, Tirana 1984.

DEMIRAJ, SH. *Fonologjia historike e gjuhës shqipe*, Tirana 1997.

DEUSUSIANU, O. *Histoire de la langue roumaine I-II*, Paris 1901-1938.

DI GIOVINE, P. *Il gruppo* ct *latino in albanese*, Roma 1892.

ERNAUT – MEILLET, *Dictionnaire étymologique de la langue latine*, Paris 1967.

HARMANN, HARALD. *Des lateinische Lehnwortschatz im Albanischen*, Hamburg 1972.

21. *Slavia 13* (1934-1935), p. 286-92.

KRISTOPHSON, J. *Romanische Elemente in Albanischen*, in "Zeitschrift für Balkanologie" Jahrgang 24/1 1988.

MEYER, G. *Etymologischesches Wörterbuch der Albanesischen Sprache*, Strassburg 1891.

MEYER, G. *Die lateinische Elemente in Albanesischen* in: Gröbers Grundriss I Auflage (1888).

MIHAESCU, H. *La langue latine dans le sud-est de l'Europe*, Bucarest -Paris 1978.

**Selim ISLAMI**

# PROBLEMS OF ILLYRIAN HISTORY

We have gathered today to celebrate the 50th anniversary of Albanian archaeology. In the life of a science, such a period is not that long. However, for us it is a noteworthy date because it is linked with a scientific discipline that came to existence in our time with the lofty mission of throwing light upon the ancient history of the Albanian nation. In comparison with other countries of our continent, this seems to have been e delayed birth, doomed by this nation's fate. However, our archaeologists carried out their task honorably, and at such a speed that only within a quarter of a century, it affirmed its achievements in the international arena. Following an intensive and exhaustive research, Albanian archaeology presented its best achievements at the First Council of Illyrian Studies. It put forward new archaeological data to scholars as well as proposals to challenge and evaluate the whole heritage of the past, and further more put to test the actual views in relation to the fundamental issues of the ancient history of the Albanian nation. There it was given its own identity card as a new science that could have access to the European archaeology by what is known to be "The Big Gate"[1].

During this half a century, investigations of the history of the Illyrian culture have become the primary focus of our scholars. These results were published in many monographic studies that deal with special issues of Illyrian history and are summarized in a single work entitled "The History of Illyrians" published in 1985[2].

I will try to talk to you about some of the problems of the history of Illyrians, which are numerous and differ as to their importance.

Facing the dilemma of having to mention them and in what order of importance, I took the liberty to recall those that in my opinion have made a

[1] See "The Council of Illyrian Studies", Tirana 1974, p. 39; "Illyria" IV, Tirana 1976 (French Edition).

[2] *Les Illyriens* (Aperçu historique), Tirana 1986.

special contribution to the Albanian Illyriology, trying not just to sum them up but also to take a critical view.

The first concern, not only chronologically but also problematically, should be devoted, beyond any doubt, to the issue of Illyrian origins. Our pre-historian'contribution to this issue is of the greatest magnificence. Research on pre-historic settlements, especially those of the Korça basin, occupies a special place in the Balkans. Based mainly on these investigations, our archaeologists put forward an independent view to the First Conference on Albanology in 1962 as well as to the First Council of Illyrian Studies. New data showed that, just like in the other parts of the Western Balkans, the Illyrians appeared in this part of the peninsula at the beginning of the Bronze Age. Then the Illyrians began gradually forming their own ethnos (ethnic group), a process that ended during the Iron Age when the Illyrians achieved their most distinguishing characteristics.

The process started soon after the vast Indo-European stockbreeder's invasion at the end of the third millennium B.C. This invasion occurred with the cessation of earlier Neolithic all over the Balkans, as in the other parts of Europe, and took place because of the fusion of the newcomers with the native Neolithic peoples. Out of this emerged a new ethno cultural substratum that gave form the new ethnic groups, of whom one group was the Illyrians.

This crucial conclusion about the ethnic evolutions in the Balkans set Illyriology free from the old theories of "panillyrism" which described the Illyrians as having settled in vast expanses in Europe and spoke of their of non-Balkan origin. Nowadays it has been shown they were autochthonous inhabitants of the western Balkans and did not come from Eastern or Central Europe in the Balkans in a later historical date[3]

On the other hand, it has already been proved that the ethno genetic process in the Western Balkans has evolved untroubled throughout the whole Bronze Age without any interventions from other ethnic groups. Even the large invasions that overran the Balkans by the end of Bronze Age, known as Doric or Aegean invasions, or otherwise associated with the "the unrifled complex" from Central Europe did not, by any means, invaded the Western region of the peninsula and therefore they could not change the

[3] S. Islami, H. Ceka, "New datas on Illyrian antiquity in the territory of Albania", "First Conference of Albanological Research" (November 15-21, 1962), Tirana 1965, p. 441-456; See also Frano Prendi's article on the issue at point, p. 635; M. Korkuti, *On formation of Illyrian ethos*, "First Council on Illyrian Studies" (September 15-20 1972), p. 68-74; F. Prendi, *Neolithic and eneolithic ages in Albania*, "Illyria" VI, Tirana 1976, p. 21-48, F. Prendi, *Bronxe age in Albania* "Illyria" VII-VIII, Tirana, 1977-78, p. 5-25.

ethnic framework[4]. Population displacements of migrations that took place in this period are not related to the above-mentioned invasion. Except for movements in the outer regions of the Sava and Morava basin, which could hardly change the general ethnic picture of the region, all other migrations came as a result of the internal dynamics of the Illyrian society itself.

The attempt to present the "unrifled complex" carriers not as a fundamental substratum of the Illyrian ethos but as an element joining their ethno genetic process alongside the autochthonous populations[5] is a bad mixture of the old theory of their non-Balkan origin with the new one of their Balkan autochthony.

At the First Albanalogic Study Conference, it was suggested that the cradle of the formation of the Illyrian ethnos should be sought in the southern Illyrian regions[6]. Although this view was not followed by research. However, the viewpoint that considers Illyrians as an of autochthonous Balkan people is one of the most key breakthroughs of the contemporary Illyriology that is increasingly winning support and acknowledgment far and wide in this half a century also thanks to Albanian research.

The second issue I would like to dwell on is the geographic expansion and the ethnic boundaries of the Illyrians. The common ethnic denomination "Illyrians" has been mentioned for the first time only in V-th Century B.C. by Herodotus (IV, 49) and soon after by Thucydidos (124, 1) while their country's name "Illyria" by the middle of IV the Century B.C. by Demostenes (Phil. II, 48). It is beyond any doubt that these sources are dated much later than the true acquaintance of these people and this country by its southern neighbors, the Greeks.

It is enough to mention that the founding of the Greek colonies in these areas precedes such data by two centuries to understand the hiatus existing between the literary sources and historical reality for this early epoch of the Illyrian history. Only geographers and historians would at a later update their knowledge both on Illyrians and their country parallel to the extension of Greek and later Roman interests in the Balkan territories.

It is based on historical literary sources that we can state nowadays that the Illyrians were a large population in the Western part of the Balkan Peninsula. Their territory stretched from Istria peninsula to the right bank of Sava river towards the Margu Valleys (Morava) and Aks (Vardar) to Boion Mountain (Pindi) and Ambracia bay (Arta bay) as far as the Adriatic and Ionian seas.

---

[4] A. Benac, *Oucešču Ilira u Egoskoj serbi*, "Arheološki radovi i rasprave, Zagreb 4-5/1967, p. 319-336.

[5] Stipevic, *Iliri provjest, zirot, kultura*, Zagreb, 1974, p. 23.

[6] S. Islami, H. Ceka, *Cited above*, p. 456.

However, their ethnic map contains a number of disputable problems that require clearer answers. Right now, we know for sure that there exists a central Illyrian zone that has been clearly defined and represents an indisputable ethnocultural entity.

I mean the zones covering the broad Illyrian space between Sava, Bosne, Naretva, Morava and Mat. It is otherwise known with the name of the ethnocultural group, Mat-Glasinac. Thanks to Albanian recent research, we now know its southern borders were in the Mat and Kukës valley and Shkodër basin.

This region can hardly represent the Illyrian world except for it central geographic meaning although nit contains the most characteristics traits of the Illyrian culture during the Iton Age. The Illyrian tribes of this region are not known to have taken upon themselves any important historical role. They lived in the inner areas of the Balkans and had less ties with the more advanced Mediterranean world, a condition that forces them lag behind the overall progress of the region. The chance discovery of the Glasinac tumuli caused their identification with the pan-Illyrian culture and created a very incorrect image on their culture. However, when it comes to the ethnic issue, this central zone remains a point of reference in relation to its periphery.

There appears to be a novel tendency in our contemporary historiography to present Illyrians as a heterogeneous group of peoples, whose name has simply a conventional meaning. According to such a viewpoint, this name must apply to a small people that historic sources describes as "Illyri i proprie dicti". They used to live in a narrower territory than it has usually been attributed to the Illyrians and who settled along the Adriatic coast. This territory's center was around the Labaet lake (Shkodra Lake) and further North up to the areas of Narteva river and the Southern Bosnian regions, whereas in South up to Mat-Lyhnid line. However, large tribes like Dalmats, Liburns, and Japods in the North, Autariats, Destitiats in the center as well as well-known Illyrian tribes like Taulants that are considered very close to them in the South are not described as part of the Illyrian family tree. Whereas the Parathions, Atintants, Dasarets, Penests, Pelagons etc. join the Epirot group that come from Fryg, Bryg and Paion tribes. Meanwhile Dardans in the East were an independent group that had no relation whatsoever with the above-mentioned groups. U do not think it is proper today to dwell on the details of the general concept of this idea about the Illyrians and will not treat the inter-ethnic relations in the broad Illyrian world. However, I feel it is enough to say that this theory represents a total denial of the hitherto achievements of Illyriology on the ethnic situation in

the Western Part of the Balkan Peninsula, which constitutes the historical territory of the Illyrians[7].

In my opinion, the issue of the ethnic boundaries of the Illyrians would have been solved in the right way if we referred to the sources that speak about the ethnic situation in the peripheral regions, where their world meets its neighbors. The ethnic frontiers in these regions never had a clear-cut dividing line; on the contrary, it resembles a relatively broad borderline area, where mixed populations live together and there is mutual infiltration from both sides. Such is the situation in south of Istria, where according to Strabon lived both Illyrian and Thracian tribes and all of them are mixed with the Celts" (VII, 1,1). The great geographer meant the Japods, whom he considered a population made up of Illyrians and Celts (Ivm 6, 10) or Scordiscs who lived between Illyrian and Thracian tribes (VII 5,2). A similar situation appears along the bank of Margus (Morava) river that constitutes the periphery of the Dardian Illyrians, where epigraphic data's, particularly the place-names brings evidence of a border -line with a Dardarian-Illyrian population mixed with a Thracian tribal one[8]. This borderline runs through to the Aks valley where Illyrians and Thracians meet in Pelagonia[9].

The Southern neighbors of Illyrians were the Helens. The ethnic frontier between them seems to be disputable only in the intermediate borderline that we know by the name of Epirus. I have tried to answer to this problem in a special article but would like to repeat my view here in brief[10].

The earliest sources about the issue come from Herodotus and later by Thucydide's weighty ones. The latter draws a clear line between the Greeks (Ambrakas, Anaktoras and Leukadas) and barbarians (Knoos, Thesprots, Molos, Atintans, etc, while writing about the Peloponnesian war and warriors that took part in it. His acknowledgment that "the Greek-speaking inhabitants of Argos of Amfilohya have learnt the language from

---

[7] See W. Pajakowski, *Ilirowie (I1 upcoi-Illyric proprie dictio*, Poznan 1981, p. 7-8 and 37-80, where reader may become acquainted with different views on this issue.

[8] Papazoglu, *Srednjobalkansko plemena upredzimko doba*, XXth Conference, Sarajevo 1969, p. 168-189.

[9] M. Garasanin, *Istocna granica Ilira prema arheolozkim Spomenica*, "Sympozijum oterritorialnom ikronoloskom razgranicenju Ilira prahistorijsko doba", Odrzan 1964 u Sarajevu Posebna izdanja Centra z balkanološka Espitivanja, knj. 1, Sarajevo 1964, p. 135-150. *Ibidem*, in simpozium o Iliria u anticko doba, odrzan 1966. U Sarajeva, posebna izdanja Centra za balkanološka ispitivanja, Knj. 2, Sarajevo 1967, p. 71.

[10] S. Islami, *The Ancient Epirus* (notes on ethnic issue) "Historic Studies", 1992, nr. 1-4, p. 10.

those who came to Ambrakas, whereas the other Amfilohya are barbarians". (Tuk. II, 68).

Later, Efori speaks of e clearer ethnic boundary between the Greek and the barbarian world when he says that "Hellada starts with Akarnanina for it first comes into contact with the Epirote tribes" (Apud. Strab. VIII, 1,3,6,334). We find the same idea in Skylaks when he says that "beyond Molossia comes Ambrakia, a Greek city and that "it is here that (the boundary of) Hellada starts and continues up to the Peneus river and the city of Magnesia, Homolios, that is on this river". (Scyl. 33).

Therefore, if Thucydides information draws a clear-cut line between Greeks and barbarians, Efori and Skylaks make a clearer definition of the purely ethnic Greek world. The fact that the "barbarians" of this region did not speak Greek proves clearly that they were not Greeks because language constitutes the main ethnic indicator of a population.

The presence of Greek colonies around Ambrakia bay and along the Ionian coast as far as Korkyra is another proof of the existing ethnic situation in the region and the new one that was created in the region soon after VIII$^{th}$ Century B.C. However, their emergence did not change the ethnic character of the native population despite the powerful economic and cultural impact of these settlements in the barbarian world. The native population remained non-Greek as it was before, as Polibi confirms centuries later, when he quotes Philip Vth of Macedonia saying that "even among the Etols there is a great number that are not Hellenes" and that "The Agreys, Apods and the Amfylohys do not belong to Helada" (Polib. XVIII 5,8).

After the middle of IV$^{th}$ century B.C., the region between Ambrakia bay, the Keraune Mountains and Pindi range will be mentioned as Epirus "and its habitants "Epirots" in all literary sources. The names that were born after the union of Moloses, Thesprots, Kaons and smaller tribes into a great political entity never became an expression of an ethnic entity. Seemingly, they were created by way of compromise to soothe the old hegemonic rivalries between the large tribes of this region. To its north, this entity borders with the Illyrian world. If literary sources bring full evidence that the population of this region was not Greek, they keep silent about the ethnic links with their northern neighbors. Meanwhile, such literary sources do not mention the presence of a third ethnic group either, one that had settled in the areas between the Greeks and the Illyrians. It is well known that these two great people of the Balkans has already settled definitely in the western and southern part of the peninsula and had direct contacts as neighbors with each other at the beginning of the last millennium B.C. Both Herodotus and Skylarks as well as two other great Greek historians Thucydides and Efori set the ethnic border for the Greek world from Ambrakia bay and Peneos river. Therefore, beyond that river to the north, the populations described as barbarians and not Hellenophone could belong to none other but the Illyrian

trunk. The contact zone between these two worlds has been undoubtedly characterized by an inter-ethnic interference that is universally normal but this does not change the general ethnic framework.

The third issue I would like to into is the one that concerns the political history of Illyrians during V-II centuries B.C. In the out-dated historiography, (i.e. the one prior to World War Two) they are shown as a backward people reacting passively to civilization and having a low political organization or what is known to be equal to the tribal state organization. Their history is at best dealt with as an appendix of the Greek or Roman histories and is chiefly based on approaches having the Hellenes or Romans at their center. It was not by chance that the great British archaeologist and historian A. Evans wrote that "the historians of Greece and Rome has underscored the more piratical and barbaric nature of the Illyrians", and pointed out that "he had found in them the most advanced institutions of the time"[11].

It was natural that our scholars had to give up such a bad tradition and take full responsibility for throwing light upon the Illyrian history. By the end of the 60s and early 70s, our researches had really advanced on this issue. Research carried out for the period between V-II centuries B.C. produced evidence showing it was the most brilliant time in the Illyrian history. By the end of V$^{th}$ century and especially on the following centuries, all ancient sources speak about the existence of a political framework in southern Illyria, whose rulers are called "kings of Illyrians" whereas its subjects were "Illyrians". Owing to this political context, the name Illyrian assumed a narrow political meaning besides the ethnic denomination. The convergence of the name of the state with the common ethnic name is related with the role this state played in the Illyrian world[12].

In the meantime, our research further investigated the Illyrian cities. They showed that by the end of V century B.C., the first Illyrian cities came into existence and an intensive urbanization followed along all the southern-Adriatic coastal Lowlands during IV-III centuries B.C. The parallel appearance of both the state and Illyrian city was not considered as an accident but as the logical result of the mutual interdependence, which determined the process of their birth and development. As a matter of fact, the sources show that the represented a dynamic structure not only in the economic life of the Illyrian society but also in the political one which acted as a fundamental factor in the whole structure of the state organization[13].

---

[11] A. Evans, *Antiquarian researches in Illyricum*, Westminster, 1883, p. 43.

[12] S. Islami, *Illyrian State*.

[13] S. Islami, *Birth and development of urban life in Illyria*, "Ilyria" II, 1972, p. 7 –20 / *Naissance et développment de la vie urbaine en Illyre*, "Illyria" II, 1972,

On the other hand, the same sources offer evidence that the most important and political state organization of the Illyrians, i.e., The Illyrian Kingdom, played a noticeable role in the political life of the Mediterranean worlds as an active force during the events of the time. During its vaster expansion, this state spread over a vast territory that covered areas from Narteva river in the North to Aos river in the South and eastwards as far as Lyhnid lakes. Relations with Macedonia, Epirus and Rome constitute some of the key chapters of its history. It is enough to mention that it prevented the powerful Macedonian Kingdom from having and access to the Adriatic sea, challenged it in Epirus and resisted to all-powerful Rome for over 60 years. Its relations with the Greek colonies on the Adriatic-Dyrrachion and Apollonia - were determined by mutual political and economic interests to the point that it led to the integration of these metropolises into the governance of the Illyrian state of Glaukias and Monun[14].

The views I tried to present here have been strongly opposed by representatives of traditional historiography. However, I believe that these

---

p. 7-23, French edition). Idem, *Problems of chronology of Illyrian city*, "Problems of chronology de la cite Illyrienne", "Utvredna iliriska naselja", 1975, Posebna Izdanja, Knj. XXIV, p.37-45, "Illyria" VI, 1976, p.101-112. *Cities in Epirus and Illyria* (La cité en illyrie et en Epire", "L'Illyrie méridionale et; "Epire dans l'antiquité" (Acts du colloque international de Clermont-Ferrand, 22-25 October 1984); "Illyria" 1984, 2, p.5-17.

[14]. S. Islami, *Illyrian state in wars against Rome*, "Illyria" III, 1974, p. 5-44 (*L'Etat illyrien et ses guerres contre Rome*, "Illyria III, 1974, p. 5-48, French Edition); Idem, *L'Etat illyrien et les colonies grecques sans la dinastye de Glaucias, L'Illyrie meridionalé et l'Epire dans l'antiquité, II*, (Actes du II[e] colloque international de Clermont-Ferrand, 25-27 October, 1990), p. 55-61.

new thoughts of Albanian historiography would be better supported by the research of the future generations.

**Aleksandra MANO**

# THE EVOLUTION OF THE ALBANIAN ARCHAEOLOGICAL THINKING ABOUT THE HELLENIC COLONIZATION OF SOUTHERN ILLYRIA

As we examine the balance sheet of the Albanian archaeology after 50 years and examine the key questions of prehistory and history of the Illyrians, we should also consider the issue of the Hellenic colonization of southern Illyria.

I would like to sum up the contribution of Albanian archaeology and historiography has made to throw light on the Hellenic colonization and their settlements.

It is known that the earliest investigations on our two great ancient centers along eastern coast of the Adriatic, Dyrrachion and Apollonia, date back to the first half of the 19th Century and were carried out by either foreign scholars or travelers. However, we should focus our report on the contribution made by the Albanian archaeologists.

Systematic and continuous investigations carried out in Apollonia and constant surveys of Dyrrachion have brought to light valuable data that nearly overlap with writings by the ancient authors. Our archaeologists have made their interpretation and drawn vital conclusions on everyday life and the socioeconomic development of these cities on this basis.

We owe much to the earliest scholars in this field. Let us mention here the numismatist Professor Hasan Ceka, the archaeologist, Professor Skënder Anamali, the archaeologist Vangjel Toci. In their works, they paid a special attention to the issue of the relations of the native Illyrians with the colonists and the especially the process of the Illyrianization of these colonies.

We must mention the valuable contribution of the younger generation of Albanian archaeologists who have studied Illyrian antiquity, and have examined problems such as Lisos, Bylis, Dimale, Zgërdhesh, Klos, Olympe etc. as well as Apollonia and Dyrrachion.

The problem of the Hellenic colonization in the Albanian historiography during the 1950-1970 has been treated in combination with and as an addition to the key problems of the ancient historiography of our people. We lack proper studies about the Hellenic colonization as a separate issue, which might have treated it in all its aspects and problems.

No special monographs exist for each of the city-colonies, except for brochures of a so-called popular-scientific nature. During the last two decades, the Hellenic colonization in southern Illyria has started to be treated separately in a broader context and a more or less clear picture of its most important issues has been created.

Talking of these issues, we could mention as the most important the premises and conditions that preceded the first Hellenic settlements in Illyria, the changes and the peculiarities of the Hellenic colonization in southern Illyria compared with Hellenic colonization in South Italy and Sicily.

In addition, the thalassocracy of Illyrian kings has in my opinion prevented up to a point the expansion of the Hellenic colonists to the north of the Adriatic and especially the hegemonic role of Corinth and especially Corcyra to colonizing the southern coast of the Adriatic.

It is still disputable whether the Eubas colonization really preceded the Corinthian one. Similar issues remain to be clarified at Butrint and Lisi, which are not being considered as proper Hellenic colonies. Two ancient cities are worth mentioning in this context, Dyrrachion and Apollonia.

Out of the most essential issues treated, we could mention those dealing with the relationship of colonies of Dyrrachion and Apolonia in the archaic period, the main factors that helped their economic and political integration of the colonies during the V-VI centuries.

These relations helped foster the economic and political integration of the region during the V-VI $^{h}$ Century as well as the rapid development and foundation of the Illyrian state under their influence. The process of Illyrianization of the Hellenic colonies both in Dyrrachion and Apollonia started with the first contact between the two populations.

Of great interest is what we call the mixed marriages between colonists and the native women, a phenomenon that spread widely throughout the Mediterranean basin.

The Illyrianization process continued until the third Century B.C. and by this time, there were no major ethnic distinctions. The Illyrianization phenomenon is supposed to be one of the key factors explaining how the Hellenic colonies severed ties with their metropolises and mixed with the natives. Yet, this issue poses many problematical aspects that need to be dealt with in a separate chapter.

As it can be seen, the view about the Hellenic colonization has evolved and has been enriched. However, we cannot say that every aspect of this issue has been sifted through and that there is no disputable issue that needs to be clarified.

What still seems of great importance is that Albanian archaeologist's conceptions on the Hellenic colonization fully agree with what Professor Buda once described: "Albanian scholars have never considered the Hellenic

colonies of the Illyrian coast as 'enclaves' ethnically and culturally 'alien' but as part and parcel of a historical reality".

The context of this process is large because it involves a dialectical relationship between foreigners and natives.

The pre-colonizing contacts of Greeks with the peoples of the Adriatic coasts paved the way for colonists to spread. The newcomers found much in common with the natives. Moreover, the first Hellenic settlements along the Adriatic coast came into being based upon a common historical unity and diversity.

These pre-colonizing contacts gave an impetus to the development of the coastal Illyrian tribes, whose tribal system was on the verge of disintegration. According to recent Albanian studies, the protourban process in southern Illyria preceded the settlement of Greek colonies and developed in parallel with them. This shows that the southern Illyrians, where Hellenic colonies were set up, had also been part of the Mediterranean world.

The archaeological data that are now abundant as well as the ancient written sources seem to be sufficient to oppose some foreign scholars who claim that the Illyrians were "backward", or alternatively that their socio-economic development was due to foreign factors, mainly Greek and Roman.

## BIBLIOGRAPHY


ADAMI, J., "Shënime arkeologjike I" *Pas gjurmëve të ujësjellsit antik të Durrësit,* BISH, 1950, 1-2;

ADAMI, J., *Rruga Egnatia me degëzimet e saj Durrës-Apolloni,* BSHSH, 1953, 1.

ANAMALI, S., *Arkeologjia shqiptare gjatë 25 vjetëve të çlirimit,* "Studime Historike", 1969, 4.

ANAMALI, S., *Les Illyriens et les villes de l'Illyrie du Sud dans les inscriptions de la Grèce,* "Iliria", 1982, 1.

ANAMALI, S., *Nekorpoli helenistik i Epidamnit,* BSHSH, 1957, 1.

ANAMALI, S., *Qytetet Dyrrah e Apoloni dhe marrëdhëniet e tyre me ilirët,* "Studime Historike", 1971, 2.

ANAMALI, S., *Të dhëna mbi elementin ilirnë qytetet antike Epidamn dhe Apoloni,* BSHSH, 1956, 1.

BLLAVATSKI, V., ISLAMI S., *Gërmimet në Apoloni dhe Orik gjatë vitit 1958,* BUSHT, 1960

BUDA, A., *Ilirët e Jugut si problem i historiografisë,* "Kuvendi I i studimeve ilire" (Tiranë 15-20 shtator 1972), vol. I, Tiranë 1974.

BUDINA, DH., *Gërmimet në teatrin antik të Orikut,* "Studime Historike", 1964, 1.

CEKA, H., *Datimi i drahmeve të Dyrrahut dhe të Apolonisë*, SH, 1966, 3.

CEKA, H., *Elementi ilir në qytetet Dyrrachium dhe Apollonia*, BISH, 1951, 3-4.

CEKA, H., *Mbi historikun e kërkimeve dhe gërmimeve arkeologjikenë Apoloni*, BUSHT 4, 1958.

CEKA, H., *Monetat e lashta të Dyrrachionit dhe të Apolonisë dhe të dhënat e tyre mbi gjendjen ekonomike dhe historinë e ilirëve të vendit tonë*, BSHSH, 1955, 3.

CEKA, H., *Muri rrethues i Apolonisë*, BUSHT, 3, 1963.

CEKA, H., *Probleme të numizmatikës ilire*, Tiranë, 1965.

CEKA, H., *Thesari i bakrit*, Studia Albanica, 1972, 1.

CEKA, N., *Apolonia e Ilirisë*, Tiranë, 1982.

CEKA, N., *Lindja e jetës qytetare tek ilirët e Jugut*, "Iliria", 1983, 2; id. *Processi di transformazioni nell'Iliria del Sud durante il periodo di arcaico*,( F.C.P.T.S.A.), Pise-Rome.

CEKA, N., PAPAJANI, L., *Nekropoli i qytetit ilir në Belsh*, "Iliria", 6, 1976.

COMPERNOLLE, v. R., *Femmes indigènes et colonisateurs*, (F.C.P.T.S.A.), Pise, Rome, 1983.

DAUTAJ, B., *Kalaja e Mavrovës dhe identifikimi i saj me qytetin ilir Olympe*, "Iliria", 1981, 1.

DAUTAJ, B., *Një rrugë kryesore në Apoloni*, "Monumentet", 7-8.

DAUTAJ, B., *Rezultatet e gërmimeve arkeologjike në Dimal*, "Iliria", 3, 1974.

DIMO, V., *Puse e stera në Apoloni*, "Iliria", 7-8, 1977-78.

GARASANIN, M., NESTOR J., *Les peuples*, "Actes du I[er] Congrès des Etudes Balkaniques, II, Sofie, 1967.

GARASANIN, M., *Nova Akacia* "Starinar" XVII, 1967.

GILLIERON, A., *Etude sur les ruines d'Apollonie* dans "Monuments grecs" publié par l'Association pour l'encouragement des études grecques en France, 1877, nr.6.

HEUZEY, M. et DAUMET H., *Mission de Macédoine*, Paris 1876.

ISLAMI, S., *Qyteti ilir në Zgërdhesh*, "Monumentet", 1, 1970.

LEAKE, W.M., *Travels in Northen Greece*, London 1835, vol. I.

MANO, A., *Disa mendime rreth nekropolit të Apolonisë*, "Iliria", 7-8, 1977-1988.

MANO, A., *Le commerce et les avitèras commerciales en Illyrie du Sud*, "U.I.N.", 1975.

MANO, A., *Marrëdhëniet ekonomike dhe politike të helenëve me ilirët (shek. III p.e. sonë)*, "Iliria" 1, 1986.

MANO, A., *Nekropoli i Apolonisë. Tuma I* (Fouilles de 1958-1959), "Iliria", 1971, 1.

MANO, A., *Nekropoli i dytë i Apolonisë* (Fouilles de 1962), "Iliria", 1974, 3.

MANO, A., *Problemi della colonizzazione ellenica nell'Illiria meridionale* (F.C.P.T.S.A.) Kortone, Itali, 24-30 maj 1981) publié à Pisa, Rome, 1983; id., *Aspekte të kolonizimit helen ë Ilirinë e Jugut*,"Iliria", 2, 1986; id., *Marrëdhëniet ekonomike dhe politike të helenëve me Ilirët (shek. V-III p.e.sonë)*, "Iliria", 1, 1986.

MANO, A., *Rezultatet e gërmimeve në nekropolin e Apollonisë në v. 1956*, BUSHT, Sh. Sh. 1959, 2.

MANO, A., *Shenjat simbolike në drahmat e Dyrrahut dhe Apolonisë*, BUSHT, Sh. Sh., 1958, 2.

MANO, A., *Të dhëna mbi qeramikën masive të Apolonisë përdorur si material ndërtimi* "Studime Historike", 1965, 1.

MANO, A., *Vula amforash të pabotuara*, BUSHT, Sh. Sh. 1963, 2.

NENCI, G., CATALDI, S., *Strumenti e procedure nei raporti tra gueci et indigeni*, "Farme di contatto e processi di transformazione nelle società antiene", Pise-Rome.

PAPAJANI, L., *Qyteti ilir në Klos*, "Studime Historike", 1973, 2.

PAPAZOGLU, F., *Politica organizacija u vreme njihove samo stalnosx* (Simpozium ilirima u "anticko doba", Sarajevo, 1967.

PAROCIÇ, M., PEŠIKAN, *Etapi razvitia greko-iliriceskih otnošieni*, "Actes du I[er] Congrès des Etudes Balkaniques", II, Sofia, 1969.

PATSCH, C., *Das Sandschak Berat in Albanien*, Wien 1904.

POUQEVILLE, F.C.H.L. *Voyage dans la Grèce*, Paris 1926, vol. I.

PRASCHNIKER, C., *Muzakhia und Mallakastra*, Wien 1920.

PRASCHNIKER, C., und Schober A., *Archäeologische Forschungen in Albanien und Montenegro*, Wien 1919.

PRENDI, F., ZHEKU K., *Qytet ilir i Liçit, origjina dhe sistemi fortifikimit të tij*, "Monumentet", 1970, 2; "Studime Historike", 1971, 1; Mêmes auteurs, *Lisi në dritën e të dhënave të reja arkeologjike*, "Monumentet", 1971, 2.

REY, L., *Albania I*, (1925); *Albania II* (1927); *Albania III* (1928) et *Albania VI* (1939).

SESTIERI, P.C., *Scavi ad Apollonia d'Illyria*, "Revista d'Albania", vol. I, Roma, 1942.

SUIC, M., *Approche scientifique et méthodes de recherches des Illyriens*, "Utverdena ilirsko naselja", Mostar, 24-26 oktobra 1974, Sarajevo 1975.

TOÇI, V., *Të dhëna të reja për onomastikën ilire në Dyrrah*, "Iliria", 1,1986.

TOÇI, V., *Mbishkrime e relieve nga nekropoli i Dyrrahut*, BUSHT, 1962, 2.

TOÇI, V., *Popullsia ilire e Dyrrahut në dritën e të dhënave historike-arkeologjike*, "Kuvendi i parë i studimeve ilire" (Tirana, 15 - 20 shtator 1972), vol. I, Tiranë, 1974.

TOÇI, V., *Të dhëna mbi elementin ilir në Dyrrah në dritën e zbulimeve të reja arkeologjike*, "Studime Historike", 1972, 2; "Studia Albanica", 1972, 1.

TOÇI, V., *Të dhëna mbi onomastikën ilire në Dyrrah dhe në qendra të tjera*, "Studime Filologjike", 1969, 3.

TOÇI, V., *Të dhëna mbi topografinë dhe elementin ilir të Dyrrahut në dritën e zbulimeve të reja arkeologjike*, "Refrenca e parë e studimeve Albanologjike", Tiranë, 1965.

**Zhaneta ANDREA**

# LES RECHERCHES ARCHÉOLOGIQUES EN ALBANIE: 1991-1999

Le recherches archéologiques effectuées en Albanie durant les années 1991-1999, comme auparavant, se sont développées dans le domaine de la préhistoire, de la haute et basse antiquité et du Moyen Age. Dans quelques-uns de ces centres archéologiques de périodes différents, elles ont été effectuées en étroite collaboration avec des institutions étrangères analogues, en élaborant des projets communs.

Pour la rédaction du présent article, nous avons puisé aux rapports préalables publiés par les auteurs des fouilles dans la revue "Iliria" ainsi que dans d'autres revues étrangères telles que "BCH", "JRA", et dans quelque cas, aux rapports des fouilles déposés à l'Archive de l'Institut Archéologique à Tirana.

Pour les centres des fouilles voir la carte (*fig. 1.*)

**District de Durrës**

*Forum Byzantin* (fouilles de A.Hoti, 1999)

Les travaux consacrés à la découverte du Forum Byzantin occupent une place particulière parmi les travaux effectués dans l'ancienne ville de Durrës (Epidamnus, Durrachium).

A la suite des fouilles précédentes dans ce monument (voir "AR" 1991-92, p. 77), les travaux de l'année 1999 sont concentrés sur la découverte du segment méridional du portique. Parmi les éléments architectoniques découverts, le mieux conservé était le réglet du soutènement de la colonnade, sur la surface duquel étaient posées des planches-semelles en pierre et l'on a repéré aussi les assises de la plus grande partie des colonnes (*fig. 2, 3*).

Dans ce segment du portique, une quantité limitée de planches de la couche de la plate-forme était en bon état, tandis que les colonnes et les chapiteaux manquaient.

Concernant le plancher, 7 tombes ont été découvertes, dont 5 à couverture de grandes tuiles en forme de toit à deux égouts, tandis que les deux autres en fossés simples avec emplacement du corps et sans inventai-

en faisant monter ainsi à 64 le nombre général des tombes médiévales découvertes dans ce monument.

La couche culturelle du bas Moyen Age et partiellement celle du Moyen Age Moyen a résulté endommagée, tandis que la mieux suivie était la couche du haut Moyen Age, où l'on a découvert des fragments de récipients décorés par peinture ou par égratignure. La céramique du haut Moyen Age à Durrës est représentée par une série de formes spécifiques pour la région byzantine de l'Adriatique du sud, parmi lesquelles se font remarquer les amphores et les amphores-cruches qui graduellement ont mis hors usage presque toutes les amphores méditerranéennes de la basse antiquité.

Aux VII$^{e}$ - XI$^{e}$ siècles, Durrachium était qualifié d'un atelier purement byzantin et parmi les plus importants du territoire albanais.

Dans la couche restante du Moyen Age Moyen, l'on a découvert une certaine quantité de céramique glaisée.

On a découvert aussi une série de monnaies en cuivre, tailles des empereurs byzantins de la première moitié du VI$^{e}$ siècle, ainsi que des billons et des tetarterones du dernier quart du onzième siècle.

Le forum qui, lors de la domination d'Anastase s'étendait dans le centre de la ville de Durrachium, constitue, en ce qui concerne la façon du traitement architectonique, un monument qui n'est pas connu dans les autres contrées de l'empire.

Les modèles des marchés romains ont servi, semble-t-il, de base à la conception et à la formulation architectonique de ce monument, lequel a été transformé, à la fin du septième siècle en cimetière.

(Voir "Iliria" 1999, 1-2, sous presse)

**District de Fier**

*Apollonia (fig. 5)*

Les fouilles archéologiques dans la ville antique d'Apollonia durant les années 1992-1999 ont été effectuées par une équipe commune albano-française. Elle a été dirigée pour la partie albanaise par N. Ceka (1992-1994), F. Drini (1995-1997) et B. Vrekaj (1998-1999), tandis que, pour la partie française, par P. Cabanes et J.L. Lamboley (1992-1999).

Ceux qui ont participé dans ces fouilles sont: V. Bereti, L. Koçi., Sh. Gjongecaj, I. Pojani, A. Skënderi, F. Quantin, C. Baladier, Sh. Lenhard, E. Fouache.

Durant les années 1992-93 on a délimité la zone des fouilles et l'on a fait le relèvement topographique de la ville. A partir de l'année 1994, les recherches se sont développées comme suit:

1. *Au nord de la promenade*

Ici l'on a découvert un monument constitué des pièces d'un ensemble, dont quatre sans pavement et couvertes d'ogive, qui auraient servi de dépôts.

2 *Au nord du portique*

On a découvert la grande route, bornée du mur ouest-est des dépôts et celui du côté nord du portique. Elle donnait accès à la circulation des gens vers le théâtre et vers le *temenos*, lequel se situait dans l'espace entre les collines de la ville (*fig. 5*).

La route n'était pas pavée, mais en sur le mur septentrional, on a repéré des couvertures en galets, lesquelles sont bien plus anciennes que le dernier état de la route et, chronologiquement, elles représentent aussi le stade le plus ancien des constructions dans cette zone. Tout l'espace de la route est rempli de blocs de fragments de colonnes, de sculptures et de céramiques, provenant de la partie supérieure de la colline qui témoignent peut-être de l'existence d'un temple de la période romaine dans la partie supérieure de la ville.

A l'ouest de la rue, l'on a découvert et relevé un bâtiment de forme presque carrée, d'une superficie de 132 m$^2$ couverte de mosaïque, en petits cailloux monochromes blancs et difformes. Il était conservé intact seulement du côté sud-ouest, tandis que dans l'autre partie, quelques traces seulement étaient conservées. Pendant les fouilles, on a repéré deux niveaux couverts de mosaïques superposés appartenant à des périodes différentes et les murs latéraux du fondement, ce qui montre une réutilisation du lieu. Sur les trois côtés du bâtiment, l'on a découvert une couverture de type parquet, en cubes de briques qui a servi de couloir extérieur à la circulation autour du lieu.

L'absence des colonnes ou de leurs fondements, montre que l'on a peut-être affaire à un lieu ouvert lequel, par les traces d'un soubassement découvert dans sa moitié méridionale devrait disposer d'un autel. Il s'agit, semble-t-il, d'un *sacellum*.(*fig. 6*)

Le bâtiment des dépôts et l'ambiance des mosaïques remontent à l'époque des constructions et des reconstructions de la fin du deuxième siècle avant J.C. jusqu'aux premier et deuxième siècles de notre ère.

Dans l'aspect urbanistique, les découvertes témoignent de l'existence des constructions monumentales dans l'espace entre le portique et le théâtre de la ville.

L'un des monuments le plus ancien découvert dans cette zone est le mur hellénistique d'une longueur de 10 m, construit en blocs de pierre ponce, posé en lignes régulières qui donnent l'idée d'un mur isodomique.

3. *Dans la nécropole* de la ville on a excavé un tumulus, qui contenait des tombes des V$^e$-III$^e$ siècles avant Jésus Christ. (fouilles de V. Dimo).

Parallèlement aux fouilles, l'équipe albano-française a attaché une importance particulière, dans le domaine de l'épigraphie, à la publication des inscriptions antiques grecques (P. Cabanes et F. Drini) ainsi qu'à la circulation monétaire d'Apollonia (Sh. Gjongecaj, O. Picard).

(Voir "BCH" 118, 1994, p. 521-529; 119; 1995, p. 761-781; 120, 1996, p. 971-993, "Iliria" 1999, 1-2 sous presse).

**Bylis**

*Les logements* (fouilles de N. Ceka, 1991)

Dans la ville illyrienne de Bylis, les recherches concernant la période citadine, pendant cette même année, se sont concentrées sur l'Agora de la ville. Aux fouilles, visant la restitution du système urbanistique et de la typologie des logements de Bylis, ont succédé les travaux pour la découverte de la partie sud-est du logement en péristyle nr. 2, qui se situait dans l'une des terrasses du côté occidental de l'Agora. On a également terminé la découverte du bâtiment à caractère public se situant à l'ouest, construit au premier siècle de l'ère nouvelle, dont les traces étaient constatées lors des fouilles précédentes. On a poursuivi également les travaux commencés dans un autre bâtiment à caractère public, qui se situait au côté droit de l'entrée de l'Agora, construit au milieu du troisième siècle avant l'ère moderne, ce qui correspond au changement de son caractère (voir "AR", 1991-92, p. 81).

*Les thermes* (fouilles de S. Muça, 1991).

En poursuivant les fouilles dans la ville de la basse antiquité à Bylis, la complète découverte du bâtiment des bains publics se situant dans le territoire de l'Agora, près de la grande citerne découverte là, a été aussi objet des travaux.

*La cinquième basilique* (E) (fouilles de S. Muça 1991, 92).

Cette basilique se situait à l'ouest de l'enceinte Bylis III et pendant les fouilles l'on a pu préciser en partie sa planimétrie, le portique, le narthex, les trois nefs, l'abside demi-circulaire et les deux annexes au nord et au sud du narthex.

*Les logements* (fouilles de S. Muça, 1991).

Les fouilles ont continué du côté nord du logement nr. 2 pour découvrir d'autres logements dont les ruines remontaient en partie aux III$^{e}$-II$^{e}$ siècles avant Jésus Christ, tandis qu'au-dessus de ces dernières, on avait construit des logements du V$^{e}$-VI$^{e}$ siècle de l'ère nouvelle. C'était très intéressant de découvrir, lors des travaux, une tête en marbre de l'empereur Adrian. Un autre logement a été excavé près de la basilique C, dans sa partie sud-ouest.

Les logements des V$^{e}$-VI$^{e}$ siècles de Bylis ont des planimétries simples, à cave, qui a servi de dépôt; c'est ce que révèlent un grand nombre de pithos installés là.

Ce qui offre plus d'intérêt dans ce matériel archéologique, c'est la découverte d'un nombre considérable de monnaies en bronze appartenant au milieu du VI$^{e}$ siècle de notre ère.

*La nécropole* (fouilles de S. Muça, 1991).

Près de la nécropole de la basse antiquité qui s'étendait du côté nord-ouest de la ville, près du mur oriental du bâtiment nr. 2, il a été découvert une tombe d'un riche inventaire datant de la fin du VI[e] siècle et du début du VII[e] siècle de notre ère.

En été 1999 une équipe albano-française (S. Muça, J.P. Sodini, 1999) a recommencé les fouilles à Bylis en vue de découvrir les monuments de la basse antiquité. On a excavé une citerne d'eau dans la basilique C (*fig. 7*) et on a complété la documentation graphique et photographique de la basilique D.

**Mallakastër**

*Le projet archéologique pour la région de Mallakastër* (dirigé par M. Korkuti et J. Davis, avec l'assistance de L. Bejko, M. Galaty, S. Muça, Sh. Stocket; 1998, 1999).

Le projet archéologique pour cette région, qui occupe la partie centrale et sud-oest du district de Fier, constitue un programme complet de collaboration entre l'Institut Archéologique de Tirana et le Département Classique de l'Université de Sinsinat, U.S.A.

Pendant l'année 1998, on a observé 4.5 km², tandis qu'en 1999, on a étudié 6.5 km² et les principales zones ont été délimitées au voisinage d'Apollonie et entre Shtyllas et Levan, Havaleas et Fier.

Sous une surveillance attentive s'est poursuivi la collecte systématique des preuves des trouvailles dans les parcelles et dans les agglomérations archéologiques des différentes périodes du passé sans négligeant pour autant les petits fragments de céramique, ni les outils en pierre.

L'un des principaux résultats du projet était la mise en valeur des anciennes périodes préhistoriques. Parmi les 409 trouvailles en pierre accumulées, la plupart datent du haut et moyen paléolithique et jusqu'au mésolithique. On a identifié trois établissements ouverts de l'époque de la pierre (Kryegjata A.B.C), ce qui présuppose une présence humaine au voisinage d'Apollonie, avant l'installation des colons grecs.

Les éléments de la culture matérielle observés vont du paléolithique à la période ottomane y compris le néolithique et la période du bronze. Le matériel préhistorique tardif, malgré son insuffisance, englobe la période archaïque, classique, hellénistique, romaine et byzantine.

(Voir "Iliria" 1999, 1-2, sous presse).

**District de Saranda**

*Konispol* (Fouilles dirigées par M. Korkuti, K.P. Petruso, avec la participation de L. Bejko , B.B. Ellwood, J.M. Hansen , F.B. Harold , N. Russell, S. Bottema; 1992-1994).

Dans la région méridionale du pays, au nord de la ville de Konispol, (*fig. 8*) se trouve une grotte, située à une altitude de 400 m. Elle mesure au maximum 50 m de long, 6 m de large et 6 m de haut à l'intérieur. (*fig. 9*).

En poursuivant les recherches des années 1989-90 (voir "AR" 1991-92,87), les fouilles des années 1992-94 dans cette grotte ont été effectuées par une expédition commune albano-americaine.

On a excavé une surface de 19.36 m² sur une profondeur maximale de 4.20 m (*fig. 10*) et on a précisé ces couches culturelles:

*Le haut paléolithique* (Konispol I) C'est la couche la plus ancienne d'habitation de la grotte, caractérisée par des outils en pierre atypiques, tandis que le nombre des outils distinguables est très limité et a d'insuffisants indices typologiques, mais le tout en général fait remonter Konispol I à la fin du haut paléolithique.

*La couche mésolithique* (Konispol II)

On a découvert quelques outils en silex rouge de bonne qualité en formes trapézoïdales typiques et d'une fine retouche qualitative, similaires aux microlithes de Vlusha (à l'intérieur de l'Albanie du sud ) (*fig. 11*)

*Le néolithique ancien* (Konispol III A) est présenté clairement par une couche culturelle d'une épaisseur allant de 0.30 à 0.40 mètres. On a découvert de la céramique, des os d'animaux et des silex. La céramique est monochrome, rouge vers le brun, gris tournant en noir, en formes simples avec des ornements impreso, tandis que la céramique peinte manque. (*fig. 12*)

Les traits généraux culturels de cette couche suggèrent un rapport chronologique et culturel entre Konispol III et Podgori I.

Les données sur la géo-archéologie et la paléobotanique sont importantes pour le Konispol III. C'est ici qu'on a mis au jour des os moelleux d'animaux et du blé carbonisé qui témoignent le début de l'élevage et les connaissances des autochtones en agriculture.

*Le néolithique moyen* (Konispol III B) est représenté par une couche d'une épaisseur de 0.30 m. La céramique découverte est grise ou gris foncé, d'une luisance moyenne et plus rarement très bonne. Les formes les plus typiques sont les vases en forme de S, tandis que la décoration caractéristique et celle en perles et lignes en relief et la peinture en gris, ce qui caractérise d'ailleurs les autres cultures du néolithique moyen albanais. (Dunavec-Cakran). (*fig. 13*)

*Le bas néolithique* (Konispol III C). Il y est typique la céramique en couleurs claires, peinte en brun. La céramique de la production locale est décorée principalement en motifs de triangles bourrés, tandis que celle importée est décorée en groupes de lignes parallèles et en forme de "barbelés". Chronologiquement cette céramique se rattache à celle de Maliq 1 dans le sud-est de l'Albanie. (*fig. 14*)

*Le néolithique* (Konispol IV) est représenté par une mince couche de 0.20 m et se caractérise par la céramique en parois lisses et parfois en lustre noir. Les ornements se représentent par une décoration plastique et peinture en gris. La céramique néolithique se rattache bien à Maliq II en Albanie. (fig. 15)

*L'époque du bronze* (Konispol V) est représentée par une couche culturelle relativement mince et quelquefois mêlée aux trouvailles de l'époque du fer. Le plus clair c'est le tableau du bronze ancien où la céramique barbotine est typique et elle établit un lien avec la culture du bronze ancien, Maliq III ab. (*fig. 16*)

*Konispol VI* est représenté par une mince couche de 0.10-0.20 mètres en trouvailles abondantes mais mêlées à la période du fer ainsi qu'aux celles archaïques et hellénistiques.

Parmi les trouvailles de la grotte on mentionnerait aussi la découverte des poids d'enclume et d'encres en terre cuite, les aiguilles et les polissoirs en os, les fragments des ritones à quatre pieds, connus en d'autres terrains de trouvailles néolithiques à l'intérieur et à l'extérieur du pays.

La participation à ces fouilles des spécialistes de différents domaines tels que géo-archéologues, paléobotanistes, archézoologues, spéléologues et palynologues, si bien que les analyses laboratoriques effectués, ont fourni des données très intéressantes non seulement pour l'économie des habitants de la grotte mais aussi pour la flore et la faune de l'environnement.

On a également obtenu de nouvelles données de valeur pour la chronologie absolue des cultures préhistoriques découvertes dans la grotte de Konispol, à travers les analyses au radiocarbone effectuées sur un nombre d'échantillons du matériel carbonisé tiré de cette grotte.

Les datations obtenues d'elles pour les différentes couches culturelles de cette grotte sont beaucoup plus anciennes que les datations traditionnelles.

(Voir "Iliria" 1996, 1-2, 183-208 en anglais, p.209-224)

**Butrint** (directeur des fouilles: Gj. Saraçi 1994-98, K. Lako 1999, R.Hodges, avec la participation de: P. Damko, L. Përzhita, W. Bowden, P. Chiles, A. Lane, S. Martini, J. Mitchell , I. Moreland, S. O'Hara, M. Pluciennik , L. Watson 1994-1999).

Les monuments de la période byzantine de l'ancienne ville de Butrint dans les années 1994-99 ont fait l'objet de fouilles communes archéologiques entre l'Institut Archéologique de Tirana et l'école britannique de Rome.

Pendant cette période de plusieurs années, l'on a accompli:

1) l'étude environnementale de la plaine de Butrint, laquelle fournit des informations importantes sur la nature des dépôts dans cette plaine et l'identification de ses différences stratigraphiques;

2) la prospection de la périphérie de Butrint, effectuée d'après les critères contemporains les plus avancés, utilisés ici pour la première fois dans notre pays. C'est grâce à elle qu'on a précisé les connaissances précédentes sur les trouvailles archéologiques dans la périphérie de Butrint enrichies par la suite grâce à la découverte d'autres sites archéologiques.

C'est ainsi que dans le village de Vrinë l'on a trouvé du matériel de la période romaine, tandis que dans les collines de Karaf, on a localisé une carrière de la période hellénistique et romaine et deux agglomérations de la basse antiquité.

La zone proche du canal de Vivar conserve des traces multiples d'édifices luxueux de la période romaine et de l'ancienne période byzantine. L'abondant matériel archéologique de ce temps a été trouvé aussi à Kalivo où on a localisé une route pavée de la période romaine.

Les fouilles ont eu lieu au:

*Baptistère* (fouilles de Gj. Saraçi, L. Përzhita, Dh. Çondi, W. Bowden, 1995-1999) (*fig.17*).

Les fouilles dans cet important monument de la période paléochrétienne, qualifié l'un des baptistères les plus développé du bassin méditerranéen, ont été concentrées dans:

- *le nettoiement* complet dans ce complexe de construction de la végétation et des débris des fouilles précédentes
- *l'observation* de toutes les ruines évidentes des constructions au voisinage de ce complexe architectonique, ce qui a mis en évidence qu'elles appartenaient à des bâtiments laïcs.
- *la réévaluation* des fouilles de l'année 1982
- *la terminaison* des fouilles du côté sud-est de la salle du baptistère.

Le milieu le plus intéressant découvert ici, c'est une citerne aux dimensions 6x5 m qui fournissait de l'eau au baptistère. On a saisi pour la première fois dans ce complexe 6 phases architectoniques qui datent de la fin du II$^{e}$ siècle et du début du III$^{e}$ ainsi que de la fin du VI$^{e}$ et du début du VII$^{e}$ siècle.

- on a complété par la suite la documentation architectonique du monument où il est important de mentionner l'esquisse pour la première fois de toute la plastique architectonique décorative de la Salle du Baptême.

Le baptistère de Butrint constitue un objet isolé construit au VI$^{e}$ siècle, selon des structures plus anciennes, et il aurait fonctionné pour le rite du baptême à plongement, jusqu'à la fin de ce siècle ou au maximum jusqu'au début du VII$^{e}$.

*Le palais épiscopal* (fouilles dirigées par K. Lako, P. Damko et O. Gilkes)

Ce palais épiscopal, découvert seulement partiellement dans les années précédentes, s'étendait sur la partie inférieure de la ville, en

incorporant dans ses constructions les structures de quelques bâtiments précédents.

Au complexe triangulaire déjà connu, les dernières fouilles ont ajouté aussi une cour du type péristyle aux dimensions de 40x30m qui se suit d'une salle d'accueil monumentale des deux côtés de l'entrée à la grande salle de ce monument.(*fig.18,19*)

Construit à la fin du V[e] siècle et au début du VI[e] siècle, le palais épiscopal de Butrint a fonctionné jusqu'au VII[e] siècle, lorsqu'on réoccupe seulement en partie ses structures du côté méridional triangulaire pour les besoins d'une chapelle médiévale.

Le palais épiscopal de Butrint, bien que pas encore fouillé complètement, a déjà pris sa place dans l'histoire de l'architecture méditerranéenne comme l'un des plus importants de ce type dans la Péninsule des Balkans, en Asie Mineure et en Afrique du Nord.

(Voir: Gj. Saraçi, *Rapport sur les recherches archéologiques de l'année 1994*, 1995 - 1996 et 1998 dans "Butrint Byzantin"; "Archive de l'Institut Archéologique", nr. 5012/1, nr. 5013, nr. 5014;

- *Journal of Roman Archaeology*, 10, 1997, p. 207-234;

- W. Bowden, R. Hodges et Kosta Lako, *Les résultats du projet albano-anglais en Butrint*, "Iliria" 1999, sous presse).

**District de Korça**

*Sovjan* (fouilles dirigées par F. Prendi et J. Touchais, avec la participation de P. Lera, M. Denèfle , J. J. Dufaure, É. Foucache, J. Hansen et S. Martinez, 1993-99).

D'après les sondages effectués au cours des années '88, '90, '91 dans l'agglomération préhistorique de Sovjan, dans le bassin de Korça (voir: "AR 1991-92, p. 85) les fouilles systématiques dans cette agglomération ont commencé en 1993 par une expédition albano-française.

Les fouilles de plusieurs années ont démontré qu'ici nous avons affaire à un tel écroulement, en forme elliptique d'environ 168 m, direction nord-sud et de 120 m, direction est-ouest.

La stratigraphie et le matériel archéologique ont esquissé cette séquence relative des niveaux d'habitation à Sovjan.

*Le fer ancien* (couche 4, 5a et 5b).

La céramique est monochrome, travaillée grossièrement et à décor plastique. La céramique fine a une surface lisse, monochrome décorée en motifs peints mat, et plus rarement en motifs incisés ou en cannelures.(*fig. 20*)

La céramique proto-corinthique importée offre comme *terminus antequem* la datation du VII[e] siècle av. notre ère.

*Le bas bronze* (la couche 5c, 6). La céramique de cette couche est d'une très bonne qualité mais il manque la céramique peinte mat, le décor est

plastique, tandis que l'incision est rare. Deux fragments travaillés en tour de potier ont été identifiés comme importations mycéniennes de HVIIIB (*fig. 21.*)

- *Le haut bronze* (couche 7) est caractérisé par la prédominance de la céramique grise foncé ou noire, à surface lisse, aux éléments décoratifs plastiques tels que les bandes simples ou crénelées. (*fig. 22.*)

- *Le bronze moyen* (la couche 8)

Au fond de la couche supérieure, l'on a remarqué quelques fragments de céramique grossière en décoration barbotine, lesquels annoncent l'existence d'une phase ancienne du bronze à Sovjan, mais ceci l'on ne peut l'admettre avec exactitude qu'après que les futures fouilles l'auront prouvé du point de vue stratigraphique.

Pendant les fouilles, l'on a trouvé un nombre considérable d'outils de travail, dont la plupart en silex, le reste en pierre, en os, en corne, en terre cuite et seulement 4 outils métalliques en bronze, quelques autres objets de décoration et un fragment de figurine zoomorphe.

Les fouilles ont mis au jour plusieurs traces de constructions telles que des structures brûlées, des piquets enfoncés en terre, de différentes pièces de couvertures en terre cuite, des fragments de fours et de foyers posés sur des couvertures en cailloux ou de couvertures en fragments de céramique.

On a étudié et analysé en laboratoire un nombre considérable d'os et de débris carbonisés qui fourniront des données intéressantes pour la flore et la faune d'habitation, ainsi que la datation radiocarbonique des différentes couches d'habitation de Sovjan.

(Voir "Iliria" 1993,1-2, p. 294, "Iliria" 1996, 1-2 p.225-253; "BCH" 118, 1994; p. 531-533; 120, 1996, p. 995-1026; 122, 1998, p. 639-642).

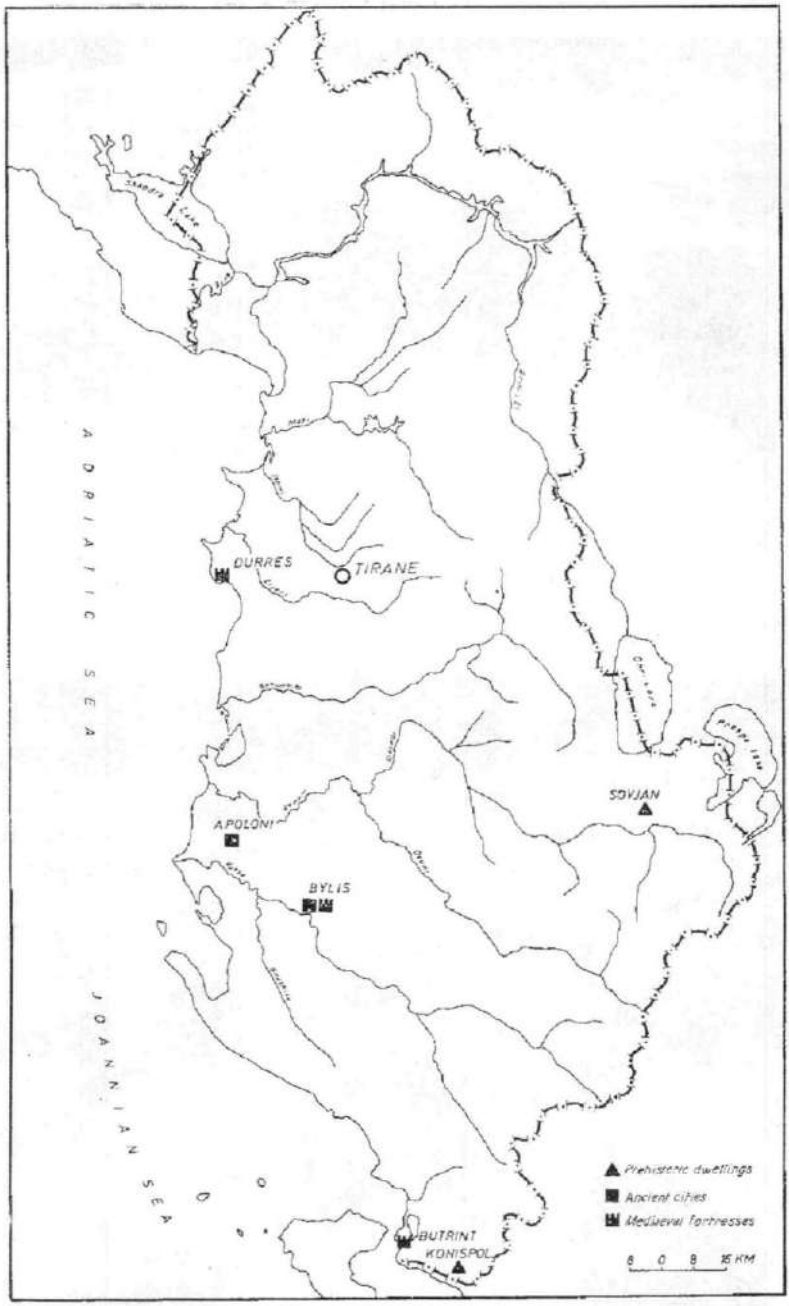

ADRIATIC SEA
IONIAN SEA
DURRES
TIRANE
APOLONI
BYLIS
SOVJAN
BUTRINT
KONISPOL
Prehistoric dwellings
Ancient cities
Mediaeval fortresses
8 0 8 16 KM

**Fig. 1**

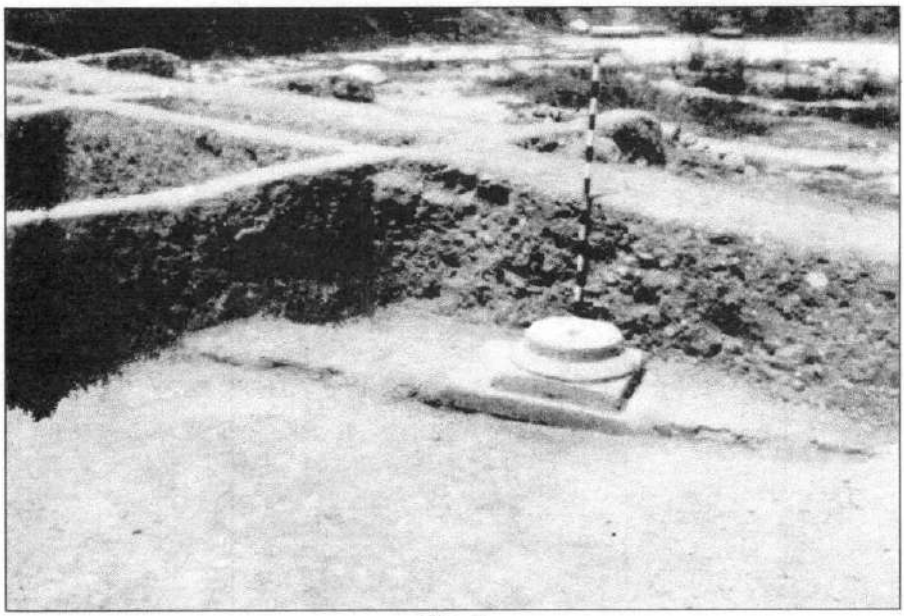


Fig. 2

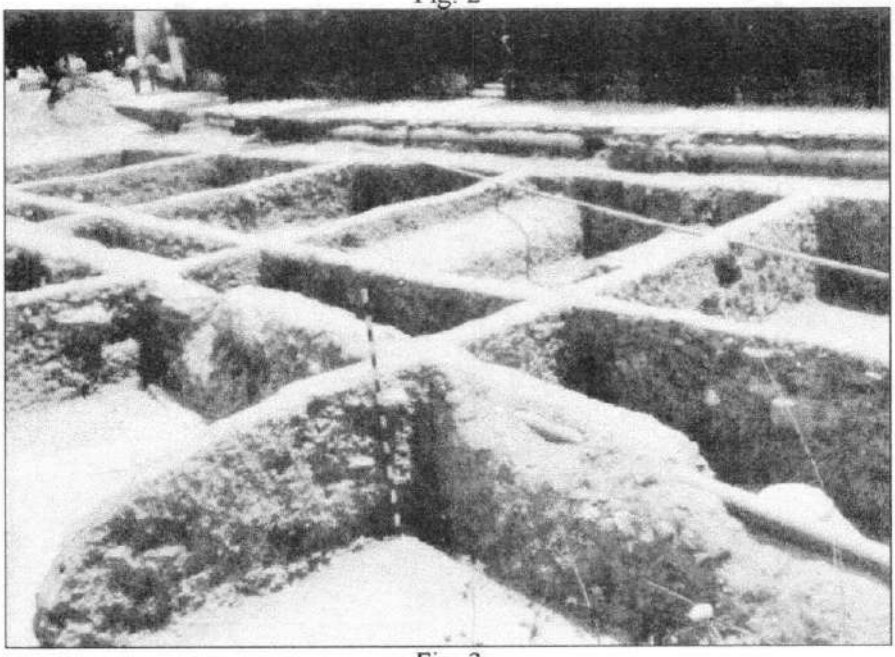


Fig. 3



Fig. 4



Fig. 5

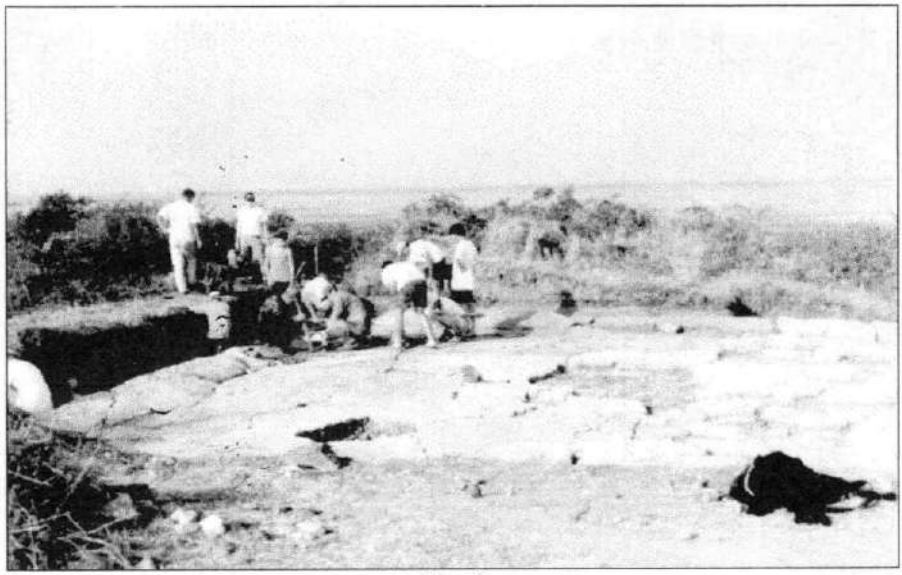


Fig. 6



Fig. 7

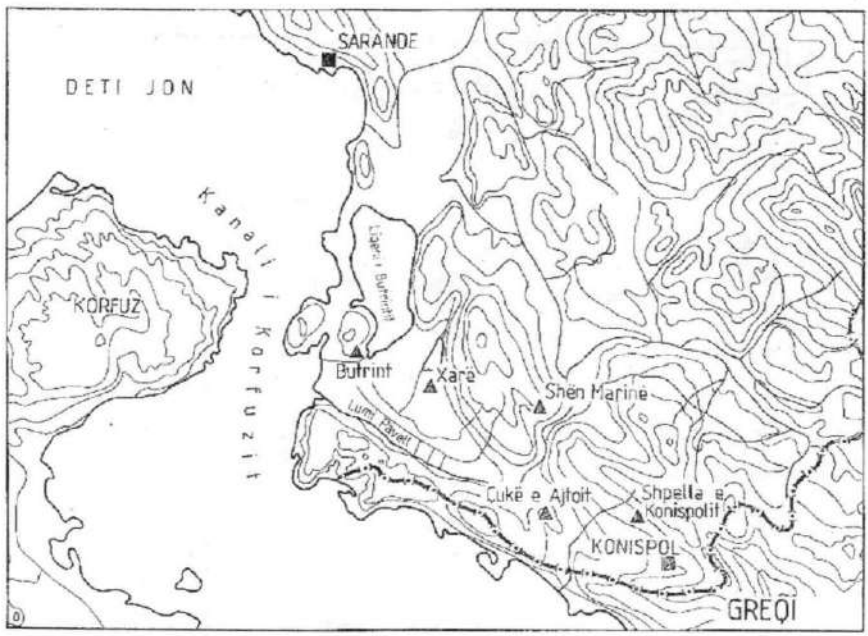

SARANDE
DETI JON
Kanali i Korfuzit
KORFUZ
Butrint
Xara
Shën Marine
Cukë e Ajtoit
Shpella e Konispolit
KONISPOL
GREQI

Fig. 8

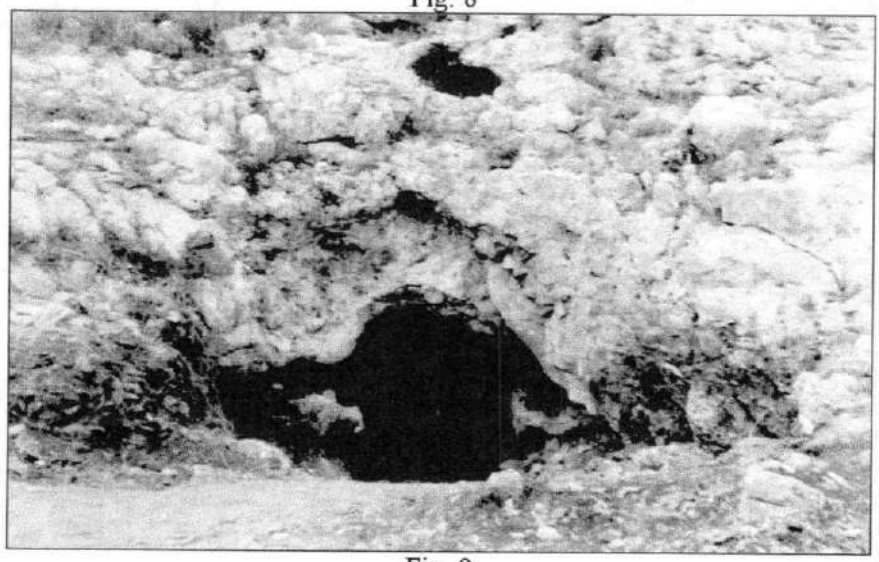


Fig. 9

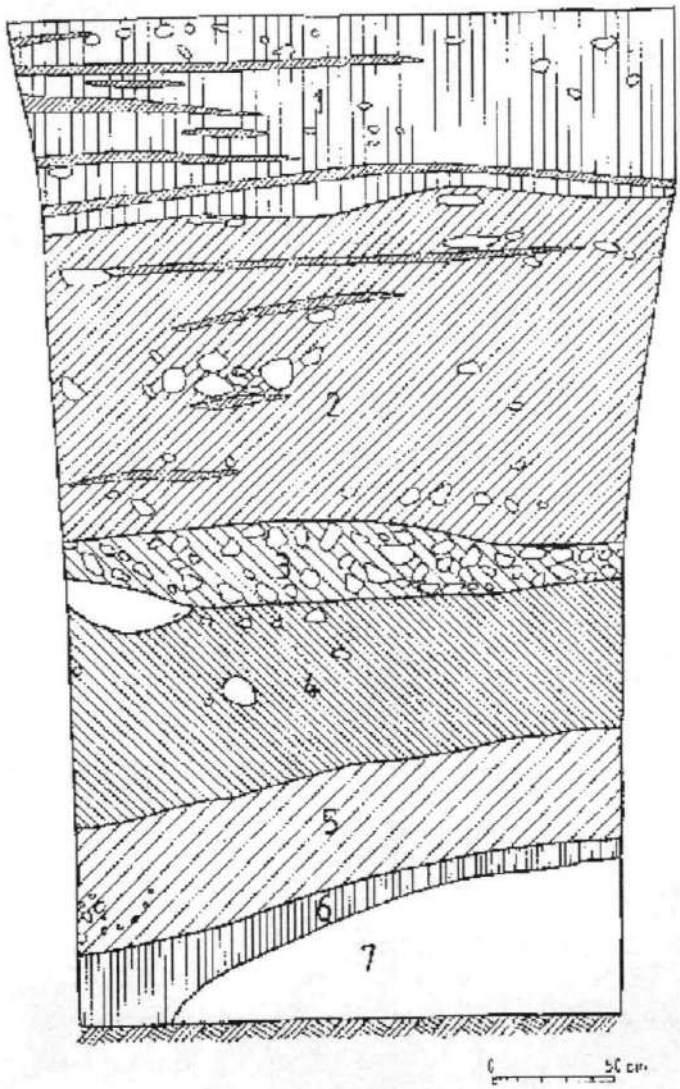



Fig. 10

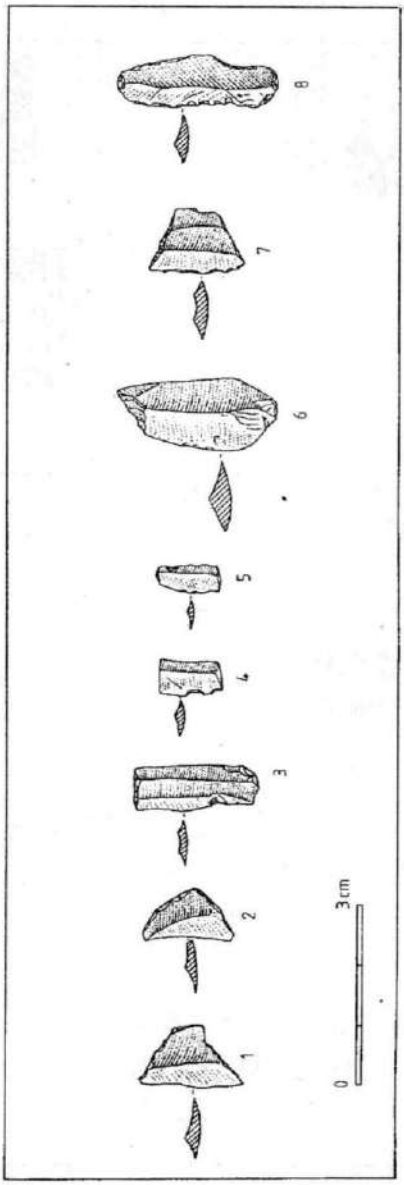



Fig. 11

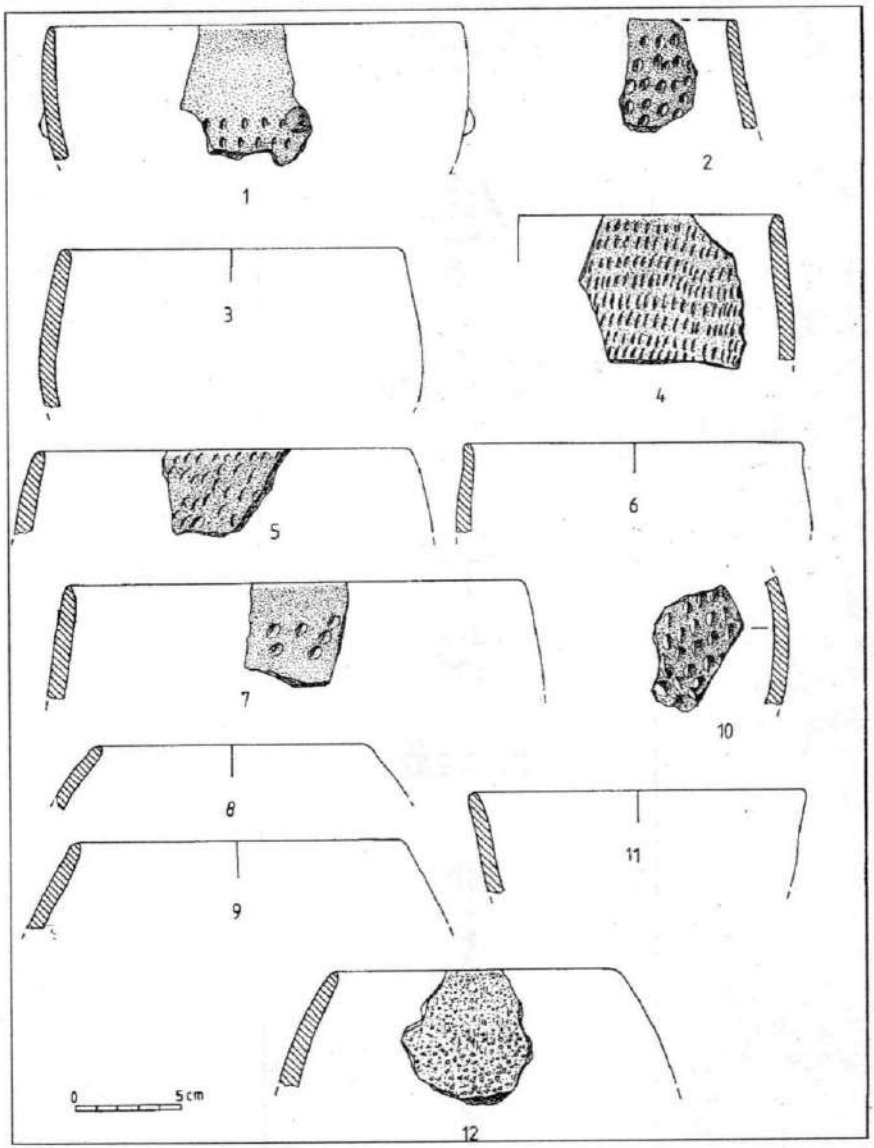



Fig. 12

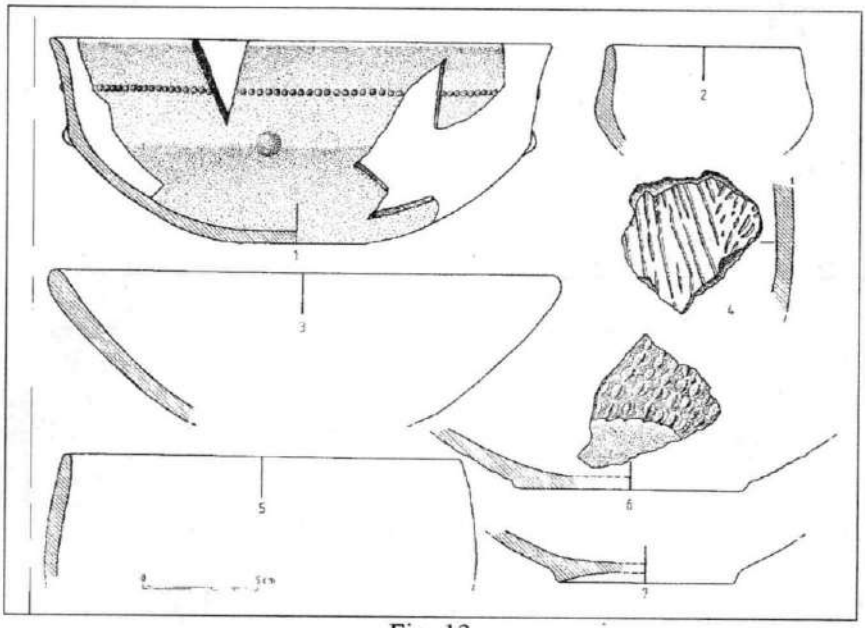


Fig. 13

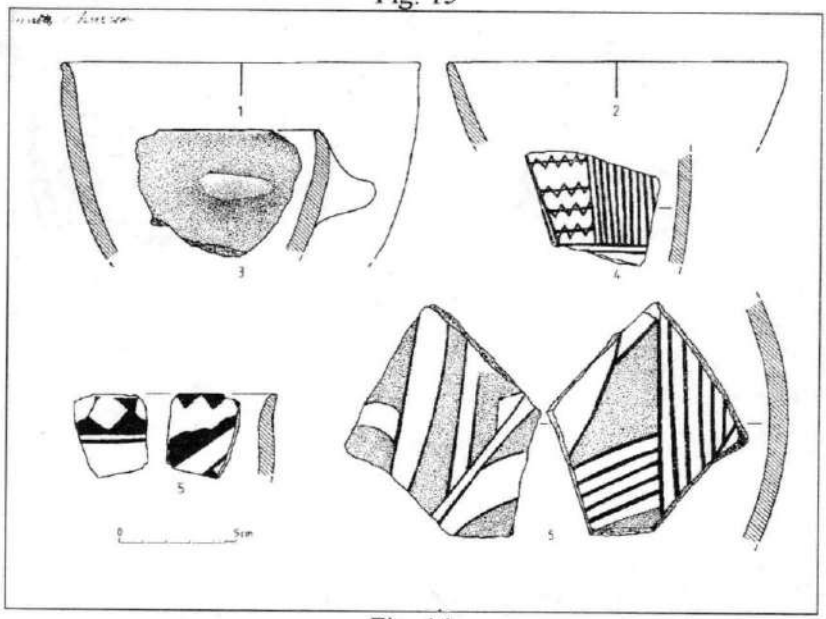


Fig. 14

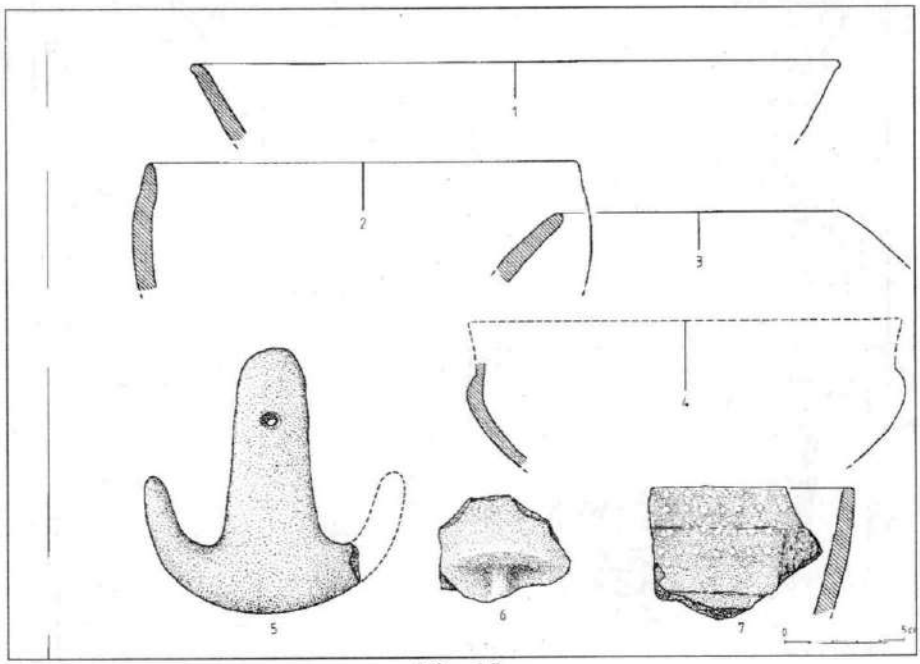



Fig. 15

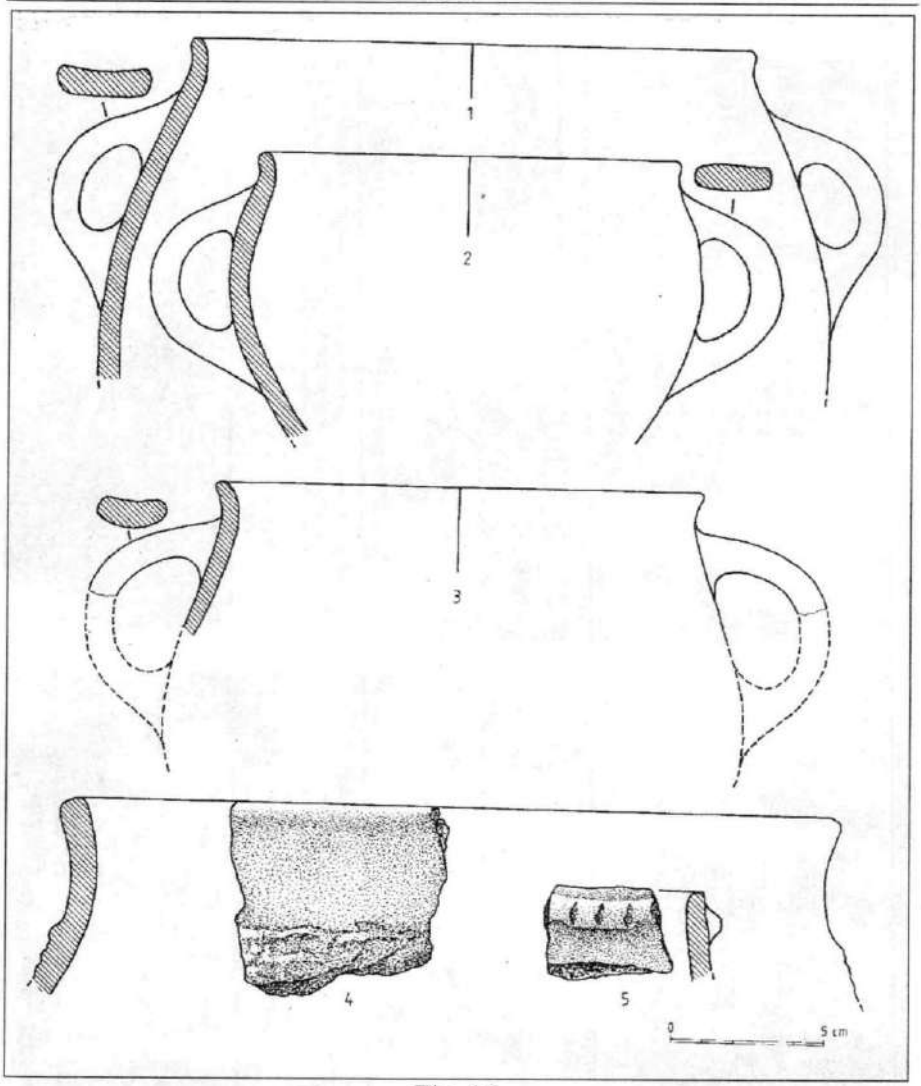



Fig. 16

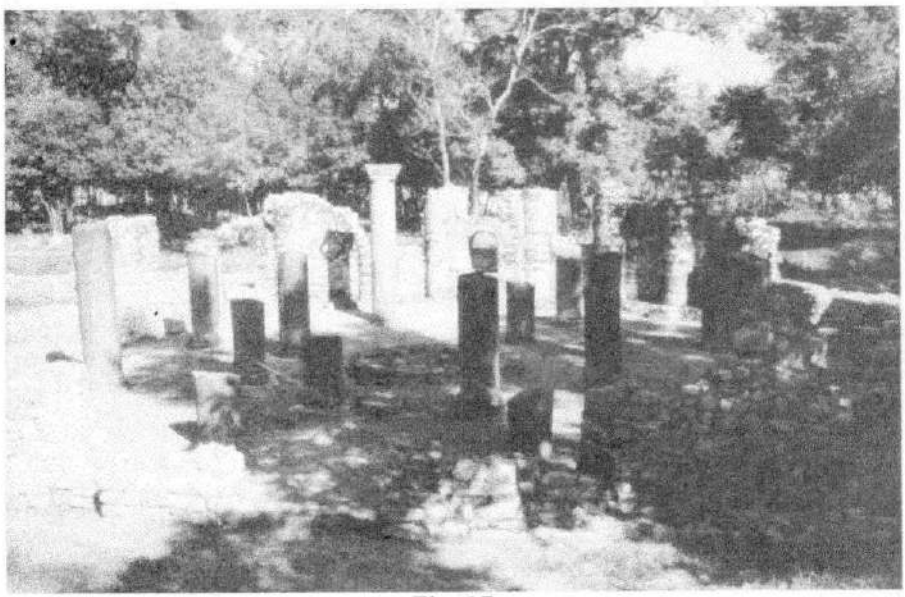


Fig. 17



Fig. 18

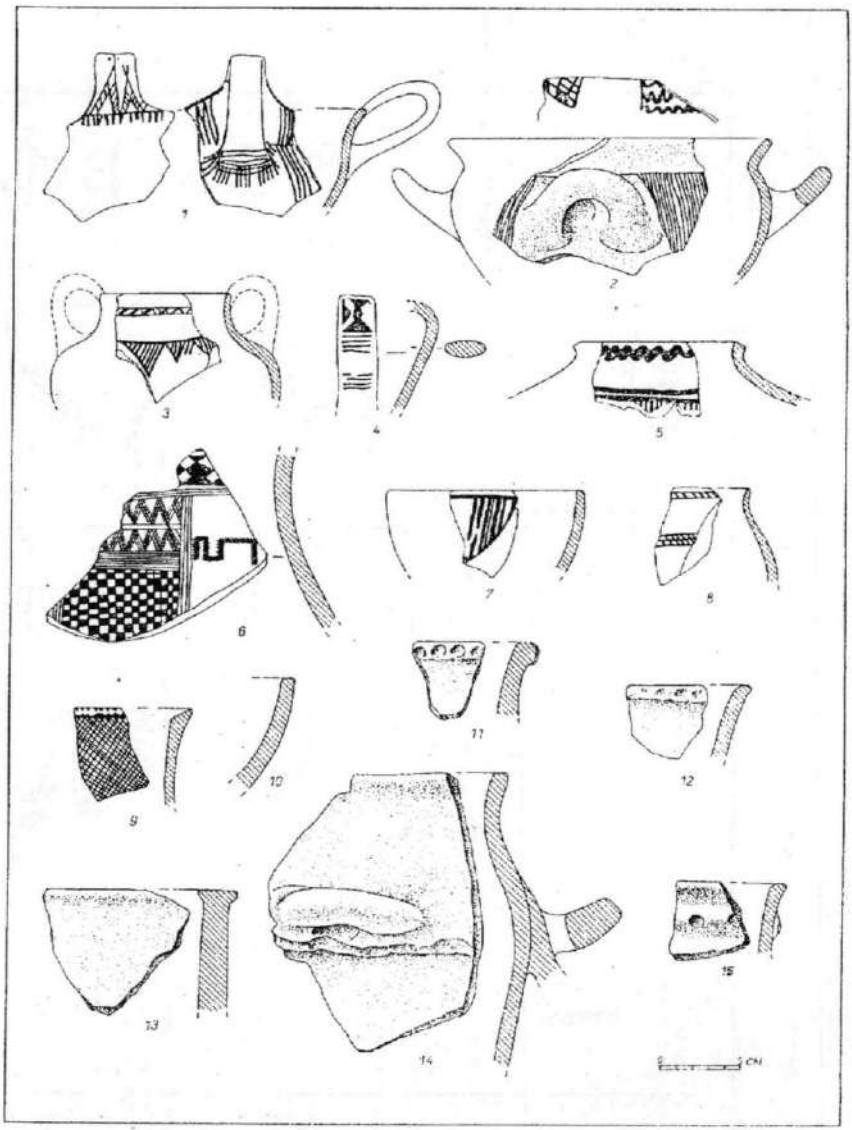


Fig. 19

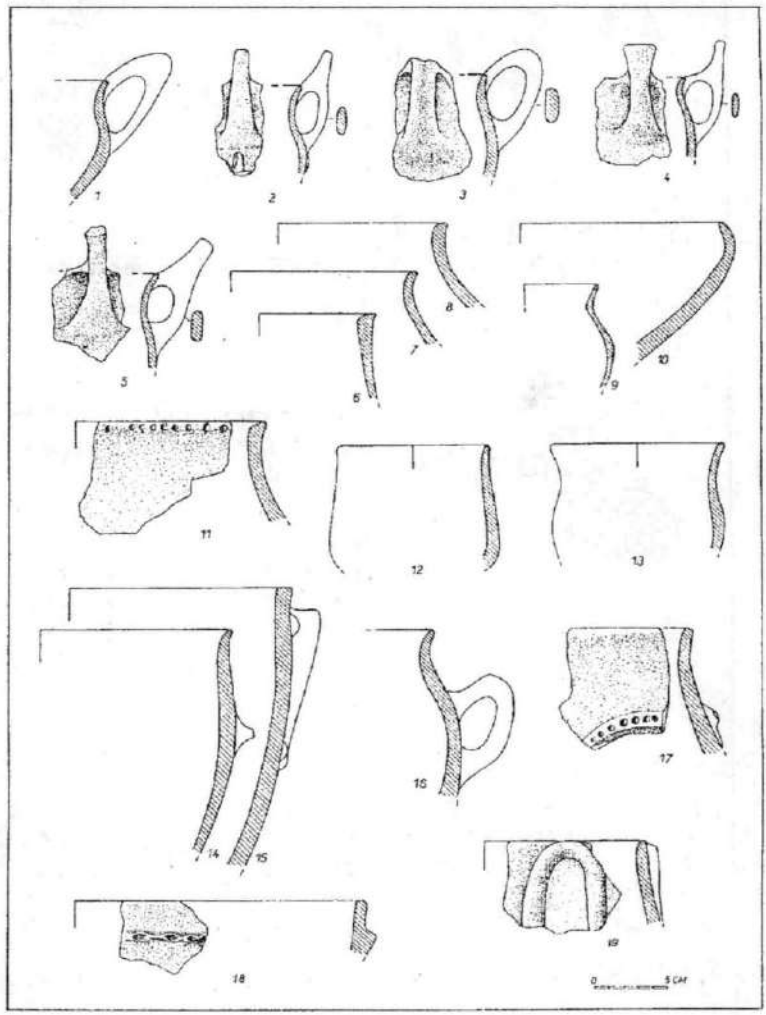


Fig. 20

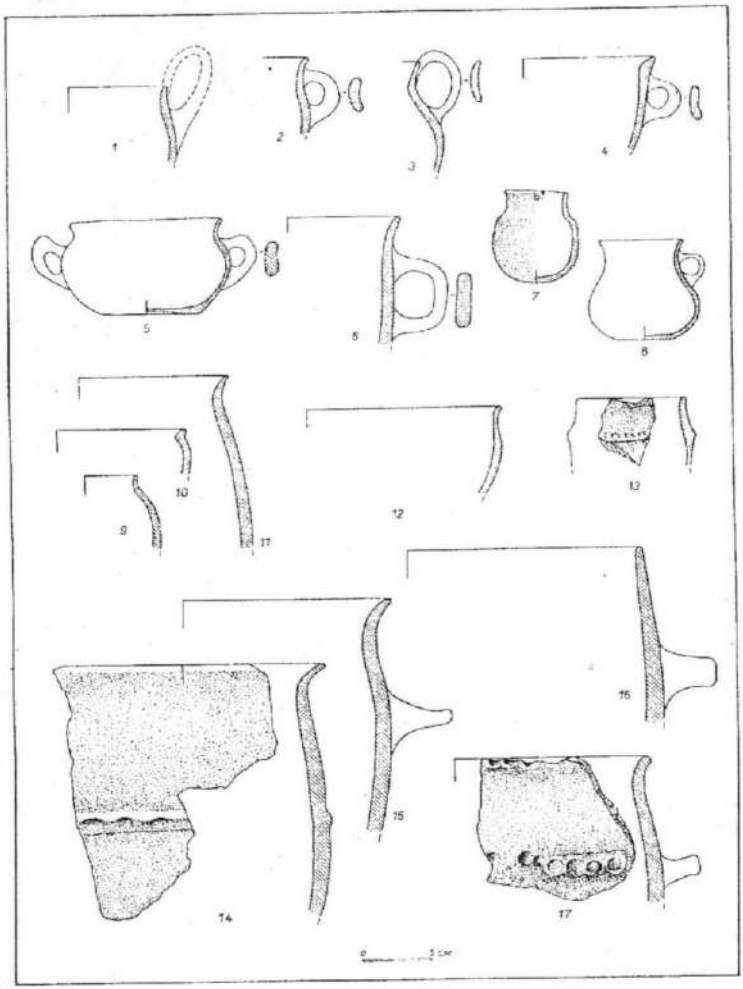


Fig. 21

*Les illustrations ont été réalisées par Ilir Zaloshnja.

**Pëllumb XHUFI**

# DIONYSOS LE PHILOSOPHE ET L'INSURRECTION DE LA BASSE ALBANIE DE 1611

L'insurrection de Dionysos le Philosophe (ou Skylosophe) de 1611 est, quant à ses résultats et implications, l'un des mouvements de libération les plus importants du XII[e] siècle dans tous les Balkans Occidentaux. Malheureusement, l'historiographie albanaise ne s'en est pas du tout occupée, alors que dès le siècle passé, cette insurrection est devenue un objet d'études pour l'historiographie grecque. Il faut dire que les auteurs grecs ne sont pas, tous, du même avis en ce qui concerne cet événement. Ainsi, des auteurs déjà classiques tels que Paparrigopoulos[1] et Vakalopoulos[2] se contentent d'en parler seulement en passant. D'autres, comme Aravantinos[3] et Sathas[4], se sont rendu compte, paraît-il, dès le XIX[e] siècle, de son importance et ils se sont pressés de la considérer *à priori* comme un événement qui concerne l'histoire de la nation grecque. La définition de "national" de ce mouvement inquiète d'autant plus les auteurs grecs contemporains, St. Papadopoulos[5], avant tout, qui s'est consacré particulièrement à l'histoire de l'Epire durant les siècles de la "turcocratie". Mais, il faut dire dès le début qu'il n'a pas été facile de faire apparaître grecs cette insurrection et les insurgés. Les auteurs ci-dessus ont dû ignorer consciemment les données qu'en offre la

---

[1] K. Paparrigopoullos, *Istoria tou hellenikou ethnous*, vol. V (6[e] édition.), Athènes, 1932, p. 182.

[2] A. Vakalopoulos, *Nea hellenike historia* (1204-1985), Thessalonica, 1990, p. 117-118.

[3] P. Aravantinos, *Chronographeia tes Epeirou*, vol. I, Athènes, 1856, p. 220 et suivant.

[4] K. Sathas, *Tourkokratoumene Hellas. Istorikon Dokimion* (1453-1821), Athènes, 1869, p. 211.

[5] St. Papadhopoulos, *Istoria tou hellenikou ethnous*, vol. I, Athènes, 1974, p. 324-333; Même auteur, *Apeleutherotikoi agones ton Hellenon epi Turkokratias*, tom. I (1453-1669), Thessalonica, 1982, p.91-95. Voir aussi: D. Sarros, *Maksimou jeromonachou tou Peloponnesiou Logos Steliteutikos kata Dinisiou tou epiklethentos Skylosophou*, "Epeirotika Chronika", nr. 3, 1928, p. 247 et suivant.

documentation historique. A notre savoir, l'éditeur connu de la documentation vénitienne, K. Mertzios[6], ainsi que l'auteur "mineur", G. Zoïdes[7], font exception à un certain point à une telle position, déterminée par des intérêts extra-scientifiques.

L'insurrection anti-ottomane de 1611, dirigée par Dionysos le Philosophe, n'est qu'effleurée par les historiens non grecs qui ont traité l'histoire de l'Empire ottoman ou des peuples des Balkans. Ainsi, J. Hammer[8] se limite à mentionner l'événement dans le cadre de son ouvrage monumental sur l'Empire ottoman. L'auteur contemporain allemand P. Bartl[9] de sa part, bien que traitant comme sujet à part les insurrections anti-ottomanes des peuples des Balkans Occidentales des XVI[e] et XVII[e] siècles, donne plus d'importance aux implications extérieures de cette insurrection qu'à ses développements et à ses effets intérieurs.

La chronique de l'insurrection anti-ottomane de 1611 et des événements qui l'ont précédée et suivie se reconstitue sur la base des deux groupements importants des documents: les sources grecques d'origine ecclésiastique et les sources occidentales composées de documents, lettres et rapports des représentants et des agents vénitiens, napolitains ou papaux.

Il n'y a pas de doute que la présentation la plus synthétique de l'insurrection depuis le moment où elle éclate et jusqu'à sa répression, accompagnée aussi de considérations sur ses conséquences, est donnée par la chronique intitulée "L'insurrection de Dionysos dit le Skylosoph et la déportation des chrétiens de la citadelle"[10]. L'un des éditeurs de la chronique, D. Sarros, est d'avis que son auteur doit être l'évêque grec, Maxime de

---

[6] K. Mertzios, *Epanastasis Dionisiou tou Philosophou*, "Epeirotika Chronika", nr. 13, 1938.

[7] G. Zoides, *Oi hellenes kai oi vorioi gitones. Istorikoi desmoi*, 1957 (sans le nom du lieu de la parution), p. 20-21. Il faut noter que deux chercheurs grecs connus, M. Laskaris et L. Vranoussi, ont travaillé pour la préparation d'une monographie sur l'insurrection de Dionysos le Philosophe. Mais leur ouvrage n'a jamais vu le jour de la parution. Cf. J. M. Floristan, *Fuentes para la politica oriental de los Austrias. La documentacion griega del Archivo de Simancas* (1571-1621), vol. I, 1988, p. X.

[8] J. von Hammer, *Geschichte des Osmanischen Reiches*, 4. Band (1574-1623), Pest 1829, p. 441.

[9] P. Bartl, *Der Westbalkan zwischen Monarchie und osmanischen Reich*. Albanische Forschungen 14, Wiesbaden, 1974, p. 146-153.

[10] Publiée par: F. Pouqueville, *Voyage dans la Grèce*, vol V, Paris, 1820, p. 282-290; K. Sathas, *Turkocratoumene Hellas ...*, p. 211-214; D. Sarros, *op. cit.* "Epeirotika Chronika", nr. 3, 1928, p/ 180 et suivant; A. Aravantinos, *op. cit.* 5 I, p. 220 et suivant. Nous nous référons à l'édition de Sathas.

Péloponnèse, lequel durant le déroulement des événements se trouvait à Ioannina et s'est déclaré ouvertement ennemi juré de l'évêque insurgé Dionysos[11]. Ce n'est que quelques jours après la répression de l'insurrection et l'exécution de son dirigeant Dionysos, que Maxime a écrit le soi-disant "Logos steliteutikos" (Le discours stigmatisant), où il s'efforce de ternir la figure de son adversaire[12]. Ce document a une valeur unique non tant pour l'éclaircissement du déroulement de l'insurrection, comme c'était le cas de la chronique susdite, que pour le fait qu'il témoigne clairement de l'esquisse de deux attitudes opposées au sein du haut clergé orthodoxe de l'Epire. Comme on va voir plus loin, ce n'est pas par hasard que de telles attitudes divergentes correspondaient à des appartenances ethniques différentes du clergé en question.

Très importantes doivent être deux lettres écrites à Ioannina en 1614 par le même Maxime Péloponnèse et adressées respectivement à l'évêque de Drinopolis (Gjirokastra), Mathieu, et aux notables de la ville d'Arta[13]. Malheureusement, celui qui fait connaître l'existence de ces lettres, Papadopoulos, se suffit de donner une information générale sur leur contenu et tout au plus de reproduire seulement quelque passage fragmenté [14]. C'est lui même qui, vu l'importance extraordinaire, parle en faveur de la publication intégrale des deux lettres de l'évêque Maxime, une publication qu'il promet faire dans une autre occasion, et qu'il n'a pas faite, à notre savoir[15]. Il y a bien des raisons de croire que l'auteur Kr. Papadopoulos, autrement l'archevêque d'Athènes et de toute la Grèce, ait hésité de publier en intégral les lettres en question, dont lui-même avait fait tant de publicité, car elles contiennent des données, lesquelles, à juger le petit fragment publié par lui, démasquent le rôle du clergé grec dans l'insurrection de 1611[16].

---

[11] Attenagoras, *Dionysios o philosophos*, "Epirotika Chronika", nr. 6,1931,p.10-11.

[12] D. Sarros, *op. cit.*, "Epirotika Chronika", nr. 3, 1928, p. 188-210.

[13] Les lettres sont conservées dans le codex numéro 184 du monastère de Philothée dans le mont Athos. Leur existence devient connue pour la première fois par Sp. Lambros, *Catalogue of the greek manuscripts on Mount Athos*, vol. I, Cambridge, 1895, nr. 1948. Voir aussi:M. Sarros, *Maksimou Peloponnesiou apokrisis pros tous filomatheis Artes*, "Epirotika Chronika", nr. 12, 1937, p. 252-253.

[14] Chr. Papadhopoulos, *O Larisses-Trikkes Dinysios II Philosophos o hleuastikos epikletheis* "Skylosophos", "Epirotika Chronika", nr. 8, 1933, p. 182.

[15] *Ibid.*, p. 155.

[16] Il faut ajouter que la deuxième lettre de Maxime adressée aux notables d'Arta, est déjà publiée par M. Sarros, "Epirotika Chronika", nr. 12, 1937.

Quelque donnée sur l'ancienne activité "révolutionnaire" de l'évêque Dionysos le Philosophe, lorsqu'il était archevêque à Larissa, concrètement sur son rôle dans l'insurrection de Thessalie de l'hiver de 1600-1601 est donnée dans l'Akolytie du néo-martyre Séraphin, rédigée en 1740[17], ainsi qu'un nombre restreint d'inscriptions collectées par N. Bees dans les manuscrits du Mont Saint[18].

Très important, en ce qui concerne le déroulement de l'insurrection de 1611, ses motifs, ses forces principales et ses dirigeants, leurs liens avec les puissances européennes ainsi que les détails de la répression de cette insurrection et de l'exécution de ses principaux dirigeants, est le groupe des sources occidentales[19]. En tant que matériels destinés à des buts proprement informatifs, les documents en question ont un caractère spontané et se caractérisent d'un haut degré d'objectivité et de crédibilité. Dans plus d'une fois, ils offrent une information exclusive en jetant de la lumière sur des événements et des situations qui, autrement, seraient demeurés inconnus et inexplicables.

*

* *

L'insurrection anti-ottomane de Çamëria de 1611 avait eu un prélude puissant, comme nous venons de dire, en 1601, lorsque Dionysos le Philosophe, alors archevêque (de la métropole) de Larissa et de Trikkala en Thessalie, a inspiré et dirigé une rébellion des habitants de son diocèse contre l'administration ottomane[20]. Les données concernant cette première insurrection de Dionysos sont trop laconiques. Nous savons toutefois que

---

[17] K. Sathas, *Tourkokratoumene Hellas* ..., p. 215-219.

[18] N. Bees, *Neai eideseis peri tou ethnomartyros Serapheim*, "Praktika Akademias Athenon", nr. 19, 1944, p. 124-136.

[19] Les documents vénitiens sont publiés par K. Mertzios, *art. cit.*, "Epeirotika Chronika", nr. 13, 1938, p. 83-90. Malheureusement les documents y sont publiés seulement dans la traduction grecque. Les autres données, nous les avons tirées d'une publication peu connue mais très importante: *Bausteine zur Geschichte Pargas*, Heinrich Mercy Sohn Verlag, Prague, 1907, p. 173-183. Concernant les documents de la Papauté, de Naples et d'Espagne, voir: St. Papadhopoulos, *Anekdota eggrapha tou archiou tou Vatikanou anapheromena sta Epanastatika kinemata tou Dionisiou tou Skylosophou*, Thessalonique, 1968; P. Bartl, *Westbalkan* ..., p. 146-153, 232-240. J. M. Floristan, *Fuentes para la politica oriental de los Austrias. La documentation griega del Archivo de Simancas* (1571-1621), Leon, 1988, vol. I, p. 7-13, 33-34, 72-76, 98-103; vol.II, p. 449, 462, 490.

[20] K. Sathas, *Tourkokratoumene Hellas* ..., p. 215-219; D. Sarros, *Maksimou Peloponnesiou* ..., p. 179; N. Bees, *Neai eideseis* ..., p. 130 et suivant; St. Papadhopoulos, *Istoria tou hellenikou ethnous* ..., I, p. 326 et suivant.

l'insurrection a échoué et que deux des collaborateurs de Dionysos, l'évêque Séraphin de Phanar et le moine Pacôme ont été capturés par les Turcs et exécutés sur place[21]. Recherché par les Turcs et condamné par le Patriarcat grec de Constantinople, Dionysos rejoint l'Italie, où durant des années de suite il s'est efforcé de s'assurer le soutien et l'aide matérielle de la Papauté et des puissances de l'Occident dans la lutte contre les occupants ottomans[22]. Vers 1604, Dionysos, déjà adepte du Pape de Rome, s'est retourné de l'Europe et s'est installé dans le monastère de Saint-Démétrios de Dihoune se trouvant dans la rue Paramithie - Ioannina, entre les villages Kérassove et Radovisht[23]. Les sources affirment que "Dionysos avait été même auparavant" dans ce monastère, ce qui nous emmène à croire que c'est là que le futur insurgé aurait reçu ses premières leçons et aurait commencé sa carrière ecclésiastique[24]. Le fait est que, tout comme dans toute la région de Paramithie, qui aurait été certes son lieu de naissance, même dans le monastère en question, Dionysos jouissait de l'autorité indiscutable d'un prophète. Ce n'est pas par hasard que le monastère de Saint - Démétrios avec ses moines a été devenu le foyer d'où l'insurrection a éclaté pour s'étendre ensuite dans toute la région de Paramithie à Ioannina[25].

Cette insurrection a commencé les premiers jours du septembre 1611 et a atteint son comble les 10 et 11 septembre[26]. Comme on vient de dire plus haut, son point de départ était la contrée de Paramithie et la région montagneuse de Souli, d'où, selon les sources, presque 70 villages étaient soulevés[27]. Les insurgés ont reconnu à l'unanimité comme leur dirigeant l'agitateur et l'organisateur infatigable de la lutte pour la liberté dans ces régions, l'ancien archevêque de Larissa, Dionysos, qu'ils ont acclamé comme

---

[21] S. Papadhopoulos, *Anekdota egrapha Vatikanou* ..., p. 14; K. Sathas, *Tourkokratoumene Hellas*..., p. 216-219.

[22] St. Papadhopoulos, Apeleutherotikoi agones ton Hellenon ..., p. 93; P. Bartl, Westbalkan... ,p. 149.

[23] K. Sathas, *Tourkokratoumene Hellas* ..., p. 212; P.Bartl, *Westbalkan* ..., p. 153. Cet auteur place par erreur le monastère de Saint - Démétrios dans la région de Pinde où se trouvait de même un village du nom de Kérassove.

[24] Chr. Papadhopoulos, *O Larisses-Trikkes Dionysion Philosophos*..., "Epeirotika Chronika", nr. 8, 1933, p. 158.

[25] K. Sathas, *Tourkokratoumene Hellas* ...p. 212; D. Sarros, *Maksimou Peloponnesiou Logos steliteutikos* ..., p. 208; Chr. Papadhopoulos, *O Larisses-Trikkes*..., p. 180.

[26] St. Papadhopoulos, *Apeleutherotikoi agones*... p. 94.

[27] K. Mertzios, "Epeirotika Chronika", nr. 13, 1938, p. 86; Chr. Soules, *Megale Hellenike Enkyklopedia* "Pyrsos", vol. 9, Athènes, 1929, p. 406.

leur "roi"[28]. Avec Dionysos, surnommé le "philosophe" par le peuple qui l'adorait, à la tête du mouvement, s'étaient mis aussi d'autres hommes de Ioannina, comme Llambro, secrétaire du gouverneur de Ioannina Osman Pacha ou bien un autre employé chrétien nommé Deligeorges[29]. Les rapports des agents vénitiens parlent de plus de 700-800 et jusqu'à 1100 participants dans l'insurrection[30]. Voire, un rapport du bailli de Corfou adressé au Sénat de Venise, du 13 septembre 1611, préparé au comble des événements, informe que le nombre des insurgés était arrivé à 3000 personnes[31]. Quoiqu'il en soit, les sources convergent toutes en soulignant le caractère massif populaire de cette insurrection. Mais, suivons son déroulement parmi les lignes de la chronique grecque dont nous avons dit qu'elle constitue la première source d'information là-dessus:

"Dionysos le Mauvais, indigne de l'habit qu'il portait s'en était allé de honte et de peur de ces pays-là en direction de l'Italie. Mais, après être resté quelque temps dans les villes de là-bas, il est revenu pour notre malheur dans ces pays-ci et s'est installé dans le monastère de Saint-Démétrios qui se situe entre les villages Kérassove et Radovicht, où il avait vécu même avant. Il y reste assez longtemps jusqu'à sa descente à Ioannina, où il avait des amis et lorsqu'il a remarqué qu'il y avait seulement peu de Turcs et ceux-ci vivaient hors du château, il a fait un plan néfaste pour cette ville. Ensemble avec un ami à lui du nom de Tagan (?) et d'autres connaissances il a fait connaître son plan prétendant qu'à travers l'astrologie il avait découvert qu'il deviendrait libérateur non seulement de Ioannina mais aussi des autres villes, et qu'il entrerait d'ailleurs jusqu'à Constantinople, où il serait proclamé empereur. Après cela, il a traversé les alentours de Ioannina, le monastère susmentionné ainsi que d'autres lieux, tenant le barillet sur les épaules et attirant derrière lui des laboureurs, des bergers, des vachers et autres paysans non entraînés et sans expérience en affaires militaires. Ceux-ci, allant d'un village à l'autre, ont fait beaucoup de saccages et un jour, réunis, ils ont attaqué à l'improviste Turcogranitsa et Zaravoussa, deux villages se trouvant à quelque deux heures du monastère en question et, comme ils ont pris à l'improviste les Turcs qui y résidaient, ils les ont tous

---

[28] K. Mertzios, *op. cit.*, "Epeirotika Chronika", nr. 13, 1938, p. 86; D. Sarros, *op. cit.*, "Epeirotika Chronika", nr. 3, 1928, p. 198.

[29] Voir les rapports des agents vénitiens Jean Pétris et Jean Simon de 10 et 18 octobre 1611, dans K. Mertzios, *op. cit.* "Epeirotika Chronika", nr. 13, 1938, p. 84, 86; St. Papadhopoulos, *Apeleutherotikoi agones*... p. 94. A propos de moins de mille insurgés (ellatois ton hilion) parle aussi Maxime de Péloponnèse, voir: D. Sarros, *op. cit.*, "Epeirotika Chronika", nr.3, 1928, p. 200.

[30] K. Mertzios, *op. cit.*, "Epeirotika Chronika", nr. 13, p. 84, 86.

[31] *Ibid.*, p. 83.

égorgés et ils ont ravagé les villages en question. Ensuite, le 10 septembre de la même année sous le commandement du moine[32], ils ont attaqué Ioannina. Dès qu'ils sont entrés en ville ils ont mis le feu au château fort du pacha de l'époque, Osman. Le pacha et sa femme ont sauté par la fenêtre et ils ont pu s'enfuir déshabillés à travers la nuit et de la sorte ils se sont sauvés. La déplorable armée des laboureurs commandée par le pseudo-astrologue, criait: "Ait pitié de nous, Dieu!" et "*haraç* (tribut), *haraçopull* et *anazhulopull*" faisant allusion à la nouvelle taxe imposée par les Turcs quelques jours auparavant"[33]

Comme il se voit bien de ces premières lignes de la chronique le soulèvement avait tous les traits d'un mouvement de masses: les slogans de la libération ainsi que ceux de l'affranchissement des taxes et des méfaits du pouvoir ottoman ne pouvaient pas ne pas trouver un large écho dans un terrain albanais comme ce l'était à l'époque et que depuis des années c'était engagé dans un mouvement incessant contre l'occupant ottoman.

Mais, il va de soi que l'insurrection en question présentait aussi les défauts et les faiblesses qui caractérisaient de tels mouvements: elle était mal organisée et surtout mal armée. Suivant le rapport de l'informateur vénitien Jean Simon, seulement 40 des insurgés étaient armés d'arquebuses, 100 d'épée et 80 de lances[34]: les autres avaient seulement des bâtons et rarement quelqu'un un arc[35].

En tout cas l'enthousiasme et la supériorité ont assuré aux insurgés l'avantage de l'initiative même dans la ville de Ioannina. Les insurgés ont réussi à mettre en déroute les forces de la garnison de la ville ensemble avec le pacha, en plus, avant de mettre le feu à ses châteaux forts, ils se sont aussi emparés de la somme de 50000 écus prélevés comme taxe à la population et que l'on enverrait à Istanbul[36]. Cette information est fournie par le rapport susmentionné de Jean Simon. De son côté la chronique se poursuit en affirmant que dans Ioannina abandonnée des forces d'Osman Pacha et du sandjakbey même, les insurgés n'ont pu attraper que deux personnes de

---

[32] La chronique est exacte lorsqu'elle se sert du mot "moine" pour qualifier le chef de l'insurrection, Dionysos. En effet, le Patriarcat de Constantinople l'avait destitué du poste de l'archevêque de Larissa dès le 15 mai 1601, tout de suite après l'oppression de l'insurrection anti-ottomane de Thessalie, dirigée par Dionysos. Voir: "Ekklesiastike Aletheia", l'an II, Konstantinoupoli, 1882, p. 780; D. Sarros, *op. cit.*, "Epeirotika Chronika", nr.3, 1928, p. 178.

[33] K. Sathas, *Tourkokratoumene Hellas* ...p. 212, 213.

[34] K. Mertzios, *Op. cit.*, "Epeirotika Chronika", nr. 13, 1938, p. 86.

[35] K. Sathas, *Tourkokratoumene Hellas* ...p. 213; K. Mertzios, *op. cit.*, "Epeirotika Chronika", nr.13, 1938, p. 84, 87.

[36] K. Mertzios, *Ibid,* p. 87..

l'escorte d'Osman Pacha qu'ils ont exécutées sur place. Quatre autres ont été brûlés vifs ensemble avec le sérail du pacha[37]. Informé sur la véritable force des insurgés à l'aube du dimanche, le 10 décembre, le sandjakbey de Ioannina, à la tête d'une troupe de chevaliers, est entré en ville et a passé à l'épée nombre de rebelles désarmés et pris à l'improviste de même que beaucoup d'autres personnes qui n'avaient rien à voir avec l'insurrection. C'était le dimanche du marché et dans la ville, avaient commencé à entrer les premières foules des paysans des zones environnantes[38]. Apparemment quelque 200 insurgés ont été brûlés vifs sur l'ordre du pacha courroucé[39]. Pour un instant il s'est imaginé égorger tous les chrétiens vivant dans le château, mais un tel massacre n'a pas été approuvé par la majorité des gens d'Osman Pacha. Ainsi, les chrétiens, qui ne savaient pas à quel danger ils couraient, se sont échappés au massacre[40]. Mais ils ont perdu à jamais les privilèges dont ils avaient joui jusqu'à ce temps-là (le chroniqueur parle sans doute de privilèges reconnus aux habitants de Ioannina depuis 1431 par Sinan Pacha)[41] En plus, les chrétiens de Ioannina ont été obligés à abandonner le château et à se loger dans de petites maisons, construites à la hâte hors de l'enceinte, en tombant dans une situation humble et méprisable[42]. L'auteur de la chronique se souvient avec beaucoup de mélancolie que jusque là, bien que sous la domination turque, les chrétiens de Ioannina avaient pu s'assurer l'hégémonie économique, voire celle politique jusqu'à un certain point: ils étaient propriétaires de timars[43], c'était eux qui décidaient et imposaient les taxes ainsi qu'ils contrôlaient le pouvoir militaire. Dans le château il y avait seulement une petite unité de soldats turcs auxquels on avait confié le canon du château. Même ceux-ci ne dormaient pas à l'intérieur du château. Donc, toutes ces attributions et ces droits qu'ils avaient après l'oppression de l'insurrection de 1611, les habitants de Ioannina les ont perdus, tombant dans la position de soumission des

[37] *Ibid*, p. 84.

[38] K. Sathas, Tourkokratoumene Hellas ...p. 213.

[39] K. Mertzios, *Op. cit.*, "Epeirotika Chronika", nr. 3, 1938, p. 85.

[40] K. Sathas, Tourkokratoumene Hellas ...p.213.

[41] Le privilège de Sinan Pacha sur Ioannina a été publié par: P. Aravantinos, *Chronographia tes Epeirou*, vol. II, Athènes 1857, p.315-317.

[42] En 1670 le voyageur turc Evlija Çelebi dit que les habitants du château de Ioannina étaient tous musulmans. Voir: Chr. Soules, *Taksidi tourkou periegetou*, "Epeirotika Grammata", Ioannina, 1944, p. 198.

[43] En effet beaucoup de chrétiens continuaient à être propriétaires de terres durant les XVI[e]-XIX[e] siècles, voir: G. Kurmantzes, *Apo te byzantine sten othomanike ţole (XV-XVIII aionas)*: "Epeiros. Praktika Diethnous Synedriou Istorias", 4-7 Septembriou 1985, Ioannina, 1987, p. 20-21.

valets[44]. D'ailleurs, comme il a été affirmé par le contemporain et l'adversaire de Dionysos, l'évêque Maxime de Péloponnèse, c'est immédiatement après l'oppression de l'insurrection qu'a commencé aussi l'islamisation en masse de la population de l'Epire[45]. Son information est très valable parce que non seulement elle pose une limite temporelle claire de l'extension du procès de l'islamisation (nous ne disons pas du commencement, car depuis avant le commencement de l'insurrection au moins deux villages, Zaravousta et Turcogranitsa, étaient déjà islamisés). En même temps il prouve que l'islamisation dans ces zones a été faite aussi par des formes violentes.

Une fin terrible a été réservée au chef de l'insurrection. Son dirigeant, l'évêque Dionysos a réussi à se cacher, au début dans une grotte, sous les murs du château de Ioannina là, où actuellement se dresse la mosquée d'Asllan Pacha et où jadis il y avait l'église de Saint-John Prodrome[46]. Concernant la prise de Dionysos, la chronique mentionnée et les autres sources archivistique de Venise donnent deux versions quelque peu différentes. Sur une référence claire à la Bible et au martyr de Jésus Christ, l'auteur de la chronique dit que l'archevêque a été découvert et remis à Osman Pacha par "les Juifs, ennemis du Christ". Ce sont eux qui ont exécuté aussi la funeste condamnation: l'évêque rebelle a été écorché vif, sa peau remplie de paille a été menée d'un village à l'autre et ensuite envoyée à Istanbul. Les autres insurgés capturés ont été pendus, écorchés ou brûlés vifs par les Juifs de Ioannina, lesquels avaient eux-mêmes imploré à Osman Pacha de leur réserver un tel "privilège"[47]. Au-delà de l'inspiration antisémite claire qui caractérise cette source, tout comme la littérature ecclésiastique grecque de cette période en général, le martyr de l'archevêque Dionysos et de ses collaborateurs est appuyé aussi par les sources vénitiennes[48]. Mais il faut ajouter que ces dernières, en ce qui concerne justement la découverte de l'endroit où était réfugié Dionysos et sa dénonciation auprès des Turcs ne rendent pas coupables les Juifs de Ioannina mais quelques habitants grecs du château, lesquels, redoutant les représailles annoncées par Osman Pacha montrent à celui-ci l'endroit où s'était réfugié l'archevêque rebelle[49]. Le rapport de l'agent vénitien Jean Simon, du 18 octobre 1611, relate aussi que, questionné tout juste avant son exécution par les autorités ottomanes sur les raisons de sa rébellion, Dionysos le Philosophe, "sans trembler de l'œil", a

---

[44] K. Sathas, Tourkokratoumene Hellas ...p. 214.

[45] D. Sarros, *op. cit.*, "Epeirotika Chronika", 1928, p. 203.

[46] K. Sathas, *Tourkokratoumene Hellas* ...p. 213; K. Mertzios, *op. cit.*, "Epeirotika Chronika", nr. 13, 1938, p. 85.

[47] K. Sathas, Tourkokratoumene Hellas ...p. 213.

[48] K. Mertzios, *op. cit.*, "Epeirotika Chronika", nr. 13, 1938, p. 85, 87.

[49] *Ibid.*, p. 87.

répondu que: "ce que j'ai fait, je l'ai fait pour libérer le peuple des souffrances et de la tyrannie des Turcs"[50]. Le même rapport explique que trois jours après l'exécution de Dionysos, c'est Déligeorges qui a été pris et brûlé vif sur la place de Ioannina[51] et le treizième jour après sa mort les Turcs ont pris dans son village Popov à Paramithie le troisième dirigeant aussi, Llambro, auquel on a coupé la langue et les oreilles et après l'avoir promené dans la ville, monté sur un âne, l'ont brûlé vif aux yeux de la foule terrifiée[52].

Le sort des trois dirigeants de l'insurrection a été réservé aussi à leurs 300 continuateurs dont les têtes ont été coupées et envoyées au Sultan à Istanbul[53]. Suivant un rapport vénitien du 27 septembre 1611, une partie des insurgés a été capturée parce qu'au moment de l'arrestation de l'évêque Dionysos, on a trouvé sur lui un carnet personnel avec les noms de ses principaux collaborateurs[54].

Une fois les feux de l'insurrection éteints dans la zone de Ioannina, le sandjakbey Osman Pacha s'est dirigé vers le foyer où le mouvement était né, à Paramithie. Son expédition punitive là est décrite par l'envoyé à Venise, Jean Pétris, lequel, le 27 septembre 1611, rapportait de Sayada ce qui suit:

"Le jeudi dernier le pacha est venu à Paramithie avec une armée importante. Ici il a tué et arrêté nombre de personnes parce que de ce pays ils étaient nombreux ceux qui avaient rejoint l'insurrection"[55].

Après l'oppression sanglante de l'insurrection de Dionysos le Philosophe nombre de participants, qui avaient pu se sauver, ont cherché refuge dans les îles d'Eptanèse qui à l'époque étaient sous l'administration de Venise[56]. Mais beaucoup d'autres se sont retirés dans les montagnes maintenant toujours sous tension l'administration ottomane[57].

---

[50] *Ibid.*

[51] *Ibid.*, p. 85, 87.

[52] *Ibid.*

[53] *Ibid.*, p. 88.

[54] *Ibid.*, p. 88.

[55] *Ibid.*, p. 85.

[56] K. Mertzios, *Op. cit.*, "Epeirotika Chronika", nr. 13, 1938, p. 84. Beaucoup d'insurgés ont réussi à se sauver dans les îles en face, bien que les autorités de Venise accueillirent de mauvaise grâce leur arrivée qui compromettait la paix avec le sultan et avec les commandants turcs de la terre ferme, lesquels avaient ouvertement demandé au bailli de Corfou de ne pas permettre héberger les insurgés dans les possessions vénitiennes à Parge ou dans les îles. En satisfaisant à ces demandes, le 17 septembre 1611, donc peu de jours après la répression de l'insurrection de Dionysos le Philosophe, le bailli vénitiens de Corfou recommandait au châtelain de Parga: "*Habbiamo inteso quanto V(ostra) S(ignoria) ci scrisse in*

L'histoire tragique de l'insurrection de Dionysos le Philosophe ne finit pas là. Presque une année après son oppression, le sort aurait réservé une fin terrible même à l'autre protagoniste de cette histoire, au sandjakbey Osman Pacha. Compatriote de l'archevêque Dionysos[58], Osman Pacha avait apparemment travaillé à installer un pouvoir personnel en Epire, en négligeant la Sublime Porte, laquelle a commencé à voir d'un mauvais œil son activité. Les malheurs du sandjakbey de Ioannina avaient commencé par sa mutation du poste de sandjakbey au poste inférieur du gouverneur de Paramithie[59]. Mais, c'est en février 1613 qu'arrive de Constantinople l'ordre de son arrestation. Les sandjakbeys de Vlora, de Delvina, de Ioannina et de Trikkala ont été désignés à exécuter le firman[60]. De toute façon, aidé par les

---

*proposito delle sollevatione seguita alla Giannina, sopra di che dovemo dirle e commetterle a star avertita a tutti i particolari, che possono seguire in questo importantissimo negotio e tenercene di giorno in giorno avisati. Di piu, le ordiniamo a non permettere in modo alcuno che i deliquenti (sic!) sia chi esser si voglia vengano a ricoverarsi et salvarsi in quel castello, ne meno in quei confini*". Voir: *Bausteine zur Geschichte Pargas,* Heinrich Mercy Sohn Verlag, Prag, 1907, p. 173.

[57] Le 18 octobre 1611, l'envoyé spécial du bailli de Corfou, Jean Simon, rapportait sur son rendez-vous avec Osman Pacha de Ioannina comme suit: "Le Pacha m'a dit qu'il était très dangereux de traverser les rues, à cause des insurrections dans ces pays-là... La plus grande partie des insurgés a été retiré dans les montagnes et ont pris position dans toutes les gorges et les passages des rues principales et lui (le pacha) n'est plus en mesure de recommander quelque voie sûre vers Salonique.", K. Mertzios, *art. cit.*. "Epeirotika Chronika", nr. 13, 1938, p. 86. Il semble qu'avec ces événements ait commencé la communauté avec une si riche histoire des montagnards albanais de Souli. Voir: B. Krapsites, *Istoria tes Paramithias,* Athènes, 1985, p. 25-27.

[58] P. Aravantinos, *Chronographeia tes Epeirou*, vol. I, p. 222.

[59] Dans les documents vénitiens de février-mars 1613 qui traitent l'épisode de la fuite d'Osman Pacha, on le mentionne toujours comme le pacha de Paramithie, alors qu'au poste du sandjakbey de Ioannina il y avait déjà une autre personne. Voir: *Bausteine zur Geschichte Pargas ...*, p. 174-183; I. Zamputi, *Dokumente të historisë së Shqipërisë për shek. XVI-XVII,* vol. III (1603-1621), Tirana 1989, p. 276-288. Une tendance à la rébellion a été démontrée aussi par les prédécesseurs d'Osman Pacha, Asllan Pacha et Ali Pacha, qui ont été destitués de leur poste. Voir: K. Mertzios, *To en Venetia kratikon Archeion*, "Epeirotika Chronika", nr. 15, 1940, p. 44.

[60] *Bausteine zur Geschichte Pargas*, p. 177, 181; I. Zamputi, *Dokumente,* III, p. 175-177.

autorités vénitiennes de Parga[61] et apparemment de son beau-père aussi Seit Bey, émir de Bastia[62], Osman Pacha a pu arriver sur une barque à Leucade, et de là, apparemment sûr de son innocence et du pardon du Sultan, il est allé à Istanbul pour donner des explications au padichah. Mais celui-ci, n'en étant pas convaincu, a donné l'ordre de couper la tête au pacha de Paramithie[63].

* * *

Le théâtre, où se sont déroulés les événements du septembre 1611, de Bastia et Sayadha, sur la côte, à Paramithie, à Souli et Ioannina où a été

---

[61] Comme il est bien clair dans le document respectif, le châtelain, les employés (syndics) et l'archevêque de Parga n'ont pas offert une aide gratuite au pacha fuit. Pour son transport jusqu'en Leucade il avait dû leur laisser 6 mille *taleri*, 4 chevaux et d'autres objets que lui et sa petite escorte avaient apportés à Parga. Tous ces détails ont été donnés par les sandjakbeys chargés de l'arrestation d'Osman Pacha, lesquels sont survenus soudainement menaçants avec leurs troupes devant les murs de Parga. Cela a contraint le bailli vénitien de Corfou, Angelo Gabriel, de prescrire le maintient "en arrestation provisoire" du châtelain, du pontife et des autres fonctionnaires de Parga ainsi que la restitution des chevaux, de l'argent et des autres objets dont Osman Pacha s'était servi pour payer son voyage par mer vers Leucade. Voir: *Bausteine zur Geschichte Pargas* ..., p. 180, 183.

[62] Le fils de celui-ci a été capturé et détenu en prison (*tenuto da loro in ferri*). Mais très vite il a été libéré grâce à la "générosité" du sultan, qui l'a nommé ensuite sandjak bey de Delvina. Voir: *Bausteine zur Geschichte Pargas*, p. 178, 183; I. Zamputi, *Dokumente*, III, p. 279, 283.

[63] K. Mertzios, *op. cit.*, "Epeirotika Chronika", nr.13, 1938, p. 89; *Ibid.*, nr. 15, 1940, p. 34. Dans une lettre de 30 décembre 1611 adressée au roi de Naples, un groupe d'habitants de Ioannina disent que l'insurrection avait éclatée aussi parce que "lo tiranno governo del bassa", donc, à cause du gouvernement tyrannique d'Osman Pacha, dont on avait posé des plaintes même auprès du sultan: J. M. Floristan, *op. cit.*, p. 241. Ce qui avait pesé sur la situation du Pacha de Ioannina c'était aussi le fait que durant l'attaque sur son palais, les insurgés avaient trouvé et emporté tout l'argent (50 000 taleri) reçu par prélèvement des impôts et qui devait être envoyé à Istanbul. Le sultan avait envoyé ses fonctionnaires dès le décembre 1610 en Paramithie pour retirer cette somme. Mais ce n'est pas sans préméditation que le pacha, qui se trouvait à l'époque dans sa ville natale, fît héberger les envoyés de la Porte dans la maison de Jani Bollani, atteinte de la peste. L'ayant appris, les envoyés du sultan s'en sont allés à toute hâte sans remplir leur mission. Certes, Osman Pacha a retenu la somme jusqu'à ce que les insurgés aient mis au feu et à sac sa maison à Ioannina. Ce qui est à noter c'est que les prédécesseurs d'Osman Pacha ont joué la carte de "la peste" même quand elle n'existait pas, pour faire peur aux fonctionnaires indésirables de la Porte. Voir: K. Mertzios, *To en Venetia kratikon Archeion*, op. cit., p. 36, 38.

décrit son dernier acte, faisait partie de ce qu'on appelait à cette époque-là, du point de vue ethnique et géographique "la Basse Albanie"[64]. C'est pourquoi, il n'y a rien d'étonnant dans le fait que tous les gens impliqués dans ces événements-là, indépendamment de leur position dans les côtés de la barricade, étaient des Albanais. En fin de compte l'histoire de ces contrées offre de nombreux exemples, avant et après 1611, où les parties dans les divers conflits étaient tragiquement des Albanais[65]. Dans notre cas le sandjakbey de Ioannina était un Albanais de Paramithie, tout comme son beau-père et son beau-frère, respectivement l'émir de Bastia et le sandjakbey de Delvina[66]. Concernant le pays d'origine d'Osman Pacha, il nous paraît plus probable d'indiquer comme tel l'un des villages islamisés de Paramithie, Zaravoussa ou Turcogranitsa. Par cela nous expliquerions aussi la fureur de la vengeance qui caractérisait l'assaut des insurgés contre ces deux villages. Apparemment, ils les considéraient comme "réserve" du pacha de Ioannina.

Sans doute, un Albanais de Paramithie était-il aussi l'inspirateur et le dirigeant de l'insurrection, Dionysos le Philosophe. Son adversaire inconciliable, l'évêque Maxime de Péloponnèse, de nationalité déclarée grecque (*hellen aner*)[67] ne laisse pas douter de la nationalité de Dionysos lorsqu'il exprime qu'il le haïssait "... aussi par le fait qu'il était d'une autre nation et d'une autre patrie"[68]. Maxime affirme à une autre occasion que Dionysos et ses adeptes le préjugeaient également sur des bases racistes: "Vous me sous-estimez et me dédaignez comme étranger"[69].

---

[64] F. Pouqueville, *Voyage dans la Grèce*, vol. I, Paris, 1820, p. 433; G. Lejean, *Ethnographie de la Turquie d'Europe*, Gotha, 1861 (voir la carte). Voir aussi la collection des cartes des XVI[e] - XVIII[e] publiée par: V. Sphyroeras – A. Avramea – S. Asdracha, *Maps and Mapmakers of the Aegean*, Athens, 1985.

[65] G. Schirò, *Cronaca dei Tocco di Celafonia*, CFHB 10, Roma, 1975, p. 109, 230, 236; A Cmte de Gobineau, *Deux études sur la Grèce moderne. Capodistrias, Le royaume des Hellènes*, Paris, 1905, p. 113.: "On ne réfléchissait pas, ou plutôt on ignorait tout autant que le reste, à quel point bourreaux et victimes n'étaient qu'une seule et même population de même origine en toutes ses branches, ayant mêmes idées, mêmes mœurs, mêmes habitudes, mêmes convictions". Gobineau parle des guerres d'Ali Pacha de Tepelena contre les habitants de Souli.

[66] *Bausteine zur Geschichte Pargas* ..., p. 174-183; K. Mertzios, *op. cit.*, "Epeirotika Chronika", nr. 13, 1938, p. 89; B. Krapsites, *Istoria Paramithias*..., p. 133.

[67] E. Legrand, *Bibliographie Hellénique*, vol. IV, Paris, 1896, p. 246.

[68] "Ou gar anehomai genos autou kai patrida", voir: D. Sarros, *op. cit.*, "Epeirotika Chronika", nr. 13, 1928, p. 188.

[69] "Mede to psofodes atimazein kai to ksenon rasta perifronein", D. Sarros, *op. cit.*, "Epeirotika Chronika", nr. 3, 1928, p. 196.

De façon bien explicite la masse des insurgés est qualifiée d'albanaise" par les sources archivistiques de Venise. Ainsi, suivant le rapport de 10 octobre 1611, rédigé par le bailli vénitien de Corfou sur la base des informations envoyées de la terre par ses agents Miho Manuqioti et Mihal Alfandji, "... L'archevêque de Larissa, du nom Dionysos le Philosophe, en compagnie d'un autre appelé Llambro, secrétaire d'Osman Pacha et d'un troisième du nom de Jorgji (Georges), secrétaire d'un Turc, ont réuni quelque 700 à 800 Albanais et sont partis tuer le pacha chez lui"[70]. Un récit détaillé sur les débuts de l'insurrection et ses participants est offert par le rapport de Jean Simon du 18 octobre 1611, à la suite de son retour de la cour d'Osman Pacha, où il était envoyé en mission par son maître, le bailli vénitien de Corfou: "Quelque 1100 personnes de 70 villages se sont soulevées, dirigées par trois chefs, le premier étant un moine appelé le Philosophe, le second appelé Déligeorges et le troisième Llambro était de service auprès du pacha comme secrétaire *pour les villages en question, où les Albanais*, ont proclamé le moine leur propre roi"[71].

C'est en Albanie qu'est située l'insurrection de Dionysos et c'est "Albanais" que ce sont appelés les insurgés même par la lettre de l'ambassadeur vénitien à Istanbul, Simon Contareni, portant la date du 29 octobre 1611[72]. La même chose est témoignée aussi par un rapport vénitien de 1616, lequel, s'arrêtant sur l'oppression de l'insurrection de la Basse Albanie d'avant cinq ans, rappelle la tragédie du "... prêtre écorché vif, dont la peau, remplie de paille a été envoyée à Constantinople ensemble avec beaucoup de têtes coupées d'Albanais"[73].

Ce qu'on peut dire avec certitude c'est que l'insurrection anti-ottomane de septembre 1611 dans la région de Paramithie et de Ioannina fait partie des grands mouvements anti-ottomans, lesquels au chevauchement du XVI[e] et XVII[e] siècles se sont répandus sur toutes les régions habitées par les populations albanaises, du Monténégro, de la Kosovë, de la Macédoine, de l'Albanie centrale et jusqu'à Himara et dans les coins méridionaux de la

[70] K. Mertzios, *op. cit.*, "Epeirotika Chronika", nr. 13, 1938, p. 84.
[71] *Ibid.*, p. 86.
[72] *Ibid.*, p. 88.
[73] "... prete scorticato, la pelle sua piena di paglia portata in Constantinopoli con molte teste dei figli d'Albanesi, che avevano intelligenza colli Spagnoli", voir: J. Von Hammer, *Geschichte des Osmanischen Reiches*, 4 Band (1574-1623), Pest, 1829, p. 442; K. Sathas, *Tourkokratoumene Hellas* ..., p. 196, not. 4.

Basse Albanie (Epire) et qui, dans plusieurs cas ont été dirigés par de hauts représentants du clergé albanais, catholiques et orthodoxes[74].

*

* *

Sans doute la figure centrale du soulèvement des Albanais de l'Epire en 1611 est-il l'archevêque (métropolite) de Larissa et de Trikala, Dionysos, le surnommé *le philosophe* par le peuple et *le skylosophe* (chien) par ses adversaires[75]. Ce personnage est un produit typique du sol albanais de l'époque, qui, tout comme Dionysos, a fait sortir une lignée de prélats "rebelles" lesquels se sont mis à la tête des mouvements anti-ottomans au chevauchement des XVI[e] et XVII[e] siècles. Tel était, par exemple l'évêque de Stefaniaka, le franciscain Nicolas Meïkashi, lequel dans les années 1592-1615 a travaillé sans répit pour l'organisation des mouvements anti-ottomans en Albanie Centrale et Septentrionale[76]. De même, au cours de ces années-là, s'est fait remarquer aussi l'évêque de Sape Nicolas Bardhi, et surtout le Patriarche d'Ohrid, Athanase, un Albanais de Himara qui a été surnommé "l'évêque rouge" à cause de la couleur de la soutane qu'il préférait porter[77].

Puisque au temps de l'insurrection (1611) Dionysos était "un septuagénaire courbé par la vieillesse"[78], comme s'exprime Maxime de Péloponnèse, l'année de sa naissance doit tomber vers 1540. Le lieu de naissance était sûrement Paramithie[79].

Nous pouvons dire avec certitude que les premiers pas de sa scolarisation et de sa carrière ecclésiastique Dionysos les a faits dans le monastère de Saint Démétrios de Dihuni, dans son pays natal (Paramithie), et où il est devenu moine[80]. Plus tard il a étudié la philosophie et la

---

[74] *Histori e Shqipërisë*, vol. I, Tirana, 1965, p. 356; P. Bartl, *Westbalkan...*, p. 81, 90, 124, 146.

[75] "... philosophos para panton ... onomazomenos", D. Sarros, *op. cit.*, "Epeirotika Chronika", nr. 8, 1933, p. 159.

[76] P. Bartl, *Westbalkan ...*, p. 90-99.

[77] P. Bartl, *Westbalkan ...*, p. 93, 124 et suivant; M. Lacko, *op. cit.*, "Bolletino della Badia Greca di Grottaferratta", nuova scrie, nr. 11, 1957, p. 131-138; M. Sufflay, *Srbi i Arbanasi. Njihova simbioza u srednjem vijeku*, Belgrade, 1925, p. 64-65.

[78] D. Sarros, *op. cit.*, "Epeirotika Chronika", nr. 3, 1928, p. 208; Chr. Papadópoulos, *op. cit.*, "Epeirotika Chronika", nr. 8, 1933, p. 158.

[79] Chr. Christobasiles, *Ethnika Asmata*, Athènes, 1902, p. 100; Chr. Papadópoulos, *op. cit.*, "Epeirotika Chronika", nr. 8, 1933, p. 158.

[80] Chr. Papadópoulos, *op. cit.*, "Epeirotika Chronika", nr. 8, 1933, p. 158.

médecine, d'après toute apparence à Venise ou à Padoue[81]. Il a complété ses études à Istanbul, où il a servi aussi pour un certain temps auprès du Patriarcat Œcuménique[82]. L'évêque Maxime de Péloponnèse dans son "Discours Stigmatisant" et dans ses lettres, se réfère à cette période de l'activité de Dionysos lorsqu'il l'accuse d'avoir participé dans les "troubles" (*ta skandala*), répandus dans le Patriarcat et qui en effet étaient l'expression de la lutte pour le pouvoir entre les divers clans du clergé orthodoxe[83]. A cette époque-là, Dionysos avait joint le patriarche Jeremy II, qui a été renversé du trône par la partie adversaire[84]. En représentant du groupement turcophile qu'il était, l'évêque Maxime rend Dionysos responsable des troubles qui gagnèrent le Patriarcat de Constantinople à la fin du XVI[e] siècle et accuse celui-là d'avoir voulu "rendre la Grande Eglise en un repaire de démons" et d'avoir visé la ruiner (ehalasan ten Megalen Ekklesian)"[85].

L'avènement de Jeremy II de nouveau sur le trône a marqué aussi le sort de Dionysos, son partisan. En 1592, le saint Synode, réuni sous la direction du patriarche Jeremy II, a élu Dionysos métropolite (archevêque) de Larissa[86]. Dans cette ville, ainsi que dans ses alentours dominait à cette époque-là l'élément ethnique albanais; ceci est un détail qu'il vaut mettre en évidence[87].

---

[81] St. Papadópoulos, *Apeleutherotikoi agones ...*, p. 92; Chr. Papadópoulos, *op. cit.*, "Epeirotika Chronika", nr. 8, 1933, p. 158.

[82] *Ibid.*, p. 160-163; St. Papadópoulos, *Apeleutherotikoi agones ...*, p. 92.

[83] D. Sarros, *op. cit.*, "Epeirotika Chronika", nr. 3, 1928, p. 205, 209.

[84] Chr. Papadópoulos, *op. cit.*, "Epeirotika Chronika", nr. 8, 1933, p. 161-166.

[85] D. Sarros, *op. cit.*, "Epeirotika Chronika", nr. 3, 1928, p. 209 (Son ergon kai to Megalen Ekklesian alousan katoiketerion daimonion genesthai); Ekklesiastike Aletheia, an II, Kostantinoupoli 1882, p. 780.

[86] St. Papadhopoulos, *Apeleutherotikoi agones ...*, p. 92.; Chr. Papadhopoulos, *op. cit.*, "Epeirotika Chronika", nr. 8, 1933, p. 165. Depuis le Concile d'Ephèse, en 431, l'évêque de Larissa signe sous le titre de "métropolite". En effet, un nombre d'autres évêques de Thessalie étaient sous sa dépendance. Même dans le Synode de Rome en 531 il a été décidé que l'évêque de Larissa, "selon une ancienne habitude", pourrait être appelé métropolite. Voir: J. Koder – F. Hild, *Tabula Imperii Byzantini 1: Hellas und Thessalia*, Wien, 1976, p. 81.

[87] G. Castellan, *Peuples et nations des Balkans d'après Elisée Reclus*, "Revue des Etudes Sud-Est Européennes", 15/2, (1977), p. 291; N. Beldiceanu - P. S. Nasturel, *La Thessalie entre 1454 et 1506*, "Byzantion", 53 (1983), p. 118; G. Lejean, *Ethnographie de la Turquie d'Europe*, Gotha, 1861 (voir la carte); N. Jorga, *Brève histoire d'Albanie et du peuple albanais*, Bucarest, 1919, p. 36.

En tout cas, les relations de Dionysos avec le Patriarcat seraient gâtés tout de suite après la mort de son tuteur, le patriarche Jérémie, en 1595. Les frictions avec le Patriarcat ont été si poussées que le président albanais de l'église de Larissa refusât de reconnaître l'autorité du Patriarcat, d'envoyer les collectes (impôts) à Constantinople, en renvoyant l'envoyé du Patriarche[88].

La personnalité de l'évêque albanais Dionysos a deux dimensions, celle de l'homme de l'église et à la fois celle du dirigeant des masses rebellées. Il faut dire qu'en raison de l'une et de l'autre, Dionysos a été devenu l'objet des attaques les plus féroces du Patriarcat de Constantinople et du clergé grec. Dans la bouche de Maxime de Péloponnèse et des autres clercs grecs, le nom de l'évêque albanais serait déformé en "Demonis" (c'est-à-dire Dionysos-le démon) ou bien en "Skylozof" (gr. *skylos* - chien ), reflétant ainsi même en terminologie leur haine inassouvie pour le prélat albanais[89]. Selon l'évêque grec Maxime, Dionysos n'était considéré "philosophe" que par les masses illettrées des laboureurs, des pasteurs, ainsi que par les clercs aussi ignorants (*amathestatous*)[90], il ne connaissait bien ni la grammaire, ni la philosophie, ni même la médecine[91], au contraire l'autorité qu'il exerçait sur les masses était liée à des pratiques douteuses et condamnables d'astrologie, de magie et de divination[92]; Dionysos n'hésitait pas, selon ceux-là, à fouler aux pieds les pratiques et les règles de l'église: il s'adonnait aux boissons et ne respectait pas la règle du jeûne[93]. A ces accusations de Maxime s'ajoutent celles d'un autre clerc grec, Constantin Sofia, formulées dans le procès ouvert auprès du Tribunal d'Inquisition à Rome contre Dionysos le Philosophe, en 1603, où il ajoute que celui-ci s'efforçait de recevoir de l'argent par tous les moyens: en nouant des

---

[88] Chr. Papadhopoulos, *op. cit.*, "Epeirotika Chronika", nr. 8, 1933, p. 171; St. Papadhopoulos, *Apeleutherotikoi agones ...*, p. 14; J. M. Florestan, *Fuentes...*, vol. I, p. 8.

[89] D. Sarros, *op. cit.*, "Epeirotika Chronika", nr. 3, 1928, p. 204; Athenagoras metr. Paramithias kai Filiaton, *Dionysios Philosophos*, "Epeirotika Chronika", nr. 6, 1931, p. 10.

[90] K. Sathas, *Tourkokratoumene Hellas ...*, p. 212; D. Sarros, *op. cit.*, p. 199, 207.

[91] *Ibid.*, p. 206.

[92] K. Sathas, *Tourkokratoumene Hellas ...*, p. 212; Sarros, *op. cit.*, "Epeirotika Chronika", nr. 3, 1928, p. 208; St. Papadhopoulos, *Anekdota eggrapha ...*, p. 11.

[93] D. Sarros, *op. cit.*, "Epeirotika Chronika", nr. 3, 1928, p. 205; K. Sathas, *Tourkokratoumene Hellas ...*, p. 212; St. Papadhopoulos, *Anekdota eggrapha ...*, p. 13.

mariages illégitimes et en détruisant ceux légitimes, en nommant des évêques illégitimes ou en sacrant de jeunes évêques alors que les vieux étaient encore vivants, etc. Toutes ces actions, selon l'évêque grec Sofia, étaient faites contre des sommes d'argent et, pour en ramasser autant que possible, Dionysos n'hésitait même pas à organiser des assassinats[94]. Le procès de Constantin Sofia termine sur les accusations portant sur l'adultère et la sodomie [95] par quoi le prêtre grec cherchait à salir la figure morale de Dionysos.

Toutefois, il n'est que trop clair le caractère subjectif et vengeur des accusations faites par deux clercs grecs mal disposés envers Dionysos et qui, de leur côté, étaient reconnus comme des figures morales bien douteuses. On sait que l'évêque Maxime de Péloponnèse, le principal adversaire et salisseur de Dionysos, s'était impliqué dans une affaire douteuse d'argent au moment où il servait auprès du Patriarcat d'Alexandrie, pour laquelle il a été déclaré indésirable de la part du Patriarche Kirill qui lui a interdit le retour à Alexandrie (1608)[96]. Concernant l'autre accusateur de Dionysos le Philosophe, le prêtre Constantin Sofia du Collège orthodoxe de Saint-Athanase à Rome, il suffit de dire que les membres même de l'Inquisition, après être mis au courant de ses accusations contre Dionysos, au lieu de se convaincre de la culpabilité de celui-ci, se sont convaincus de la "malignité" (*malignita*) du prêtre grec[97] et ne les ont pas pris en considération.

Au-delà de ces pseudo-raisons résidaient les vrais motifs de la haine des hauts milieux du Patriarcat grec contre Dionysos. "Le prélat albanais, dit-on dans l'acte du 15 mai 1601, par lequel le Patriarcat Œcuménique communiquait la destitution de Dionysos du poste de l'archevêque de Larissa, ... avait ourdi avec le courage d'un fou l'insurrection contre la domination du souverain de longue vie le sultan Mehmed"[98]. Comme il est facile de comprendre, il s'agit de l'insurrection de l'hiver de 1600-1601 de

---

[94] St. Papadhopoulos, *Anekdota eggrapha* ..., p. 11-15.

[95] *Ibid.*, p. 13, 15.

[96] D. Sarros, *op. cit.*, "Epeirotika Chronika", nr. 3, 1928, p. 171.

[97] "... è ben vero che anco discopro in quel Constantino alunno di cotesto Collegio molta malignità". Une lettre du cardinal Aldobrandini adressée au nonce d'Espagne, le 28 septembre 1603. Voir: St. Papadhopoulos, *Anekdota eggrapha* ..., p. 16.

[98] "... pragma etollmesen epiblabes kai epolethron kata tes Christou Megales Ekklesias ... kai gar tolmeros te kai alogistos apostasian meletesas kata tes basileias tou polychroniou basileos soultan Mehmet". Voir: *Ekklesiastike Aletheia*, II[e] année, Konstantinoupoli, 1882, p. 780; D. Sarros, *op. cit.*, nr. 3, 1928, p. 179.

Thessalie, dirigée par Dionysos[99]. Dans l'aspect de la ligne politique du Patriarcat, l'insurrection de Dionysos contre la Sublime Porte menaçait l'ordre et la paix signés à la suite de la chute de Constantinople en 1453, entre la Porte et le Patriarcat, devenu une institution toujours plus grecque, une paix qui réservait au Patriarcat la tâche et l'obligation de maintenir tranquille et soumise la masse des chrétiens des Balkans[100].

Tout comme dans l'acte du Patriarcat qu'on vient de mentionner, dans les écrits du Maxime de Péloponnèse aussi, les accusations portant sur la "rébellion" contre le pouvoir du sultan constituent la base des accusations contre Dionysos. Dionysos était "un soi-disant évêque, un nouveau Julien, un vieillard irascible, inventeur de maux"[101] qui sans tenir compte de ses obligations de prêtre ourdissait des plans pour organiser insurrections après insurrections (*ergon auto en aei apostasian authis poiesasthai*)[102]. Au lieu d'apaiser les gens et de les convaincre à accepter les choses comme elles venaient, "il s'efforçait sans cesse de les rendre tous complices et rebelles comme lui"[103]. En reflétant les positions exprimées dans l'acte du Patriarcat du 15 mai 1601, même Maxime se met à la défense de la "législation", c'est à dire du pouvoir du sultan, en criant: "Toi, Dionysos, tu devais apprendre aux gens à ne pas se soulever mais à se résigner; à endurer humblement les souffrances et à respecter le souverain que le Dieu leur a donné et non pas s'opposer à lui"[104].

Il est vraiment étonnant que même l'autre accusation contre Dionysos, en tant qu'organisateur des insurrections contre les Turcs, ait été faite par un autre clerc grec, Constantin Sofia, étudiant du Collège de Saint-Athanase à Rome[105], oubliant pour un moment que l'Eglise de Rome non

---

[99] K. Sathas, *Tourkokratoumene Hellas ...*, p. 215-219; N. Bees, *Neai eideseis peri tou ethnomartyros Serapheim*, "Praktika Akademias Athenon", 1944, p. 124 et suivant.

[100] A. Ducellier, *Byzance et le monde orthodoxe*, Paris, 1986, p. 459; E. Hösch, *Geschichte der Balkanländer*, München, 1988, p. 145; G. Castellan, *Histoire des Balkans XIV-XX siècles*, Paris, 1991, p. 261.

[101] D. Sarros, *op. cit.*, "Epeirotika Chronika", nr. 3, 1928, p. 198, 204, 208.

[102] *Ibid.*, p. 188.

[103] *Ibid.*, p. 196.

[104] "Paramytheisthai kai gennaios ferein ta deina, ouk epanistasthai, parainein autois proseke, Dionysie, kai timan tous basileis para Theou dothentas, ouk antitassethai toutois nouthetein ehren". *Ibid.*, p. 203.

[105] St. Papadhopoulos, *Anekdota eggrapha ...*, p. 14. Ce qui a contribué à attirer les orthodoxes des Balkans sous l'hégémonie de la Papauté c'était aussi l'institution du collège orthodoxe de Saint-Athanase à Rome par le Pape Grégoire XIII, le 13 janvier 1577. Voir: L. Ranke, *Die römischen Päpste*, I Band, Frankfurt

seulement n'avait pas de raison de condamner Dionysos pour son activité "révolutionnaire" anti-turque, mais, au contraire elle était très intéressée à encourager une telle activité, tant comme tous les mouvements de libération des Balkans.

Sans vouloir donner un jugement de caractère moral sur Dionysos d'une part et sur ses adversaires de l'autre, ce qui a été fait d'ailleurs[106], nous aurions voulu mettre en évidence un fait très intéressant. L'insurrection de 1611 à Paramithie et Ioannina, comme tous les mouvements anti-ottomans de l'ouest des Balkans, font voir clairement l'existence au sein du clergé orthodoxe de deux attitudes opposées vis-à-vis du problème général des relations avec le pouvoir ottoman. Nous avons d'une part une tendance turcophile, représentée dans notre cas par l'évêque Maxime de Péloponnèse, qui était pour le maintien du *statu quo* et qui s'opposait à tout mouvement affranchisseur compromettant ce *statu quo*. Il est superflu de dire qu'une telle tendance reflétait directement la ligne officielle adoptée par le Patriarcat Œcuménique depuis que le Patriarche Genadios avait signé, en 1453, le Pacte de la soumission avec Mehmet II [107]. En vue d'établir un parallélisme historique nous rappellerions dans ce cas que deux siècles plus tard il est de nouveau arrivé qu'un évêque grec de Ioannina maudit les braves albanais de Suli et leur prêtre, de s'être soulevés les armes à la main contre les envahisseurs turcs[108]. Ce n'est que quelques années avant, en 1770, qu'à travers ces pays albanais était passé un envoyé spécial à la fois du Patriarcat grec et du sultan, Kozma l'Étolien, qui prêchait soumission et obéissance envers la Sublime Porte[109].

Par rapport, donc, à l'église officielle, l'évêque "rebelle" (*apostates*) Dionysos le Philosophe représentait une tendance tout opposée des clercs qui

---

am Main, 1986, p. 285-286; K. Siderides, *op. cit.*, "Epeirotika Chronika", nr. 3/3, 1928, p. 17.

[106] Athenagoras metr. Paramythias kai Filiaton, *Dionysios o Philosophos*, "Epeirotika Chronika", nr. 6, 1931, p. 11-14.

[107] F. Babinger, *Maometto il Conqustatore*, Torino (Einaudi), 1967, p. 111-112; Chr. Papadopoulos, *L'église et l'Hellénisme*, "Revue de Grèce", Athènes-Paris, décembre 1918, p. 256-268.

[108] Voir la lettre du métropolite Jerotheos de Ioannina adressée aux habitants de Parga, le 5 juillet 1801, *Versuch einer Geschichte von Parga*, Heinr. Mercy Sohn Verlag, Prag, 1908, p. 71; L. Vranoussi, *Athanasios Psalidas, didaskalos tou genous*, Ioannina, 1952, p. 33.

[109] F. Mihalopoulos, *Kozmas o Aitolos o ethnapostolos*, Athènes, 1968, p. 75 -76; K. Sardeles, *Agios Kosmas kai Boreios Epeiros*, "Boreios Epeiros-Agios Kosmas Aitolos. Praktika I Panelleniou epist. Synedrious", Athènes, 1988, p. 512; B. Krapsites, *Istoria Paramithias ...*, p. 39-40.

cherchaient à s'emparer des armes et à se mettre à la tête des gens dans l'insurrection "pour affranchir le peuple des souffrances et de la tyrannie des Turcs", comme Dionysos lui-même le déclarerait devant ses bourreaux[110]. Il comprenait sa mission tout autrement que les clercs du type de Maxime qui végétaient autour du Patriarcat Œcuménique et qui prêchaient soumission et vénération vis-à-vis du pouvoir du sultan. Il est superflu de dire qu'il existait entre ces deux groupements un tel climat de haine que l'évêque Maxime ne dissimulât pas sa joie devant l'exécution cruelle de l'insurgé Dionysos[111].

C'est Maxime lui-même qui, dans le "Discours stigmatisant" ou dans la lettre de 1614 pour Mathieu de Gjirokastra, identifie nettement les clercs du bras "révolutionnaire"[112]. Ceux-ci étaient sans doute l'archevêque de Larissa, "inspirateur d'insurrections incessantes", l'évêque de Gjirokastra Mathieu[113], et la communauté des moines du monastère de Saint-Démétrios de Dihuni, à Paramithie, d'où Dionysos avait projeté, il y avait des années, l'insurrection de 1611[114]. Pourtant, c'est Maxime lui-même qui affirme plus d'une fois que les clercs insurgés s'étaient efforcés de le ramener lui aussi de leur côté bien que "... ils l'eussent dédaigné comme étranger et ami des incroyants"[115], c à d. des Turcs. Mais, - continue Maxime, en s'adressant aux

---

[110] K. Mertzios, *op. cit.*, "Epeirotika Chronika", nr. 13, 1938, p. 87.

[111] D. Sarros, *op. cit.*, "Epeirotike Chronika", nr. 3, 1928, p. 197.

[112] Nous avons eu le cas de dire plus haut que le texte de la lettre de Maxime pour Mathieu de Gjirokastra n'est pas encore publié, cependant nous connaissons le titre qui lui aussi est très informatif en ce qui concerne notre argument. Le titre est celui-ci: "Critique contre celui qui dit que les évêques malfaiteurs et leurs actions sont dignes non d'injures mais de louanges (*Aprokrisis pros ton eiponta ati oi kakopoioi ton episcopon kai ai prakseis auton ou psogou all'epaniou aksoi*)". Il est évident que "les clercs malfaiteurs" sont Dionysos et ses tenants, tandis que celui qui "défend les évêques en question" c'est l'évêque Mathieu lui-même auquel s'adresse la lettre. Voir: Sp. Lambros, *Catalogue of the Greek Manuscripts on Mount Athos,* vol. I, Cambridge, 1895, nr. --, 1948; M. Sarros, *Maksimou tou Peloponnesiou apokrisis pros tous filomatheis Artes,* "Epeirotika Chronika", nr. 12, 1937, p. 252-253.

[113] Mathieu avait remplacé au siège épiscopal de Gjirokastra l'ex-évêque grec Gavril, lequel avait été chassé par les autochtones comme collaborateur des gouverneurs ottomans dans la répression des Albanais chrétiens. Voir: B. Baras, *To Delvino tou Vorio Ipeirou,* Athènes, 1966, p. 41; K. Sathas, *Bibliographike schediasma peri Jeremiou II,* Athènes, 1870, p. 144-146.

[114] *Ibid.*, p. 188, 208; Chr. Papadópoulos, *op.cit.*, "Epeirotika Chronika", nr. 8, 1933, p. 180, 182.

[115] "Ou lysitelesteron en hymin emais efesyhazein symboulais, kai me mou to neon eksouthenein, mede to psofodees atimazein kai to ksenon rasta perifronein...

partisans de Dionysos "... je ne me suis pas laissé prendre et me rallier à vos desseins diaboliques et me soumettre à sa volonté (c - à. - d. de Dionysos), qui, au lieu de respecter et d'obéir humblement au souverain que Dieu même a désigné, osait prêchait et soulever le peuple contre lui"[116].

Mais dans la lettre mentionnée pour l'évêque Mathieu de Gjirokastra, Maxime découvre un fait très intéressant, qui jette lumière sur le dernier acte de l'insurrection anti-ottomane de 1511: l'arrestation et l'exécution cruelle de son dirigeant, Dionysos le Philosophe. Selon cette lettre, le prélat grec non seulement a refusé la proposition des insurgés et des clercs albanais pour se rallier à eux, mais ayant appris qu'après la défaite de l'insurrection Dionysos était caché dans la maison de l'évêque Mathieu, à l'intérieur du château de Ioannina, avertit celui-ci en l'injuriant "d'avoir tenu en cachette l'ennemi du monde et du Christ à l'intérieur de cette forteresse majestueuse"[117] et avisant Mathieu et les autres amis de Dionysos d'expulser l'évêque insurgé du château (*sas esymbouleua na ton dioksete*)[118]. Si, sur ce point nous rappelons l'information de Jean Simon faite immédiatement après l'exécution de Dionysos, d'après laquelle, le dirigeant des insurgés albanais avait été livré à Osman Pacha par des Grecs qui habitaient à l'intérieur du château, si nous tenions compte aussi de l'hostilité farouche de Maxime contre Dionysos et de son amitié avec les Turcs, il nous paraît tout à fait possible que derrière la dénonciation de Dionysos auprès d'Osman Pacha il y ait la main de l'évêque grec Maxime. En tout cas, les événements de 10-11 septembre 1611 cachent, à coup sûr, une histoire de trahison. Les insurgés eux-mêmes devraient être conscients de cela et de l'auteur éventuel de cette trahison, puisque, - comme l'évêque Maxime l'affirme, ils avaient désigné et envoyé une personne pour tuer l'évêque grec dans sa maison (*esteilate anthropon mesa eis to kellion mou na me foneuse*)[119]. Il n'y a pas de doute

---

kai eis mega ten femen erate, os dethen ton pros ton asebon sebomenon... Ou monon de toutois ouk erkesthete kat'emou, alla kai enkatheton tina eis to anelein me pepomfate, dia to me boulethenai olos hymin sunthesthai e synepsesthai tois kakistois hymon bouleumasi"; D. Sarros, *op. cit.*,"Epeirotika Chronika", nr. 3, 1928, p. 196; Chr. Papadópoulos, *op. cit.*, "Epeirotika Chronika", nr. 8, 1933, p. 182 "Kai emena pou dhen ethela na ton akouso ton theohataraton".

[116] D. Sarros, *op. cit.*, "Epeirotike Chronika", nr. 3, 1928, p. 203.

[117] "kai efullages ton ethron tou kosmou mesa eis to epaineton touto kastron, eos opou to afanisate", Chr. Papadhopoulos, op. cit., "Epeirotika Chronika", nr. 8, 1933, p. 182.

[118] *Ibid.*

[119] *Ibid.* Voir aussi: D. Sarros, op. cit., "Epeirotika Chronika", nr. 3, 1928, p. 196: "kai enkatheton tina eis to anelein me pepomfate, dia to me buolethenai olos hymin synthesthar

que sur l'évêque Maxime pesaient de lourdes accusations puisque les insurgés avaient décidé de l'éliminer physiquement. Seule sa non-solidarité avec les insurgés ne justifierait pas une telle mesure extrême. Il existe tous les indices à douter qu'il ne s'soit pas contenté d'une désapprobation passive de l'insurrection mais qu'il a joué un rôle important dans sa répression et dans l'élimination physique de ses dirigeants qui étaient en même temps ses ennemis personnels.

*
* *

Il n'y a pas de doute que l'une des questions essentielles qui séparait les clercs orthodoxes albanais comme notre Dionysos des clercs grecs et en général de la ligne politique officielle du Patriarcat grec fût l'attitude vis-à-vis de l'ancien problème de l'union des églises. La reconstitution d'une église unique sous l'hégémonie du Pape de Rome, qui constituait dès le XIII[e] siècle le nœud de la politique de la Papauté à l'Orient[120], non pas par hasard avait trouvé en Albanie des adeptes comme nulle part ailleurs. Ici la religion était considérée trop dans sa dimension politique, c'est ce qui explique la facilité avec laquelle les croyants ou les clercs orthodoxes albanais offraient aux XVI[e]-XVII[e] siècles leur approbation à une telle union, il leur suffisait de s'assurer l'appui militaire des puissances occidentales dans leurs efforts pour s'affranchir du joug ottoman[121].

Au contraire, l'amitié avec la Sublime Porte d'une part et le refus de tout lien avec la Papauté et l'Occident, le ferme "anti-occidentalisme" de l'autre, caractérise le Patriarcat grec[122]. C'est pourquoi, durant les XVI-XVIII siècles, avec l'extension des mouvements ottomans à l'Ouest des Balkans, ont été multipliés aussi les efforts de la Papauté pour attirer les peuples et le clergé orthodoxe de ces contrées. Dans les régions de la Basse Albanie se font clairement remarquer les indices d'une confrontation ouverte entre le Patriarcat et ses émissaires dans ces pays d'une part et les clercs albanais

---

[120] W. Norden, Das Papsttum und Byzanz. Die Trennung der beiden Mächte und das Problem ihrer Wiedervereinigung, Berlin, 1903, XVII et suivant; A. Boué, Die europaïsche Turkei, II Band, Wien, 1889, p. 296-300, 304.

[121] G. Valentini, L'apostolato per l'unione delle Chiese e Papas Gaetano Petrotta, "La Civilità Cattolica", nr. 3, 1953, p. 499-513; N. Borgia, I monaci basiliani d'Italia in Albania, Roma, 1935, p. 10-15; R. Morozzo della Rocca, Kombësia dhe feja në Shqipëri, Tirana, 1994, p. 60-61.

[122] J. Castellan, *Histoire des Balkans*, XIV-XX siècle, Paris, 1991, p. 261; V.Laurent, *Le Patriarche d'Ochrida Athanase II et l'église romaine*, "Balcania", nr. 8, 1945, p. 6.

disposés à collaborer avec la Papauté et le monde occidental de l'autre[123]. Certes, une question épineuse dans ces relations complexes est devenue aussi celle de la culture de la langue albanaise que l'église de Rome offrait aux orthodoxes albanais, si bien qu'aux catholiques du Nord, s'assurant ainsi une grande priorité sur le Patriarcat grec qui s'opposait à l'utilisation de la langue albanaise dans la liturgie[124]. Dans ce cadre général on comprend bien pourquoi le missionnaire papal Neofit Rodino avait eu trouvé en 1630 un auditoire attentif parmi les croyants et les clercs albanais de Himara, de Ioannina et de Paramithie, pendant que les prélats grecs qui y exerçaient leur activité, y compris le patriarche Kirill (1621-1638) s'efforçaient de rendre impossible le séjour de l'émissaire du Pape là[125]. En tout cas, il faut expliquer que la question de l'union avec Rome n'était pas considérée par les clercs orthodoxes albanais, chefs d'insurrections, comme une question ayant à faire tellement avec leur religiosité, mais plutôt avec leurs intérêts immédiats de la lutte pour la séparation de la Turquie[126]. En fin de compte, même les catholiques albanais, réunis en 1614 dans l'Assemblée de Kuçi, à un moment de désillusion déclaraient qu'ils n'hésiteraient pas à demander de l'aide aux princes et aux souverains protestants de l'Europe, dans le cas où la Papauté et les puissances catholiques continueraient à se contenter de propos vides[127].

---

[123] N. Borgia, *I monaci basiliani d'Italia in Albania sec. XVI-XVIII,* "Studi Albanesi", nr. 3-4, Roma, 1933-1934, p. 173.

[124] *Ibid.,* p. 180; N. Borgia, *Pericope evangelica in lingua albanese,* Grottaferrata, 1930, p. 7-10, 32.

[125] N. Borgia, *I monaci basiliani d'Italia in Albania ...,* p. 173, 178, 179; *Ibid.,* nr. 5-6, Roma, 1935-1936, p. 113-117.

[126] St. Papadopoulos, *Anekdota eggrapha ...,* p. 15. La lettre de 12 juillet 1577 envoyée au pape Grégoire XIII de la part des "Albanais de Himara" est significative. Lui ayant rappelé que "depuis l'époque du brave Skënderbeg, notre Roi glorieux, personne, même pas le féroce et impitoyable Turc, n'ont pu nous soumettre" et lui ayant exprimé leur fidélité au Christ, à la Sainte Trinité et au pape lui-même, le vicaire du Christ sur la terre (reconnaissant dans ce cas la primauté du Pape), les habitants de Himara terminent en ... demandant des armes pour faire une résistance aux infidèles (*far acquisto di armi per poter resistere ag'l'nfideli*)! Voir: N. Borgia, *I monaci basiliani in Albania....,* p. 12-13.

[127] "... havendoci mancato dell'aiuto dell Prencipi Cattolici per la loro longhezza, havevamo pensato pensato al ritorno vostro, quando però non haveste reportato soda risulutione di spedirvi al Re d'Inghilterra et al Conte Mauritio, acciò che havesse fatto lega con tutti le Prencipi protestanti di Alamagna". Voir: L. M. Ugolini, *Pagine di Storia di Veneta ai tempi di Scanderbeg e dei successori,* "Studi Albanesi", nr. 3-4, 1933-1934, p. 31.

Appuyé sur une telle tradition riche des relations étroites avec l'Europe, même Dionysos le Philosophe s'est efforcé de donner à son mouvement des dimensions européennes. Les circonstances pour ce faire étaient très favorables à la fin de XVI-XVII siècles. A part l'intérêt constant de la Papauté pour les questions des Balkans, une autre puissance, la Monarchie Espagnole, démontrait à l'époque un intérêt particulier pour les mouvements des peuples au-delà de l'Adriatique[128].

Sans doute, l'Albanie était-elle, à la fin du XVI[e] siècle et au début du XVII[e], la zone la plus chaude des Balkans ottomans et c'est là la raison pour laquelle "la question albanaise" (*impresa del Albania*) constituait la pierre de fond de la politique orientale de la cour de Naples et de la Monarchie Espagnole en général, comme dans les siècles précédents, quand ce pays était désigné comme ligne de front de l'Occident contre les grands empires de l'Est, l'Empire Byzantin, l'Empire Serbe et par la suite l'Empire Ottoman[129]. Déjà comme jadis, trois étaient les facteurs qui réservaient à l'Albanie le rôle favorable du premier front: le voisinage géographique avec le Royaume de Naples, le terrain accidenté et les vertus guerriers de ses habitants[130]. A côté de toutes ces prémisses, les observateurs occidentaux ne manquent pas de souligner la disposition spirituelle de tous les Albanais, catholiques et orthodoxes, au monde catholique de l'ouest[131].

---

[128] La paix signée avec les Turcs en 1573, Venise non seulement n'a plus appuyé les mouvements affranchisseurs des Albanais mais elle s'est efforcée de les saboter. Voir: *Historia e Shqipërisë*, I[er] Vol., Tirana, 1965, p. 355-356; P. Bartl, *Westbalkan*, p. 2324, 37; I. Zamputi, *Përpjekjet e shqiptarëve për liri në dy shekujt e parë të sundimit osman*, Tiranë, 1961, p. 84-93; L. M. Ugolini, *Pagine di storia veneta ai tempi di Scanderbeg e dei suoi successori*, "Studi Albanesi", nr. 3-4, 1933, p. 17.

[129] M. Sufflay, *Die Kirchenzustände im vortürkischen Albanien*, "Illyrisch-Albanische Forschungen", I Band, München und Leipzig, 1916, p. 208; Le même, *Das mittelalterliche Albanien*, "Illyrisch-Albanische Forschungen", I, p. 284.

[130] Lettre du Conte Benavant, addressée au roi d'Espagne Philipe III: "... toca a la Albania que es lo que mas importa por ser le genrte mas velicosa sujet a la Iglesia latina mas vezina a este Reyno". (Ce rôle revient à l'Albanie, car elle est le pays le plus intéressé , car elle est la population la plus vaillante, car elle reconnaît pour maître l'église catholique et c'est parce qu'elle est plus voisine de ce Royaume, (c'est-à-dire de Naples - P. Xhufi)). Voir: P. Bartl, *Westbalkan...*, p. 235, nr. 13; I. Zamputi, *Dokumente për Historinë e Shqipërisë*, III[e] vol., 1989, p. 4.

[131] I. Zamputi, Relacione mbi gjendjen e Shipërisë në shek. XVI-XVII, II[e] vol., Tirana, 1963, p. 87; Même auteur, Dokumente për Historinë e Shqipërisë shek XVI-XVII, III[e] vol., Tirana, 1989, p. 4.

Ce n'est pas par hasard que durant presqu'un demi-siècle (1580-1630 tous les plans napolitains pour l'organisation des mouvements anti-ottomans dans les Balkans passaient par les mains de l'Albanais Jérôme Kombi, officier de l'armée napolitaine, auquel l'on avait confié toutes les manœuvres concernant l'Albanie depuis la récolte de l'information et l'envoi des "agents" à la fomentation et la direction des insurrections anti-ottomanes[132].

C'est dans ce cadre que l'évêque Dionysos s'était efforcé dès tôt pour assurer aux mouvements anti-ottomans en Epire et en Thessalie le soutien de l'Occident. Dès 1600, une délégation de 4 membres, clercs et commerçants d'Arta et Ioannina, étaient envoyés par Dionysos auprès de la Cour d'Espagne et de Naples ensuite, pour chercher des approvisionnements pour la grande insurrection anti-ottomane qu'on était en train de préparer dans ces contrées et qui allait éclater à la fin de l'année[133]. L'année précédente, l'évêque Dionysos avait envoyé de Ioannina[134] un moine pour demander des contacts avec la République de Venise, avec l'empereur d'Allemagne et avec le Pape de Rome, en personne. La défaite de l'insurrection de Thessalie en 1601 a définitivement, paraît-il, convaincu l'évêque "rebelle" que les chances de réussir étaient petites sans le soutien des puissances catholiques de l'Occident. C'est pour cela que Dionysos lui-même s'est rendu en 1601[135] à Naples. Heurté au scepticisme du vicaire espagnol Don Francisco de Castro qui l'a empêché de partir pour Madrid, Dionysos a fait des efforts pour sensibiliser directement le souverain de l'Espagne concernant la "question albanaise", auquel il a écrit sur la perspective prometteuse d'une action en Epire où la population s'était déjà soulevée et où la présence militaire turque était trop affaiblie[136]. Parallèlement à lui, un autre albanais, Jérôme Kombi, conseiller du lieutenant général de Naples, s'est efforcé d'exercer son

---

[132] Selon l'ambassadeur vénitien à Naples, Kombi était "capo delle spie che vanno de qui in Constantinopoli, et ch'è quello, per le mani del quale passano tutti i maneggi di Albania", voir: J. Tomiç, *Gradja za istoriju pokreta na Balkanu protiv Turaka krajem XVI i poçetkom XVII veka*, Belgrade, 1933, p. 269, nr. 269, nr. 177; P. Bartl, *Westbalkan*, p. 38-39; J. Hassiotes, *La communità greca di Napoli ei moti insurrezionali nella penisola balcanicadurante la seconda metà del XVI secolo*, "Balkan Studies", nr. 10, 1969, p. 285.

[133] P. Bartl, *Westbalkan*, p. 147.

[134] St. Papadopoulos, Apeleutherotikoi agones ..., p. 92.

[135] K. Sathas, *Tourkokratoumene Hellas* ..., p. 212; St. Papdopoulos, *Apeleutherotikoi agones* ..., p. 93; La mission de Dionysos à Naples a été préparée et surveillée par "le chef de reconnaissance du Royaume de Naples" l'Albanais Jérôme Kombi. Voir: K. Mertzios, *To en Venetia kratikon Archeion*, "Epeirotika Chronika", nr. 15, 1940, p. 33.

[136] P. Bartl, *Westbalkan* ..., p. 150.

influence dans ce sens. Dans une lettre adressée au roi Philipe III d'Espagne, écrite le 27 novembre 1602, il proposait à celui-ci de mobiliser 12 capitaines albanais bien expérimentés qui se trouvaient dans le Royaume de Naples et qui garantissaient le succès d'une entreprise outre mer, s'ils étaient munis de 2 ou 3 compagnies ne dépassant pas les 500 guerriers[137].

Durant son séjour à Naples en attente de l'autorisation pour aller en Espagne, Dionysos a fait des efforts pour s'assurer un appui à sa cause même auprès de l'empereur d'Allemagne et, surtout auprès du Pape[138]. Avant le 15 février 1603 il a rencontré à Rome le Pape en personne, Clément VII, chez lequel il a fait aussi l'acte individuel d'abjuration déclarant à la fois sa conviction et sa fidélité envers le Siège Apostolique et le Pape en personne[139]. En même temps il s'est déclaré prêt à se mettre au service de la réalisation du vieux rêve de la Papauté, l'union de l'Eglise orthodoxe de l'Est avec l'Eglise romaine-catholique[140]. Comme les rapports du prêtre grec Constantin Sofia le témoignent clairement, plus qu'en raison des convictions personnelles, l'évêque albanais a fait ces pas afin d'assurer le soutien du Saint Siège pour le mouvement anti-ottoman en Epire, un soutien qu'il n'a pas manqué de chercher directement au Pape durant son audience[141].

Enfin, ayant la recommandation du Pape Clément VII, en début de l'été 1603, Dionysos est arrivé en Espagne[142]. Mais il serait suivi ici par les rapports secrets du prêtre grec Constantin Sofia, élève du collège orthodoxe de Saint-Athanase à Rome, qui avait été joint à la mission de Dionysos en tant que "traducteur", mais, ayant la tâche, paraît-il, de contrôler les mouvements de celui-ci. Il n'y a pas de doute que dans les accusations du grec Constantin il y a des choses qui, de toute apparence, correspondent à la réalité. Ainsi, il ne semble pas impossible que Dionysos ait fait l'acte de l'abjuration poussé non tant en raison de ses convictions modifiées qu'en

---

[137] Les noms des capitaines en question étaient: Nikollë Renësi, Jérôme Kombi, Gjon Golemi, Pal Kuruka, Dhimitër Golemi, Stefan Krisia, Gjon Skurra, Gjon Plesha, Vasil Papdopulo, Guljem Araniti, Guidon Psara, Mikel Bua e Zef Muzaka. Voir: P. Bartl, *Westbalkan* ..., p. 151, not. 27.

[138] St. Papdopoulos, *Apeleutherotikoi agones* ... p. 93; P. Bartl, *Westbalkan* ..., p. 151.

[139] St. Papadopoulos, *Anekdota eggrepha* ..., p. 6; P. Bartl, *Westbalkan* ..., p. 151.

[140] *Ibid.*

[141] St. Papadopoulos, *Anekdota eggrepha* ..., p.15; M. Th..Laskaris, *Petros Lantzas dioiketes tes Pargas kai organon ton Ispanon en Epeiro (1596-1608),* "Apheiroma eis ten Epeiron. Eis mnemen Christou Soule (1892-1951)", Athenai, 1956, p. 251-252.

[142] P. Bartl, *Westbalkan*..., p. 151.

raison d'un calcul politique pur en vue d'assurer des dons concrets pour les nouvelles insurrections, qu'il avait planifié de réaliser en Epire[143]. De même, tenant compte de l'esprit pragmatique et très concret du clergé albanais et, dans ce cadre même de notre Dionysos, il ne semble pas impossible que l'évêque albanais doutât du Purgatoire et de l'immortalité de l'âme, et qu'il s'exprimât, selon la dénonciation de Constantin, que "chez les hommes, tout comme chez les autres êtres, il n'y a rien d'autre que le sang qui fait vivre. De quelle résurrection peut-on parler, de quel jugement; alors qu'après la mort de l'homme il ne reste plus rien"[144] Concernant de telles idées "hérétique" Dionysos était accusé, comme nous l'avons vu déjà, par d'autres clercs grecs, comme Maxime de Péloponnèse. Mais ce qui est vraiment frappant c'est que Constantin et d'autres dénonciateurs grecs de l'évêque Dionysos accusent celui-ci plutôt comme "architecte de maux", "semeur de troubles", comme "rebelle" qui a trempé les mains dans le sang, fût-ce du sang des "infidèles" turcs[145]. Sur ce point, l'accusation du prêtre grec Constantin retentit étrangement comme étant la même que celle faite de tout temps contre Dionysos si bien par des clercs grecs, le Patriarche y compris, que par des représentants des commerçants grecs d'Arta et de Ioannina. Pour tous ces milieux grecs, l'activité "révolutionnaire" de l'évêque albanais était deux fois plus condamnable: premièrement, elle s'adressait contre le pouvoir légitime du sultan et deuxièmement, elle donnait lieu à des représailles turques contre les chrétiens, en cas d'échec[146]. Contre cette logique qui prêchait le maintien du *status quo* et qui cherchait à interdire l'implication de l'Occident dans les mouvements insurrectionnels des Albanais d'Epire, l'évêque Dionysos s'est

---

[143] "... et il sopradetto giovane testifica ... d'haverlo molte fiate inteso dire, che andava a Roma per, non che egli haversa animo di unirsi col Papa et far la professione della fede, ma perchè era modestato, però che diceva che andava a levare danari dal Papa et altri favori et ingannarlo nel resto", St. Papadopoulos, *Anekdota eggrapha...*, p. 15.

[144] "Emanuel Gumeno affirma di haver inteso dalla bocca di detto Dionisio che dubitava nella providentia di Dio, et della Immortalità dell'Anima, dicendo che nell'huomo parimente come negli altri Animali, non li pareva fosse altra senon il sangue che ci fa vivere; però diceva, che resurretione? Che guidito? Morto l'huomo, non ci è più niente", *Ibid.*, p. 15.

[145] D. Sarros, *op. cit.*, "Epeirotika Chronika", nr. 3, 1928, p. 188, 190, 204 etc.; St. Papadopoulos, *Anekdota eggrapha ...*, p. 14; K. Sathas, *Tourkokratoumene Hellas ...*, p. 215.

[146] D. Sarros, *op. cit.*, "Epeirotika Chronika", nr. 3, 1928, p. 203, 208; "Sy d'all'ouden allo elogizou, ouden, efantazou... opos apostasias poiesas teleon hemas apoleses". Voir aussi: K. Sathas, *Tourkokratoumene Helas...*, p. 214, 216; *Ekklesiastike Aletheia,* II, Constantinople, 1882, p. 780.

heurté même lorsque, de retour de sa mission en Europe, il s'est mis à organiser une nouvelle insurrection anti-ottomane. Pendant qu'il cherchait des aides à la Papauté et en Espagne, des représentants du clergé et des plus puissants commerçants grecs de Ioannina demandaient à ces puissances à ne pas encourager et à ne pas appuyer les plans insurrectionnels de Dionysos le Philosophe, qui provoqueraient, selon eux, la vengeance des Turcs[147].

En dépit des efforts du Patriarcat et du clergé grec pour saboter les mouvements de libération de l'évêque albanais et pour rompre ses liens avec les puissances européennes, Dionysos le Philosophe a réussi à réaliser l'insurrection planifiée, il y avait des années, et en même temps à coordonner les actions avec la Papauté et les Espagnols[148]. Les sources, grecques ou occidentales, affirment que l'insurrection s'est déroulée selon un plan coordonné avec les Espagnols, selon lequel, les insurgés de Dionysos envahiraient d'abord un château turc, dans notre cas celui de Ioannina, et ensuite interviendrait la flotte espagnole pour faire avancer les opérations anti-ottomanes à une large échelle dans toute l'Epire[149]. Si l'on considère la hâte que les insurgés ont eue à se diriger vers Ioannina, il paraît tout à fait possible qu'un tel plan de coordination avec les Espagnols ait réellement existé[150].

Le fait est qu'en fin de compte l'insurrection, en dépit des premiers succès, a eu une fin tragique. Comme nous avons pu le montrer durant cette

---

[147] A. Corral, *Unas conspiraciones contra el Sultan turco en tiempo de Felipe III*, "Simancas Estudios de historia moderna", nr. 1, 1950, p. 391; P. Bartl, *Westbalkan...*, p. 153.

[148] Toutes les sources le confirment. Voir: K. Sathas, *Tourkokratoumene Hellas...*, p.215; K. Mertzios, *op. cit.*, "Epeirotika Chronika", nr. 13, 1938, p. 84, 87, 88; J. Von Hammer, *Geschichte des osmanichen Reiches ...* p. 442; D. Sarros, *op. cit,*, "Epeirotika Chronika", nr. 3, 1928, p. 200.

[149] Voir le rapport de Jean Simon sur le bailli de Corfou du 18 octobre 1611; K. Mertzios, *op. cit.*, "Epeirotika Chronika", nr. 13, 1938, p. 87.

[150] La première information sur l'existence d'un tel plan date de 1603, lorsque dans un rapport sur l'Albanie et les préparations insurrectionnelles là, l'on propose que: "questo ottobre o novembre far efetuar una fortezza in Albania, che sarà la chiave di quel paese, et così più animo su darà a sua Maestà impiegarci le forze sue". Voir: I. Zamputi, *Dokumente të shek. XVI-XVIII për Historinë e Shqipërisë*, III[e] vol. (1603-1621), Tirana, 1989, p. 11-12. En 1604, de retour de Naples, Dionysos fait un premier effort pour mettre en pratique ce plan. Dans le village de Kojkë de Frari, il a réuni environ 200 partisans et a envoyé une pétition au roi de Naples où il l'invite à envoyer la flotte dans les eaux de Préveza. Mais cet effort a été trahi par des éléments liés au Patriarcat et entravé par Venise. Voir: K. Mertzios, *To en Venetia kratiko Archeinon, op. cit.*, p. 33-34.

étude, ce qui a joué un rôle essentiel sur son échec c'était la main longue des clercs grecs et des dirigeants des notabilités commerçantes grecques de Ioannina, qui avaient poursuivi Dionysos même durant son pèlerinage en Europe en 1601-1604. C'était ceux-ci qui, saisis de terreur et évadés de Ioannina, ont montré à Osman Pacha la force réelle des insurgés en provoquant le retour et la vengeance contre lui. Ce sont ceux-ci qui ont montré au Pacha l'endroit où Dionysos et les autres dirigeants de l'insurrection étaient cachés, entraînant ainsi leur fin tragique.

L'histoire de l'insurrection de 1611 dans la Basse Albanie et celle de l'évêque héroïque, Dionysos, son dirigeant, se renouvelleront quelquefois dans les années suivantes, avec des héros et des personnages nouveaux. Mais nous pouvons dire avec certitude que dans le calendrier de l'église orthodoxe albanaise, l'archevêque "rebelle" de Paramithie, Dionysos le Philosophe, a représenté l'un de ses principaux martyrs. Il a lutté les armes à la main pour la liberté et l'affirmation de la nation albanaise dans la confrontation avec les occupants étrangers et leurs alliés, le Patriarcat grec de Constantinople et ses émissaires. Tous comme plus tard Kristo Negovani, Kristo Kosturi et beaucoup d'autres clercs albanais, Dionysos le Philosophe est devenu la victime de l'alliance diabolique du pouvoir ottoman avec le Patriarcat grec de Constantinople.

**Gazmend SHPUZA**

# L'ALBANIE DEPUIS LES CONFERENCES BALKANIQUES AU PACTE BALKANIQUE (1930-1934)

Les Conférences Balkaniques et le Pacte Balkanique de 1934 constituent un moment important dans les relations interbalkaniques. Ils marquent un effort, bien que non-réussi, dans la voie de l'évolution des relations politiques de notre péninsule durant la période entre les deux guerres mondiales. En raison des contradictions elles-mêmes qui ont caractérisé leur développement, ils n'ont pas réussi à jouer le rôle pour lequel ils avaient été convoqués et signés. Les pas que ces conférences ont marqués, fussent-ils ratés, et le Pacte de 1934 (l'appeler anémique serait peu) constituent une expérience qui a ses bons et mauvais côtés, dont il faut tenir compte pour surmonter aujourd'hui ce qui sépare les peuples balkaniques et pour ouvrir la voie aux facteurs intégrants.

La question de la participation de l'Albanie dans les Conférences Balkaniques et sa privation de prendre part au Pacte Balkanique ne sont devenues jusqu'à présent objet d'analyses particulières, autant qu'on sache, qu'à quelque exception. Elles le sont devenues tout au mieux dans le cadre des aspects plus globaux. De manière très imprécise elles ont été présentées dans des études des auteurs étrangers.

Parallèlement aux publications sur l'histoire des Balkans qui payent attention au sujet traité dans cet article[1] il y en a d'autres qui l'ignorent absolument[2]. Même dans les publications récentes, dédiées à la politique du roi Zog, on remarque que ce sujet est ignoré[3]. Il existe également, depuis ce temps-là et par la suite, des études sur ce sujet, dans lesquelles on ignore tout à fait[4] ou presque[5] l'attitude adoptée vis-à-vis de l'Albanie. Même quand on

---

[1] L.S. Stavrianos, *The Balkans since 1453, Holt, Rinehart and Winston*, New York, Chicago, San Francisco, Toronto, London, October 1963.

[2] J. Castellan, *Histori e Ballkanit, (ahekulli XIV-XX)*, "Çabej", Tirana 1996.

[3] B. J. Fischer, *Mbreti Zog dhe përpjekjet për stabilizim në Shqipëri*, Sh.B. Çabej, décembre 1996.

[4] V. Vinaver, *Balkanskiot Pakt i politikata na KPJ (1934-1940)*, "Glasnik Revue", Skopje, gXXII, 1978, br. 1-2, s. 71-79.

parle de sa participation à ces Conférences et au Pacte en question, l'on donne au lecteur la fausse impression que l'Albanie, bien qu'invitée à prendre part au Pacte, avait refusé, ce qui n'est pas vrai. Dans d'autres cas, l'on affirme à juste titre que l'Albanie n'avait pas été invitée à prendre part au Pacte, mais elle est considérée au même plan que la Bulgarie, prétendant que celle-ci non plus n'y avait été invitée[6]. Au contraire, à la différence de l'Albanie, la Bulgarie, bien qu'invitée, avait refusé d'y participer. Néanmoins, l'on doit dire que le Pacte d'Athènes n'avait pas été signé par les deux Etats le plus "balkaniques du point de vue géographique": l'Albanie et la Bulgarie.[7]

Ces derniers temps la question de la participation de l'Albanie dans le Pacte Balkanique est traitée même par des auteurs albanais[8], soit en passant, soit dans des articles particuliers[9], soi dans un cadre plus global.[10]

Les Conférences Balkaniques ont développé leurs travaux à un moment délicat des relations albano-italiennes, juste au commencement de leur aggravation. Le gouvernement d'Ahmet Zogu faisait des efforts à l'époque pour sortir de la tutelle de l'Italie et suivre une politique indépendante, une politique de rapprochement avec les voisins et avec les Grandes Puissances. Il n'avait pas accepté de prolonger le délai du premier Pacte de Tirana. Ainsi, il avait surmonté cet obstacle formel qui ne

---

[5] A. Mousset, *Le Pacte de Belgrade*, "L'Europe Centrale", Prague, v. 9, nr. 6, 10 février 1934; D. Kitsikis, *Les projets d'entente balkanique 1930-1934*, "Revue Historique", tome CCXLI (1969), pp. 117.

[6] Hugh Seton – Watson, *Eastern Europe between the Wars 1918-1941*, Third Edition, revised, New York, Evrauston and London, 1962.

[7] E. Bakalli, *Pakti Ballkanik dhe Shqipëria*, "Shqiptarët në rrjedhat ballkanike", Institut Albanologique de Prishtina, Prishtinë, 1996. Matériaux de la session scientifique, tenu le 17 et 18 juin 1992, p. 13.

[8] M. Belegu, *Presioni ushtarak i luftanijeve italiane në limanin e Durrësit, kapitullimi i qeverisë zogiste dhe qëndresa e masave popullore*, "Studime historike", 1977, nr. 1, p. 41-44.

[9] A part E. Bakalli cité ci-dessus, voir aussi: G. Shpuza, *L'Albanie et le Pacte Balkanique*, exposé présenté au symposium international organisé par l'Université d'Athènes "Panteion", en mars 1992 ayant pour sujet l'"Approchement Balkanique"; Même auteur, *L'Albanie et le Pacte balkanique*, 1934, dans "Turkish Reviw of Balkan Studies", ISIS, Istanbul, Annual 1995-95, 2, p. 193-204; Même auteur, *Shqipëria dhe Pakti Ballkanik i vitit 1934*, dans "Studime historike", nr. 1-4, 1996, p. 37-58; Même auteur, *ibid.*, nr. 1-2, 1998; Même auteur, *Shqipëria në mes të Ballkaneve dhe Apenineve*, Sh. B. EXTRA, Tirana, 1999.

[10] I. Ushtelenca, *Diplomacia e Mbretit Zog, (1912-1939)*, Tirana, 1995.

permettait pas à la diplomatie albanaise d'avoir des coudées franches dans ses relations avec les tiers sans le consentement de l' "ancienne alliée". [11]

Ce tournant courageux dans la politique extérieure du Roi Zog et de son gouvernement, comme nous allons le constater, n'a pas trouvé la bonne entente et le bon accueil des chancelleries balkaniques, contrairement aux intérêts mêmes de ces pays.

L'attitude positive et favorable du gouvernement et de l'opinion publique albanaise vis-à-vis du Plan Briand pour l'union européenne témoignait de la volonté albanaise de ne pas se détacher en aucune manière de la famille européenne. Mais l'échec des projets vagues en effet pour sa réalisation n'a donné aucune possibilité à la petite Albanie, qui se trouvait sous la tutelle toujours pesante de l'Italie, de s'en sauver et de s'allier aux autres puissances et aux Etats européens. Dans de telles circonstances, la Tirana officielle et semi-officielle s'est efforcée de mettre à profit d'autres initiatives régionales comme les Conférences Balkaniques pour se rapprocher de l'Angleterre et de la France.

## Un effort pour surmonter les obstacles, se rapprocher et collaborer à l'intérieur de la région

Le débat développé dans ces conférences était dicté par les nombreux problèmes aigus qu'on avait hérités. Comme les gouvernements balkaniques n'étaient pas en mesure de faire front aux interventions des Grandes Puissances dans leurs affaires internes, les habitants des Balkans n'ont pas réussi à s'opposer en commun aux dangers qu'ils risquaient.

Le lourd héritage négatif que la Première Guerre Mondiale avait laissé derrière, la situation internationale complexe à la suite de la dictature nazie en Allemagne et de sa sortie de la Ligue des Nations, le lit de méfiance existant entre les gouvernements des pays balkaniques, l'enchevêtrement des intérêts locaux de la péninsule avec ceux des puissances particulières ont été présentés durant les travaux des Conférences Balkaniques et ensuite, durant les entretiens pour la fondation de l'Alliance Balkanique, en influant de manière décisive sur elles.

---

[11] *Historia e Shqipërisë*, vol. II, II une publication de l'Institut de l'Histoire et de la Linguistique de l'Université de Tirana, 1965, p. 591-599; *Historia e Shqipërisë*, vol. I, II, une publication de l'Institut de l'Histoire de l'Académie des Sciences de la RPSA, Tirana, 1984, p. 345-369; N.D. Smirnova, *Albanskij vopros o italianskoj vnjeshnjej politike*, 1932-1934. s. 16. Exposé présenté au III[ème] Congrès International des Etudes sur les pays de l'Europe du Sud-Est, organisé par AIESEE; Zh. Avramovski, *Kontribut i studimit të historisë së Shqipërisë në periodën midis dy luftërave botërore*, dans "Gjurmime albanologjike", 1968, nr. 2, p. 143-150;

Le problème fondamental qui se posait dans ces conférences était: comment et à quel point les Etats Balkaniques pourraient-ils surmonter les contradictions héritées ?

L'intervention des grandes puissances dans les affaires internes des Etats Balkaniques, les contradictions concernant les questions territoriales, les débats infinis sur les minorités nationales, les mésententes dans le domaine de l'économie semaient la discorde dans les Balkans, provoquaient une situation très tendue, accompagnée de temps en temps d'aggravations légères ou graves. En dépit de l'unité géographique, les relations commerciales interbalkaniques étaient presque insignifiantes. Elles ne représentaient que 9% de tout leur commerce extérieur.[12]

L'héritage du Congrès de Berlin de 1878, les conséquences des décisions de la Conférence de Londres de 1912-1913 et du système des accords de Versailles ont exercé une grande influence sur la politique balkanique des grandes puissances, et surtout sur celle des Etats balkaniques eux-mêmes. Pour l'Albanie cet héritage était amer.

Ainsi, l'on n'a pas réussi à éviter les principales contradictions au sein des pays balkaniques et des grandes puissances elles-mêmes. Par conséquent, le premier objectif de 1925-1926 pour créer une "Lucerne" balkanique n'a pas été réalisé.

Bien que les efforts pour réaliser un Pacte Balkanique de l'Assurance et de la Sécurité au milieu des années '20 du XX$^{e}$ siècle aient échoué, l'idée n'a pas été abandonnée. Elle a été reprise au début des années '30.[13]

La concrétisation du Pacte balkanique a été précédée par les Conférences Balkaniques dans lesquelles on a discuté en premier lieu sur les principes de la signature d'un pacte postérieur comme un accord sur le maintien de la *status quo* politico-juridique dans la péninsule et sur la création d'une Confédération Balkanique.

On pensait réaliser cette nouvelle union dans l'esprit de la Ligue des Nations. Cette activité était développée sous le motif serbe préféré "les Balkans aux peuples des Balkans", ce qui sous-entendait que la Yougoslavie serait l'axe de cette nouvelle alliance régionale. Devant les tendances d'hégémonie de la Grande Serbie de Belgrade, le diplomate albanais Reuf Fico déclarait: "Nous sommes d'accord que les Balkans appartiennent à leurs

---

[12] N. S. Kashkin, *Ballkanskije Konferencii (1930-1934 g.g.)*, in "Actes du Premier Congrès International des Etudes Balkaniques et Sud-Est Européennes", V, Histoire (Deuxième moitié du XIX$^{e}$ s. - XX$^{e}$ s.), en abréviation APCIEB-eE, Sofia, 1970, p. 185.;H. Daneva-Mihova, *ibid.*, p. 177-180.

[13] Zh. Avramovski, *Projekt Balkanskovo garantijnovo Pakta* (1925-1926), in "APCIEBs-eE, V, p. 169-174; H. Daneva-Mihova, *ibid.*, p. 177-180.

habitants, seulement, il faut faire une petite correction. Ils leur appartiennent à droits égaux, sans la violence d'un Etat sur un autre"[14].

Tandis que la presse italienne attaquait dans un autre aspect le mot d'ordre "Les Balkans aux habitants des Balkans". Le journal "Stampa" a publié un article où il critiquait ce principe. Il prétendait de manière tout à fait partiale que la non-émancipation des Balkans n'était pas une conséquence de l'intervention des Puissances de l'Occident dans leurs affaires internes, mais une conséquence des liens des peuples des Balkans avec des amis en Occident pour des raisons économiques.[15]

Au début des années '30, les développements importants dans les Balkans tentaient l'organisation d'un bloc pour faire résistance aux grandes puissances. Ce qui avait ouvert la voie à ces efforts c'étaint les accords conclus entre la Yougoslavie et la Turquie en 1929 et 1930, évitant alors les sources de conflit. Cela ne voulait pas dire que tous les problèmes des Balkans étaient résolus. Quoiqu'il en fût, les relations à la fin de 1929 étaient meilleures qu'avant, et cette amélioration constituait un facteur qui ouvrirait la voie à la convocation des Conférences Balkaniques.

Les facteurs économiques et notamment la grande chute dans l'économie mondiale de 1929 y ont exercé leur influence. Cette situation a mis en évidence une leçon importante: les mesures au niveau national étaient insuffisantes pour faire face aux crises économiques.

Ces circonstances ont poussé Alexandre Papanastasiou, le chef d'un petit parti agraire et Ex-premier ministre de la Grèce, à proposer une conférence semi-officielle qui étudiait la possibilité de la constitution d'une Confédération Balkanique.

Bien qu'appuyé sur des groupes nationaux composés d'hommes politiques, de représentants des organisations pour la paix, des universités et des organisations professionnelles et que ses décisions ne fussent pas obligatoires pour les gouvernements, cet organisme n'a pas perdu son caractère officiel. Cela non seulement parce que les gouvernements des six Etats soutenaient les activités des groupes nationaux mais aussi parce que les délégations de tous les Etats pour participer à la Conférence étaient choisies après consultation avec les gouvernements respectifs, et les gouvernements étaient représentés dans chaque Conférence par leurs représentants diplomatiques officiels (qui participaient dans le rôle de l'observateur) dans l'Etat où se tiendrait la Conférence.

---

[14] E. Rossi, *La seconda Conferenza Balkanica*, in "L'Europa Orientale", Roma, 1932, nr. 1-2, p. 6-7, selon I. Ushtelenca, *Diplomacia e Mretit Zog I (1912-1939)*, Tirana, 1995, p. 260.

[15] *Arkivi Qendror Shtetëror*, en abréviation: *AQSH*, f. 252, d. 55, page 1, Londres, 13.01.1934.

Aux prétentions non fondées que les travaux des Conférences Balkaniques avaient un caractère officieux, plus ouvertement, comme cela est admis par d'autres auteurs aussi, a répondu le délégué albanais Mehmet Konica, lequel à la Deuxième Conférence a déclaré: "... il serait ridicule de prétendre que nos groupes nationaux ont agi indépendamment de leurs gouvernements"[16]

Quatre conférences ont eu lieu en tout, la première, à Athènes (octobre 1930), la seconde à Istanbul (20-26 octobre 1931), la troisième à Bucarest (22 octobre 1932) et la quatrième à Thessalonique (5-11 novembre 1933). Les résultats de ces conférences étaient semblables à celles de la Ligue des Nations à Genève. Nombre de commissions ont été formées pendant les conférences pour traiter les problèmes non politiques tels que les questions et les liens économiques, la coopération intellectuelle, les questions sociales et sanitaires etc.

Ces commissions ont préparé un certain nombre de projets considérés à l'époque, valables et constructifs, dont quelqu'un a été même appliqué. Ceci comprenait l'échange de professeurs et d'étudiants des universités, la création d'un Institut de l'Histoire des Balkans et d'une Chambre de Commerce et d'Industrie des Balkans, ainsi que l'adoption des plans pour un Bureau de Travail balkanique et d'une union postale.

A propos des problèmes ethniques, les Conférences balkaniques n'avaient pas plus de succès que la Ligue des Nations. La Commission des Liens Politiques était confrontée à la tâche d'adoucir les conflits graves des intérêts et des points de vue divergents. Elle a préparé un projet pour un Pacte Balkanique contre l'agression, mais il a y eu peu de progrès dans ce sens. Les représentants bulgares ont refusé la prise en considération de toute proposition concernant l'acceptation formelle des frontières existantes et ont demandé qu'à la population bulgarophone en Grèce et en Macédoine (Yougoslavie) l'on reconnaisse le droit des minorités. Les efforts pour satisfaire aux demandes des Bulgares par modification des dispositions du Pacte de non-agression, se sont avérés vains.

La révision des frontières ou le *statu quo*, la question des nationalités et des minorités, étaient le pivot des divergences entre les délégations réunies dans les conférences balkaniques, jusqu'à ce que la délégation bulgare, à la Troisième Conférence à Bucarest, le 22 octobre 1932, abandonne la salle de la réunion. L'attitude bulgare et celle albanaise ne peuvent pas être simplifiées et qualifiées seulement de conséquence simplement mécanique de l'influence de l'Italie. L'attitude de l'Albanie ne peur nullement être dénudée de son intérêt naturel et légal pour le sort de la moitié de sa propre nation.

[16] Kashkin, p. 187; Les Balkans, nr. 1-2, p. 87.

Dans les débats des conférences balkaniques, dès le début, une place importante était réservée au problème du plan sur lequel démarrerait l'union des pays balkaniques: sur le plan politique, économique ou culturel? L'Albanie, la Bulgarie et la Turquie voyaient comme tâche primordiale la réalisation de l'union politique des pays balkaniques. Alors que l'Albanie et la Bulgarie de nouveau posaient comme condition sine quoi non d'une telle union la solution au préalable de tous les problèmes discutables, la Grèce et la Turquie présupposaient que la réalisation de l'union politique résoudrait automatiquement tous les différends et menait directement à l'unification économique et culturelle.[17]

La délégation albanaise, présidée par Mehmet Konica, a approuvé en principe les idées avancées pour la création du pacte de la formation de la Confédération Balkanique. Mais, pour que ces initiatives connussent le succès, il lui a demandé dès le début que deux conditions soient remplies. Premièrement, à côté de la préparation du Pacte et de la Confédération, l'on devait résoudre avec priorité le problème des droits des minorités nationales, faute de quoi il était impossible de faire, ne fût-ce qu'un pas, en avant pour s'assurer la coexistence dans le cadre balkanique. Sans l'octroi de tous les droits à la population albanaise vivant en Yougoslavie et en Grèce, soulignait le représentant albanais, il ne pouvait pas y avoir une bonne entente et du calme dans les relations entre ces trois nations. La délégation albanaise dans ces conférences ne pouvait pas se dérober aucunement à son devoir pour la protection des droits élémentaires des frères demeurés à l'extérieur des frontières étatiques.

Deuxièmement, un pacte pour la sauvegarde de l'inviolabilité des pays balkaniques ne serait efficace que s'il avait à sa base la protection contre les attaques des Grandes Puissances[18]. Par cela l'on visait d'abord la protection de l'Albanie, et non seulement de celle-ci, d'une attaque éventuelle extrabalkanique, respectivement de l'Italie. Ces propositions étaient aussi bien réalistes que clairvoyantes.

Au début, à l'appui de la proposition albanaise se sont rangés la Bulgarie, la Roumanie et la Turquie. Tandis que la Yougoslavie qui s'est opposée à cette proposition prétendant que la conférence n'avait pas pour but la discussion du problème des minorités nationales, est demeurée isolée. Pourtant, la conférence, pour ne pas permettre la défaite de ces initiatives, a approuvé en principe les idées pour la réalisation du Pacte et de la prochaine

[17] Kashkin, p. 189.
[18] *Ibid.*

Conférence et s'est terminée sur la décision que dans l'avenir les pays participants devaient s'entendre [19].

Dans la Deuxième Conférence Balkanique, qui s'est tenue à Istanbul en octobre 1931, l'Albanie a été représentée par une délégation assez large, composée de Mehmet Konica, du Père Gjergj Fishta et d'autres.

L'attention est attirée par la déclaration du président de la Turquie Mustapha Kemal Atatürk, lors de la situation qu'il a adressée aux participants à la Conférence à son ouverture.

"La naissance des Etats balkaniques actuels y compris la Turquie, est liée au fait du morcellement continu de l'Empire ottoman, qui, en fin de compte, a fini dans le cimetière de l'histoire, - disait Atatürk et poursuivait, - voilà pourquoi les peuples balkaniques, ayant une histoire commune, ont été liés les uns aux autres au cours des siècles. Si cette histoire se présente sous une forme inadéquate, alors tous les Etats des Balkans en sont responsables, et où la responsabilité de la Turquie n'en est pas moins lourde. Voilà pourquoi maintenant vous allez vers la création ... du fondement solide de la fraternité et ouvrez devant vous les larges horizons de l'union"[20].

Les représentants albánais à cette Conférence, avant de partir pour Istanbul, avaient pris les consignes du roi Zog qu'il serait bien que la première chose fondamentale qu'ils auraient à demander devrait être la discussion du problème des droits des Albanais vivant sur leurs propres territoires en Grèce et en Yougoslavie. Les consignes du roi étaient défavorables aux recommandations de la partie italienne. Suivant les documents de la Légation italienne à Tirana, Rome s'est efforcée à convaincre la partie albanaise pour que la délégation albanaise ne soulevât pas la question des minorités, dans cette conférence. Ekrem Libohova a répondu ouvertement: "Le roi Zog avait exprimé le souhait que la délégation agît de sa propre initiative, sans demander nullement l'idée de l'Italie".[21]

Sur la base de ces consignes Mehmet Konica, qui a pris la parole le premier, exprimé de nouveau, en principe, la prédisposition de l'Albanie à adhérer à un pacte formé sur l'égalité et la justice entre les peuples balkaniques. En même temps il a souligné que si la question des minorités nationales n'était pas résolue à l'avance, alors la délégation albanaise quitterait la conférence. Le président de la délégation yougoslave, Jonic, s'est opposé au président de la délégation albanaise par la thèse que, pour

---

[19] Z. Topalloviç, *Les fondements politiques de la Conférence Balkanique*, in "Les Balkans", Athènes, 1930, nr. 2, p. 18-24; Une lettre de Mehmet Konica envoyée à la Conférence Balkanique d'Athènes, le 15 mars 1934, nr. 5-6, p. 326, selon I. Ushtelenca, p. 261.

[20] *Les Balkans*, 1931, nr. 13-14, p.1.

[21] Kashkin, p. 194-195.

atteindre la coopération balkanique il faudrait résoudre d'abord les questions économiques, en commençant de celles moins difficiles et en venir ensuite petit à petit à celles politiques. Il a prétendu que la délégation yougoslave était une initiative privée et que, pour les autres problèmes c'est l'Etat qui en décidait.[22].

Le président de la conférence, Hasan bey, s'est efforcé de calmer l'atmosphère créée pour éviter l'échec des travaux de la réunion, mais le débat entre la délégation albanaise et celle yougoslave était très violent. L'un des délégués albanais a déclaré: "Ce que nous demandons c'est que des centaines de milliers d'Albanais en Yougoslavie, séparés brutalement, par la force des circonstances, de leurs frères de race, soient laissés vivre libres. Ceci nous le demandons au nom de l'humanité et du droit, parce que telle est la base même de l'accord balkanique. Il est vain de se faire des illusions, car nous ne pouvons même pas faire un pas en avant si nous ne reconnaissons, ni ne respectons les droits des minorités nationales partout dans les Balkans. S'il est exprimé qu'il vaut mieux commencer par les problèmes les plus faciles nous ne sommes pas de cet avis. Pour construire une maison l'on ne commence pas le travail par la porte et les fenêtres, mais par les fondements, lesquels pour notre maison commune que nous cherchons à construire c'est l'application des droits de toute nation et de toute race. C'est "à déplorer - prévenait à pleine raison la délégation albanaise, - que dans les Balkans il y a des dirigeants qui ne veulent pas prendre en considération la réalité, qui ne prévoient pas les dangers qui courent, ne veulent pas comprendre qu'ils assument une terrible responsabilité envers leurs propres pays et les voisins balkaniques".[23] C'était l'Albanie qui ressentait plus vite et de plus près ces dangers, c'est pourquoi c'était le membre encore de la délégation albanaise qui prévenait dans ce sens.

En réponse à la déclaration de la partie albanaise le président de la délégation yougoslave, Ionić, provoquait gravement, lorsqu'il disait que les pays balkaniques pouvaient bien s'entendre s'ils n'étaient pas influencés par les puissances étrangères intéressées par les Balkans, faisant allusion à l'influence italienne sur l'attitude albanaise. En tout cas il faut tenir compte du fait que l'influence et l'ingérence des grandes puissances de l'époque dans les affaires intérieures de la péninsule n'étaient pas un phénomène exclusif des relations italo-albanaises. A sa provocation les représentants albanais ont répondu par le fait qu'ils étaient les représentants des

---

[22] AQSH, F. LI, D. 53, 1931, p. 1-10, rapport de la Légation italienne adressée au Ministère des Affaires Etrangères, Tirana, 2.2.1932, selon I. Ushtelenca, p. 261.

[23] E. Rossi, *op. cit.*, p. 16, selon I. Ushtelenca, p. 262.

communautés albanaises, qu'entre eux il n'y avait aucun italophile et qu'en fin de compte ce n'était pas une faute que d'être ami de l'Italie.[24]

La prétention du délégué yougoslave concernant l'attitude pro-italienne de la délégation albanaise ne tenait pas devant les faits. Ceci est bien prouvé par l'introduction rigoureuse du roi Zog aux délégués albanais, pour aller à la Conférence sans faire des consultations avec l'Italie, alliée officielle de l'Albanie. Et en accord avec cette instruction ou mieux dire ordre, la diplomatie albanaise a rejeté la suggestion de Rome pour ne pas soulever dans cette conférence les problèmes ethniques et des droits des Albanais en dehors des frontières, en Yougoslavie et en Grèce.

D'après les sources diplomatiques yougoslaves mêmes, Mehmet Konica, dans une rencontre avec le représentant yougoslave, lui a dit clairement que la Yougoslavie ne devait pas tenir une attitude de non-rapprochement avec les voisins puisque "l'Italie s'efforçait à avoir la mainmise sur l'Albanie". Tirana jugeait que l'unique issue s'était le renforcement autant que possible des liens avec les pays balkaniques. Dans le cas d'une attitude négative de leur part elle serait obligée, s'exprimait Konica mot à mot, de "plonger dans les eaux italiennes, chose qui n'était pas du tout dans l'intérêt de la Yougoslavie".

Mais, de telles déclarations ouvertes, réalistes et clairvoyantes se sont heurtées à une attitude négative de la partie yougoslave. Le rapprochement de l'Albanie avec les pays balkaniques était conditionné par Belgrade avec son retrait de la défense des droits nationaux des Albanais et même humains en Yougoslavie. Ionič déclarait qu'il pouvait soutenir une coopération de l'Albanie avec les pays balkaniques seulement sous la condition absurde que celle-ci renonçât 7 la demande pour la discussion du problème de la position de la population albanaise vivant en Yougoslavie.[25]

L'Albanie et la Yougoslavie avaient des points de vue inconciliables. La Bulgarie hésitait, la Roumanie ne présentait aucune prétention sur cette question. Tandis que la Grèce visait à gagner le plus de droits concernant sa propre minorité à l'étranger, en reniant tout droit des nombreuses minorités vivant sur son territoire, dont elle reniait l'existence même. Dans cet enchevêtrement d'âpres oppositions la Seconde Conférence Balkanique était vouée à l'échec.

De même la Troisième Conférence Balkanique, qui s'est tenue à Bucarest du 22 au 28 octobre 1932 a échoué. Puisque la délégation yougoslave n'a pas accepté que dans le projet du Pacte Balkanique entrât l'article prévoyant la protection des minorités nationales celle albanaise non

---

[24] *Il Messagero degli Italiani*, 22.10.1931, selon I. Ushtelenca, p. 262.

[25] "Milliyet", 23.10.1931, selon I. Ushtelenca, p. 263.

plus n'a lâché prise.[26] De même que la délégation albanaise celle bulgare aussi a abandonné les travaux de la conférence.

L'on a posé la question si les conférences balkaniques ont apporté quelque résultat positif. Il y avait des opinions comme celles du délégué yougoslave Ionič, lequel depuis janvier 1931 avait exprimé la crainte que "la conférence, au lieu d'un domaine de rapprochement était devenue une arène sur laquelle les peuples balkaniques sous le masque de l'initiative partielle avaient commencé les duels entre eux".[27] Et, en réalité, les querelles et les mésententes, voire les "duels" ont eu une large place dans les conférences.

Les conférences balkaniques n'ont pas mené à des accords. De toute façon elles ont déterminé des buts à atteindre, des visées importantes et l'effort même pour atteindre la compréhension entre les peuples de l'Europe du Sud-Est servait à la paix[28]. Les Conférences se sont conformées au principe d'un accord globalisant pan-balkanique entre les Etats de la péninsule.

Quoiqu'il en soit, le mouvement pour la coopération politique, économique et culturelle entre les peuples des Balkans, en fin de compte, a échoué.[29]

La situation internationale n'était pas propice. Les contradictions entre les pays de la péninsule balkanique, l'influence négative des grandes puissances, l'absence d'espaces démocratiques du mouvement de coopération - tout cela a mené vers la défaite de la cause des conférences balkaniques.

Le mouvement pacifique dans les Balkans n'était pas en mesure d'assurer la paix, ni de prévenir la guerre. Ce qui pis est, même le peu d'expérience positive acquise lors des conférences balkaniques a été ignorée lors des discussions par la suite pour atteindre le Pacte balkanique. Le projet esquissé auparavant pour la création d'un Pacte a été entièrement abandonné. Dans ce sens l'on a fait un grand pas en arrière. Le concept de rapprochement et de coopération balkanique, en opposition avec l'esprit réaliste, qui avait dominé dans ce sens dans les Conférences balkaniques, est allé rétrécissant géographiquement et par conséquent même politiquement. Le pacte serait réalisé, l'on peut dire effectivement, dans le dos des Conférences balkaniques.

---

[26] *Diplomatiski Arkiv Saveznoy Sekretarijata Inostranih Poslava*, en abréviation DASSIP, LT, 1931, p. 14, 394, un rapport d'Istanbul, 22.10.1931, selon Iushtelenca, p. 263.

[27] *Les Balkans*, Athènes, 1933, nr. 1, p. 87, selon I. Ushtelenca, p. 268.

[28] P. Milo, p. 53-55.

[29] Kashkin, p. 194-195.

**Restriction du concept pour une pleine coopération balkanique**

A partir du mois de septembre 1933, cinq mois avant la fin des contacts pour la signature d'un pacte balkanique, les pourparlers étaient centrés sur une question fondamentale. Ce pacte serait le pacte des Quatre (Grèce, Turquie, Yougoslavie et Roumanie) ou bien le pacte des Cinq, auquel adhérerait la Bulgarie aussi. Donc, d'un Pacte des Six, qui comprendrait même l'Albanie, comme il en a été question et comme il en a été projeté dans les Conférences balkaniques, en ce moment il n'en était pas du tout question.

Un pacte des Quatre, sans la Bulgarie, était effectivement contre celle-ci. Un pacte des Cinq, si la Bulgarie acceptait à faire des concessions modestes, était anti-albanais en son essence, et, en fin de compte, anti-balkanique. De telles attitudes étaient en opposition flagrante avec le but du pacte, objet de discussion en automne 1933. Suivant les proclamations, sa tâche serait la sûreté des Etats balkaniques, c'est-à-dire la préservation de leur indépendance politique et de leur intégrité territoriale. L'entreprise de cette initiative a été dictée, et accélérée par les dangers qui menaçaient la sûreté des Etats balkaniques. Sa réalisation au dam de quelqu'un d'eux était en contradiction ouverte avec les buts fixés par les initiateurs.

Il s'agissait d'une région comme les Balkans, alors que, comme l'on disait, l'Europe même, avait commencé à se balkaniser.

La situation créée exigeait le dépassement le plutôt possible de la confrontation héritée entre les communautés nationales et étatiques à l'intérieur de la péninsule. Les Balkans demeuraient au croisement traditionnel des visées d'hégémonie des Grandes Puissances. L'avènement au pouvoir de Hitler, en 1933, a servi de signal d'alarme pour les Balkans, et a dicté le besoin de la révision des relations entre leurs pays face à ce danger-là.

L'effort pour faire des Balkans une union de pays liés face aux dangers de l'extérieur et en coopération étroite entre eux, était sapé, sous la pression des Grandes Puissances, par diverses influences politiques, voire opposées, à tendance centrifuge, qui ont exercé depuis longtemps de l'influence sur les attitudes des pays balkaniques. C'est pourquoi l'idée et cette initiative pour créer une confédération balkanique étaient examinées de divers points de vue, ce qui a mené à la déformation de sa conception globale. L'ignorance du facteur albanais a causé le rétrécissement de la première idée pan-balkanique.

L'Italie, d'après les auteurs contemporains grecs même, laquelle faisait partie des rangs des vainqueurs de la Guerre Mondiale, constituait un facteur de subversion et de déséquilibre dans le système de l'Europe de Versailles. En même temps, l'on pensait que, pour elle il serait très difficile à réaliser ses propres visées expansionnistes, lesquelles dépassaient de loin son

potentiel politique, économique et militaire. En conséquence, le danger réel qu'elle présentait à l'époque n'a pas été apprécié autant qu'il faille.

Les Balkans, en réalité, ont représenté une expression géographique qui n'a pas correspondu constamment aux conditions géopolitiques toujours propices pour l'accord entre les pays de la péninsule. L'orientation divergente, continentale ou maritime, de ses Etats rendait difficile l'accord entre eux.[30] C'est pourquoi, la réalisation en pratique de ce Pacte n'était pas facile. Il s'agissait de la coordination des intérêts ne ressemblant pas l'un à l'autre et dont ni l'origine, ni les visées n'étaient pas les mêmes.[31] Ceci posait la question: combien pourrait-on coordonner et mettre sur un commun multiple la résultante des intérêts de ces deux aires géopolitiques: Europe Occidentale et Bassin Méditerranéen.

Les initiateurs du Pacte Balkanique dans leur attitude envers l'Albanie allaient très loin. Ils espéraient assurer et préserver la paix dans la région en abandonnant l'Albanie, voire en la sacrifiant. Ils ignoraient les aspirations expansionnistes italiennes vers la péninsule, au-delà des terres de l'Etat albanais. Face à ces attitudes d'exclusion du facteur albanais la politique de Tirana, suivant les sources diplomatiques britanniques, s'était mise en mouvement ayant la prédisposition constante pour l'intégration du Royaume albanais dans la communauté balkanique. Dans ce but le gouvernement de Ahmet Zogu avait envoyé à Athènes son propre délégué pour y discuter la question de l'adhésion de l'Albanie dans le pacte en voie de préparation. Mais là il a été accueilli, comme nous venons de le dire, avec une réponse catégorique: "nous ne pouvons pas". Une telle réponse était justifiée par le prétexte que l'Albanie, comme en rapportait N. Henderson de Belgrade "n'était pas un Etat indépendant"?![32] En tout cas il s'agissait d'un pays membre à part entière dans la Ligue des Nations[33].

L'idée première des initiateurs du Pacte était qu'il prît des dimensions pan-balkanique, donc, que tous les Etats de la Péninsule y prissent part. Ceci était en plein accord avec le but fondamental de l'accord à atteindre. Mais, cette idée aussi naturelle que justifiée a été mutilée dès les premiers pas diplomatiques entrepris pour sa réalisation.

---

[30] M.Vaussard, *De Petrarque à Mussolini. Evolution du sentiment nationaliste italien*, Paris, 1961. (Selon C. Svolopoulos, p. 253.)

[31] *Documents Diplomatiques Français*, en abréviation, DDF, 1932-1939, 1ère série (1932-1935), t. IV, p. 627, Alfhand à Paul Boncur, Moscou, 22 octobre 1933.

[32] H. Daneva-Mihova, p. 92.

[33] PRO FO 371/18338, 214(235/2/33), Rapport nr. 75 adressé à J. Simo, Belgrade, 2.4.1934.

En Grèce, au début, dans des milieux politiques officiels, était présenté l'opinion sur le caractère globalisant de ce Pacte: donc, même l'idée d'inviter l'Albanie à la réunion fondatrice. Athènes, suivant les rapports envoyés de là-bas, au début de 1934, par le ministre albanais y résidant, Qemal Mesare, il y avait un intérêt particulier concernant l'attitude de l'Albanie, en un temps où ses relations avec l'Italie étaient interprétées, à raison, comme pas tellement cordiales.[34]

Mais l'idée d'un pacte proprement balkanique, avec la participation des six Etats balkaniques n'a pas eu longue vie. Peu après, dans ces milieux dominait l'opinion que l'absence de l'Albanie dans le Pacte était dictée non seulement par l'intérêt se la Grèce pour maintenir de bonnes relations avec l'Italie, mais par des intérêts plus étroits de certains milieux politiques grecs.[35]

L'idée d'un pacte balkanique globalisant n'a pas été réalisée même à cause du refus de la Bulgarie. Celle-ci, à la différence de l'Albanie, malgré l'invitation, n'y a pas participé. Alors que la Bulgarie était prévue à être invitée à nouveau à participer dans le pacte[36], pour l'Albanie l'on imposerait des conditions inacceptables.

L'idée, aussi naturelle que justifiée, par le but des initiateurs, pour une entente pan-balkanique a été négligée dès les premiers pas diplomatiques entrepris pour la défendre devant les Grandes Puissances les plus intéressées par la région. A la fin de 1933 le ministre des Affaires Etrangères de la Grèce, Maximos, s'est chargé de contacter avec les chancelleries diplomatiques. Pour cela il a entrepris un voyage à Rome, à Paris et à Londres et sa première escale, non par hasard, a été la capitale italienne, au début du mois de janvier 1934.[37]

Le journal officiel de Tirana "Besa", se référant à la presse étrangère, s'est efforcée d'interpréter favorablement ce fait. Sur ses pages l'on avait écrit que le fait que M. Maximos avait choisi la presse italienne pour parler pour la première fois sur la signature du Pacte Balkanique donnait de l'espoir que ce projet trouverait un bon accueil partout. D'autant plus que les pourparlers gréco-bulgares montraient que le Pacte Balkanique n'était pas dirigé contre la Bulgarie, dont la participation, au contraire, était souhaitable. C'est pourquoi le Pacte futur serait rédigé de façon telle qu'il permette, dans

---

[34] *Ibid.*, dos. 54, feuillets 6-7, Athènes, 10 janvier 1934.

[35] *Ibid.*

[36] *Rreth përgatitjes dhe përmbajtjes së Paktit Ballkanik*, "Besa", 13 janvier 1934.

[37] *Deklaratat e Z. Maximos në Romë për lidhjen e afërme tëPaktit Ballkanik*, "Besa", 13 janvier 1934.

l'avenir, la participation éventuelle de la Bulgarie.[38] Par la suite il a été question aussi de la participation de l'Albanie.[39]

L'idée du Pacte Balkanique, née à Angora sur l'initiative du gouvernement turc, lorsque Caldaris y était en visite, a été gravement mutilée, s'exprime Rauf Fico, par cette sortie en scène de Maximos. Pour faire plus ou moins plaisir à l'Italie et pour d'autres raisons plus étroites, la Grèce, selon lui, a renoncé à l'idée que dans le Pacte devraient adhérer tous les Etats balkaniques sans exception. Titulescu, de son côté, cherchant à laisser un sentier ouvert pour s'assurer l'amitié italienne, s'est lui aussi opposé à l'appel à l'Albanie. Tefik Ruzhdi Bey, d'ailleurs, poursuit R. Fico, n'a pas eu le courage de se tenir sur son premier point de vue.[40]

La cause de la non-invitation de l'Albanie, comme les autres Etats balkaniques, y compris la Bulgarie, aux pourparlers sur ce Pacte, par le ministre yougoslave des Affaires Etrangères, Ievtić, dans un discours en commun avec le ministre albanais 7 Belgrade, l'expliquait justement par le changement de l'attitude des milieux officiels et diplomatiques grecs, après la visite du ministre grec deś affaires Etrangères, Maximos, à Rome.

Au début l'Italie ne s'est pas prononcée nettement contre ce Pacte, car, le bruit courait ces jours-là dans les milieux diplomatiques de notre péninsule, "elle l'a préféré tel ou tel lieu de voir se réaliser l'union bulgaro-yougoslave"[41]

En réalité, à l'époque l'on avait remarqué que Mussolini ne pensait pas aussi sérieusement à s'efforcer à éloigner Maximos de son but pour mener avant la conclusion du Pacte. Il avait seulement demandé si l'Albanie était présente dans cette affaire et, sur la réponse négative du ministre grec, il exprimerait son souhait qu'il aurait dû être prévenu qu'une telle démarche aurait eu lieu à Tirana.[42] En réalité, les initiateurs du Pacte Balkanique avaient bien tenu compte à l'avance du souhait du Premier ministre italien. Non seulement il n'y a eu aucune tentative pareille mais, au contraire, comme nous venons de souligner plus haut, les démarches du gouvernement de Tirana à Athènes étaient mal reçues. Le fait d'attirer l'attention sur ce point de la part de Rome s'avérait tout à fait inutile, superflu.

La réaction constante négative de l'Italie vis-à-vis de l'adhésion de l'Albanie au Pacte Balkanique n'était pas inconnue non plus pour le nouvel ambassadeur de la Grande Bretagne en Turquie, Sir Percy Loraine. Lors

---

[38] *Pakti Ballkanik ndër komentet e shtypit grek*, "Besa", 15 janvier 1934.

[39] *Pakti Ballkanik konsiderohet virtualisht i lidhun në Belgrad. U la liri që të hyjnë edhe Bulgaria e Shqipnija*, "Besa", 5 février 1934.

[40] P. d'Amoya, p. 117, (selon Svolopoulos, p. 275).

[41] *AQSH*, F. 252, dos. 54, feuille 70, Ankara, 3 mars 1934.

[42] A. Mousset, 90.

d'une discussion avec le représentant diplomatique albanais là-bas il demandait si la nouvelle était vraie, que "l'ambassadeur d'Italie à Angora avait fait une démarche auprès du Ministère des Affaires Etrangères turc et qu'il avait dit à Tefik Ruzhdi Bey que l'Italie ne verrait jamais d'un bon œil le fait de convoquer l'Albanie à adhérer au Pacte Balkanique"[43]. La réponse du diplomate albanais à son collègue britannique était assez significative: "Je n'ai rien entendu, mais il y a des possibilités qu'une telle démarche soit faite, car la politique italienne, soit en Albanie, soit dans les Balkans, est intéressé à se positionner face à une union générale des Etats Balkaniques.

Donc, de ceci encore l'on constate que l'Italie, tout comme en Turquie, en Grèce aussi, a fait ce qui a été possible, conclut le représentant albanais, pour que nous n'y fussions pas appelés à participer au Pacte Balkanique. Tout comme la Turquie, la Grèce aussi, et surtout, en partie par la peur mais aussi par leurs intérêts, ne voulait pas se brouiller avec l'Italie, et pour cette raison elles ne voulaient entrer, pour le plaisir de l'Albanie, en conflit avec l'Italie[44].

Pour la diplomatie albanaise il était déjà connu le fait que l'attitude du gouvernement italien sur cette question était communiquée aux quatre Etats balkaniques, assez de temps avant l'entrée des pourparlers à leur phase décisive.[45] Les efforts de la diplomatie de ces pays, pour justifier leur attitude envers l'Albanie, ne pouvaient pas être convaincants face au progrès réel de ces pourparlers.

Les initiateurs d'une entente pan-balkanique n'ont fait rien d'autre que de se soumettre, bon gré mal gré, au point de vue italien, pour ne pas dire à son despotisme.

Naturellement l'on pose la question pourquoi l'Italie a exercé une telle pression sur les initiateurs du Pacte Balkanique, pour qu'ils ne s'adressent pas du tout à l'Albanie pour l'inviter à des discussions. Il n'est pas difficile de donner une réponse à cette question. Dans la nouvelle situation à l'époque, créée dans les relations albano-italiennes, alors qu'il y a avait du temps qu'elles étaient entrées en une phase d'aggravation, il était difficile de s'attendre à une réponse négative de la part de Tirana concernant l'initiative balkanique. Rome s'inquiétait de la diligence de l'Albanie à y adhérer. Ceci approfondirait les fissures dans les relations albano-italiennes. Rome a trouvé un plein et prompt consentement de la part des capitales balkaniques, d'abord à Athènes.

Il est évident que, à part les raisons à caractère proprement balkanique, c'était aussi le résultat extrêmement positif de cette pression

[43] *AQSH*, F. 252, dos. 54, feuille 56-57, Angora, 22 février 1934.
[44] *Ibid.*
[45] E. d'Amoja, p. 117 (selon Svolopoulos, p. 275.)

italienne pour que l'Albanie ait été, de fait, isolée. Celle-ci n'a pas eu la possibilité de s'exprimer ouvertement et de tenir son attitude positive face à cette initiative très importante pour le sort de la communauté balkanique. Tirana officielle, dans ces conditions, n'est pas arrivée à clarifier sa propre position en rapport avec l'alliée d'Outre Adriatique. Il y avait presque trois ans, que le Royaume albanais avait fait des efforts importants dans le sens de la défense de la souveraineté et de l'indépendance politique du pays. Cette situation était claire pour l'opinion publique étrangère, surtout pour les milieux diplomatiques, en particulier dans la Péninsule.[46] Pour tous il était clair l'acceptation de principe de la part de l'Albanie, de l'initiative pour la sûreté pan-balkanique, attitude tenue depuis les Conférences Balkaniques.

La presse officielle et semi-officielle de Tirana s'est efforcée d'adoucir dans l'opinion publique interne la mauvaise impression laissée, obligatoirement par cette attitude ouvertement d'ignorance et d'isolation tenue envers l'Albanie par les gouvernements des pays balkaniques.

Le journal officiel "Besa", au début, affirmait que le Pacte, après s'être signé à Athènes, serait communiqué au gouvernement du Royaume albanais par les quatre gouvernements, en exprimant "le besoin de compléter et de rapprocher les Balkans". Dans les pages de ce journal l'on prétendait que la préparation et la signature de ce Pacte ont fait voir une fois "l'importance du Royaume Albanais pour le sort de toutes les contrées balkaniques". Pour renforcer cette prétention sienne le journal en question s'adresse à la presse britannique, aux journaux "Times", "Daily Telegraphe", "Morning Post" à propos de l'importance qu'ils cherchaient à être donnée au Royaume Albanais parmi les autres Etats balkaniques. Dans leurs pages l'on soulignait qu'ils constituaient le pont par lequel l'on passe de l'Est vers l'Ouest et inversement.

Le journal "Besa" prétend que dans les pourparlers de Belgrade "la position du Royaume Albanais s'est immédiatement manifestée". D'après lui, le Pacte de Tirana "a été rédigé de façon à permettre la participation du Royaume Albanais sans lésions de ses propres intérêts de tous genres auraient-ils été".[47] Ces affirmations de la presse albanaise en Albanie représentaient plutôt un souhait, qui était bien loin de la réalité. Ces affirmations des milieux journalistes de Tirana, en tout cas, étaient insuffisantes pour couvrir l'isolement imposé à l'Albanie par les alliés balkaniques pour faire plaisir à l'Italie.

Le fait que la participation de l'Albanie dans le Pacte n'a pas été objet de discussion lors de la réunion de sa création, a attiré l'attention de l'opinion publique européenne. La presse étrangère, non seulement celle de

---

[46] *AQSH*, F. 252, dos. 54, feuille 4, Londres, 13 janvier.

[47] "Besa", 10 février 1934.

notre péninsule, a clairement expliqué la raison de la non-invitation de l'Albanie dans les pourparlers pour la création et la signature du Pacte Balkanique.

Une place plus importante à cette question, d'après ce qu'en sort des sondages partiels, a été accordée par la presse britannique. La presse britannique, parlant du cheminement de cette entente, de temps en temps, s'est arrêtée, tant fût peu, même sur l'attitude de ses initiateurs et des membres de ce Pacte envers l'Albanie.

D'abord la Grèce, d'après le journal "Daily Herald" du 11 janvier 1934, après le retour de M. Maximos dans son pays, voulait "un Pacte Balkanique sans le roi Zog". Après avoir parlé des efforts infructueux faits pour convaincre la Bulgarie à s'unir au pacte, le journal en question termine: "Ceci laisse l'Albanie dehors. Et l'Albanie est une question chatouillant, de laquelle, M. Maxiomos, en souriant, s'est efforcé de ne pas se retirer. Son adhésion dans un groupement balkanique ne pouvait pas être bien accueillie par l'Italie laquelle est déjà inquiète par les efforts du roi Zog à sauver son Royaume de la tutelle italienne".[48]

Le directeur même du journal "Near East", Montegu Belle, écrivant le 19 janvier 1934 sur le Pacte en question, met en doute son effectivité et pose la demande que l'Albanie devait être aidée à y adhérer, si elle-même s'exprimait désireuse. Si l'on parlait d'une Ligue ou d'une Fédération balkanique il ne fallait pas penser, insistait le journaliste susmentionné, que l'Albanie pouvait être laissée en dehors de cela.[49]

Le journal "Irish Independent", du 26 janvier 1934, parlant encore de ce sujet du jour, écrivait entre autres: "Il reste encore l'Albanie, mais ce petit Etat est déjà l'apanage de l'Italie, et les Etats balkaniques ont peur de leur puissante voisine"[50]. Donc, d'après ce journal, l'Italie, en conséquence de sa position en Albanie, laquelle était reconnue même par les alliés balkaniques, était devenue un Etat balkanique, voisin non seulement de la Yougoslavie, mais aussi de la Grèce. Ceci était une réalité, que l'on pouvait minimiser pour autant, mais aucunement ignorer. Comme telle, elle devait imposer aux alliés balkaniques une réflexion plus réaliste dans leur attitude envers l'Albanie.

Le journal "Times" dans son éditorial du 10 février 1934 avouait que: "Des six Puissances Balkaniques seulement la Bulgarie et l'Albanie n'ont pas d'intérêts extra-balkaniques. L'exclusion de l'Albanie a été causée peut-être par la volonté des gouvernements grec et turc, les initiateurs du mouvement pour la conclusion du Pacte, afin d'éviter l'offense de l'Italie qui

[48] *AQSH*, F. 252, dos. 54, feuille 23, annexe Londres, 15 février 1934.
[49] *Ibid.*, feuille 24.
[50] *Ibid.*, feuille 26, Londres, 15 février 1934.

est l'alliée ou bien, comme diraient quelques-uns, la protectrice du Royaume Albanais, et qui se trouve en même temps dans de très bonnes relations avec la Grèce et la Turquie".[51]

Le fait que l'Albanie avait été laissée, depuis le début, au dehors des pourparlers pour la création du Pacte Balkanique, laissait entendre qu'elle était considérée, comme ne rapportaient, non sans inquiétude, les diplomates albanais de l'époque, telle une "quantité négligeable" et que des politiques isolationnistes étaient systématiquement poursuivies envers elle.[52] La presse londonienne aussi, en commentant les contacts inter-balkaniques à la veille de la signature du Pacte, était arrivée aux mêmes conclusions.

Il est à souligner que les diplomates des pays membres du Pacte, dans leurs efforts pour justifier la non-invitation de l'Albanie dans les discussions pour arriver à l'accord balkanique, tiennent compte seulement des actes qui lient l'Albanie à Rome, tout en ignorant la situation des relations albano-italiennes, qui n'étaient pas bonnes à l'époque, bien qu'ayant, suivant les sources diplomatiques albanaises même, une bonne connaissance de cette situation.[53] C'est seulement par ce développement des événements dans les Balkans Occidentaux, justement en Albanie, qu'on peut expliquer les pressions exercées par Rome sur les capitales balkaniques, en premier lieu sur Athènes, pour l'isolement de l'Albanie des voisins balkaniques, où, comme on vient de le voir plus haut, a trouvé immédiatement un très bon accueil.

En fin de compte, l'existence de l'alliance albano-italienne, selon les diplomates étrangers européens dans les Balkans, constituait dans ces attitudes simplement un prétexte, lequel n'avait aucune base. Une liaison presque pareille avait aussi la Turquie avec la Russie[54], mais cela n'est pas devenu un obstacle pour adhérer au Pacte, voire en être des imitateurs.

Comme il a été affirmé même avant, à juste raison, les signataires du Pacte Balkanique n'ont témoigné même pas la moindre volonté à ce que l'Albanie devienne membre de ce Pacte.[55]

Face aux attitudes exclusives de ce genre, Mehmet Konica, chef de la délégation officielle albanaise dans les pourparlers avec la partie yougoslave, déclarait: "L'Albanie a sa place dans la famille balkanique."[56]

---

[51] *Ibid.*, feuille 27.

[52] *AQSH*, Le fonds: *Ministria e Punëve të Jashtme*, dos. 100, 1934, feuille 159. Rapport du ministre Xh. Vila adressé au Roi, 10 février 1934, selon I. Ushtelenca, p. 271.

[53] *Ibid.*, feuille 6-7, Athènes, 7 janvier 1934.

[54] *Ibid.*, feuille 8, 7 février 1934.

[55] E. Bakalli, *op. cit.*, p. 14.

[56] *AQSH.*,F. 252, dos. 100, feuille 25, Londres, 15 février 1934.

Les milieux étatiques des Balkans, en premier lieu la Grèce, cherchaient à tout prix le contraire. Mais, l'affirmation de Konica n'était pas une déclaration simplement diplomatique. Le gouvernement albanais, selon les sources britanniques, avait fait des démarches à Athènes pour discuter la question de l'adhésion de l'Albanie à ce Pacte. Mais selon représentant s'est trouvé devant un "on ne peut pas" ferme, prétextant que l'Albanie "n'était pas un Etat indépendant".[57]

La diplomatie albanaise concluait, non sans raison, que cette attitude a fermé la porte à l'adhésion de deux Etats balkaniques au Pacte, à l'Albanie, qui n'a même pas été invitée, et à la Bulgarie, laquelle a refusé l'invitation.[58]

Dans ces conditions, après les négociations à Genève et à Belgrade, il a été conclu le 4 février 1934, à Belgrade, et signé cinq jours plus tard à Athènes, un Pacte des quatre puissances - la Grèce, la Yougoslavie, la Roumanie et la Turquie.

Ainsi l'on arrive à la conclusion, datant depuis l'époque, que le Pacte Balkanique n'était pas le résultat de l'activité des conférences balkaniques, mais, une mutilation de l'idée pan-balkanique qui y a dominé, une déviation préjudiciable et dangereuse de leurs acquis, même modestes.[59]

Le Pacte Balkanique au lieu de réaliser l'union balkanique a témoigné le désaccord des pays de cette région et s'est transformé, surtout par l'attitude adoptée envers l'Albanie, en un instrument de l'approfondissement de ce désaccord, de l'aggravation de la confrontation inter-balkanique. Non seulement il ne s'est pas transformé en rempart face aux véritables et principaux dangers menaçant les peuples balkaniques, mais, au contraire, il a encouragé, même indirectement, l'agression fasciste, voire lui a ouvert le chemin. L'Albanie en est devenue la première proie, mais pas la seule. Le tour viendrait aussi pour les autres pays balkaniques.

---

[57] PRO FO 371/18338, (2)214 (235/2/33). Lettre nr. 75 de Nevile Henderson adressée à John Simon, Belgrade, 2 avril 1934.

[58] *AQSH*, Le fonds: *Minsitria e Punëve të Jashtme*, dos. 100, 1934, feuille 159. Rapport du minsitre Xh. Vila adressé au Roi, 10 février 1934, selon U. Ushtelenca, 271.

[59] *Les Balkans*, 1934, nr. 1-2, pp. 109-111, selon Rashkin, 193-194.

**Hamit KABA**

# LES RELATIONS DE L'U.N.R.R.A AVEC LE GOUVERNEMENT ET L'ADMINISTRATION ALBANAIS (1945-1947)

La mission de l'U.N.R.R.A. (Unated Nation Relief and Rehabilitation Administration*) a déployé une activité de presque deux ans en Albanie (du 1er août 1945 jusqu'au 7 juillet 1947.) Son accord avec le gouvernement albanais a été signé le 1er août 1945. Il a servi aux deux parties à régler les différends entre elles, mais dans certains cas cet accord a été interprété de manière subjective.

Les relations de la Mission de l'U.N.R.R.A. avec le gouvernement albanais ont connu de nombreux désaccords et de temps en temps des tensions même. Les plus grands désaccords entre les deux parties ont été manifestés concernant des questions telles que la manière dont la demande du gouvernement albanais pour adhérer au Conseil de l'UNRRA avait été traitée, l'éloignement forcé de certains membres de la Mission sur décision du gouvernement albanais, la publicité critique faite au programme de l'U.N.R.R.A. en Albanie, la maltraite d'une partie du personnel albanais employé chez l'U.N.R.R.A., l'arrivée tardive des approvisionnements, la distribution des aides par l'armée albanaise, etc.

*

* *

Le Parti Communiste de l'Albanie avait déclaré ses préférences pour l'URSS et pour la Yougoslavie dès le 2e Plénum de son Comité Central en novembre 1944, bien qu'officiellement il fût déclaré pour une parité politique vis-à-vis des Grands Alliés. En réalité, selon ce qu'a R. Hibert écrit "les relations avec la Bretagne étaient sur leur déclin"[1]. Presque un an après, en octobre 1945, dans le 4e Plénum du CC, le PCA s'est ouvertement déclaré

---

* L'UNRRA a été créé le 9 novembre 1943, suite à l'accord signé par les représentants de 44 Etats dans la Maison Blanche, à Washington. Son programme prévoyait l'octroi des aides économiques aux pays endommagés par la Deuxième Guerre Mondiale, le rapatriement des prisonniers de guerre etc.

[1] R. Hibert, *Fitorja e hidhur. Lufta nacionalçlirimtare e Shqipërisë*, Tiranë, 1993, p. 337.

pour une politique extérieure du gouvernement albanais orientée vers l'Union Soviétique et pour une politique plus stricte vis-à-vis de l'Occident"[2]. Tout de même, le PCA n'a pas rendu ses attitudes publiques. Pendant un certain temps, il s'est montré prudent dans les relations officielles avec les deux ex-alliés occidentaux, car il espérait s'en assurer la reconnaissance du gouvernement albanais et s'intégrer dans les organismes internationaux. Cette stratégie du PCA est exprimée par Enver Hoxha en personne, en décembre 1945, lorsqu'il dit que "pour réaliser plus vite la reconnaissance du gouvernement, ils avaient essayé de faire entendre aux Anglo-Américains que dans le pays il y avait une large démocratie libérale ..."[3].

Dans la période post-électorale de décembre 1945, à la suite de l'arrivée de la mission diplomatique de l'URSS à Tirana, il y a eu une autre aggravation des relations du gouvernement albanais avec les missions des USA et de la Grande Bretagne. Le signal de ce changement s'est fait voir dans la réunion du Bureau Politique du Comité Central du PCA en décembre 1945. La politique suivie envers les Anglo-Américains jusqu'à ce temps-là a été considérée opportuniste. La réaction extérieure déjà se personnifiait en les Anglo-Américains, tandis que l'URSS était qualifiée comme le vrai allié du peuple albanais. C'est pourquoi, les considérations qui mettaient sur le même plan les notes des gouvernements des USA et de la Grande Bretagne et la note du gouvernement soviétique concernant la reconnaissance du gouvernement albanais, ont été considérées erronées. Erronés ont été qualifiés même les efforts faits pour orienter les relations économiques de l'Etat albanais vers l'Occident, particulièrement vers l'Italie, dont il a été dit qu'elle devait être considérée par la suite comme un pays envahisseur, qui devait beaucoup à l'Albanie[4].

Des tons plus durs envers les USA et la Grande Bretagne ont été adoptés dans le 5[e] Plénum du CC du PCA en février 1946. Dans ce Plénum on a parlé de défense ouverte et sans hésitation de la politique de l'URSS et de la Yougoslavie et de lutte contre "les attitudes réactionnaires" des Anglo-Américains[5]. Sejfulla Malëshova a été expulsé du Bureau entre autres pour avoir été partisan d'une politique de rapprochement avec les Anglo-Américains. Auparavant, Sejfulla Malëshova avait proposé de reconnaître les traités albano-américains comme efficaces à trouver une issue à l'impasse et à assurer la reconnaissance du gouvernement albanais.

---

[2] *Arkivi Qendror Shtetëror* (par la suite: AQSH), Fondi 14/AP, 1945, d. 2, p. 1.

[3] *Ibid.* D. 4, p. 3.

[4] *Ibid.* p. 4.

[5] *Ibid.* 1946, D. 1, p. 5. Tiré du rapport d'E. Hoxha, tenu au 5[e] Plénum du CC du PCA, du 21 février au 3 mars 1946.

Le refroidissement des relations entre les puissances occidentales et l'URSS en février - mars 1946 n'est pas passé inaperçu en Albanie non plus. Enver Hoxha l'a présenté dans le 5e Plénum du CC du PCA[6]. Le renforcement des notes critiques vis-à-vis de la politique des Anglo-Américains doit être considéré étroitement lié même à cette importante composante de la politique internationale. Les chances que les Anglo-Américains reconnaissent le gouvernement albanais avaient déjà diminué. Les conditions mises par ceux-là n'ont pas été acceptées par le gouvernement albanais. La politique "libérale" était à sa fin, elle se remplaçait par les critiques ouvertes contre les Anglo-Américains. Les demandes du gouvernement albanais pour adhérer à l'ONU et au Conseil de l'UNRRA avaient heurté jusqu'à ce temps-là le refus des représentants des USA et de la Grande Bretagne. "Les relations avec la Grande Bretagne, Peter Floud a-t-il écrit, - étaient celles de deux Etats en guerre l'un contre l'autre"[7].

En janvier - février 1946 certaines personnes ont été arrêtées sous l'accusation de la justice albanaise pour avoir mené une activité d'agents secrets en collaboration avec la Mission Militaire de la Grande Bretagne à Tirana. Parmi les arrêtés, il y avait eu aussi deux employés albanais de la Mission de l'UNRRA. Vers la fin du mois de février, le gouvernement albanais a demandé de manière ferme de faire éloigner aussi 25 employés albanais de professions différentes qui servaient dans la Mission de l'UNRRA, sous la motivation non convaincante qu'ils étaient employés sans l'approbation des autorités du pays.[8]

L'UNRRA était une organisation internationale non liée directement à la politique d'un Etat précis, mais, l'on ne peut pas dire qu'elle menait son activité en pleine indépendance des Etats sur lesquels pesait la principale charge de son financement. Toutefois, ces liens se simplifiaient beaucoup aux yeux du gouvernement albanais, qui voyait l'UNRRA au fond comme une organisation anglo-américaine[9]. Il ne pouvait pas croire que les Nations Unies aidaient l'Albanie seulement parce qu'elle était endommagée par la guerre; il croyait qu'il y avait d'autres motifs plus profonds concernant l'octroi de cette aide.

Les relations avec la Mission Militaire Britannique et avec la Mission Civile Américaine ont été d'une importance particulière pour l'activité de la Mission de l'UNRRA en Albanie. Ce rôle était lié au fait que ces deux missions représentaient les Etats qui finançaient dans la plus grande

---

[6] *Ibid.*, p. 20.

[7] *Arkivi i Ministrisë së Punëve të Brendshme* (par la suite: *AMPB*), Fondi i UNRRA-s, 1946, d. 61/1, p.1.

[8] *Ibid.* p. 11.

[9] *Ibid.* Fondi i UNRRA-s, 1946, d. 62, p.7.

part ce programme d'aides, mais il était lié aussi à la composition de la Mission de l'UNRRA, dont les membres étaient presque tous des citoyens britanniques et américains. On ne peut pas dire que ces liens n'ont pas influé et n'ont pas été reflétés dans les relations de la Mission de l'UNRRA avec le gouvernement albanais.

La mission de l'UNRRA en Albanie a mis à son profit les moyens techniques de la Mission Militaire Britannique et son service aérien pour transporter son personnel et expédier sa poste. Cela a eu deux conséquences négatives: aux yeux du gouvernement albanais la Mission de l'UNRRA a été identifiée à la Mission Militaire Britannique et avait créé à cette Mission Britannique la possibilité de connaître tous les secrets de l'UNRRA. En novembre 1945 la Mission de l'UNRRA a présenté à la Mission Britannique une relation pour la transmettre à la Direction Générale de l'UNRRA. Mais, par la suite, on a appris que la relation n'avait pas été transmise, car Hodgson pensait que c'était "un câblogramme de bêtises"[10]. Après les entretiens entre Hill et AFHQ (Allied Force Headquarters) on a enlevé toute censure aux messages envoyés par UNRRA.

A la veille du retrait de la Mission Militaire Britannique de l'Albanie, la Mission de l'UNRRA a présenté devant le gouvernement albanais la demande d'installer une petite station radiophonique. La demande a été rejetée par le gouvernement albanais en la considérant comme non prévue par l'accord commun d'août 1945[11]. Mais le gouvernement albanais a rassuré la Mission de l'UNRRA qu'il mettrait à disposition sa station et lui garantirait la communication dans tout cas et à tout moment.

La Mission Militaire Britannique a creusé davantage le fossé entre les membres de la Mission de l'UNRRA. Il a appuyé et encouragé le groupement à l'intérieur de la Mission avec lequel il partageait les mêmes points de vue concernant le gouvernement albanais, en rendant ainsi ses relations avec elle plus difficiles et en entravant par conséquent même l'application du programme pour l'Albanie. Au contraire, l'autre partie de la Mission qui avait respecté le statut de l'employé de l'UNRRA a été injustement qualifiée de "sympathisante injustifiée du gouvernement albanais[12]". Cette tendance a été manifestement exprimée surtout après le retrait de la Mission Militaire Britannique. Dès sa rentrée à Londres, Hodgson a pris des contacts avec les plus hauts dirigeants du Bureau Régional de l'UNRRA et leur a présenté ses objections concernant la

[10] *Ibid.* p. 25.
[11] *AQSH*, FKM, 1946, d. 167, p. 3.
[12] *AMPB*, Le fonds de l'UNRRA, 1946, d. 61/3, p. 25.

Mission de l'UNRRA et son président Oakley Hill[13]. La Mission de l'UNRRA et son président Hill, selon Hodgson, n'avaient pas adopté une attitude assez ferme vis-à-vis du gouvernement albanais. Sa pression avait obligé les dirigeants de la Mission de l'UNRRA à faire éloigner de l'Albanie ses membres catholiques. Le gouvernement albanais, selon Hodgson, en opposition avec l'accord d'août 1945 s'était servi des voitures de l'UNRRA pour les besoins de l'armée albanaise et il avait interdit les approvisionnements pour les nationalistes albanais.

Les dirigeants de l'UNRRA pour l'Europe, à Londres, étaient mécontents du travail de Hill comme dirigeant de la Mission en Albanie et les dernières déclarations de Hodgson avaient fait perdre leur confiance en lui, en faisant diminuer sa crédibilité à leurs yeux, surtout après le rapport envoyé au vice-président général de l'UNRRA, le général Lewis, le 6 avril 1946[14]. Dans ce rapport, Oakley Hill a adopté une attitude critique envers le traitement que la diplomatie britannique et américaine réservaient à l'Albanie. Il considérait inopportun leur refus concernant la demande du gouvernement albanais pour adhérer à l'ONU, au Conseil de l'UNRRA, etc. Il considérait de même injustifiée la non-reconnaissance du gouvernement albanais de leur part. "Malheureusement, Hill a-t-il écrit en 1946, l'Albanie a été considérée d'un œil froid de la part de l'Union des Nations, excepté les Etats slaves..., c'est une injustice qu'on fait au peuple albanais, lequel a lutté à sa puissance contre l'Axe"[15].

En dépit des tremblements qu'éprouvait la Mission de l'UNRRA après le retrait de la Mission Militaire Britannique de l'Albanie, Hill n'a pas recommandé à son centre de faire en sorte que la Mission de l'UNRRA poursuive l'exemple de celle-là.

La Mission de l'UNRRA en Albanie avait établi en 1945-1946 des liens étroits même avec la Mission Civile Américaine à Tirana, présidée par le Conseiller Politique Etranger D.C. Jacobs. Comparée à la Mission Militaire Britannique, la Mission Civile Américaine offrait à la Mission de l'UNRRA plus de possibilités de collaboration, non seulement parce que celle-ci était une mission civile, mais aussi parce qu'elle représentait un Etat de grande importance dans la politique mondiale, lequel même historiquement avait des liens plus étroits avec les Albanais et l'Albanie.

Les relations entre la Mission Civile Américaine en Albanie et la Mission de l'UNRRA sont passées par deux périodes. La période depuis

---

[13] *Ibid.* D. 74, p. 78. Une lettre d'Humprey Gale pour Jackson, 19 avril 1946.

[14] *Arkivi i Ministrisë së Punëve të Jashtme* (par la suite: *AMPJ*, 1946, d. 78/1, p. 44.

[15] *Ibid.*, p. 44/1.

l'arrivée de la Mission Civile Américaine en Albanie jusqu'à la fin de 1946 a été caractérisée par une bonne entente et d'étroites relations entre elles. La Mission Civile Américaine a donné une grande aide à la Mission de l'UNRRA durant le travail pour l'élaboration du programme de l'aide pour l'Albanie. La Mission de l'UNRRA a mis à son profit particulièrement les connaissances de Harry Fullc sur l'agriculture albanaise.

La Mission Civile Américaine en Albanie, par son président Jacobs, a appuyé la demande de la Mission de l'UNRRA et du gouvernement albanais en décembre 1945 à augmenter le fonds pour le programme albanais de l'aide auprès du Département de l'Etat. P. C. Floud rappelle aussi les conseils donnés par Jacob et sa maturité démontrée lors de la publication d'un article critique concernant l'UNRRA dans le journal "Bashkimi" en décembre 1945. Jacobs conseillait à Floud qu'il valait mieux d'ignorer l'obscurantisme et l'entêtement des Albanais concernant de telles questions que se permettre prendre une mesure, dont le seul effet serait la condamnation du peuple albanais et la baisse de l'influence des Britanniques et des Américains dans ce pays"[16].

Durant 1946 on a remarqué un changement essentiel dans le comportement de la Mission Américaine vis-à-vis du gouvernement albanais et de la Mission de l'UNRRA. Au printemps 1946 Jacobs a envoyé à Washington des relations et des télégrammes qui exerçaient une influence négative et qui empêchaient la réalisation du programme de l'UNRRA pour l'Albanie. Concernant ce changement relatif à la politique inamicale poursuivie à ces temps-là par le gouvernement albanais, il faut dire que la Mission de l'UNRRA n'en a pas été mise au courant. La Mission a indirectement appris que Jacobs défendait déjà le point de vue que l'Albanie en réalité n'avait pas besoin des provisions de l'UNRRA et que le gouvernement (albanais) en ferait mauvais usage et n'en accepterait pas leur plus grande partie[17]. Jacobs a demandé au Département de l'Etat des explications concernant les machineries qu'apporterait l'UNRRA en Albanie pour le rétablissement du chantier pétrolifère de Kuçova etc.

Toutefois, durant la présidence de la Mission Américaine par Jacobs, il n'y avait pas eu de querelles entre elle et la Mission de l'UNRRA. La situation a tout à fait changé avec l'arrivée d'Henderson à sa tête, en octobre 1946. Sans même descendre en Albanie, dès qu'il servait auprès de la Mission Américaine en Italie, Henderson avait une opinion personnelle sévère sur la Mission de l'UNRRA en Albanie.

Dès son arrivée en Albanie, Henderson a fait des critiques sévères à la Mission de l'UNRRA. Ses critiques étaient adressées contre le mauvais

[16] *AMPB*, Le fonds de l'UNRRA, 1946, d. 61/31, p. 26.

[17] *Ibid.* p. 27.

usage que le gouvernement albanais avait fait des fournitures de l'UNRRA. Selon lui, les voitures de l'UNRRA étaient utilisées par l'armée albanaise, alors qu'elles n'étaient destinées qu'aux services civils. Il s'est fermement exprimé contre l'envoi des avions de pulvérisation en Albanie. Selon lui, les Albanais allaient détruire ces avions car ils n'étaient pas en mesure de s'en servir ou bien, ils allaient les utiliser à des fins militaires etc.

Henderson a fait l'impossible pour faire retirer la Mission de l'UNRRA et la Mission Civile Américaine de l'Albanie en octobre 1946, mais il n'y est pas parvenu. Toutefois, son comportement a entraîné des oscillations chez une partie de la Mission de l'UNRRA et l'un d'eux seulement a été éloigné de l'Albanie.

Les difficultés internes de l'Albanie durant les premières années de l'après-guerre ont été reflétées même dans ses relations avec la Mission de l'UNRRA. Compte tenu de cette réalité P. C. Floud a écrit: "Même si les particulières difficultés internationales n'existaient pas, la situation interne de l'Albanie en produirait d'elle-même"[18].

De grands changements politiques, économiques et sociaux sont survenus durant les premières années de l'après-guerre en Albanie, lesquels allaient conduire le pays vers un nouvel ordre économico - social, celui socialiste. Ce grand processus de changements radicaux s'est accompagné de tensions internes et externes. Des mesures sévères ont été prises contre les adversaires politiques du régime communiste qui aspiraient à une Albanie démocratique du type occidental et contre n'importe quel autre adversaire politique. Au printemps 1946 dans les prisons albanaises il y avait 2000 prisonniers politiques[19].

L'expropriation massive des grands et moyens propriétaires et les efforts pour créer une économie étatique centralisée ont provoqué des tensions sociales et de la résistance chez ceux qui en étaient touchés. Le gouvernement qui venait d'accéder au pouvoir, en dépit de l'appui de la majorité de la population, manquait de l'expérience nécessaire pour diriger le pays. Au manque de l'expérience s'ajoutait le manque de la compétence mais aussi la confiance presque absolue en ses capacités pour faire des changements dans l'avenir. La position du gagnant de la guerre et les demandes d'une grande partie de la population pour effectuer des changements constituaient sans doute un grand appui pour le nouveau gouvernement.

Les mauvaises relations avec les Anglo-Américains et jusqu'à un certain point même avec la Mission de l'UNRRA ont servi au gouvernement

[18] *Ibid.* D. 61/1, p. 1.

[19] *AQSH*, Le fonds 14/AP, 1946, d. 2, p. 48. Du procès-verbal de la réunion du 6e Plénum du CC du PCA, an avril 1946.

albanais comme une valve sécurité pour les problèmes internes accumulés au fil des années. Dans ce processus il a génialement mis à son profit la psychologie du doute envers les étrangers, inculquée au cours des siècles chez les Albanais à cause des circonstances historiques, et il l'a orientée contre la politique que les USA et la Grande Bretagne poursuivaient en ce temps-là en Albanie. Le climat politique qui entourait les missions britanniques et américaines en Albanie et la Mission de l'UNRRA aussi, est devenu trop étouffant durant 1946. Plus lourd il est devenu pour cette partie de l'intelligentsia du pays qui était pour les liens avec l'Occident.

Concernant les difficultés dans les relations du gouvernement albanais avec la Mission de l'UNRRA, à parts les facteurs mentionnés, Enver Hoxha même a eu son influence. Durant les deux années de la Mission de l'UNRRA en Albanie, Enver Hoxha, en tant que Premier ministre du gouvernement albanais, a eu plus de 10 rendez-vous directs avec les présidents de la Mission de l'UNRRA, à part certains autres entretiens avec les plus hauts représentants de l'UNRRA à Washington et à Londres et leurs envoyés spéciaux en Albanie. Enver Hoxha avait dans ses mains non seulement la situation interne du pays, mais il déterminait même les relations avec les étrangers. Hill et Floud ont mis en évidence certaines qualités de la personnalité d'Enver Hoxha remarquées durant les rendez-vous avec lui. P.C. Floud a qualifié Enver Hoxha comme "un négociateur têtu..., formé dans une école difficile, qui veut jouer son jeu avec emportement jusqu'à ce qu'il constate que son adversaire a vraiment dans la tête ce qu'il dit. Quand il veut, il manifeste un grand plaisir dans l'accueil et une technique de désarmement non habituelle..., il se distingue de ses employés sans expérience..., il est rapide dans ses arguments, bien que muni d'une persévérance de fer et d'un aveuglement évident dans son point de vue"[20].

Un rôle bien que non primordial dans ces relations ont eu d'autres personnes aussi, comme Koçi Xoxe, Bedri Spahiu, Nako Spiru, Mihal Prifti, Naum Stralla etc., qui avaient des fonctions importantes dans le parti et dans le gouvernement.

Surtout extrémiste dans son comportement envers la Mission de l'UNRRA a été Koçi Xoxe, qui était secrétaire organisatif du PCA et ministre de l'Intérieur. C'est ce que témoignent clairement certains circulaires et instructions délivrées par lui. Ce n'est pas sans la connaissance de Koçi Xoxe que les bureaux et la documentation de la Mission de l'UNRRA à Tirana ont été minutieusement contrôlés en 1946 par des employés du Ministère de l'Intérieur[21], violant ainsi ouvertement l'accord d'août 1945 et le statut diplomatique de cette mission.

---

[20] *AMPB*, Le fonds de l'UNRRA, 1946, d. 61/1, p. 21.

[21] *Ibid.* D. 70, p. 31-32.

Durant le printemps 1946, quand les relations du gouvernement albanais avec l'UNRRA ont été tendues, les plus hauts organes du parti et du pouvoir ont émis d'autres instructions et circulaires qui ont aggravé davantage ces relations.

Le 2 février 1946, le Comité Central du PCA informait les sections de l'agit-prop auprès des Comités Exécutifs de "n'avoir aucun lien, ni relation avec les missions américaines, anglaises et l'UNRRA"[22]. L'interruption des liens devait être faite pour éviter les efforts de ces missions "de se faire des amis et de préparer leurs agents" parmi les employés albanais[23].

Au début de mars 1946 les comités départementaux du PCA ont été avertis par le CC du PCA d'aiguiser la vigilance contre l'activité douteuse des observateurs de l'UNRRA en Albanie et de comprendre leur nouvelle "technique" qualifiée comme une manœuvre ayant pour but de mettre en marge le pouvoir pour se jeter directement parmi le peuple[24]. Pour rendre inefficace l'activité douteuse de l'UNRRA parmi la masse du peuple simple, on a cherché à faire élever le niveau politique du peuple et à lui faire voir clairement combien minimes était la place et le rôle du programme de l'UNRRA en Albanie. Pour y parvenir, on a cherché à mobiliser surtout les organisations de la jeunesse communiste et les autres organisations antifascistes. En réalité la "nouvelle technique" de l'UNRRA n'était autre que l'activité habituelle de ses employés pour observer la distribution directe de ses fournitures.

L'esprit transmis des hauts organes du parti et du pouvoir aux organes de la base envers la Mission de l'UNRRA a influé négativement sur leurs relations avec les employés de l'UNRRA. Une situation de méfiance accentuée a été créée à leur égard, ce qui a endommagé et entravé l'activité quotidienne de la Mission de l'UNRRA en Albanie. Ainsi un groupe de l'UNRRA, présidé par le vice-président de la Mission, Richard Brown, a été empêché par les employés de la sous-préfecture de Mati, de contrôler les statistiques de la distribution des fournitures dans cette région[25]. C'était la même chose dans la sous-préfecture de Pogradeci: le président du conseil et son secrétaire ont refusé de donner des informations aux employés de l'UNRRA et ils se sont comportés avec méfiance envers eux, voire avec hostilité.

---

[22] *Ibid.*, Le fonds 14/AP, 1946, d. 152, p. 1. Circulaire du CC du PCA (signée Koçi Xoxe), très secrète, nr. 2, le 2 février 1946.

[23] *Ibid.*

[24] *Ibid.* , Le fonds 14/AP, 1946, d. 152, p. 2. Instruction du CC du PCA, adressée aux Comités Départementaux du PCA, le 2 mars 1946.

[25] *Ibid.*, p. 6.

Les protestations de la Mission de l'UNRRA auprès de la Commission Interministérielle par lesquelles on demandait des explications sur ces comportements, sont tombé dans la sourde oreille. La Commission Interministérielle n'a donné aucune réponse. Durant les visites communes des dirigeants de l'UNRRA et des autres hauts fonctionnaires du pouvoir central et local dans les préfectures et sous-préfectures du pays, les hauts organes du Parti et du pouvoir recommandaient périodiquement aux organes du pouvoir local de se réserver dans leur comportement et de ne pas permettre des manifestations politiques et des "sympathies" vis-à-vis de l'UNRRA.

La visite de deux mois de l'envoyé personnel du Directeur Général de l'UNRRA en Albanie, M. Richard Brown, a eu une influence positive sur l'atténuation des mésententes[26].

Durant la période de mai - juin 1946 Brown a dirigé la Mission de l'UNRRA en Albanie après la démission de Hill et il a en même temps négocié avec les plus hauts dirigeants du gouvernement albanais, comme Enver Hoxha, Nako Spiru, etc. Il a fait connaître à la Direction Générale de l'UNRRA à Washington les conclusions de ces entretiens. Le rapport que Brown a remis à son centre ne présentait pas la situation de la Mission si mauvaise et si compliquée qu'elle était présentée auparavant par Hodgson et Jakobson. Surtout les deux rendez-vous que Brown avait eus avec Enver Hoxha étaient d'une importance particulière. Celui-ci a semblé être persuadé que ce n'était pas l'UNRRA qui exerçait une influence négative sur la politique des deux puissances occidentales concernant son gouvernement. Les deux parties se sont entendues à résoudre certaines questions, comme la délivrance des permis pour les observateurs de l'UNRRA, l'enlèvement des obstacles pour leur déplacement à l'intérieur du pays, la publication dans la presse albanaise des aides arrivées, etc.

La publication du programme de l'UNRRA dans la presse albanaise a été un problème qui a aggravé les relations bilatérales. Le gouvernement albanais, par son porte-parole, le journal "Bashkimi" a publié beaucoup d'articles sur l'UNRRA, traversés d'un comportement critique à son égard. La Mission de l'UNRRA avait chargé Mme Cullen de s'occuper des problèmes de la presse et des relations publiques. Bien que Cullen ait été très énergique et prête à offrir à tout moment l'information nécessaire sur l'UNRRA, les résultats n'étaient pas ceux auxquels on s'attendait. Les articles, publiés dans le journal "Bashkimi", étaient brefs, secs et dans des cas ils ne disaient rien comment ces aides avaient pu parvenir en Albanie, donc, rien concernant l'UNRRA. La reconnaissance et le remerciement pour l'UNRRA manquaient presque.

---

[26] *Ibid.* Le fonds de l'UNRRA, 1946, d. 62, p. 25.

Les mésententes concernant cette question ont été souvent discutées même dans les rendez-vous entre les membres de la Commission Interministérielle et de l'UNRRA, mais l'attitude critique envers les articles n'a pas changé.

Le gouvernement albanais a été très sensible concernant la qualité des fournitures apportées par l'UNRRA et le temps qu'elles prenaient pour arriver. Il se plaignait aussi concernant la quantité générale des fournitures arrivant de temps en temps en Albanie, qui étaient selon lui insuffisantes et moindres à celles envoyées dans les autres pays[27]. Quelques-uns des articles, publiés dans le journal "Bashkimi", étaient écrits et inspirés directement par les hauts dirigeants du gouvernement albanais. En vérité c'était un problème qui donnait lieu à des remarques et à des objections, mais le ton critique de ces écrits n'était pas motivé.

La Mission de l'UNRRA était beaucoup inquiétée de la nature critique des écrits publiés contre elle, car ils nourrissaient dans le pays une opinion plutôt pas bonne concernant son travail en Albanie. Cette opinion nourrie par la presse gouvernementale occupait une bonne place dans l'opinion publique albanaise. Cette presse était la seule source d'information et la presse de l'opposition et les journalistes étrangers manquaient.

L'accord signé le 1er août 1945 a été considéré par le gouvernement albanais comme un contrat habituel de commerce, où les deux parties jouissaient du droit de la pleine égalité. En réalité, il n'en était pas ainsi, car le gouvernement albanais bénéficiait d'aides gratuites procurées par l'UNRRA, tandis que les critiques adressées à celle-ci projetaient une autre réalité. Le personnel de l'UNRRA en Albanie a été obligé dans des cas de se défendre des écrits critiques que publiait le journal "Bashkimi", car il n'était pas en mesure, lui-même, d'expliquer les raisons de l'arrivée en retard des aides[28].

Le personnel de l'UNRRA a protesté deux ou trois fois auprès de la Commission Interministérielle concernant l'utilisation par l'armée des fournitures apportées par l'UNRRA[29]. Elles devaient être distribuées pour satisfaire aux besoins de la population civile. La protestation portait sur l'utilisation de quelque camion et de certains contingents en vêtements et en céréales par l'armée albanaise.

---

[27] *Ibid.* D. 61/1, p. 23.

[28] UNRRA, *The history of the United Nations Relief and Rehabilitation Administration*, prepared by special staff under direction of George Woodbridge (Chief historian of UNRRA), Columbia University Press, New York, 1950, Vol. 2, p. 175.

[29] *AQSH*, Le fonds 890, 1945, d. 21, p. 16.

Le système de distribution des fournitures de l'UNRRA appliqué par le gouvernement albanais était rigoureux et conformément aux principes de l'administration. Les aides de l'UNRRA parvenaient au consommateur sur un système de rationnement, qui comprenait aussi d'autres articles produits dans le pays. Dans ce but, on s'est servi au début des magasins privés et par la suite des magasins publics même, des coopératives de consommation, etc. La distribution a été rigoureusement contrôlée par l'Etat et la possibilité d'abus des aides était presque inexistante. "Le vol, - écrit Woodbridge, était condamnable à mort et en réalité il n'y avait pas de marché noir"[30].

Les quelques obstacles du début posés devant les employés de l'UNRRA pour connaître de près les registres de la distribution des aides pour la population, ont été franchis avec le temps. Les entretiens bilatéraux sur cette question ont été fructueux et ont donné des résultats positifs.

La seule question, dont les employés de l'UNRRA n'étaient pas sûrs était combien les différentes catégories de la population albanaise profitaient de ses aides. Les observateurs de l'UNRRA n'étaient pas en mesure de vérifier avec exactitude si la distribution des aides était faite selon ses principes et sans tenir compte des points de vue politiques de la population du pays, de la zone ou de la région. Concernant cette question, ils ne pouvaient pas recueillir une information efficace de la part des Albanais, car, - comme il était écrit dans l'histoire officielle de l'UNRRA "il n'y avait pas d'Albanais qui se plaigne en présence des hommes du gouvernement, qui accompagnaient toujours les membres du personnel (de l'UNRRA – H.K.) dans leurs voyages"[31].

On ne peut pas dire que l'administration de l'UNRRA à Washington et à Londres et leur Mission en Albanie ont été tout à fait correctes et impartiales dans leurs jugements et dans leurs actions contre le gouvernement albanais.

L'administration de l'UNRRA s'est montrée incapable dans des cas de trouver et envoyer à temps en Albanie quelques fournitures vitales pour le pays, programmées à l'avance de leur part. Ainsi, en une période de 3 à 4 mois après la signature de l'accord, seulement 29 véhicules étaient apportés en Albanie par des centres planifiés. Cette situation, créée par les difficultés du transport, a été résolue en décembre 1945 avec l'insistance de la Mission auprès des bureaux de l'UNRRA à Caserte, Londres et Washington. "Une telle situation, - rappelle Floud, ne serait jamais tolérée si elle était produite en Grèce. Dans ce cas, la question serait posée devant le Comité du Conseil pour l'Europe et une grande pression serait exercée sur l'administration"[32]

---

[30] G. Woodbridge, *UNRRA, The history...*, op. cit., vol. 2, p.175.

[31] *Ibid.*

[32] AMPB, Le fonds de l'UNRRA, 1947, d. 61/10, p. 20.

Mais l'Albanie n'avait pas de représentant auprès du Conseil, ni un défenseur puissant pour la soutenir entièrement. L'Albanie était au deuxième plan selon les intérêts et les sympathies des Etats puissants pour ses voisins, la Yougoslavie, la Grèce et l'Italie.

Les mauvaises relations de la Mission de l'UNRRA avec le gouvernement albanais et de celui-ci avec les Anglo-Américains provoquaient une sorte d'absence de sympathie ou une indifférence dans les états-majors de l'UNRRA ou dans le Bureau Régional Européen[33].

La composition de la Mission de l'UNRRA dans la masse presque cent pour cent par des Britanniques et des Américains, ainsi que les liens étroits qu'elle avait eus avec l'AML (Albanian Military Mission – La Mission Militaire de l'Albanie ou Le Service des Transmissions Militaires pour l'Albanie) ont prêté aux doutes du gouvernement albanais.

Un contingent de la Mission de l'UNRRA pour l'Albanie n'était pas convenable à travailler en Albanie. Cette catégorie a été sélectionnée lors du séjour de la Mission de l'UNRRA en Italie et elle n'est point entrée en Albanie. Mais, selon Floud, même 30 % environ du personnel de l'UNRRA qui est entré en Albanie n'était non plus convenable[34].

Parmi les nombreuses mésententes du gouvernement albanais avec l'UNRRA, les deux questions suivantes ont fait leur point culminant.

**La crise de novembre - décembre 1946**

En novembre - décembre 1946 les relations de la Mission de l'UNRRA avec le gouvernement albanais ont atteint le point culminant de leur aggravation. Elles ont été accompagnées de l'interruption des aides pour presque deux mois. Les fournitures ont été interrompues sur l'ordre du président de la Mission de l'UNRRA en Albanie, Peter Floud. La situation créée était la conséquence directe des accusations faites aux deux spécialistes de l'UNRRA, Frank Woodard et Alan Jones, pour avoir saboté avec un groupe d'ingénieurs et de techniciens albanais le séchage du marais de Maliqi. Le gouvernement albanais le 11 novembre 1946 a demandé que les deux spécialistes susmentionnés s'éloignent de l'Albanie en tant que personnes *non gratta*. Le groupe d'ingénieurs et de techniciens a été accusé d'avoir mené une activité de sabotage, de déviation préméditée des travaux, de retards intentionnels des travaux etc. Le pivot de toute cette activité

[33] *UNRRA, The history of...*, op. cit. vol. 2, p. 179.

[34] *AMPJ*, Le fond de l'UNRRA, 1947, d. 61/10, p. 11-13; P.C. Floud, *Notes sur des questions controverses*

subversive selon le gouvernement albanais était le vice-président de la Mission Civile Américaine en Albanie, Harry Fultz.

Le 1$^{er}$ octobre 1946 on avait arrêté toutes les personnes accusées de sabotage et au début de novembre on a procédé à leur jugement. Le procès a été transmis par la Radio Tirana et il a été publié par les organes de la presse. Le 4 novembre 1946, le président de la Mission Américaine en Albanie, M. Henderson, a informé officiellement le gouvernement albanais du retrait de la Mission de l'Albanie.

La Mission de l'UNRRA de sa part n'avait fait aucun pas jusqu'au 11 novembre 1946, quand, le gouvernement albanais lui a présenté la demande d'éloigner le directeur du département de la réhabilitation de l'agriculture, Frank Woodard et du spécialiste du département de l'industrie, Alain Jones. Celui-ci n'était pas en Albanie en ce temps-là, mais en USA. Jones représentait la mission albanaise de l'UNRRA dans la 4$^{e}$ Conférence des Approvisionnements.

La situation créée n'était pas due au hasard, mais c'était le comble de la politique toujours plus contraignante du gouvernement albanais vis-à-vis de la Mission de l'UNRRA. Beaucoup de problèmes nés entre les deux parties, comme les éloignements forcés de certains membres de la Mission sur demande du gouvernement albanais, la publicité insuffisante et critique concernant l'UNRRA, la limitation des déplacements des membres de la Mission à l'intérieur du pays etc., n'avaient pas trouvé de solution bien qu'elles aient été discutées en commun à tous les niveaux. Sur ces événements il avait pesé sans doute même le retrait de la Mission Civile Américaine de l'Albanie sans parvenir à établir des relations diplomatiques avec le gouvernement albanais.

Les accusations adressées à l'UNRRA ont obligé le président de la Mission Peter Floud à envoyer une lettre urgente au Secrétaire Général du Conseil des Ministres à M. Mihal Prifti, pour lui demander de réaliser une rencontre immédiate avec Enver Hoxha[35]. Dans cette lettre on avançait l'idée de l'éloignement éventuel de la Mission de l'Albanie.

Le 12 novembre Floud a informé même La Guardian sur les mesures prises par la Mission de l'UNRRA[36]. Il soulignait au Directeur Général de l'UNRRA que les accusations faites aux deux spécialistes de l'UNRRA n'étaient pas vraies, car elles endommageaient et compromettaient gravement le nom de la Mission de l'UNRRA dans l'opinion publique albanaise. Floud l'informait aussi sur l'embargo qu'elle avait mis sur les approvisionnements de l'UNRRA. Sur son ordre on avait interdit les navigations des cargos qui

[35] *AQSH*, Le fonds 890, 1946, d. 163, p. 41. Une lettre de P. C. Floud envoyée à Mihal Prifti le 11 novembre 1946, nr. CM/655.

[36] *AMPB*, Le fonds de l'UNRRA, 1946, d. 61/1, p. 43.

apportaient des approvisionnements dans les ports albanais. On les déchargeait au port de Brindisi et c'est là qu'on les emmagasinait. Floud proposait dernièrement la demande concernant le retrait de l'Albanie de la Mission qu'il présidait, si le gouvernement albanais continuait d'insister sur sa décision concernant l'éloignement des deux employés de l'UNRRA. Le gouvernement, selon Floud, devait se prononcer publiquement par une déclaration, par laquelle il devait démentir les accusations qu'il avait faites.

Au rendez-vous de deux heures de P.C Floud avec Enver Hoxha, qui a eu lieu le 13 novembre 1946, étaient présents aussi Mihal Prifti et le traducteur de la Mission de l'UNRRA, Bajram Çela. Floud a proposé les mêmes idées dont il avait mis au courant même La Guardian le jour précédent. Il a essayé de prouver la fausseté des accusations formulées contre les spécialistes susmentionnés. Floud a souligné que dans les deux des trois cas mentionnés dans l'accusation, Woodard et Jones n'avaient pas été à Maliq. Tandis que dans le troisième cas ils avaient été à Maliq, mais ils étaient accompagnés d'une escorte de partisans et du secrétaire du département des Travaux Publics qui parlait anglais. De même c'étaient ces deux personnes accusées qui avaient insisté d'inclure dans le programme de l'UNRRA pour l'Albanie une somme de 850.000 dollars pour des bonifications et des canalisations[37]. L'UNRRA avait apporté la plus grande partie des appareils pour la dessiccation du lac[38].

Que les travaux pour la dessiccation se trouvaient d'une certaine manière dans l'impasse, cela a été mis en évidence même par Nako Spiru le 13 septembre 1946, deux mois avant le commencement du procès susmentionné, dans un entretien avec l'envoyé de l'URSS à Tirana, Tchuvahin[39]. Le ministre albanais de l'Economie a dit: "il est clair que le projet de la dessiccation du marécage n'a pas été bien élaboré et au lieu de 9 mille hectares que le pouvoir local espérait recevoir après la dessiccation du marécage, maintenant l'on ne parle que de 400 hectares. Maintenant la question consiste en ce que le gouvernement doit cacher cette affaire pour ne pas causer un scandale ouvertement devant le peuple..."[40].

Ayant écouté calmement P.C. Floud, Enver Hoxha a accepté de retirer la demande sur l'éloignement des deux spécialistes de l'UNRRA de l'Albanie, mais il n'a pas accepté de rendre cela public. Même ce retrait il l'a

---

[37] *Ibid.* p. 37.

[38] J. F. Kontos, R. Cross – B. Eagle, *A biography Albania's American School, East European Monographs,* Boulder Distributed by Columbia University Press, New York, 1981, p. 181-184.

[39] *Vostosnaja Evropa v dokumentah rossijskih arhivov 1944-1945,* Tom. I, 1944-1948, Moskva 1997, p. 524.

[40] *Ibid.*

fait en disant à Floud que "si vous pensez que le fait de rester de ces deux personnes ne baisse pas le prestige de l'UNRRA, je suis prêt à retirer la demande sur leur éloignement de l'Albanie"[41]. En effet, c'était un retrait tactique et non pas un aveu de la faute comme le demandait Floud. Enver Hoxha a considéré la déclaration inopportune, car, selon lui, les deux spécialistes de l'UNRRA n'étaient pas accusés par le gouvernement, mais par les saboteurs arrêtés et les accusations se dressaient contre des individus et non pas contre l'UNRRA comme organisation. Enver Hoxha a considéré tout à fait inopportune la mesure concernant l'interruption des aides et le retrait de la Mission de UNRRA de l'Albanie.

La "concession" a été considérée insuffisante par Floud pour pouvoir conduire à la modification des décisions prises au nom de la Mission de l'UNRRA. La publication des accusations par le journal "Bashkimi" et par l'Agence Télégraphique Albanaise avait gravement endommagé le prestige de la Mission de l'UNRRA et avait rendu très difficile son travail en Albanie.

Dans le livre *Rreziku anglo-amerikan për Shqipërinë* (Le danger anglo-américain pour l'Albanie) E. Hoxha a dédié certaines pages à son rendez-vous avec Floud le 13 novembre 1946. Il écrit que "même ceux-ci (le personnel de l'UNRRA - H. K.) étaient en train de plier bagage. Qu'ils aillent à l'aventure, me suis-je dit"[42]. En effet, il s'est bien efforcé de convaincre Floud que l'éloignement de la Mission constituait une action immotivée. "Ce sera une erreur, - s'exprimait-il lors d'un rendez-vous, que de se moquer, pour complaire à l'un ou à l'autre, du pain et de la vie de notre peuple"[43].

Les résultats du rendez-vous du 13 novembre ont été rapportés de la part d'Enver Hoxha même à Koçi Xoxe et à Nako Spiru qui se trouvaient alors à Belgrade[44]. Mais l'un et l'autre étaient d'avis de faire des concessions à l'UNRRA pour ne pas permettre son éloignement de l'Albanie. "Il n'est pas bien qu'elle s'en aille, écrivaient-ils, et il n'est pas bien que de petites questions d'espionnage deviennent des questions politiques"[45].

Le 14 novembre 1946 Floud a informé La Guardian et le Bureau Régional de l'UNRRA à Londres sur le rendez-vous du 13 novembre et leur a demandé de le soutenir fermement dans les décisions prises. "Comme par la conversation j'ai compris que Hoxha veut jouer avec le Directeur Général, écrivait Floud, je suggère que La Guardian télégraphie tout de suite à Hoxha,

---

[41] *AQSH*, Le fonds 890, 1946, d. 163, p. 13.
[42] E. Hoxha, *Rreziku anglo-amerikan për Shqipërinë*, Tiranë, 1982, p. 392.
[43] *AQSH*, Le fonds 890, 1946, d. 163, p. 13.
[44] *Ibid.*, p. 72.
[45] E. Hoxha, *op. cit.*, p. 392.

soutenant définitivement mon point de vue"[46]. Floud doutait de quelque compromis que la Direction Générale de l'UNRRA puisse offrir, ce qui rendrait difficile sa position de président de la Mission. Floud pensait même à une telle alternative dans laquelle on pourrait être mis dans ce cas, car il connaissait bien la nature douce de La Guardian et l'adresse d'Enver Hoxha pour s'introduire dans une telle situation. Dans le rendez-vous du 13 novembre, - rappelle Floud, Enver Hoxha "s'est tenu sur la défensive et il avait toute l'attention de faire l'aimable devant moi"[47]. Voyant l'attitude ferme de P. C. Floud, Enver Hoxha faisait en contrepoids des éloges à La Guardian, dont il disait "j'ai une sympathie particulière pour ses sentiments populaires et charitables"[48]. Connaissant bien Enver Hoxha à cause des nombreux rendez-vous, Floud a écrit à son propos: "il a la sûreté caressante d'un diplomate à faire des déclarations que ni lui-même ni ses rivaux ne prennent pas pour vraies" [49].

Floud a été déterminé dans son comportement, malgré l'espoir que la situation allait tourner bien et la Mission recommencerait la distribution des aides pour l'Albanie. L'embargo sur les fournitures a été appliqué bien que la Mission n'ait pas quitté l'Albanie en raison de deux causes importantes: premièrement les mesures prises auraient leur effet sur le gouvernement albanais qui allait réagir positivement et deuxièmement, le retrait de la mission de l'UNRRA tout de suite après la fuite de la Mission Civile Américaine pourrait être mal interprétée par le gouvernement albanais et il aurait une influence négative chez le peuple qui était nourri des aides de l'UNRRA. " Le gouvernement d'Enver Hoxha, - a écrit Floud, se hâtera de présenter la rupture de l'accord avec l'UNRRA devant l'opinion européenne comme affectée par les mêmes motifs politiques qui avaient empêché les démocrates occidentaux de reconnaître son administration"[50].

Floud a suggéré à la Direction Générale de l'UNRRA de s'exprimer publiquement dans sa presse concernant le désaccord entre les deux parties. Ainsi le public se préparerait à une solution extrême telle comme serait le retrait de la Mission de l'Albanie, mais aussi faire voir au gouvernement albanais que l'UNRRA était obstinée dans ses demandes. Quoiqu'il en soit les fournitures de l'UNRRA pour l'Albanie durant la période de l'embargo continuaient d'être stockées dans le port de Brindisi.

---

[46] AQSH, Le fonds 890, 1946, d. 163, p. 8. Télégramme, P.C.Floud, n° 1931 envoyé à Washington et n° 1220 envoyé à Londres, le 14 novembre 1946.

[47] *Ibid.* p. 13.

[48] *Ibid.*

[49] *AMPB*, Le fonds de l'UNRRA, 1946, d. 61/1, p. 22.

[50] *Ibid.*, 1947, d. 61/10, p. 7.

La Guardian a appuyé tout à fait l'attitude de la Mission de l'UNRRA en Albanie. Le 14 novembre 1946 il a envoyé au Premier ministre albanais un télégramme où il demandait au gouvernement qu'il présidait d'arrêter la propagande contre l'UNRRA et d'apporter des données sur les deux spécialistes accusés[51]. "Moi, - a écrit La Guardian, je ne veux pas que le nom de l'UNRRA soit transmis par radio dans les rues de Tirana"[52]. La Guardian a informé Enver Hoxha même de ce qu'il enverrait à Tirana un haut fonctionnaire de l'UNRRA pour discuter sur les relations bilatérales.

Enver Hoxha a répondu tout de suite au Directeur Général de l'UNRRA et il a approuvé sa décision pour envoyer en Albanie un représentant spécial en tant que modérateur. Mais il a considéré inopportune la demande de La Guardian de faire arrêter les publications dans la presse albanaise et dans la radio de l'Etat concernant les deux spécialistes de l'UNRRA, en soulignant encore une fois l'idée que le gouvernement albanais n'avait pas publié quelque déclaration officielle à l'adresse de l'administration. La presse albanaise, selon lui, était libre à écrire sur les dépositions des personnes arrêtées. Or, bien que le gouvernement albanais s'exprime ainsi par l'intermédiaire de son Premier ministre il s'appuyait d'autre part sur leurs affirmations lorsqu'il demandait officiellement à faire éloigner de l'Albanie les deux employés de l'UNRRA.

Le 17 novembre 1946 l'envoyé spécial du Directeur Général de l'UNRRA, Spurgeon Keeny, est arrivé à Tirana[53]. Avant le rendez-vous officiel avec Enver Hoxha, Keeny a discuté au préalable avec Floud et les chefs des départements de la Mission. Tous les représentants là ont trouvé juste l'idée que M. Keeny devait présenter les demandes de l'UNRRA de manière catégorique. Floud a élaboré jusqu'en détail la tactique que Keeny allait poursuivre dans ce rendez-vous. Le gouvernement albanais devait non seulement accepter tous les points de la déclaration mais il devait les considérer comme le minimum des réclamations que l'UNRRA posait dans ce cas. Dès le début des entretiens, Keeny devait faire comprendre clairement que dans le cas où le gouvernement albanais refuserait fût-ce un seul point de cette déclaration, la Mission se retirerait de l'Albanie. Floud a suggéré à M. Keeny aussi de ne pas prendre le rôle de l'arbitre, car une telle attitude serait fatale pour l'activité de la Mission en Albanie. Il était convaincu que Enver Hoxha ne transigerait pas sans le forcer. "Lors du premier entretien (le rendez-vous du 13 novembre – H.K.), rappelle Floud,

---

[51] *AQSH*, Le fonds 890, 1946, d. 163, p. 60. Un télégramme de La Guardian envoyé à Enver Hoxha, le 14 novembre 1946.

[52] *Ibid.*

[53] *Ibid.* p. 74. Notes de P. C. Floud sur le rendez-vous de Keeny avec E. Hoxha, le 18 novembre 1946.

Enver Hoxha était tout préparé à donner des explications caressantes et il souriait concernant les motifs de l'éloignement de Woodard, conscient de ce que je savais fort bien qu'il mentait ouvertement. Il ne s'en est pas du tout soucié car il était parvenu à ses fins. Il pense ne pas s'incliner ouvertement peut-être devant son public, mais il peut très bien le faire devant nous'[54].

Enver Hoxha n'a pas accepté la proposition du représentant diplomatique de la France en Albanie de publier un article d'appréciation concernant l'activité de l'UNRRA en Albanie[55]. La proposition visait détendre la situation créée à la veille du rendez-vous et donner des signes positifs concernant la bonne prédisposition du gouvernement albanais. Enver Hoxha a dit qu'il avait remercié une fois l'UNRRA et La Guardian dans un petit article publié en octobre 1946, quand l'UNRRA a donné à l'Albanie une aide supplémentaire de 300000 dollars pour les dégâts causés par les pluies de l'automne de cette année-là.

Le rendez-vous de Keeny avec le Premier ministre albanais a eu lieu le 20 novembre 1946 et a duré 2 heures. Keeny y a présenté la déclaration de 7 points rédigée avant le rendez-vous. Le gouvernement albanais aurait une seule alternative: accepter la déclaration sans conditions. Si elle n'était pas acceptée *en bloc* la Mission se retirerait jusqu'au 10 décembre 1946.

Dans la déclaration présentée par Keeny, l'on demandait au gouvernement albanais[56]:

1. Instruire ses employés à collaborer avec les employés de l'UNRRA pour réaliser le programme des aides pour l'Albanie. 2. Mettre constamment au courant le public albanais par l'intermédiaire de la presse, de la radio et des autres sources d'information sur les approvisionnements de l'UNRRA et sur leur distribution. 3. Permettre aux employés de l'UNRRA de surveiller et contrôler la distribution des aides, en mettant à leur disposition les statistiques respectives. 4. Enlever les restrictions pour les observateurs de l'UNRRA et leur permettre le déplacement à l'intérieur du pays. 5. Faire des consultations au préalable entre les deux parties concernant les prix de la vente des provisions de l'UNRRA. 6. Retirer officiellement la demande faite par le gouvernement albanais concernant l'éloignement des deux spécialistes de l'UNRRA par une lettre que l'on enverrait à sa Mission en Albanie. 7. Discuter ensemble les demandes éventuelles du gouvernement albanais pour éloigner quelque membre de la Mission avant que cela ne soit devenu une réalité devant elle. Au gouvernement albanais l'on a aussi demandé de faire une déclaration dans sa presse quotidienne concernant les principes de

[54] *Ibid.*, P. 75.

[55] *Ibid.*, p. 1.

[56] *Ibid.*, p. 24-25. La lettre de S.M. Keeny adressée à Enver Hoxha le 20 novembre 1946.

l'UNRRA et l'efficacité de son programme d'aides pour l'Albanie. Keeny n'a pas demandé au gouvernement albanais de faire publique la lettre, par laquelle il retirerait la demande précédente pour l'éloignement des deux spécialistes de l'UNRRA de l'Albanie, restant fidèle à l'idée susmentionnée que le gouvernement albanais devait reculer devant l'UNNRA.

Durant le rendez-vous, Enver Hoxha ne s'est pas directement exprimé s'il acceptait ou rejetait la déclaration de l'UNNRA. Mais il a communiqué à l'interlocuteur: "Je n'accepte pas la manière dont vous posez la question. Je trouve que ce n'est pas bien que les approvisionnements de l'UNRRA s'interrompent chaque fois que cela convient à la Mission sans donner lieu à des discussions au gouvernement"[57].

L'après-midi du 20 novembre Keeny a envoyé au Premier ministre albanais un résumé de sa déclaration du matin de ce jour pour le mettre devant le fait accompli. Il insistait à ce que Enver Hoxha devait répondre par écrit à la déclaration susmentionnée jusqu'à 10 heures du 21 novembre, car lui et P. Floud partiraient pour Rome. Keeny faisait voir explicitement à Enver Hoxha que s'il n'envoyait pas la réponse dans ce délai, la déclaration serait automatiquement confirmée[58].

Keeny n'a pas reçu la réponse demandée dans le délai qu'il avait fixé, mais un peu plus tard, remettant à plus tard son départ en avion pour Rome. La réponse de Enver Hoxha était très vague et générale. Le gouvernement albanais promettait qu'il retirerait la demande précédente pour éloigner les deux employés de l'UNRRA de l'Albanie. Mais, - comme Keeny lui-même s'est exprimé, c'était "une très mauvaise excuse"[59]. La lettre contenait une clause qui motivait le séjour postérieur de Jones et Woodard en Albanie après l'assurance de la Mission de l'UNRRA en Albanie et de Keeny en personne que cela n'allait pas les faire perdre de leur prestige[60].

Enver Hoxha n'a pas "oublié" de rappeler à Keeny que l'UNRRA devait réaliser le programme des aides pour son pays et respecter l'accord de l'août 1945. Le 21 novembre, dès que Keeny et Floud étaient arrivés à Rome ils ont téléphoné au vice-directeur général de l'UNRRA à Washington, à M. Jackson, et l'ont mis au courant des conclusions du rendez-vous du jour précédent avec le Premier ministre albanais. Floud a souligné encore une fois l'idée de la réalisation de la déclaration sans conditions par le gouvernement albanais. Le relâchement des conditions, selon Floud, voudrait dire ne pas appliquer la déclaration. De même, il a insisté à ne pas

---

[57] *AMPB*, Le fonds de l'UNRRA, 1946, d.61/1, p. 45.

[58] *AQSH*, Le fonds 890, 1946, d. 163, p. 25

[59] *Ibid.* p. 65. De l'entretien téléphonique de Keeny avec Jackson, le 21 novembre 1946.

[60] *AMPB*, Le fonds de l'UNRRA, 1946, d. 61/10, p. 47.

rendre public le retrait du gouvernement albanais de sa décision précédente concernant l'éloignement des deux spécialistes de l'UNRRA. Il considérait difficile la réalisation d'une telle déclaration, car il connaissait bien la nature de Enver Hoxha. Floud a présenté à M. Jackson sa démission de la présidence de la Mission de l'UNRRA mais Jackson l'a refusée et, l'ayant assuré qu'il aurait tout son appui dans l'avenir, il lui a ordonné de retourner à Tirana. La demande de démissionner était un moyen pour pousser le centre de l'UNRRA à appuyer la décision de Floud car toute autre solution de compromis rendrait incertaine sa position et compromettrait sa figure comme président de la Mission aux yeux du gouvernement albanais.

La Guardian a écrit à Enver Hoxha le 22 novembre 1946 et lui a confirmé son appui total concernant la déclaration faite deux jours avant. Le télégramme était rédigé en langage modéré. Le Directeur Général de l'UNRRA exprimait son regret de ce que les aides de l'UNRRA étaient interrompues à un moment que l'Albanie était aux prises avec beaucoup de difficultés économiques, mais il faisait voir clairement au gouvernement albanais que la seule possibilité pour les faire recommencer demeurait l'acceptation de la déclaration du 20 novembre. Sinon, - soulignait-il, la Mission de l'UNRRA se retirerait de l'Albanie[61]. Bien que La Guardian appuyât la déclaration de M. Keeny, il n'a pas jugé, aussi âprement, la dernière situation dans les relations bilatérales. L'Albanie pour La Guardian était "un petit pays d'un million d'habitants qu'on devait soigner comme un enfant"[62]. De telles considérations ont été faites par d'autres hauts fonctionnaires occidentaux de cette période. Mais ces opinions n'étaient pas stables. Elles changeaient souvent dès que ceux-ci connaissaient de prés l'Albanie et la réalité albanaise. Hill, qui avait vécu plusieurs années en Albanie, caractérisait les Albanais comme maîtres de la résistance passive, tandis que Floud remarquait la grande différence entre la foule qui se réunissait lors des marchés et les fonctionnaires à niveau moyen de l'administration albanaise. Quelque autre personne comme c'était le cas du vice-maréchal de l'Air des forces militaires anglo-américaines en Italie, M. Saul, avait l'illusion que les différends entre la Mission et le gouvernement albanais pourraient être aisément réglés en mettant au courant Enver Hoxha, avec lequel il avait eu un rendez-vous passager au printemps 1946 et il en était demeuré content. Entre temps Hill et Floud étaient tout à fait convaincus que Enver Hoxha était au courant de ces différends et des causes qui les avaient engendrés. "La triste expérience, - rappelle Floud, petit à petit a appris à la Mission qu'il arrive rarement en Albanie de commettre des

[61] *AQSH*, Le fonds 890, 1946, d. 163, p. 29. Un télégramme de La Guardian adressé à Enver Hoxha, le 22 novembre 1946.

[62] *Ibid.*, p. 68.

erreurs par inadvertance. Il serait utopique de penser qu'à la suite de la venue d'une décision, elle pourrait aisément être revue seulement en la discutant dans les plus hauts niveaux..., dans cet Etat il y a si peu d'instances qu'on est chez le Premier ministre avant de savoir où l'on se trouve"[63].

La Guardian a reçu la réponse du 22 novembre 1946 trois jours après. Enver Hoxha ne s'est point exprimé sur les 7 points de la déclaration présentée au nom de la Mission par M. Keeny. Sans mentionner le nom de l'UNRRA, Enver Hoxha recommandait que les différends pourraient être réglés conformément à l'accord de l'août 1945. Le télégramme terminait sur la demande du gouvernement albanais pour recommencer l'octroi des aides[64].

Sitôt retourné de Rome Floud a demandé de communiquer avec le président de la Commission Interministérielle. Mais durant des jours de suite ses lettres sont demeurées sans réponse. Même les deux permis délivrés durant ce temps-là pour les membres de la Mission qui observaient la distribution des aides en Albanie n'étaient pas rédigés selon la demande de M. Keeny du 20 novembre. Le journal "Bashkimi" a publié, après le 20 novembre, un article sur l'activité de l'UNRRA dans le monde, mais il n'a pas du tout mentionné son programme pour l'Albanie.

Le 3 décembre 1946 Peter Floud a pu rencontrer Mihal Prifti. "Le rendez-vous, - a écrit Floud, était très amical et le résultat net était zéro"[65]. Mihal Prifti avait reçu l'ordre de ne pas s'exprimer sur les points de la déclaration du 20 novembre, bien qu'il ait dit formellement que "je suis autorisé de résoudre sur la base de l'Accord tout différend existant entre nous..."[66]. Floud a fait bien comprendre à Mihal Prifti qu'il allait écrire à La Guardian concernant ce problème.

Le 4 novembre Floud, en collaboration avec les présidents des départements a rédigé un télégramme pour La Guardian. Le télégramme terminait sur ces mots: "... je suis dans l'attente de vos instructions sur le retrait de la Mission"[67]. Entre-temps, à cette même date Floud a envoyé une lettre à Enver Hoxha où il soulignait que le gouvernement albanais continuait à ne pas permettre aux spécialistes de l'UNRRA de connaître la documentation sur la distribution des aides. Floud demandait à Enver Hoxha une réponse jusqu'au 7 décembre. Dans le cas contraire Floud menaçait qu'il enverrait à Washington le télégramme rédigé le 4 décembre. Il n'avait pas

---

[63] *AMPB*, Le fonds de l'UNRRA, 1946, d. 61/1, p. 42.

[64] *AQSH*, Le fonds 890, 1946, d. 163. Télégramme d'Enver Hoxha adressé à La Guardian, le 25 novembre 1946.

[65] *AMPB*, Le fonds de l'UNRRA, 1946, d. 61/1, p. 49.

[66] *Ibid.*, p. 50.

[67] *Ibid.*, p. 325.

envoyé ce télégramme jusqu'à cette date de manière à faire pression au gouvernement albanais[68].

Enver Hoxha n'a pas répondu à Floud, mais le 9 décembre il a envoyé un télégramme à La Guardian, par lequel il lui demandait de recommencer l'octroi des aides, car, "toutes les promesses faites à Keeny étaient réalisées"[69]. La copie du télégramme a été transmise à la Mission après son arrivée à Washington en attendant, paraît-il, une réponse positive de la part du Directeur Général de l'UNRRA qui mettrait Floud devant le fait accompli. Floud a télégraphié tout de suite à la Direction de l'UNRRA à Washington, doutant pleinement de la confirmation de Enver Hoxha. "L'expérience passée, - a remarqué Floud, a démontré que les engagements verbaux sont nuls s'ils ne sont pas confirmés par écrit. L'approbation du télégramme de Enver Hoxha aggravera beaucoup les relations de la Mission"[70].

La Guardian a pris en considération la suggestion de P. C. Floud. Le 12 décembre 1946 il a adressé un autre télégramme à Enver Hoxha, non pas directement mais par la Mission de l'UNRRA en Albanie, en confirmant l'unité du Centre de l'UNRRA avec sa Mission en Albanie. La Guardian a demandé à E. Hoxha de donner par écrit sa confirmation de reconnaissance des 7 points de la déclaration du 20 novembre. "Je suis autant impatient de recommencer les expéditions, - a écrit La Guardian, que vous l'êtes de les recevoir"[71]. Le directeur de l'UNRRA promettait de recommencer l'expédition des approvisionnements pour l'Albanie 5 jours seulement après la pleine confirmation de la part du gouvernement albanais. Ce télégramme a été remis à Enver Hoxha le 16 décembre 1946 et on lui a fait bien comprendre qu'on attendait une réponse positive jusqu'au 21 décembre, sinon la Mission s'éloignerait de l'Albanie par le bateau "Marvia".

La réponse est arrivée le 17 décembre. Le gouvernement albanais a informé la Mission qu'il acceptait tous les points de la déclaration du 20 novembre 1946[72]. Cette réponse marquait aussi la fin de la crise dans les relations du gouvernement albanais avec la Mission de l'UNRRA à Tirana. Après cela Peter Floud a écrit à Mihal Prifti qu'il était très content que les difficultés étaient déjà surmontées.

---

[68] *AQSH*, Le fonds 890, 1946, d. 163, p. 54.

[69] *Ibid.*, p. 325.

[70] *AMPB*. Le fonds de l'UNRRA, 1946, d. 61/1, p. 50.

[71] *AQSH*, Le fonds 890, 1946, d. 163, p. 50.

[72] *Ibid.*, d. 378, p. 28. Une lettre d'Enver Hoxha adressée à la Mission de l'UNRRA, nr. 2039, 17 décembre 1946.

Le 20 décembre 1946 La Guardian a remercié M. Keeny et Floud de la contribution qu'ils avaient apportée à la solution de la crise en confirmant à la fois le recommencement de la livraison des aides pour l'Albanie[73].

Cette crise prolongée a pesé sur le peuple albanais et sur l'économie du pays parce que les approvisionnements ne leur ont pas été livrés durant presque deux mois. La période après cette crise est passée sans grandes difficultés. Le gouvernement a reçu presque toutes les aides planifiées lesquelles continuaient d'arriver en Albanie même après l'éloignement de la Mission de l'UNRRA de l'Albanie en juin 1947. Pour atteindre à cette bonne entente il a importé d'ailleurs la manière même dont la crise susmentionnée a été dépassée.

[73] *Ibid.*, d. 163, p. 325.

**Ana LALAJ**

# KOSOVA BETWEEN CONFLICT AND PEACE
## (AFTER THE COLD WAR)

Following the events of 1981 the social, political and juridical status of the Albanians and the Autonomous Region of Kosova gradually became reduced. This phenomenon became more obvious after Milosevic became President of Serbia in 1985, when he relied on the most conservative and nationalistic forces of Serbia. Encouraged by the silence of Europe and the other Yugoslav Republics towards the Kosova issue, and driven by the aim of increasing his political authority, S. Milosevic played with the national card by informing the Serb public opinion of the unfavorable constitutional, territorial, economic and social position of the Serb Republic within the Yugoslav Federation. In line with this policy, in March 1989, the Serb Parliament lifted Kenova's autonomy. All the autonomous institutional, political, economic, juridical, police, health and cultural structures of Kosova were destroyed and everything came under Belgrade's (Serbia's) power.

Meanwhile, following the events of the spring of 1981 and up to 1990, 584 373 Albanians were maltreated by the police[1], 70 000 workers, participants in protest strikes against the constitutional amendments, were dismissed, the proportion of Albanian students at Prishtina University fell to 60 percent, tens of professors and students were expelled from the schools for refusing to follow the Serb programmes drafted by the violent bodies, Albanian students were expelled from the heterogeneous schools (Preluzha, Vuciterna) and houses of Albanian villagers were razed to the ground in order to force them away from their villages (Strella e Madhe, Bresnja near Prishtina, etc.). Although the Albanians made up 82 percent of the unemployed in Kosova, the industrial centers in Kosova were built only in those areas where a majority or solely Serb population lived (village of Batu in the commune of Lubin Patok, communes of Leposavic and Sirinic etc.). An extreme national segregation prevailed in all aspects of Kosova life.

[1] B. Reka, *Vitet e shpresës*, Prishtina, 1991, p.25. Data based on the speech of the Secretary of Internal Affairs, Rrahman Morina, at the Plenary Session of the KLY in Belgrade, November, 1988.

Between 1981 and 1990, many Albanians were denied their fundamental human right: the right to live. During these years, some hundreds of Albanians were wounded and tens of others were killed: in 1981, 12 Albanians; 1989, 25 Albanians; 1990, 28 Albanians. Meanwhile thousands of others, driven by the extreme poverty, reprisals and terror, emigrated[2].

The anti-constitutional violence, which the Serb power organized against Kosova's autonomous structures, and the repressive measures exercised against the Albanian population, further aggravated the situation and made the Albanians more determined to follow their path towards self-determination. On July 2, 1990, 114 Albanian MPs of the Kosova Assembly, in response to Belgrade's destructive policies, proclaimed "The Republic of Kosova", outside Serbia but within the Yugoslav Federation.

Meanwhile, the aggression of the Serb power intensified. Consequently, one year later, from September 26 to 30, 1991, a referendum was held in Kosova with a view to giving to the Republic of Kosova a necessary legitimacy, this time not within the Yugoslav Federation but as a sovereign and independent state. This referendum was a complete success and was the "de jure" sanction of the right to self-determination of the Albanian people under the new conditions of pluralism. An independent republic for Kosova was one alternative for survival.

At this time, the Kosova issue became concern to specific and general international political levels. A new ethnic and political configuration was outlined for the Yugoslav Federation. The Slovenes, Croats and Macedonians established their respective independent republics, which, in 1992, were recognized by Europe because of the principles defined by the Badintaire Commission, which was charged by the Council of Europe with assessing the international recognition of the constitutive parts of the Yugoslav Federation. According to this Commission, Yugoslavia's disintegration would be carried out according to the following principles:

1) Only its republics would be recognized as independent states;

2) No changes to borders would be recognized between the separate republics except in cases when both sides agreed on it;

3) The republics would continue, even after achieving independence, to respect the rights of national, religious and linguistic minorities living within their borders, in accordance with the principles of international rights and with the provisions of the international organizations.

Based upon these principles, despite harsh criticism by the political and intellectual representatives of Kosova, that "the political will of the

[2] "Bota e Re", April 1, 1990. See speeches of academicians, M. Krasniqi & R. Qosja before the Head of the Yugoslav Chairmanship, Dr. Janez Drnovšek.

people of the federal unit of the Autonomous Region of Kosova is not being taken into consideration"[3], the international factor did not recognize the independent Republic of Kosova. Such a stance was affected by political conjunctures, range of interests and old traditional links, phantoms of overthrown empires, whose presence is evident even to date.

In addition, the international legislation does not yet clearly acknowledge the extreme extent of the brutal treatment of an ethnic community by the state in which it lives, i.e. to what extent a ruling government can be tolerated with respect to suppression and discrimination of a specific ethnic group and how much the latter is obliged to endure and comply with. In this context, both the Albanian-Serb relations and the stance of the international factor towards them should be examined.

The post-1989 Albanian movement took place on two main planes. In the internal aspect, Ibrahim Rugova, the chairman of the largest political party in Kosova, the Democratic League of Kosova (DLK), orientated the people towards independence through peaceful resistance. Meanwhile, in the external aspect, the Kosova issue took on international dimensions, not simply as a national issue but as denial of human rights towards which the West is more sensitive. Within Kosova, such a policy gathered the Albanians around a political and national aim; the founding of the republic, while outside Kosova, this policy gave the impression that the Albanians were enduring so much violence that it became very discreditable to Belgrade in the international arena. That is the reason why, in various high-level meetings, time after time the West congratulated and welcomed Rugova. However, the West did not give concrete support for Rugova to achieve the aims of the movement for Kosova's independence.

S. Milosevic kept on violating the human rights of hundreds of Albanians, imprisoning and even killing them. He left I. Rugova and his institutions free to act because they did not pose any threat to the government, as they would have if they had been substituted by elements from a radical wing. It is a fact that Rug ova's peaceful policy saved the lives of many people, but at the same time the political result of the movement was trivial.

The Albanians realized this through the Dayton Agreement signed on November 15, 1995, in which the Kosova issue was sidelined and where Milosevic won a reputation as a peacemaker and creator of the rump Yugoslav Federation. At this moment, most of the Albanians saw that: in order to win one must fight. They felt they had been penalized for abandoning war.

---

[3] R. Ismajli, *Kosova and Albanians in the Former Yugoslavia*, Prishtina, Kosova Information Centre, 1993, p.45-46.

Under such conditions, the moderate Albanian political leadership in Kosova could not keep the situation constantly under control by issuing only verbal declarations against the Serb violence. The first representatives of a radical anti-Serbia movement, later named the National Liberation Army of Kosova (UCK), began to appear in small groups. A large number of young people, hopeless and uncertain of their future, joined the UCK.

The first actions of the UCK were considered as "terrorist"[4] both by the Serb power and by the international factor. This encouraged S. Milosevic to increase his repression of the Albanians not only by attacking the UCK activists but also by killing their relatives, as well as ordinary citizens. Because of some separate terrorist acts, all of the Albanian people were penalised. From the spring until October 1998, 250 000 Albanians were evicted from their homes. Of those, 80 000 crossed the border into Albania, Macedonia or other countries in the world[5]. According to the Kosova Information Centre, in 1998, 398 villages, out of an estimated 945 in Kosova, were shelled. In addition, 23 044 houses were burned down, 1 215 people were killed and hundreds of others wounded[6]. People were executed in groups and buried in mass graves. The conflict had the dimensions of an armed attack. The caravans of the civilian population, which threatened a humanitarian catastrophe and an imbalance of the Balkans, shifted the resolution of the Kosova issue into the hands of the international factor. The West, confronted by one million Bosnian refugees, preferred not to face another wave of Albanian refugees. So, under the conditions of the likely spread of the conflict throughout the region, the West recommended to both sides, the Serbs and the Albanians, that they stop fighting and begin the dialogue. The West had learned some lessons from Bosnia with respect to timely intervention, in order to deter the aggravation of the conflict, and the efficacy of any interference. Consequently, various institutions and personalities, including Christopher Hill, Richard Holbrook and the G8, were charged by the Council of Europe to act as a mediator towards finding a solution to the Kosova conflict. However, Milosevic destroyed their attempts. In the end, in February 1999, the Rambouillet agreement was offered, which he refused to sign. For the first time in history, the Kosova issue did not take on a global dimension within the framework of resolving other problems and, consequently, did not lose its importance. Unlike the Dayton Accord, the Rambouillet Agreement was reached before the eruption of a war that it aimed to stop through peaceful ways and means. As it

[4] "New York Times", 1998, March 13.

[5] Judah, T., *Kosova's Road to War*, "Survival", vol. 41, no. 2, Summer, p.13.

[6] Kosova Information Centre (KIC), Prishtina, January 30, 1999.

declares, this agreement left the path for substantial self-governance to pass to the independence of Kosova in the future. This was a neurotic moment for the Serbs.

Whereas the Albanians, aware of the human catastrophe that an armed conflict would bring about in Kosova, declared themselves for dialogue, the Serb political class and opposition did not intend to lose Kosova peacefully. They thought that only a war could resolve the conflict. S. Milosevic even accepted the challenge of facing NATO bombardments. He amplified feelings of nationalism among the Serb people, perceiving a reaction to NATO attacks as an expression of national resistance. Moreover, to Milosevic, this situation became even more appropriate for conducting an entire ethnic cleansing operation against the Albanians. To all appearances, Milosevic had chosen to be the proprietor of a forsaken and burned Kosova. The incrimination and indoctrination of the Serb people by S. Miloshevic in that anti-Albanian ethnic cleansing, proves that he was turned back to history, to barbarity and medieval mentalities that generate endless conflicts. He was consistent with the professors of the Serb Academy of Sciences and Arts, who 14 years ago, in the 1986 Memorandum, declared that "Kosova's fate remain a vital issue for the whole of the Serb people. If this issue will not be resolved with the results of an imposed war... this part of the Republic of Serbia and Yugoslavia will be a European issue with the most grave and unpredictable repercussions". Side by side with these academics, S. Milosevic did not want Kosova to be either a colony or an invaded province; above all, he wanted it free of Albanians. On the other hand, the international factor, when it noted that its practices of applying resolutions (during this time, the Council of Europe had approved two resolutions) and economic sanctions against the rump Yugoslavia did not succeed, called on the help of the NATO military forces to support the humanitarian mission in supplying aid to the Kosova Albanians. For 78 days from March 24, 1999, NATO demonstrated its efficacy in fighting ethnic violence in Europe in the post-Cold War period[7].

NATO's armed action was legitimate and justifiable from the moral and political point of view. However, this intervention had another important aspect, i.e. the legal side. NATO has always considered itself an alliance of democratic states, whose political system is based on the rule and respect of law. Before intervening in Yugoslavia, NATO had to obtain the consent of the UN Security Council. Its member's countries also had to decide on this intervention by consensus. However, the international legislation does not always specify when violence may be used or when interventions may be

[7] Rodman, P., *The Fallout from Kosova*, "Foreign Affairs", July-August 1999, USA-Canada, 1999, p.46.

carried out in another country. The UN Charter defines as its fundamental principle that of avoiding "the danger or the use of violence against the territorial integrity or political independence of any state".

Meanwhile, the 1948 UN declaration "On Human Rights" gives priority to human rights being observed and certain governments have supported them. It is precisely the prevention of massive violations of human rights or humanitarian catastrophes that have served as a basis for the methods of international interventions in recent conflicts. These practices have not yet been codified into laws. The need to define in law this political and moral consensus to prevent violations of human rights has long been evident. So far, the only guarantee and support in cases when the principles of state sovereignty and human rights conflict with each other has been the priority of the later. Humanitarian interventions are based on the principle that nations threatened with famine; massacres or other forms of massive suffering have the right to receive aid. NATO's attacks in Kosova were based on this principle, too. However, many Europeans considered the lack of a UN Security Council mandate as a "cloud"[8] obscuring the legitimacy of the whole action. According to them, the international institutions had not exhausted all means necessary to reach a peaceful solution. It was precisely this lack of authorization (consensus) by the UN Security Council that caused many senior Western representatives to stress in their declarations that "Kosova is a special case and should not be considered as a precedent".

After 78 days of fighting, during which each of us heard arguments and counter-arguments about the causes of the war, for competent authority, for self-defense and the protection of innocent people and to what extent had the use of peaceful means, individuals and institutions been exhausted, the following questions naturally arose: How costly was the war? What was gained and was all the suffering worthwhile? What values were preserved?

The war of the Kosova Albanians was a war for peace. The nationalism of S. Milosevic, with the aim of establishing an archaic Serbia, was turned into "a threat to peace and to others". Paradoxically, peace is not always achieved with peaceful means. Many times, it has to be fought for. However, a war for peace aims to diminish the misfortunes, nightmares and all the negative consequences of an unjust war.

As always, a process to establish peace follows war. The end of the Kosova war has generated a number of dilemmas for the democratization and stability of the Balkans:

- Will the political forces involved in the war be able to establish a civil society?

---

[8] Guicherd, C., *International Law and the War in Kosova*, "Survival", summer, 1999, vol. 41, no 2, p.25.

- What will be the political-juridical status of Kosova? Will the Serbs and the Albanians collaborate or will the two sides remain separate from each other?

- In what way will the international factor influence the consolidation of the internal factors in Albania, Macedonia and Montenegro?

- How will Serbia be democratized? How many guarantees will the Serb opposition give for a process of denationalization and the establishment of civil society in Serbia?

To be frank, it must be said that the nationalist stance of the Serb opposition towards Kosova has until recently been very forceful. Perhaps that is the source of the West's hesitation up to now in supporting it (Serb opposition) against S. Milosevic.

There is one relevant experience: of how Germany was assisted after the Second World War to make its economy stronger and consolidate the democratization process there. However, it took decades. Has one to wait so long also for the democratization and reconstruction of Kosova, Serbia?

In the meantime, in Kosova, it is not yet known to what extent the political forces that participated in the war will accept the collaboration of the other political forces. The popularity of Ibrahim Rugova has dwindled. Rarely the leaders of the peace seem not attractive alongside the victors of the war. More than ever, Kosova needs the union of its political forces. Nevertheless, for a nation that historically has been under the foreign yoke, it is difficult to create a contemporary leadership. Besides the political causes, there are also many social and psychological causes. Furthermore, the slow pace of development of Kosova's economy over the 50 post-war years should be taken into consideration.

The Albanians of Kosova won the freedom but the peace in Kosova is not established yet. As is made known by one of the NATO leaders George Robertson "Until now... Europe has done half of its job".

The resolutions on Kosova issue adopted by the international factor until now have been overcome by the going of events. In fact, Kosova is detached from Serbia, while the Resolution, number 1244 of United Nations on a substantial autonomy of Kosova within Serbian does not confirm either independence or secession of Kosova from Serbia. After the war, there are serious problems in Kosova. Among them, I would underline as the most important two of them:

1 - The Mitrovica question

2 - The Status of Kosova

The NATO troops were not able to put under their control Mitrovica city. In its northern part are the Serbians, in its southern part are the Albanians, and while in the center are KFOR troops. Fighting is still going on between the Albanians and the Serbians. Serbians are being killed, but

more are the Albanians, that are not being allowed to enter in their houses in Mitrovica.

Through the latest developments in Mitrovica Serbia aims:

1 - To present the Albanians as a co-guilty of the tense situation

2 - To give up the moral and juridical motivation of the presence of NATO in Kosova.

3 - To gain terrain and to create gaps between the Albanians on one hand and USA and NATO on the other.

Thus, the Serbian diplomacy aims to install the guilty symmetry, tries to withdraw the historical victory of Kosova after its war.

That is why it is the task of the international factor to establish its protectorate in Mitrovica and to end the fighting.

Concerning the second question, the juridical constitutional status of Kosova, we think it is a challenge that International factor has to face immediately. Unfortunately, the Serbian opposition has manifested a national attitude towards Kosova issue. Also according to the Resolution 1244 of the Security Council of UN, it is predicted that within June the Military Serbian forces have to come back to Kosova to put under control the custom offices and borders.

Meanwhile a local administration is set up in Kosova being coordinated with the international one. All the political segments of Kosova are in favor of Kosova independence from Serbia, but they disagree on its modules. Actually, the tendency of Kosovars is to ask for independence with strong international control on it. Under such protectorate, even the economic aids would be more efficient and their human and democratic rights would be more protected.

The more time to be prolonged the emptiness of juridical constitutional and administrative status of Kosova, the more ground would be given to Millosheviç, and international political forces that support him to cause turmoil, insecurity, and to get back the historical process of independence and peace in Kosova.

As for Albania, Macedonia and Montenegro, whose democracies are fragile, and S. Milosevic keeps trying to change into the fireplaces of conflicts, to the presence of peacekeeping forces are still essential. The Kosova war has more or less affected all the Balkan states. The post-war Balkans has an urgent need for an international commitment towards building a new platform for their democratic and economic development. The process of transforming the conventional political borders into ones, where the sovereignty of each nation and Balkan state is conceived as being a part of a community, seems difficult. However, Europe now has experience in this respect. Its desire and commitment to help are sufficient enough. History has taught us the lesson that the platforms of a "Greater Serbia", "Greater Greece", "Greater Albania", or "Greater Bulgaria",

irrespective of the time when they were drafted and who lay behind them, embody an attempt to overcome the insufficient strength of a small or a relatively small country, i.e. a Balkan state, to afford the needs of its people. To a certain extent, this insufficiency, which exists even to date, has been the source of many negative national, political and social phenomena in the Balkans.

In the constellation of Balkan states that should be supported, Kosova increasingly has become a present and imposed factor. Let us hope that International factor will consider it carefully and will accept this new reality of the Balkans.

**Andromaqi GJERGJI**

# LE COSTUME ALBANAIS DANS LE CONTEXTE SUD-EST EUROPEEN

L'intérêt pour la culture populaire même en Albanie a commencé par le recueil de la littérature orale, des traditions populaires. Cet intérêt était traversé d'un esprit patriotique profond qui visait éveiller la conscience nationale et rehausser la fierté du pays. Il se fait remarquer à travers toute l'activité des anciens collectionneurs des traditions populaires, mais il se met plus en évidence au XIX[e] siècle. Ainsi l'on pourrait rappeler les paroles ardentes de beaucoup de représentants de la Renaissance albanaise, appréciant les coutumes et le mode de vie du peuple. Un tableau très vif de la vie de la société montagnarde du temps, décrite sous une couleur locale très accentuée et très attrayante, nous a été donné, par exemple, par le représentant connu de notre Renaissance, Pashko Vasa, dans son roman *Bardha e Temalit*. Ndoc Nikaj et d'autres avaient eu fait la même chose.

Des voyageurs étrangers de l'époque, qui avaient eu de nombreux contacts avec les peuples des Balkans, ont de même décrit différents aspects de leur culture. Rappelons ici le large cadre ethnographique de la réalité balkanique de la première moitié du XIX[e] siècle, donné dans l'œuvre *La Turquie Européenne* du voyageur français Ami Boué, où une série de chapitres sont dédiés à la culture matérielle et tout un chapitre entre autres à l'habillement de l'époque chez ces peuples. Dans la deuxième moitié du XIX[e] siècle, beaucoup d'autres voyageurs et chercheurs (Spencer, Hahn et plus tard Nopcsa, Haberlandt etc.) ont fait des études précieuses concernant les costumes albanais, comparés souvent à ceux des voisins.

Après la Deuxième Guerre Mondiale, dans presque tous les pays de la péninsule, on remarque une attention particulière pour ce domaine de recherches. Cette attention est concrétisée par l'ouverture d'une série de musées historiques-ethnographiques, où, de riches collections d'habillement et des costumes populaires, fruit du travail inlassable des chercheurs de ces institutions sur le terrain, sont exposés. Des instituts scientifiques appropriés s'occupent non seulement des musées mais aussi des études sur la culture populaire et de leur publication dans des revues, recueils et annuaires si bien que dans des ouvrages particuliers, en général bien illustrés. Les institutions scientifiques roumaines et bulgares surtout se font remarquer pour les

nombreuses publications à cette phase. Donc, au service des chercheurs intéressés, il se trouve un large matériel scientifique, qui donne la possibilité de faire des études comparatives sur le plan balkanique et plus largement.

Dans cet exposé je tâcherai de délimiter la place des costumes populaires albanais par rapport à celui des autres peuples de cette contrée. Dans ce but, je commencerai en analysant brièvement quelques-uns des indices les plus importants qui permettront à mettre en évidence les concordances et les éloignements ou les différences. De tels indices sont: la matière et les technologies appliquées pour la confection de l'habillement dans ces contrées depuis le XVIII[e] siècle et suivant, et puis les types des costumes qu'on rencontre chez deux ou plusieurs peuples. Je présenterai ensuite des éléments particuliers d'habillement ayant eu une large étendue dans cette aire à l'antiquité et au moyen âge. Dernièrement, j'essayerai de donner des conclusions.

1. Comme matière de base dans l'habillement de l'Europe du Sud-Est, jusqu'à la Première Guerre Mondiale presque, servait les tissus de production domestique ou artisanale, généralement en deux lisses mais même en quatre. Les tissus domestiques en lin, en laine, en soie naturelle et en coton, étaient utilisées à préparer différentes pièces de l'habillement, comme chemises, caleçons, tabliers, mouchoirs de tête, ceintures, gilets, etc. Dans l'Albanie côtière, depuis Shkodra jusqu'à Vlora, l'on tissait les plus belles toiles du pays dont on se servait pour confectionner des éléments de vêtements, tandis qu'à Shkodra et Tirana, l'on tissait des toiles en soie d'une finesse rare. On en faisait des chemises pour hommes et femmes non seulement parmi les couches riches mais aussi parmi celles moyennes. De très bons tissus de soie et de coton étaient produits aussi dans les principales villes de Kosova. Elles étaient vendues par les femmes qui les fabriquaient dans les divers centres de commerce de la Macédoine et jusqu'à Salonique. Très recherchées étaient les toiles en coton de Shkodra, surtout celles avec leur rouge spécifique, tout aussi bien que les ceintures multicolores pour hommes. C'est ici qu'on produisait aussi des galons de soie d'une très bonne qualité, dont on se servait pour coudre et orner plusieurs éléments de l'habillement.

Le "shajak" ou le drap grossier, tissé sur métier domestique à quatre lisses et pressé ensuite par la technique populaire des "dërstila" (foulons), était utilisé dans toute l'aire balkanique. On utilisait le drap grossier pour faire des pantalons, des gilets et des "xhamadanë" ainsi que d'autres vêtements d'hiver plus lourds, avec ou sans capuchon, ou simplement avec un large col quadrangulaire plié sur le dos, tournant aisément en capuchon. Tels étaient les différents "xhoka" (vestes pour femmes ou hommes, sans manches ou à mi- ou pleines manches jetées derrière, munies d'un col bordé de franges qu'on pouvait mettre sur la tête) la "xhurdia" (veste en drap grossier noir, à manches courtes, au col carré, frangé par-derrière, avec

pompons aux épaules), l'"herka" (veste simple sans franges) et la "flokata" (manteau à poils) pour hommes ainsi que d'autres vêtements d'hiver comme la "struka" (châle), la "guna" (vêtement lourd en laine de chèvre, long jusqu'en dessous des genoux, sans manches, à capuchon, porté d'habitude par les bergers) etc.

Les premiers vêtements pour hommes, où le drap grossier est remplacé par l'étoffe fine déjà fabriquée dans les ateliers des manufactures diverses, sont les gilets et les "xhamadanë" (vestes bordées de galon pour hommes et femmes) de l'habillement festif, plus tard les "tirq" (pantalons collants en laine) et les "kallçi" (guêtres) pour hommes et les différentes "xhoka" (longues vestes ou manteaux) pour femmes dans certaines régions.

La qualité de l'étoffe dépendait surtout de la qualité de la laine utilisée mais de la technologie du foulage aussi. Ainsi, avec le temps, dans les Balkans sont devenus connus certains centres de la production de l'étoffe de qualité. Par exemple, en Albanie, l'on appréciait et on recherchait pour sa qualité l'étoffe en laine de Brashova, de Presheva et Deva. En Macédoine, l'on appréciait le drap rouge de Gjakova, avec lequel les couturiers de cette ville confectionnaient des gilets pour hommes. De même, les "tirqs" de Gjakova étaient appréciés jusqu'à Postribë, près de Shkodra.

Le drap grossier était utilisé en général en couleur naturelle selon la laine; il était donc blanc, noirâtre, noire, marron, gris-marron (laine de chèvre) et ce n'est qu'au dernier quart du XIX$^{e}$ siècle qu'on commence à le teindre en noir et mois souvent en rouge.

Certaines régions de la péninsule, comme Arta, Préveza et les ports de l'Adriatique étaient des centres d'où l'on exportait du drap grossier vers l'Europe Occidentale, dont on se servait surtout en armée pour confectionner les capotes des marins. En Bulgarie, près de la ville de Sliven, il y avait quelques manufactures avec environ 350 ouvriers où l'on produisait du drap grossier pour l'armée turque depuis au moins 1834.

La meilleure occasion pour s'échanger différents articles d'habillement était sans doute lors des nombreuses foires locales.

Dans la partie méridionale des Balkans de tels centres étaient: Servica, Mavronoros, Monastir, Elbasan, etc.

Le consul autrichien G. Hahn informe que l'Albanie, l'Epire et la Thessalie exportaient au début du XIX$^{e}$ siècle, à travers le port d'Arta, de la laine en suint, de l'étoffe grossière ou du drap grossier, de l'"allaxha" ou du tissu en soie et en coton, du tissu en lin venant partiellement de l'Albanie si bien que des ateliers d'Arta et d'Ioannina et partiellement des régions intérieures. Elles importaient des coiffes en laine et en coton si bien de la France que de l'Italie, du galon et du passement, bien qu'il y ait eu en Ioannina aussi des ateliers pour ces ouvrages; presque toute l'étoffe était importée des villes italiennes, Côme et Vicence, ainsi que de l'Allemagne, peut-être car était-elle moins chère que l'étoffe anglaise; les soies étaient

importées de Lyon et d'Italie. G.Vaudoncourt nous apprend en 1816 qu'Arta avait été jadis le principal emporium du commerce avec l'Albanie. J.Hobhouse en 1813 témoigne qu'"il arrive encore de Trieste, de Livourne et de Genève des coiffes" et que le fil d'or à broder les vêtements venait de Wien en Albanie, tandis que l'étoffe produite en France et en Allemagne était importée à travers Leipzig. Selon lui, cette étoffe était le principal article de l'importation tout comme les longs manteaux et les fourrures pour les habillements d'hiver, dont tous les riches musulmans et chrétiens étaient fournis, non seulement en Albanie mais même dans toute la Roumélie presque, et en Morée.

Ceci dit, l'on comprend facilement qu'au début du XIX$^{e}$, les zones, où le costume était réalisé tout à fait à l'intérieur de l'économie domestique, étaient très rares. Déjà beaucoup de produits domestiques avaient laissé la place à la production artisanale laquelle avait franchi les frontières régionales et était mise en vente dans beaucoup de centres balkaniques lors des foires surtout. D'autre part, il ne faut pas oublier que beaucoup de produits du pays étaient exportés en dehors des Balkans et que beaucoup de produits des manufactures européennes entraient en Albanie et dans d'autres pays de l'Europe du Sud-Est pour l'habillement des couches riches, surtout pour leurs costumes festifs.

2. A première vue, les habits populaires de l'Europe du Sud-Est donnent l'impression d'une mosaïque multicolore, d'où se fait remarquer une variété qui semble intarissable, si bien en ce qui concerne les couleurs que les formes. Mais, en réalité, il n'en est pas tout à fait ainsi.

Si on veut faire une sorte de classification dans cette variété, il suffit de diriger l'attention vers la structure du costume populaire qui constitue l'indice le plus constant et le plus important. On constatera alors que les vêtements de cette zone ne constituent pas une masse amorphe, mais ils peuvent être groupés dans certains types structuraux. En faisant le contour de ces types et en les définissant le mieux possible, l'on peut comprendre plus facilement quels sont les plus répandus et les plus spécifiques pour une zone ou pour un peuple particulier et quels sont leurs liens éventuels avec les anciennes civilisations des Balkans. Pour faire cette classification, des efforts fructueux ont été menés par certains auteurs dans différentes régions des Balkans, quelque part au niveau national, ailleurs au niveau local. En grosses lignes, ces classifications régionales ne vont pas à l'encontre de l'une l'autre et, moi, j'y tiendrai compte, mais je vais prendre pour base la typologie du costume populaire albanais en le comparant à celui des autres peuples.

a) En Albanie, le type le plus répandu de l'habillement pour femmes est sans doute celui *à longue chemise et à tablier*, complété par une tunique en laine pour la saison fraîche et froide. En variantes diverses, représentant aussi les différentes étapes de l'évolution de ce type, on le rencontre dans toute l'Albanie presque, du sud jusqu'aux bords du fleuve Drin (Drini i

Bardhë à Kosova) où il s'interrompt pour reprendre au nord, au-delà des zones de "xhubléta" dans la partie occidentale du Monténégro et plus loin. Il se rencontre aussi dans beaucoup d'autres zones des Balkans, comme en Grèce (plus fréquemment dans la partie continentale que dans celle des îles), par exemple, dans les districts de Flórina, Makri-Gefyra, chez les paysans d'Attique, chez tous les Albanais d'Attique et de Péloponnèse etc. En Macédoine, ce type d'habillement pour femmes est connu dans la plus grande partie du pays. Ici, la chemise longue et le tablier respectif sont accompagnés du manteau en drap grossier, ici blanc et ailleurs noir ou bleu foncé. Les manteaux en bure noire sont presque des vestes longues et, dans cet aspect, elles ressemblent à celles de certaines régions de l'est de l'Albanie Centrale, mais elles se distinguent bien concernant leurs ornements. En Bulgarie, très semblables à ce type étaient le costume à "sukman" en bure noire ou bleu foncé, sans manches ou à manches courtes jusqu'aux coudes, porté selon M.Veleva, dans la Thrace du Sud-est, et celui à "sajë" (mante), longue jusqu'aux genoux, avec longues ou courtes manches, tout ouvert par-devant et qu'on portait surtout en Bulgarie Méridionale, dans la Vallée de Marica, région de Pirini. En Serbie, ce type de costume à longue chemise, à tablier (*pregaç*) et au manteau (*zubun*) en bure est très connu; il en est de même en Bosnie-Herzégovine et au Monténégro. En Roumanie ce type a eu, semble-t-il, une étendue plus restreinte que dans les autres pays, pourtant, l'on peut rapporter comme exemple le costume de Bihor en Transylvanie.

A ce type de costume féminin correspond un costume similaire masculin, composé d'une chemise longue jusqu'aux genoux, une longue ceinture en laine et un "cibun" (manteau en bure, long jusqu'aux genoux, ouvert par-devant, celui pour hommes à mi - manches ouvertes, et celui pour femmes sans manches) ou un "dollamë" (capote) en drap grossier blanc, noir ou bleu foncé. Ce costume pour hommes était plus répandu partout dans les Balkans que le costume respectif pour femmes.

b) Il est assez intéressant de suivre, mais tout aussi difficile à expliquer l'étendue géographique du type de *costume à deux tabliers* mis sur la chemise, l'un devant et l'autre derrière, un type que je mets à part celui à jupe ouverte, avec lequel il était porté en parallèle dans certaines zones.

En Albanie le costume à longue chemise et à deux tabliers est une forme très ancienne de se vêtir. On le rencontrait surtout dans une zone longeant la rive droite du fleuve Drin, commençant près de Shkodra dans certains villages de Postriba, pour continuer dans les villages de la zone de xhubléta (vêtement de l'Albanie Septentrionale - à Pulti) et plus loin à Hasi et à Malësi e Gjakovës; plus loin, il était répandu à Rrafshi i Dukagjinit où il servait à la fois comme un vêtement d'été des zones qui, en hiver, portaient la xhubléta. Dans l'Albanie Méridionale, à Vlora, à Gjirokastra et à Saranda l'on a trouvé des traces de ce type, mais il y a été mis hors d'usage depuis la fin du XIX$^{e}$ siècle.

Il est déjà connu par la littérature que même les Albanais de la Grèce à Morée et à Corinthe ont porté ce type de costume, au moins jusqu'aux années '70 du siècle dernier (Voir, "Le tour du monde".)

Hors des régions albanaises, le costume à deux tabliers se rencontre dans une zone assez large, commençant de la frontière nord-est de la Kosova, comprenant la Serbie et une partie de la Croatie, en dessous de la rivière de Save, allant vers l'Est en Shumadi. (Selon Ami Boué "à Nîs et à Ohrid, tout comme en Serbie, les paysannes portent le costume à deux tabliers à franges, *opregatchi*.) En Bulgarie ce type d'habillement est utilisé dans toute la partie nord-est du pays, dans les arrondissements de Belogradichk et de Vidin. D'après la scientifique connue M. Veleva, "ce costume était utilisé largement en Bulgarie et, jusqu'à la fin du XIX$^{e}$ siècle, c'était l'unique costume des femmes paysannes dans les plaines côtoyant le Danube; il formait d'ailleurs quelques oasis même dans d'autres parties de la Bulgarie du nord-est", comme on vient de le mentionner plus haut. Pour ce qui est de la Roumanie, l'on peut dire que là aussi ce type a une large étendue, et surtout dans la partie centrale et méridionale de la Transylvanie, en Olténie, dans quelques parties de la région de Bucarest et à Banat.

Dans ce type, on peut remarquer de nombreuses variantes en ce qui concerne la forme et les dimensions des tabliers, les différences entre le tablier de devant et celui de derrière, les embellissements des tabliers, mais, ce qui a de l'importance c'est sans doute le type de la chemise qui accompagne les tabliers.

Pour ce qui est de la forme des tabliers, il est à remarquer qu'en Albanie les variantes sont plus nombreuses que dans d'autres régions. Les tabliers ont généralement la forme d'un quadrangulaire rectangle, où les côtés les plus longs sont placés le long du corps, donc de la taille vers le bas. Mais il y a aussi des variantes où ils sont mis en large, comme c'est le cas de Malësi e Gjakovës. Nous ajoutons qu'ils peuvent avoir aussi la forme d'un trapèze où le tablier de devant est beaucoup plus grand que celui de derrière. Dans le village de Pëdhana de Malësi e Lezhës il a été remarqué (par l'ethnographe reconnu Rr. Zojzi) une variante de cet habillement, où le tablier de devant avait une grandeur normale, tandis que celui de derrière avait de petites dimensions et était entouré sur trois côtés de longues franges. Cette variante, qui ressemble beaucoup à l'habillement des femmes de Banat en Roumanie, est sortie d'usage dès après la Deuxième Guerre Mondiale, mais, étant un élément d'habillement d'origine très ancienne, il prend une importance particulière. La phase la plus évoluée est celle où le tablier prend de la largeur et prend des plis légers à la ceinture ou aux hanches.

En ce qui concerne les ornements des tabliers, il ne serait suffisant de dire ici que, dans toute l'aire balkanique, c'est l'une des parties les plus décorées du costume populaire. Dans nombre de cas leur ornement se faisait durant le tissage sur métier, utilisant différentes techniques de travail; dans

d'autres cas il était fait après le tissage, par des broderies avec des fils divers ou par application sur eux de petits objets, liés à des croyances et superstitions anciennes.

Dans toutes les zones où on utilisait ce type d'habillement les tabliers étaient mis sur une chemise longue en toile domestique en lin, en coton et même en laine, taillées comme les chemises du type dace ou comme la dalmatique illyrienne.

c) Le type de *costume à jupe ouverte* avait comme élément distinctif une jupe ouverte, endossée à la taille d'habitude sur la chemise et accompagné d'un tablier de devant.

En Albanie il existe une variante simple qu'on peut interpréter même comme une phase de transition du costume à deux tabliers à celui à une jupe ouverte et à un tablier de devant. C'est l'habillement quotidien de travail pour les femmes et les filles de Zadrima, où les deux pièces (appelées *faqore*) avaient la même forme, avec peu de plis sur les hanches, mais celle de derrière étant entièrement noire tandis que celle de devant avec des rayures de couleurs différentes. Dans trois ou quatre villages de Zadrima il existait aussi une autre variante en toile blanche jadis en lin et plus tard en coton, avec des plis fréquents sur les hanches, qui enveloppait presque tout le corps et qui était complété par un petit tablier de devant en coton. Mais plus riches et intéressantes étaient les variantes où la jupe ouverte était en fin tissu de laine, serré par des plis fréquents autour de la taille, de couleur entièrement blanche ou entièrement noire à Zadrima; en couleur rouge, verte ou violette dans les arrondissements de Puka et Tropoja. Dans toutes ces variantes, la jupe ouverte la plus ornée et la plus luxueuse c'était celle ansée de la zone de Kabashi, dans l'arrondissement de Puka, répandue au cours du siècle à Malësi e Gjakovës aussi, laquelle a remplacé petit à petit le costume à deux tabliers. Le phénomène est remarqué aussi dans d'autres zones de l'Est où l'on portait le costume à deux tabliers.

Donc, le costume à jupe ouverte est porté en Albanie dans une zone étroite, longeant le fleuve de Drin, qui commence à Zadrima et va s'élargissant vers le nord-est, en des variantes qui présentent des caractéristiques distinctes l'une de l'autre. Deux d'entre elles, celle de Kallmet et celle de Gjinaj, ne sont pas encore trouvées, paraît-il, dans aucun autre pays de l'Europe du Sud-Est. Les variantes en tissu léger en laine et à plis fréquents (comme celui de Kabashi) présentent des similitudes claires avec les jupes ouvertes portées en Bulgarie nord-occidentale, en Serbie et surtout avec ceux d'Olténie, en Roumanie, mais, dans ces contrées ils sont accompagnés d'habitude d'une chemise du type dace (à des plis au col.) Concernant la Macédoine et la Grèce nous n'avons pas de données.

Je suis plutôt d'avis que même le costume *à fotë* doit être compris dans ce type, car la "fotë" aussi n'est rien d'autre qu'un jupe ouverte du corps, de la taille vers le bas, qui a simplement la forme d'un quadrangle

rectangulaire, sans aucune confection. Ce costume est caractéristique en Moldavie, mais il est étendu aussi en Munténie, dans la zone des Carpates orientales jusqu'à la rivière d'Argesh et il entre un peu même dans la zone de Bran dans la Transylvanie méridionale.

En Bulgarie comme en Roumanie le costume à jupe ouverte non seulement était très répandu, mais aussi il se présentait avec beaucoup de décorations en fils métalliques brillants, en perles, dentelles etc.

d) Dans les Balkans il y a aussi d'autres types d'habillement pour femmes, qui, bien qu'ayant actuellement une large étendue interbalkanique, présentent un intérêt particulier pour compléter le cadre des costumes de notre péninsule.

Sans doute l'un des costumes les plus intéressants des Balkans, bien que d'usage limité déjà, est *le costume en xhubléta*. La xhubléta est un cas unique dans les Balkans et en Europe par sa forme et sa structure mais par le système très original des décorations aussi. Elle avait attiré depuis longtemps l'attention des chercheurs par ses particularités non communes pour l'aire balkanique. A. Haberlandt l'a considéré partie de l'habillement des anciens Illyriens, mais Nopcsa, en la rapprochant d'une figurine néolithique trouvée à Klicevac (Yougoslavie), fait remonter plus loin son origine. Il n'y a pas de doute que la xhubléta a une origine très ancienne. C'est une rare représentation d'une civilisation préhistorique, qui a laissé ses traces même dans d'autres endroits des côtes de la Méditerranée. Mais, dans les temps modernes, les traces de ce costume dans les côtes de l'Europe du Sud-Est ne sont restées que dans la culture populaire albanaise.

La xhubléta est une jupe ayant plus ou moins la forme d'une cloche composée de bandes étroites en "zhgun" (bure), alternées de lignes denses de galon, tout disposé horizontalement par rapport au corps. Cette jupe couvre le corps depuis la taille jusqu'aux mollets et est maintenue pendante au corps avec deux bandes larges en drap grossier. La xhubléta exigeait une grande maîtrise à la confection, pour qu'elle puisse prendre la largeur et l'ondulation requise. Sa décoration aussi était très originale, surtout par le caractère des motifs de décoration. Elle était accompagnée d'une chemise courte à la partie supérieure du corps, sur laquelle l'on mettait le "krahol" (gilet) ou le "xhoke" (veste) ainsi que du tablier de devant et de la ceinture toute décorée dans le même style que la xhubléta elle-même.

On connaît deux types de xhubléta, un large et un étroit, lesquels ont évolué pour un certain temps chacun dans sa propre direction, mais les deux types demeurent également intéressants. Au XX$^{e}$ siècle la xhubléta est arrivée comme un costume pauvre en couleurs. Pour les jeunes filles célibataires la xhubléta était presque toute blanche, avec très peu de rubans noirs, tandis que dans les xhublétas des femmes mariées, c'est la couleur noire, mêlée avec peu de rubans blancs qui domine et ce n'est que dans le costume de mariage qu'intervenait la couleur rouge-foncé ou violète et jadis

même orange. Si l'on recule dans le temps, le cadre du coloris change entièrement. Ainsi, dans un témoignage de 1754 on dit que "ni le paon, ni l'arc-en-ciel n'a autant de couleurs que les femmes de Kelmendi dans leurs xhublétas.

d) Le costume masculin n'est pas aussi varié que le costume féminin, voire, on remarque que les types qu'on va mentionner, se succèdent dans certains cas, ou bien ils ont existé l'un à côté de l'autre pour un temps relativement court. D'habitude, les costumes des hommes n'ont pas autant de variantes locales que ceux des femmes, d'autant plus qu'une bonne partie des éléments composants sont faits par un travail artisanal, donc une présentation plus ou moins unifiée.

Un costume masculin répandu dans une bonne partie de l'Albanie jusqu'à la Proclamation de l'Indépendance (1912) était celui avec une large chemise de toile avec la culotte longue en dessous, et dessus le "cibun" ou "dollamë" (manteau en bure) en laine brute, blanc ou bleu foncé, serrés à la taille avec une large ceinture en laine. Au-dessus du cibun l'on mettait la "mëngore" (veste) aux manches ouvertes qui pendaient derrière. Ceci répondait au costume respectif des femmes qu'on vient de décrire plus haut.

Au début XX$^{e}$ siècle, dans l'Albanie du sud-ouest ce costume a été remplacé petit à petit par le costume en "poture" (espèce de culottes en laine brute quelque peu larges et longs jusqu'aux genoux); dans l'Albanie du sud-est il a été sorti d'usage et remplacé par un habillement du type citadin, tandis qu'en Albanie du nord-est, il a été remplacé dès le milieu du XIX$^{e}$ siècle par le costume à "tirq" (pantalons collants blanc en laine brute, cousu avec du galon noir.) Ce costume s'est vite répandu sur une bonne partie du pays, surtout vers le sud (jusqu'à Pogradec) et vers l'ouest, jusqu'à Shkodra et ses alentours, en gardant également pour une période transitoire, le dollamë, par-dessus les "tirq".

En tout cas le costume le plus représentatif des Albanais, au nord et au sud du pays, surtout comme habillement festif, a été sans doute le costume à "fustanellë" (fustanelle ou jupe plissée). Ce costume a été l'habillement le plus typique des Albanais pendant 7-8 siècles de suite (son nom est mentionné explicitement dans des documents, au moins depuis 1335), mais son origine remonte beaucoup dans le temps, comme il est déjà témoigné par des découvertes archéologiques claires (telles: la figurine de Maribor du V$^{e}$ siècle avant J.C. en Slovénie, une pierre tombale du III$^{e}$ - IV$^{e}$ de notre ère, trouvée à Smokthina de Vlora, la terre cuite de Durrës du IV$^{e}$ siècle de notre ère etc.) De nombreux témoignages documentaires montrent que, presque jusqu'à la fin du XIX$^{e}$, le costume à fustanelle était considéré un costume d'apparat dans toute l'Albanie, en commençant par la fustanelle des hommes riches de Shkodra et recouvrant toute l'aire albanaise vers le nord-est, il arrivait jusqu'à Novi Pazar et de là il descendait au sud, dans les régions albanaises de la Macédoine, porté parallèlement avec d'autres

costumes. La fustanelle était en usage même chez les Albanais de la Grèce et chez les Arbëresh de l'Italie. Beaucoup de voyageurs étrangers qui ont visité les Balkans au XIX$^{e}$ - XX$^{e}$ siècles, marquent que ce costume était porté par certains des plus élégants gardes de corps des cours princières de Moldavie, à Yashi, et de Valachie à Bucarest. Comme habillement typique des Stratiotes albanais pendant les XIV-XVII$^{e}$ siècles, ce costume était devenu reconnu même dans divers pays de l'Europe Occidentale. Beaucoup de voyageurs étrangers remarquent qu'avec ces vêtements "de la mode albanaise" étaient habillées les gardes de nombre de cours féodaux de l'époque, les suites accompagnant les consuls et autres personnalités etc.

C'est le cas ici de dire qu'en Grèce le costume à fustanelle était devenu à la mode dans les hautes couches de la société grecque particulièrement à l'époque du règne d'Othon et de la princesse Amélie. Apparemment le roi aimait ce costume, d'ailleurs, lui aussi le mettait. Dans le musée "Bénaki" d'Athènes l'on a gardé deux costumes luxueux à fustanelle, lesquels appartenaient l'un à l'adjudant et ambassadeur G. Mavrocordato et l'autre au général A.Valtinos, tous les deux contemporains d'Othon.

Dernièrement, je mentionne encore un costume simple, mais ancien comme type, le *costume à "brekesha"* (sortes de braies) porté surtout dans l'Albanie centrale et dans les plaines côtières de Shkumbini à Drini. Ce costume est resté en usage, tout en se limitant, même après la libération du pays (1944.) Les "brekesha" sont une sorte de braies recouvrant le corps de la taille à la cheville. Leur coupe était simple, la même que celle des caleçons traditionnels. Dans un document de 1350, une paire de brekesha (*braga*) et une paire de linge (*interulla*) sont mentionnées comme habillements du cordonnier Pierre (Pjetër) de Shkodra. Mais leur origine est beaucoup plus ancienne, car archéologiquement elles sont documentées comme un élément d'habillement même pour les Gaulois de la période antique. Les brekesha étaient confectionnées avec du linon ou du tissu en lin et laine finement filée pour l'habillement d'été, et avec du tissu épais en laine pour celui d'hiver, en couleur marron ou noire. Elles ont eu un usage long dans le temps, mais limité dans l'espace et il ne faut pas les confondre avec les "shallvare" (pantalons bouffant) de la mode turque, ayant une autre coupe, bien que quelque part appelé du même nom.

3. A part les ressemblances dans la matière et dans la structure des costumes populaires complets mais aussi dans leurs éléments composants, si bien que dans leur étendue en usage chez deux ou plusieurs peuples de cette contrée, il se pose tout naturellement la question: quel est l'âge des habillements ou des éléments composants des vêtements qu'on vient d'examiner? Sans doute, les ressemblances, tout comme les costumes mêmes, viennent de différentes périodes temporelles, et il n'est pas toujours facile de les identifier. Plus loin je vais essayer de faire une stratification

chronologique, plus ou moins globale, en mettant d'abord de côté les couches les plus récentes et en allant ensuite toujours reculant dans le temps.

a) D'abord l'on peut souligner que les zones côtières plutôt et surtout celles près des ports les plus fréquentés par les navires de commerce tout autour de la péninsule ont été détachées plus tôt et plus rapidement de leurs costumes traditionnels des 3-4 derniers siècles. Nombre d'entre elles ont connu un développement plus intensif en commerce, dans les mouvements migrateurs en quête du travail, etc. Ces contacts intensifs avec le marché ont donné à leurs habillements un aspect plus raffiné grâce à l'utilisation toujours plus fréquente des tissus fabriqués, un témoignage celui-ci des changements respectifs même dans le mode de vie. Nous pouvons mentionner par exemple les habillements des femmes de la côte dalmate, les costumes des femmes et des hommes catholiques de Shkodra (avec des influences fortes de Tunis et de Tripoli, avec qui ils avaient des liens commerciaux), ensuite la côte ionienne allant de Corfou vers le sud (nous avons en vue l'influence de l'habillement des femmes de Corfou sur les vêtements des femmes de la zone de Narta), plus loin toute la côte égéenne de la Grèce, pour continuer vers les côtes de la Mer Noire. Parfois les influences étaient même indirectes: par exemple, l'on sait que le costume des femmes dans certaines zones des arrondissements de Saranda et de Gjirokastra au cours des dernières décennies du XIX$^{e}$ siècle est venu comme une influence de mode des Cyclades en Grèce, où les tailleurs albanais allaient "pour apprendre le métier". On sait bien que même dans la partie la plus méridionale de la Grèce (en Péloponnèse et dans les îles), surtout après l'indépendance, il y a eu "une européanisation précoce, une augmentation de la vague d'émigration et une disparition rapide des vieux costumes locaux" (A. Delivorrias, 1988.)

b) En reculant dans le temps rappelons-nous que, lorsque l'Empire Byzantin s'est défait (1453) en cédant la place à la suprématie ottomane dans les Balkans, la tradition byzantine ne disparaît pas, surtout dans ses provinces périphériques. Elle poursuit son développement et son enrichissement en éléments culturels, venant aussi bien de l'Europe que des pays islamiques, et ceci se voit clairement même dans les habillements des nobles de l'époque. Ceci est bien témoigné par les dessins de N. de Nicolai (1576). Au cours des derniers siècles de Byzance et pendant la longue occupation ottomane, lorsque les peuples de cette région étaient plus ou moins englobés dans la même sphère d'influence culturelle, il a été remarqué une influence de rapprochement et, à une certaine mesure, de nivellement dans la mode de l'habillement, surtout des couches riches.

En Albanie, l'influence culturelle byzantine et post-byzantine dans l'habillement a été plus évidente dans l'Albanie méridionale. Liées à cela sont, par, exemple, les préférences pour les couleurs dites "royales", tel le violet, le vert, le rouge, les décorations chargées des habillements par les broderies aux fils d'or, d'argent et de soie couleur jaune en imitation de l'or,

qu'on trouve en abondance dans les vêtements des Albanais même dans les XVIII[e] et XIX[e] siècles. On peut mentionner aussi les manches ouvertes et pendantes derrière des xhamadanë et des manteaux du costume des hommes albanais, que le dramaturge anglais du XVI[e] siècle, E. Spencer les a qualifiés comme "de la mode albanaise". De même provenance sont aussi les manches qui se terminent par de longs pans prolongés au-delà de la main, présents dans certains costumes de l'Albanie méridionale. Un caractère byzantin évident est préservé aussi par nombre de vêtements de Berati, un travail fait par les maîtres brodeurs de ce centre fleuri durant la période byzantine.

A l'influence byzantine s'est accolée l'influence orientale-islamique. Tout cela s'est amalgamé dans les Balkans, conférant à cette région un aspect culturel propre, qu'elle préserve encore dans une certaine mesure. L'influence orientale en Albanie s'est fait présenter d'abord chez les couches de la population islamisée et l'aristocratie des villes de l'époque, tout comme cela s'est passé dans d'autres parties de la péninsule. Ainsi, vers les XVII-XVIII[e] siècles il y a un véritable afflux des "xhybe" (manteau sans manches) de tissu lourdement brodé en or, avec des motifs turcs-orientaux d'une rare finesse. De tels "xhybe" sont préservés encore dans les collections des vêtements presque dans tous les musées ethnographiques des Balkans. Mais, l'influence turque-orientale ne doit pas être traitée en bloc, parce qu'en couches et vagues diverses, elle est entrée aussi dans les habillements de la compagne, comme une influence des zones ou des régions différentes de la Turquie Européenne d'Anatolie. Tels en Albanie le costume du village de Gurabardhi, le costume des femmes de Hasi dans certains de ses éléments composants etc.

Au cours du XIX[e] siècle, lorsque les peuples des Balkans luttaient pour protéger leurs traditions nationales, l'on a remarqué une limitation générale de ces influences en faveur de l'influence européenne.

c) En poursuivant la marche à la recherche des traces du passé dans les costumes populaires, nous pouvons poser la question: y a-t-il des traces de costume antique dans les vêtements actuels des Balkans?

Le costume classique greco-romain n'était pas un habillement coupé et cousu à la mesure du corps, comme aujourd'hui, mais c'était un morceau de tissu, plus épais ou plus léger, suivant la saison, sur des mesures plus ou moins standard, qui enveloppait le corps de façons différentes et était fixé aux épaules à l'aide des fibules. Rappelons ici que, depuis l'antiquité, l'on connaissait les tissus en laine, en lin, en coton et en soie; l'on connaissait le pressage de la laine par lavage pour faire des chapeaux; l'on connaissait le foulage des tissus en laines pour les rendre plus moelleuses et duvetées presque uniformément. Les tissus pour les vêtements étaient d'habitude unicolores avec des lisières sur les deux côtés. Ces lisières pouvaient être parfois plus larges et parfois plus étroites (*clavus latus, clavus angustus*) et à la longue sont devenus un élément décoratif important, à tel point qu'elles

ont été utilisées même dans le vêtement impérial. L'utilisation des lisières comme décoration est demeurée vivante et très active pendant des siècles entiers dans les tissus traditionnels des Balkans Occidentaux et dans les textiles albanais un peu plus que chez les autres. Un intermédiaire temporel solide entre eux est sans doute l'habillement illyrien appelé *dalmatica*, qui au cours des premiers siècles de notre ère était devenu très connue à Rome. Elle était faite de tissus ayant lisières visibles sur les bords et même des lisières de différentes couleurs.

Dans le costume antique gréco-romain c'était entré depuis longtemps des éléments appartenant à l'habillement des anciens Macédoniens, tels *hlamida* et *causia*, en devenant même partie intégrante; cette opinion n'est pas acceptée par certains auteurs. Plus tard et surtout au temps de l'Empire, dans l'habillement classique il était entré des éléments de l'habillement des Gaules, tels les moufles longs *(braccae)*, le caraco (*caracolla*) et peut-être aussi le birhus, tandis que de l'habillement des tribus illyriennes, outre la dalmatique (*dalmatica*), capuchon des Bardes (*bardocucullus*), il est entré même la *lacerne* peut-être. Tous ces éléments ont laissé leurs traces dans les costumes populaires des Balkans et sont documentés même par l'archéologie. L'archéologue renommé I. Gremòšik à Sarajevo s'est largement occupé de leur présence dans des monuments antiques.

Je termine cette brève excursion dans le passé lointain des costumes populaires des Balkans en mentionnant certaines des données acquises par les fouilles archéologiques sur les habillements des habitants préhistoriques de la péninsule, dans lesquels nous trouvons quelque analogie avec l'habillement du temps moderne. Il y a d'abord la statuette en terre cuite, trouvée à Kličevać, en Bosnie et qui appartient au second millénaire avant notre ère. Elle présente un habillement très semblable à la *xhubléta* albanaise. Sur cette même statuette on distingue aussi un petit tablier bordé de franges, retrouvant des similitudes, évidentes avec la "rrethoca", un petit tablier faisant partie jadis du costume de Mirdita. Sur la partie derrière de la statuette on remarque aussi la ceinture avec des glands derrière, portée tout aussi à Mirdita. Dans quelques fragments des statuettes retrouvées dans la station néolithique de Maliqi l'on distingue des faisceaux de lignes denses à la taille, qui probablement montrent une sorte de ceinture vraiment archaïque, composée d'un faisceau de cordons en fils de laine, connue actuellement seulement dans une petite zone de l'arrondissement de Kruja. De telles ceintures étaient faites avec un faisceau de ficelles de 4 à 5 mètres, fixées d'un côté seulement. Dans les temps anciens il est certain que ce soit fait en n'importe quel fil végétal. Semblable à ces ceintures sont aussi les ceintures utilisées dans le vêtement des femmes de la zone de Bihač en Bosnie du nord-ouest. Dans les fouilles archéologiques de la culture illyrienne il y a aussi des témoignages d'utilisation de larges ceintures, ornées dans leur partie antérieure de plaques métalliques diverses et de

boutons, qui rappellent immédiatement les ceintures portées jadis par les femmes en Çermenikë. Telle est, par exemple, une ceinture de Prozori en Dalmatie. Les chaînes pendantes à la ceinture, trouvées dans les tumulus de Mati, sont identiques aux *chaînes attachées à la ceinture* que les femmes de Malësia e Madhe (Shkodra) portaient jusqu'au début du XX$^{e}$ siècle, de même les *triples* anneaux où elles étaient fixées. Des chaînes pareilles étaient portées aussi par les Padouréannes de la région de Hunedoara en Roumanie.

Il existe des témoignages préhistoriques non seulement sur les costumes à xhubléta mais aussi sur le costume des femmes à deux tabliers. Ils proviennent si bien des fouilles à Vinca que de celles à Cîrna en Roumanie.

La majorité des éléments mentionnés ici sont des héritages illyriens et thraces, graduellement intégrés dans les cultures qui ont succédé dans les Balkans.

*

* *

Tout ce qui vient d'être présenté ci-dessus montre que les costumes albanais sont passés par tous les procès évolutifs des costumes populaires de l'aire balkanique, poursuivant les mêmes procédures techniques, parfois même avec des produits de l'artisanat domestique, qui concouraient dignement avec celles des autres zones, avec des artisans tailleurs (*sartores*) actifs dans les marchés des villes de l'époque, et puis au XIV$^{e}$ siècle, avec la participation régulière dans les principales foires des Balkans, où l'on vendait aussi des éléments d'habillements etc. Les costumes albanais ont été appréciés et recherchés également dans d'autres pays des Balkans et de l'Europe.

Les costumes albanais ont su profiter des contacts avec les vêtements des cultures voisines, mais ils ont aussi exercé sur eux une influence positive. Leur développement a poursuivi la marche du temps, sans pour autant perdre leur originalité. Ils ont su digérer des influences culturelles de l'Orient et de l'Occident et, apparemment, ils ont su résister à l'assimilation dans ce domaine mieux que certains des autres peuples de l'Europe du Sud-Est, bien que trouvés sous une pression historique et culturelle bien plus grande que ceux des autres peuples. Pour nous ils sont aujourd'hui des objets de fierté, soit par leur haut niveau artistique, soit par les traces de leur origine ancienne qu'ils gardent. Par rapport aux autres vêtements des Balkans, les costumes albanais ont plus d'éclat et de parures métalliques, ainsi que des parures provenant d'un passé lointain, comme c'est le cas de la chaîne de la ceinture portée par les femmes de Malësia e Madhe. Même dans les systèmes d'ornement des vêtements il y a certains moyens de décoration, telles les franges et les glands, qui mènent jusqu'à la décoration des terres cuites archaïques des côtes de la Méditerranée. Des habillements comme la "xhubléta" et la fustanelle ont une origine beaucoup plus ancienne

que la dalmatique antique illyrienne, qui est le précurseur évident de la chemise des femmes dans toutes les Balkans Occidentaux. Même au cours du XX[e] siècle de nombreux bergers des zones d'élevage sont vus avec le long capuchon sur la tête ou avec les "hlamidas" et les "tallagans" (sorte de cape) sur les épaules comme les bergers illyriens et macédoniens de jadis. Par cela nous voulons dire que les traces du passé n'ont pas encore complètement disparu et pour les ethnologues, notre péninsule ressemble avec son héritage culturel, à une carte encore pleine de signes conventionnels et symboliques, qui attendent des explications et des interprétations.

## LA LITTERATURE

BOUÉ, A. *La Turquie d'Europe*, vol. II, Paris.

BOBU-FLORESCU, F. *Geneza costumului popular romanesc*, "Studi si cercetari de Istoria Artei", Bucuresti 1950.

CULIC, Z. *Narodne nosnje u Bosni i Hercegovini*, Sarajevo 1963.

DELIVORRIAS, A. *Guide to the Benaki Muzeum*, Athens 1988.

GJERGJI, A. *Veshjet shqiptare në shekuj*, Tiranë, 1988.

HABERLANDT, M. *Die VölkerEuropas und ihre volkstümliche Kultur*, Stuttgart 1928.

HATZIMIHALI, A. *I Elleniki laiki foresia*, Athinë 1978.

KLICKOVA, V. *Narodne nosnje*, Skopje 1964.

PAPANTONIU, I. *Ellinikes foresies*, Nauplion 1976.

PETRESCE, P.- Secosan, E. *Arta populara*, Bucuresti 1966.

VELEVA, M. *Costumes nationaux bulgares*, Sofia 1961.

**Ali MUKA**

# LE PAYSAN ALBANAIS ET LE "TERRAIN DE SA MAISON"

## I. Au lieu de l'introduction.

Lorsqu'on entend le mot *terrain*, l'on pense, en aspect juridique, à son sens possessif. Or, si le mot est accompagné du déterminatif *de la maison*, donc *le terrain de la maison*, il ne reste aucun chercheur de l'architecture populaire, surtout du logement paysan, chez lequel il ne s'éveille au moins des sentiments nobles. Mais dans ce cas, il en est autrement: il ne s'agit pas du sens possessif du mot. Ce sens concerne les juristes et même les ethnologues qui étudient des phénomènes de cette nature. Voire, à nos temps, en Albanie, ce sens possessif provoque chez moi la douleur et la tristesse à la fois. N'entend-t-on pas dans les conversations quotidiennes des expressions telles que: *ils se sont tués pour leurs terrains* ou bien, *on l'a tué pour le terrain* etc. Il m'est arrivé d'en entendre. J'ai d'ailleurs un triste souvenir d'un événement dont je n'aie vécu que l'écho et je n'aie vu que les traces.

Je vais le raconter espérant que son message sera compris par le lecteur. Il y a peu d'années, en août 1994 si je ne me trompe, j'étais parti avec mon collègue M. Tirta, de Berati pour aller à Skrapar. Nous étions invités à la fête traditionnelle de "Mali i Tomorrit". Assis dans les premières places, nous pourrions voir d'en face le paysage dynamique de la vallée par où passait le bus. Comme la route était abîmée dans sa plus grande partie, non revêtue et pleine de virages, l'autobus glissait lentement. Sur coup, à la droite de la rue, dans une prairie inclinée, voire petite, pour ne pas dire une lande friche, j'aperçois deux amas de terre aménagés dans la forme des *tombes*. La terre semblait être récemment remuée. Elles étaient si près l'une de l'autre qu'on dirait que la place n'aurait pas suffi. Ma réaction a été toute spontanée. Je doutais si c'étaient de vraies tombes. J'avais raison car il n'y avait pas de cimetière là, même pas aux alentours. Il n'y avait ni de traces de village, ni de traces de centre d'habitation. Il n'y avait même pas de ruines, fussent-elles abandonnées. J'ai demandé au conducteur si ce n'étaient pas des tombes.

Sa réponse par un "oui" un peu sèche (elle me l'a semblé au moins) m'a vraiment touché. Surtout l'histoire qui avait mené à cette fin tragique était vraiment bouleversante. Instinctivement j'ai demandé encore une fois:

pourquoi les a-t-on enterrés là et non pas dans le cimetière de leur village? Ils n'étaient pas de la région? Le conducteur, un bonhomme typique de Skrapari, m'a répondu: *Cher Monsieur, ils étaient tous les deux du même pays, de la même maison ou famille, comme on dit ici en Skrapar. C'est là qu'ils se sont querellés et tués. Pour ce lopin de territoire que chacun considérait le sien! ...* Il reprend: *Le maudit terrain qu'il est! ...* Puis il ajoute: *Ils ont été tués pour un rien. Les vieux du village et leurs familles se sont réunis et sont tombés d'accord d'enterrer leurs corps là, l'un près de l'autre pour que tout voyageur qui passe par-là et les voit, fait appel à sa mémoire,* - termine-t-il.

Bien des années sont passées d'ici là et certains détails auraient pu m'échapper, mais les impressions de cet événement sont encore vivantes chez moi. Je crois que vous vous imaginez la raison. Elle est aussi simple en apparence que bouleversante dans sa signification et le message qu'il véhicule. Dans mon imagination ces deux jeunes se présentent comme *deux chênes coupés* bien que je ne les aie pas connus de visage. Dirait-on qu'ils ne faisaient pas leur *ombre*? Dirait-on qu'ils n'aimaient pas la vie? Dirait-on que ce terrain, ce village et cette famille ne les aimaient pas vivants, mais morts? Dirait-on que notre terre bénie ne les aimait pas? Leur message est simple: *Aimez la vie! Ne faites pas l'erreur fatale que nous avons faite!* Il semble qu'ils ajoutent d'une voix douce mais tremblante: *chaque fois que vous passerez par-là, mettez sur notre tombe une fleur, une feuille verte, car il faut que des fleurs poussent même ici; qu'on n'y verse plus de sang!* Moi, si je passais par-là, j'accomplirais leur dernière volonté.

Je crois que vous vous rappelez que je voyageais vers la Montagne de Tomorri. Parler de cette montagne albanaise, de sa place et de son rôle dans la culture et dans la mémoire de ce peuple noble, il serait superflu. Certes, elle n'est pas la seule. De *telles montagnes albanaises* se trouvent au sud et au nord. Mais revenons à notre sujet. Ayant appris ce que je viens de vous raconter, je me suis "plongé" dans des émotions douloureuses, pourtant non pessimistes. Ces émotions glissaient dans la vallée par où je passais, volaient vers *la montagne* à atteindre, en face de laquelle je me trouvais. Voire je ne le cache pas, comme je suis ethnographe, il m'est venu à l'esprit *le culte des sommets*, un culte d'origine païenne, un culte d'origine lointaine des peuples anciens comme c'est le peuple auquel j'appartiens dans tout mon être. Je me suis rappelé que les traces de ce culte sont liées à beaucoup de sommets des territoires albanais. Beaucoup de légendes liées à ce culte nous ont été transmises. Ce sont des légendes qui portent et transmettent des messages humains, l'amour pour la vie, des légendes qui même quand elles accompagnent des *sacrifices*, on les vit comme des *sacrifices régénérateurs*, non pas comme une "mort", non pas comme un "oubli".

J'ai lu, il y a un certain temps, un livre écrit par l'un de mes vieux amis S. B. Ahmeti, intitulé *Vuthajt* dhe *Vuthjanët*. Il s'agit d'une contrée

d'habitation dont la couronne est composée par les alpes albanaises, cette partie des alpes qui se trouve en dehors des frontières politiques d'aujourd'hui. J'y ai appris entre autres la *Légende de la Fille de Vuthi* dont le résumé est le suivant: Le Noiraud venant de la profondeur, des *ténèbres*, voulait s'emparer des territoires qui n'étaient pas siens et enlever la belle fille qui vivait et jouait là. La fille, aidée de ses compagnons, a fait face au Noiraud et, l'ayant jeté d'un rocher, elle a grimpé le plus haut sommet des ces territoires pour ne pas tomber dans les mains des hordes de celui-là. Ayant salué le ciel et le soleil, elle s'est "élancée". Là-bas elle n'est pas "morte", *un noisetier y a poussé*. Le sommet que la fille a grimpé, a pris pour toujours le nom *Maja e Vajzës*, le lieu a été nommé *le lieu saint*, voire, même le noisetier a été appelé *le noisetier saint*. Sa couronne se faisait remarquer de loin par sa beauté. Ses feuilles étaient d'un verdeur particulier. Aucun autre noisetier n'avait des fruits comme les siens. Voire, ils étaient curatifs. Traditionnellement sous son ombre *reposaient les brebis*. Dans la pensée de l'habitant de Vuthaj et de tout paysan albanais, les brebis sont considérées comme le symbole du *bien*, comme le symbole de la *tranquillité*. Ce qui est important dans cette légende c'est: là, où la fille est tombée *la vie a repris*.

Dites-moi si les éléments qui composent la légende ne transmettent-ils pas un message si puissant que commun: *l'amour pour la vie, l'optimisme, la renaissance*. Car, sans entrer en détail, la fille avec ses actions et ses comportements n'est pas "morte" mais elle est vivante. Les temps ne l'ont pas oubliée, les gens non plus. Dans ce sens, en terminant j'ai le droit de réaffirmer: *A Skrapar, comme partout dans notre Albanie si accablée de soucis et, noble toutefois, dans les merveilleux territoires albanais, ont grandi et grandissent encore des chênes, des fils sages et braves. Qu'ils ne soient jamais coupés! Comme ceux-là enterrés à côté de la rue, dans une terre friche, entourés de solitude. Que nos yeux ne voient jamais de telles tombes! Que nous tournons les yeux vers les sommets, vers le soleil, vers la vie qui renaît!* Car même ces jeunes ont peut-être oublié de tourner les yeux vers Tomorri. Si non, au moment néfaste, ils seraient embrassés certainement...

Je m'excuse devant le lecteur d'avoir mis dans cette introduction des notes émotionnelles. Le but de cet écrit n'est pas celui-ci. Il vise *découvrir comment le paysan albanais choisit le territoire convenable pour construire sa nouvelle maison; quelles sont les traditions, les coutumes, la pratique et les actions qu'il entreprend pour satisfaire à ce besoin*.

## II. Le paysan et le terrain de la maison.

Dans la pensée du peuple la construction de l'habitation, - il l'appelle plus explicitement, *la construction de la maison*, marque un moment important où trouvent leur expression et se matérialisent des expériences de

nature intuitive et empirique, des mentalités, voire des traditions et des coutumes révélatrices dans l'aspect ethnographique. Il ne faut ignorer non plus d'autres aspects qui intéresseraient d'autres spécialistes. Donc, il ne s'agit pas des aspects du métier de la construction, ni de l'artisan constructeur en tant que tel, ni de la problématique, disons de "nature technique" tellement complexe qui accompagne la construction de sa maison. Il s'agit de l'expérience, de la mentalité et des traditions, connues et appliquées par le paysan lui-même, au moment où il décidait de construire *une nouvelle maison sur un terrain nouveau*.

La construction d'une nouvelle maison, en dépit du moment de la construction ou des circonstances, demandait en fin de conte beaucoup d'efforts et de sueur, des sacrifices et des dépenses considérables. Car, à un temps normal et à n'importe quel temps, elle ne peut pas être construite *à la hâte*. Elle ne peut pas être le fruit d'un travail bâclé. Elle n'est ni une "veste", ni une "robe" qui peuvent obéir à la mode ou à la saison et qui peuvent être "passées de mode". L'habitation que le paysan appelle *maison*, est plus que ce que je viens de dire. Je rappelle en même temps que la construction de la maison passe par trois phases dont la première et la plus importante est *le choix* ou *la désignation du terrain* où va être bâti la nouvelle maison. Voyez, c'est le premier acte. Ce n'est pas par hasard que le proverbe dit: *il n'y a que le premier pas qui coûte*. Dites-moi, n'en est-il pas ainsi? N'oubliez pas que la désignation du terrain est *le premier acte*, superficiel, "petit" à première vue mais qui mène par la suite à une construction importante pour l'habitation et la vie.

Ainsi, ce n'est pas par hasard que dans la mentalité populaire, le mot terrain dont nous parlons a bien élargi ses sens au figuré. On les trouve dans de nombreuses expressions où les messages qu'elles véhiculent sont significatifs. Je vais en citer une, vous vous rappellerez d'autres, plus belles peut-être, plus intéressantes. *Je ne fais pas honte au terrain de ma maison*, - dit l'une de ces expressions. *Je ne permets à personne de me déshonorer le terrain*, - dit une deuxième. Dans une troisième il est dit: "*Il n'y a pas de place pour la honte dans mon terrain*. Non moins puissants sont les serments liés au terrain, comme *pour ce terrain!* Un message, je dirais significatif, nous est transmis même par le fragment en vers venant des villages de Kosova que j'ai trouvé aux AE. Il y est dit entre autres: *Meilleurs veux pour le nouveau terrain, / Cent familles en soient sorties! , / Meilleurs veux pour le nouveau terrain, / Qu'il y ait abondance et bétail!*

Je crois que vous partagerez mon opinion que le message ou la morale de tout ce qui vient d'être rapporté, en venant de la bouche du peuple, contient des valeurs indiscutables. Mais je mettrais mon accent plutôt sur les derniers vers qui semblent comme une création poétique du poète anonyme appelé *peuple*. Plus concrètement, l'on trouve dans ces vers le souhait que le terrain sur lequel la maison va être bâtie apporte à la famille qui y vivra du

bonheur sur deux plans "au moins": Le premier souhait concerne la croissance du nombre de familles. *Que cent maisons en soient descendues!* Rappelez que même lors de l'anniversaire on souhaite: *Encore 100!* Voyez-vous la concordance entre les deux souhaits bien que "lointains" à première vue? Dites-moi s'ils ne transmettent pas le même message, la même mentalité? Il en est ainsi car c'est la même mentalité qui les a "produits", c'est la même qui les produit et qui les "consomme". Peu importe *où* et *pourquoi*. Ce qui importe c'est qu'ils renferment la même valeur, qu'ils sont équivalents. Ils ont la même origine et tentent le même but. Le deuxièmement souhait portant sur le nouveau terrain concerne la principale source de l'existence, l'économie, ses deux branches prioritaires,*l'agriculture et l'élevage*. Dans ces deux vers, il est souhaité que les deux branches, absolument les deux, soient prospères. Donc, la nouvelle famille au nouveau terrain a le souhait d'être succédée en descendance par 100 maisons et, en plus, *avoir de la prospérité* et *du bétail*. On sait que le paysan albanais s'imagine difficilement la vie sans l'agriculture et l'élevage, sans les produits de tous les deux, donc. Etant la résultante des deux moments susmentionnés je considérerais, j'aimerais le nommer ainsi "un optimisme intégrant". Il me semble que le message est lisible: *l'amour pour le terrain se révèle aussi puissant que l'amour pour la vie*. Je crois que cela sera plus évident et plus convaincant après avoir connu de prés toute l'expérience et la mentalité du paysan, liées au choix qu'il fait concernant le nouveau terrain sur lequel la nouvelle maison va être bâtie.

## III. La pratique, l'expérience, la mentalité.

On sait que le logement et l'habitation, compris comme un binôme indivis, ont été et demeurent d'ailleurs la préoccupation et à la fois la manifestation la plus ancienne de la culture, de l'existence organisée de la société humaine dans toutes les étapes de son évolution, de l'existence organisée des peuples du globe. Ainsi, le soin de la famille du paysan albanais pour trouver le bon terrain, convenable, demeure un témoignage important de cette manifestation de culture, de cette expérience humaine. Ce soin du paysan albanais est commun à tout homme du globe. Et dans ce domaine, il a, lui aussi, son individualité, son expérience.

Les fouilles et les recherches faites durant plus de deux décennies lors des expéditions ethnographiques dans beaucoup de villages du pays et en dehors de ses frontières politiques actuelles, à Kosova et parmi les Albanais de la Macédoine, y compris des documents des AE recueillis par des collaborateurs de l'ICP, m'ont donné la possibilité de connaître une mentalité, une pratique et des actions qui sont liées à un tel phénomène comme c'est le choix du terrain pour la nouvelle maison par le paysan. Il s'agit d'un choix fait sans les moyens et les méthodes du caractère disons

technique ou scientifique, à quoi quelqu'un peut penser lorsqu'il entend ce mot. Après avoir connu cette mentalité, cette pratique et ces actions et lorsqu'on les considère dans leur ensemble, l'on se rend compte que les facteurs qui déterminent ce choix sont vraiment divers. Un "groupe" est constitué par les pratiques, les actions et la mentalité de caractère *intuitif-empirique*, compréhensibles et naturelles à une phase où les institutions de l'éducation organisée faisaient, dirait-on, défaut. Un autre "groupe", le plus grand et le plus important d'ailleurs à mon avis, est constitué par les mentalités, les habitudes, les rites, les pratiques ou les actions qui, à l'évidence, visent "révéler" ce que je vais appeler *le sort prédestiné*. Certes, c'est une mentalité inculquée depuis ces phases que les chercheurs, les ethnologues ou les historiens, appellent *obscures*, naturellement avec la connotation que donne à ce mot le milieu des chercheurs.

Ceci dit, je tâcherai de les décrire et de les faire connaître suivant les deux groupes que je viens de présenter plus haut, une division que j'ai faite simplement en raison d'une étude et d'une représentation plus analytique.

**1. L'expérience**.

Le choix du terrain adéquat est lié à l'expérience cognitive du territoire et de la terre par le paysan; elle est liée à des indices distincts et repérables dans sa surface; elle est liée à des indices qui ont "parlé", qui "parlent" et continuent à "parler". Ils ont "parlé" au laboureur et à l'éleveur, non seulement comme des êtres biologiques, non seulement à une génération mais à toutes les générations. *Ils continueront à parler à l'avenir aussi si on n'y fait pas attention, si on les prend pas en considération*, - dit le paysan quand on lui pose des questions sur leur importance. Par exemple, on évite les terrains glissants ou ceux humides; d'autre part, l'on préfère les terrains bien "ensoleillés" ou ceux qui sont à l'abri des vents forts. Souvent le terrain de la nouvelle maison est conditionné par des besoins impérieux, je dirais, qui permettent et favorisent l'exercice dans des conditions normales de l'agriculture et de l'élevage. C'est pourquoi l'on préfère et l'on cherche que le nouveau terrain soit près, autant que possible, des terres agricoles, du pâturage, des deux si possible. Naturellement, l'on n'exclue non plus d'autres facteurs de cette nature. On cherche, par exemple, un endroit qui facilite le plus l'assurance de l'eau potable des sources naturelles courantes ou bien un sol qui favorise l'assurance de cette eau en creusant des puits même. On va jusqu'à observer même la végétation sauvage qui y a poussé.

Une mentalité bien enracinée semble être également celle qui conseille éviter à tout prix la préférence d'un terrain sur un ancien lit de fleuve ou de torrent, dont l'eau a "disparu" ou a jailli ailleurs, sur un autre lit. La mentalité populaire a synthétisé le phénomène de manière réussi en disant: *Ne désigne pas de terrain là, n'y construis pas de maison, car tu ne vas pas réussir. Le fleuve n'y a pas réussi, le torrent non plus*. Il ajoute: *Toi non plus, tu n'y prospéreras!* Ayant demandé le pourquoi à un maître

constructeur, durant l'une de mes expéditions, j'ai reçu une réponse si laconique que précise. *Il y manque l'assise!* Tout commentaire serait superflu.

Je ne m'arrête plus aux exemples là-dessus car l'expérience en est si riche qu'aucun livre ne la contiendrait. Les villages et les terrains, où ceux-ci sont établis, en parlent d'eux-mêmes et d'ailleurs à "haute" voie. Ces villages sont établis sur des terrains en "plaine" et dans la "montagne", au bord de la mer, aux versants des collines, sur des plateaux ou dans des vallées, bref dans toutes sortes de relief et de terrain. C'est le paysan lui-même qui a choisi le terrain et en a fait l'épreuve au cours des siècles en transmettant aux générations la mauvaise et la bonne expérience. Cette expérience à fond intuitive-empirique a été à la fois l'"école" que les générations transmettaient l'une à l'autre. J'ai encore une autre "raison" de ne pas continuer avec les exemples. Je pense, si je ne me trompe, que les analyses suivantes ont plus d'"arôme" ethnographique, sont plus importantes et mieux "organisés".

**2. L'intuition**.

Après avoir connu ce groupe de pratiques, d'aucuns me "reprocheront" de ne pas l'avoir inclus dans le paragraphe ci-dessus. A vrai parler, moi aussi j'ai "hésité" là-dessus, si je peux dire. Je pense, cependant, qu'il y a bien des choses communes entre les deux groupes; ils ont en commun ce qui est essentiel d'ailleurs: *l'expérience intuitive*. Les ayant connues, vous allez être de mon avis, j'espère. Dans les deux cas il y a une nuance qui les fait appartenir "au même genre": il y a dans leur base l'expérience, l'intuition du bon laboureur et du bon éleveur. Dans ce groupe d'actions, *l'espoir à une vie prospère sur le terrain auquel l'on a fixé le choix* est plus lisible, c'est son axe. Cela veut dire, selon la mentalité du paysan, que les actions qui y vont être faites et les épreuves qui y vont être réalisées transmettent des messages que seul lui sait lire. Par-là il découvre si la vie qui l'attend sera bonne ou mauvaise ou si son économie sera prospère, etc.

***a. La pratique avec le bœuf de trait (bœuf de charrue)***

Elle est l'une des épreuves les plus importantes de ce groupe. Le terrain qu'on a choisi est partiellement labouré à charrue. Si les bœufs *gémissent* durant *le labour*, c'est-à-dire leurs mouvements ne sont pas *tranquilles* ou normaux comme d'habitude, mais *forcés*, voire, accompagnés de *gémissements* dont la signification peut être déchiffrée seulement par le laboureur, on *renonce* à ce terrain, car il est considéré *lourd, difficile* non seulement pour les bœufs mais même pour les gens qui y vont vivre. En plus, pour renforcer le doute, l'on fait un autre test, que j'appelle complémentaire. Cette partie du terrain qui est labourée à charrue, sera plantée. Si la récolte de la céréale n'en est pas celle "attendue", l'on renonce au terrain.

***b. La pratique du feu***.

Dans le terrain choisi, l'on allume du feu le soir d'une nuit tranquille, sans précipitations, ni vents. Quelque part on dit qu'on allume trois feux, non en ligne droite mais dans des positions différentes. Voire, l'on souligne que non seulement le temps doit être bon, mais l'action doit être accomplie un jour de la semaine qui, selon la mentalité populaire. porte seulement bonheur. C'est de la part d'un seul membre de la famille et, si possible, il faut que personne ne s'en mette au courant ou plus précisément, personne ne connaisse le but de l'action. Dès qu'on commence à allumer le feu et jusqu'à ce qu'il prenne normalement, l'on suit attentivement la direction que la fumée prend. Dans la mentalité du peuple cette direction est interprétée différemment. Si *la fumée va tout droit* c'est un bon signe pour la famille qui y va habiter. C'est la manière dont ses affaires, aussi, vont marcher. Il existe d'autres interprétations liées à la direction de la fumée par rapport aux points de l'horizon. Cela fait penser à l'expérience du laboureur concernant sa bonne connaissance de la direction des vents: il y a des directions qui lui intéressent tout comme il y en a d'autres qui, selon son expérience, sont à son dam. Pourtant l'idée de *la fumée qui va tout droit* semble la plus convaincante et la plus consolidée dans la mentalité du paysan.

Dans les deux expériences rapportées ci-dessus l'on distingue ce qui est commun mais ce qui est différent aussi. Ces expériences diverses sont liées aux zones d'où elles viennent et où elles sont préférées ou un peu plus connues. Le matériel recueilli sur le terrain mène un tel raisonnement. Je rappelle que l'épreuve avec le bœuf de trait a été plus connue et plus appliquée dans des terrains en plaine ou dans des villages d'orientation agricole surtout, tandis que l'épreuve avec le feu est appliquée plus largement dans les régions montagneuses, voire dans des zones ou sur des terrains où l'on met le pied pour la première fois, servant ainsi comme un premier pas vers l'établissement d'un nouveau centre d'habitation, soit-il un seul quartier au début. Dans ce cas l'on préfère les zones où l'on peut établir des parcs à moutons pour la saison d'été.

*c. La pratique avec des dalles de pierre.*

Cette épreuve aussi témoigne de l'expérience du paysan-laboureur en ce qui concerne le terrain. Après avoir coupé et enlever l'herbage, au moins sur trois endroits, l'on y met des dalles de pierre. On préfère faire l'expérience durant la saison chaude, lors d'un jour humide, si possible. Même dans ce cas l'action s'accomplit à la tombée de la nuit de la part d'une seule personne non accompagnée. Les pierres restent à ces endroits trois jusqu'à cinq jours de suite. Après ce délai, au lever du soleil, soit à l'arrivée du soir, l'on observe l'état des dalles. Si, en dessous d'elles l'on voit des *fourmis* ou des *vers de terre*, comme les paysans les appellent, le terrain est considéré prospère et sain non seulement pour les hommes ou le bétail mais aussi pour les produits agricoles. Voire, souvent si dans le terrain qu'on a désigné, il se trouve des pierres ou des dalles de pierre, on les contrôle sur

place pour vérifier s'il y a dessous des fourmis ou des vers de terre. Dites-moi si cette expérience ne témoigne-t-elle d'un laboureur qui s'y connaît très bien.

**d.** ***La pratique de la cabane.***

Dans le terrain choisi, l'on construit, à une période chaude de l'année, une cabane, pour ne pas dire un simple bâtiment, sans même pas de murs, mais avec une seule toiture. En bref, on réalise une sorte de logis, soit-il un lit rehaussé de la terre de manière qu'une personne âgée de la famille dorme là pendant une ou trois nuits. S'il arrive que le sommeil soit *lourd*, dès la première nuit, voire agité et plein de rêves, l'on renonce à ce terrain. Les interprétations, comme nous allons le constater, sont de différentes natures et significations, liées non seulement à des phénomènes naturels mais aussi à des mentalités évoquant les cultes de l'antiquité.

**e.** ***La pratique de la mise des moutons à la bergerie.***

Elle demeure l'une des épreuves largement utilisées dans les terrains paysans en Albanie. La brebis a l'habitude de ne pas se reposer et rester tranquille n'importe où, - disent les paysans. Elle connaît et choisit la place où rester et se reposer. Elle le fait grâce à son flair. Elle est très sensible à un milieu non propice au repos surtout pendant la nuit. C'est pourquoi, sur le terrain choisi, l'on construit une bergerie provisoire et l'on y met deux brebis pour une à trois nuits, dans des conditions normales. L'expérience a prouvé que la brebis donne des indices dès la première nuit qu'elle y passe. D'ailleurs, la personne, chargée d'en prendre soin, veille à leur conduite durant toute la nuit. Si les brebis sont agitées et elles se réveillent le matin "lasses", étourdies ou même malade l'une d'elles, sans qu'il y ait eu influence des facteurs "externes" qui auraient pu produit cette situation, l'on renonce à ce terrain sans hésitation. On raconte même des histoires où de tels terrains "infortunés" ont été découverts tout à fait par hasard. Cela est arrivé aux bergers, surtout lorsqu'il leur a fallu faire un long chemin avec leurs troupeaux de moutons pour aller dans *des parcs d'été* ou *d'hiver*. Si, chemin faisant, il leur est arrivé, pour une raison ou une autre, de passer la nuit quelque part et ils ont remarqué que les brebis ont été agitées non pas à cause d'un agent externe, alors les bergers bien habitués à cela, ont prévenu les autres paysans de ce que ce terrain ne pourrait pas servir de *parc de moutons*, bien moins de *terrain à bâtir*.

Il existe deux autres épreuves avec les brebis, semblables à celle qu'on vient de présenter. Elles sont connues sous les noms: *l'épreuve avec le cheval de selle* et *l'épreuve avec les oies* (domestiques.) La première a été appliquée seule et accompagnée de *l'épreuve avec la cabane*, dont on a parlé. Elle est marquée par la même mentalité, par la même expérience: si le cheval est agité durant la nuit, on renonce sans hésitation à ce terrain. Il en est de même avec les oies: on leur fait, dirait-on, le même "teste". Il résulte que les deux épreuves sont plus appliquées dans la basse zone occidentale du pays.

**3. Liquides et récipients.**

J'utilise une appellation disons conventionnelle pour ce groupe d'épreuves dont la réalisation mène le paysan à se servir de récipients de différentes matières et formes mais de différents liquides aussi. Donc, ce qui est à remarquer c'est la "variété" des deux composants, bien que selon la mentalité populaire, un rôle primordial, pour ne pas dire le seul, revienne à l'état des liquides et non pas à la matière et à la forme des récipients. Parmi les liquides *l'eau courante* est plus fréquemment utilisée. De même, l'on se sert de *vin*, de *lait*, *d'huile d'olive*, *de beurre fondu* etc. On met ces liquides dans des récipients variés de forme et volume différents. Les récipients utilisés sont: *bouteilles en verre*, *cruches*, *bols en cuivre*, *tasses à café* et d'autres ustensiles non volumineux, car l'épreuve à laquelle on procède ne dépend pas de la quantité du liquide qu'on verse là-dedans. Toutefois, l'on préfère utiliser de petites bouteilles en verre pour l'eau et le vin, de petits récipients en cuivre pour le lait ou l'huile d'olive et des tasses à café pour le beurre fondu.

Certes, cela ne veut pas dire que le test doit être forcément appliqué avec tous ces liquides. On ne s'en sert que de l'un, et l'épreuve se considère accomplie.. L'application doit obéir également du début à la fin aux mêmes règles. Les récipients ne sont pas remplis jusqu'au bord. Dans le territoire où l'on va les mettre, on creuse et déblaie l'endroit de manière à ce qu'ils ne soient pas aperçus d'un regard fortuit. La mise en place des récipients est faite par une seule personne, à l'arrivée de la nuit et, si possible, un jour de la semaine qui porte du bonheur. La personne désignée à faire l'épreuve doit faire attention à ce que *la lune* soit *nouvelle* ou *pleine*. Trois jours et trois nuits passés, la même personne fait le contrôle des récipients et notamment des liquides, préférablement à l'aube d'un nouveau jour. Indépendamment du liquide, les récipients ne sont jamais remplis jusqu'au bord ni couverts. Le contrôle porte essentiellement sur le niveau du liquide dans le récipient, soit-il dans l'un d'eux. Si ce niveau est élevé, donc le liquide s'est *gonflé* - les paysans disent, ce terrain est très prospère. On est amené à croire à la mentalité selon laquelle même la famille qui va s'y installer aura une vie prospère tout comme le liquide. Un terrain est de même considéré prospère quand le liquide est demeuré au même niveau, donc il n'a pas bougé.

Le dernier acte, surtout lorsque l'expérimentation a eu un résultat positif, c'est le versement du liquide dans les petits creux respectifs, tandis que les récipients en verre surtout mais ceux en céramique aussi, y compris les tasses à café, sont cassés et brisés juste dans les creux où ils étaient placés.

L'essentiel de l'application des épreuves avec des liquides semble ne pas "révéler" pas facilement ni leur nature, ni leur signification. Il est vrai que même ici, il ne manque pas une expérience empirique et intuitive, mais cette explication paraîtrait aussi bien insuffisante que simplifiée. Nous

disons cela car lorsque nous les examinons plus en détail, nous constatons qu'il n'y manque ni les aspects, ni les actions, ni les appréciations qui "parlent" plus, et dans un langage plus "compliqué" dans son interprétation. Par exemple, la mentalité "des liquides qui baissent leur niveau ou qui diminuent leur quantité, et qui est accompagnée de la simple expression – "ce terrain l'engouffre ", - semble contraindre l'ethnologue à y chercher des échos du *culte des ancêtres*. Cette expression utilisée par un paysan "illettré" semble faire entendre que ce terrain-là *avait été occupé avant* notre épreuve. L'écho des cultes *de la lune, du soleil,* et *du culte de la terre* ne doit non plus être exclu. Je dois souligner encore que l'écho de ces cultes arrive à nous vraiment atténué, mais, il ne faut pas le négliger. D'ailleurs, on ajouterait que même *le culte du métal* ne pourrait pas en être exclu. Par exemple, rappelons-nous, à propos des ustensiles en cuivre, *la lune régénérée*; rappelons-nous l'arrêt face au soleil naissant de la personne qui va vérifier telle ou telle épreuve constatée jusqu'à ce moment-là. Le liquide, n'importe lequel, après l'épreuve, est versé dans le creux où c'était placé le récipient qui le contenait. On pense que même cette habitude transmet un écho du *sacrifice sans sang* qu'on fait à la terre. N'oublions pas que l'huile d'olive, par exemple, a été utilisée dans les villages ou dans les zones où elle était produite par les paysans eux-mêmes. Dans ce sens, l'on se pose tout naturellement la question pourquoi la famille qui n'avait certes pas de difficultés à s'assurer de l'eau au lieu de l'huile, *quand elle avait besoin d'un nouveau terrain, "sacrifiait" un peu d'huile de sa production domestique?* Même le vin ou le beurre était utilisé surtout dans les zones qui produisaient elles-mêmes, voire en quantité, par rapport à d'autres zones. L'écho du "sacrifice sans sang" n'est pas exclu dans notre cas, non plus la casse des bouteilles ou des tasses et des cruches. Nous remettons l'accent sur le fait que l'idée des sacrifices sans sang pour la terre, selon ce que les spécialistes ont confirmé, est ancienne, d'origine païenne. Dans notre cas il paraît que l'idée du rapport avec ce culte, découle du fait que *la terre est touchée, c'est pourquoi il faut sacrifier quelque chose pour elle.* Rappelez-vous seulement en passant, le nettoyage du sol, le creusement des trous dont on a parlé là-dessus, et je crois qu'on sera du même avis. Il y a aussi un autre moment qu'on ne peut pas négliger, c'est le cas des expériences avec les liquides. Rappelez-vous une sorte d'*insistance*, je dirais, pour utiliser plutôt trois mais aussi cinq bouteilles ou récipients, en général. L'écho du nombre *trois* se poursuit: *trois jours, trois jours et trois nuits, trois récipients, trois gouttes.* Dites-moi si *cette mentalité* ne comporte-t-elle pas un écho, des traces de la symbolique ancienne des nombres, sans s'arrêter ici sur l'aspect religieux qui a son rôle et sa signification dans de tels phénomènes.

Tenant compte de ce qui est essentiel dans le traitement ou dans l'interprétation ci-dessus, je pense que la variété des récipients, les sortes des liquides et leur signification disons de caractère technique-scientifique,

prêtent à des discussions. Il s'agit surtout de la signification de l'expérimentation physico-chimique, de l'influence du milieu dans un aspect naturel, géographique, climatique. Ceci veut dire que les spécialistes des autres domaines aussi peuvent "se retrouver" dans cette expérience empirique du paysan, si elle les attire.

**4. Le culte des ancêtres**

Si dans les pratiques avec les liquides, comme je viens d'essayer d'argumenter, le lien avec des cultes païens arrive à nous un peu compliqué pour ne pas dire voilé, dans celles que je vais présenter ci-après, ce lien est aussi évident que spécifique et direct. On y "lit" la mentalité liée *au culte des ancêtres* ou bien *au culte des morts*, comme les spécialistes l'appellent autrement. Référons-nous concrètement au matériel recueilli sur le terrain.

Sur le terrain prévu pour la construction d'une nouvelle maison, l'on creuse trois fosses relativement profondes et même plus. Ce travail est fait d'habitude par une seule personne. Si après ces creusements l'on trouve des traces de constructions anciennes, soit-il dans l'une d'elles, l'on renonce alors à y construire. Le caractère des traces des habitations découvertes: maisons, édifices de culte ou même cimetière n'a point d'importance. Tous ces terrains sont considérés "occupés". J'ajoute qu'on s'intéresse "en silence" bien avant la preuve du creusement. Cet intérêt consiste à recevoir une information même sous forme de légende ou d'appellation toponymique, soit-elle voilée, concernant ce terrain-là.

La mentalité populaire exclue tous les terrains connus comme lieu de cimetière, comme lieu d'édifices de culte; il en de même de tout terrain où l'on a rencontré des traces de constructions ou d'assises et dont personne n'a une information de ce qu'ils représentent. De même, dans nombre de villages, on exclue les lieux reconnus comme *vakëfe* (terres saintes.) Il en est de même des terrains abandonnés ou des terrains où la famille établie s'est éteinte, indépendamment des causes qui ont mené à un tel phénomène. Cette exclusion arrive surtout lorsque ces terrains sont accompagnés dans la mémoire des habitants de l'idée qu'*ils n'ont pas été propices, c'est pourquoi ils ont été abandonnés* (*éteints*.) La même mentalité dit: *n'y va pas vivre*! Plus loin, sous forme de conseil, cette même mentalité dit: *ne laisse même pas le bétail passer par-là*. Cela fait penser à la mentalité déjà annoncée, que *ces terrains sont déjà occupés; l'on fait un lien avec le culte des ancêtres, avec le culte des morts*. On peut même entendre des expressions selon lesquelles, si l'on allait vivre sur des terrains où les mâles ont été éteints jeunes (indépendamment de ce qui a causé leur mort), *il faudrait préparer la tombe au garçon qui y pourrait naître*.

Dans ce groupe de preuves on inclurait aussi une dernière, malgré son aspect discutable. Il s'agit du fait de l'utilisation de *l'aire de battage des céréales* abandonnée, donc, lorsqu'elle n'est plus en usage. Dans la mentalité du paysan ceci est possible, mais de toute façon, une condition significative

est imposée: *si la charrue passe trois fois sur l'aire abandonnée; si le bœuf de labour y met trois fois les pattes, il y a présage, les magies y sont défaites, disent les vieillards*. En plus l'on ajoute qu'après être labourée trois fois avec une charrue, la parcelle (l'aire) en question, si petite serait-elle, est considérée ainsi libérée définitivement des cultes anciens des magies qui l'avaient envoûtée jusque-là. Ceci nous amène à affirmer, sans pour autant jouer l'expert, qu'il y a l'écho des anciens cultes agricoles dans toutes les actions liées à l'aire abandonnée, qui servirait de terrain d'habitation.

**5. La découverte des magies.**

Nous allons voir dans le matériel suivant, ce groupe d'épreuves sur la prospérité ou non du nouveau terrain à bâtir, a un lien logique plus direct avec le groupe qui vient d'être examiné, mais il a naturellement ses propres spécificités, ce qui nous a amenés à les présenter à part. Il paraît que dans leur essence, ces preuves portent la mentalité du *sort prédéterminé*, lequel demeurait *caché* sans une action réelle qui, disons le "met à découvert". Il a existé aussi la mentalité que, si l'on laissait dans l'oubli ces preuves ou, pire encore, si l'on ne les prenait pas en considération, les conséquences en seraient lourdes pour la famille qui vivrait sur ce terrain-là. Quelles en sont certaines des preuves? Vers la tombée du soir, une bassine *en cuivre*, remplie de nourriture et accompagnée d'un récipient rempli d'eau potable, portés par une personne âgée, sont déposés à l'endroit prévu comme terrain à bâtir. Si la personne, qui les y avait déposés, remarquait à l'aube du lendemain que la bassine de nourriture ou le récipient d'eau potable étaient *touchés*, si peu soit-il, l'on renonçerait à ce terrain-là, car, on pensait qu'*il était envahi par des esprits inconnus*. Même dans ce cas, l'on pense au *culte des ancêtres*.

Une signification en tout cas sous des notes *magiques* est transmise aussi par ce qu'on appelle *la preuve de la cendre du foyer*. L'essentiel de cela tient à ce qu'il suit: l'on prend *de la cendre* du foyer de l'ancienne maison de la famille. L'action est faite toujours par la même personne. D'après une variante, dans trois endroits différents du terrain prévu, l'on verse de la cendre, en nettoyant plus ou moins l'endroit où l'on la met, mais aussi en aplatissant un peu la surface de la cendre mise par terre. Suivant une seconde variante, la cendre peut être placée dans les endroits mentionnés, même dans des supports simples, *pour qu'elle ne se disperse pas*, disent les vieilles personnes. De tels supports peuvent être, par exemple, les vieilles personnes. De tels supports peuvent être, par exemple, des feuilles d'arbres se trouvant près du terrain choisi, mais elles peuvent être apportées avec la cendre. Si le lendemain, à l'aube, l'on aperçoit des *traces d'être vivant*, homme ou animal, sur la cendre, ne serait-ce que sur l'un des endroits, alors on dit qu'*on a mis le pied* sur ce terrain; c'est un *terrain ensorcelé* et, naturellement, on y renonce. Nous ne pensons pas ne pas être compris en exprimant l'indécision: *est-ce que derrière ces faits, ayant à la base un matériel concret* - la cendre du foyer de l'ancienne maison de la famille - *ne lit-on pas des traces altérées*

*ou un écho vague du culte du foyer ou encore du culte du feu à la fois*? Ne l'excluons pas comme alternative au moins, même si pour les spécialistes le problème est discutable. Ajoutons aussi que la force de la croyance au toucher de la cendre lors de cette épreuve est telle qu'on pense que même la personne âgée, qui s'en est occupée, *ne vivra pas longtemps*. C'est pourquoi la mentalité que la preuve doit être faite, du début à la fin, par une personne âgée, homme ou femme, est motivée. Entre temps, il ne manque pas les idées, les jugements, ni les interprétations qui, au premier regard, paraissent exclure les unes les autres, alors que dans leur essence "elles mènent de l'eau dans le même lit" si l'on s'exprimait de façon figurée. Il s'agit de l'interprétation des traces, de l'interprétation de leur nature. Ainsi, l'on apprécie autrement les traces *laissées à la hâte* et autrement celles qui paraissent porter une note de calme dans le mouvement de l'être sur la cendre déposée. Donc, quelque part la mentalité populaire qualifie de négatif l'une, ailleurs l'autre.

Semblable à la preuve que nous venons de décrire, est considéré aussi celle reconnue comme *l'épreuve du bassin en cuivre* dans lequel est mise une couche mince de la farine à pain dont la famille utilise habituellement. Le lendemain à l'aube l'on observe même dans ce cas s'il y a des traces d'êtres sur la couche de la farine. En rapport avec la présence ou non des traces, voire en rapport avec la nature dont ces traces se présentent (laissées à la hâte ou calmement), l'on fait l'appréciation du terrain. D'ailleurs, souvent, au lieu de mettre de la cendre, de poser le bassin avec une couche de farine ou de poser aussi les trois petits bassinets en cuivre, eux aussi avec une mince couche de farine ou de cendre, l'on a pratiqué aussi, disons une autre variante. Sur le terrain prévu, dans au moins trois endroits, l'on creuse légèrement la terre. La terre creusée est ameublie, rendue fine, nivelée à la surface, naturellement à la main. Comme dans les cas précédents, après que l'action décrite sera faite à la tombée de la nuit, le lendemain matin dès l'aube par la même personne qui a fait l'action la veille, est contrôlé l'état des sols ameublis dont on vient de parler. Après avoir contrôlé si *le sol est foulé, comment et de quelle façon*, l'on fait encore les appréciations positives ou négatives concernant le terrain. Quoi qu'il en soit, dans tous les cas apportés dans le paragraphe intitulé *Les magies*, le terrain est considéré entièrement propice, lorsque la cendre, la farine ou le sol ameubli ne sont pas touchés mais sont restés tels qu'à leur premier état. Tout cela tente vers l'idée que la famille, qui y viendra vivre, aura une vie tout aussi calme et tranquille.

Dans le groupe des pratiques sur le terrain, liées comme on vient de le voir, aux magies possibles ou au culte des ancêtres, j'inclue aussi *l'interprétation des rêves, faits sur le nouveau terrain où l'on projette construire une maison*. Il s'agit surtout des rêves faits par la personne *qui pense jour et nuit à un nouveau terrain de maison*. D'ailleurs, c'est celui-là

qui fait attention même aux rêves racontés par les autres membres de la famille, toujours concernant ce même problème, bien que parfois n'ayant pas connaissance du fait. En plus, concernant ces interprétations, il ne manque pas les personnes particulières, reconnues dans le quartier, dans le village ou dans la région comme "nées" pour ces interprétations. Même ce "test" quelque peu imaginaire (elle n'est accompagnée d'aucune action pratique concrète) a transmis et a laissé ses propres traces dans la mentalité du paysan, engagé à chercher et à trouver *un terrain propice* pour la construction de *sa nouvelle maison*.

Sans aller plus loin dans les interprétations et dans les analyses des preuves visant à découvrir des magies éventuelles sur le sol envisagé, nous sommes d'avis que, surtout entre ce dernier groupe et celui des preuves avec les liquides il y a *un lit commun*, comme si elles transmettaient les mêmes significations et les mêmes messages, indépendamment de la matière concrète utilisée. On peut dire que les trois premiers groupes, indépendamment de leurs spécificités visibles et invisibles, ont un lit commun: *la mentalité du sort prédéfini qui doit être découvert à tout prix*. Dans ces significations les deux premiers groupes forment *un autre lit*, lequel repose sur l'expérience empirique du paysan, sauf qu'il n'y manque pas quelque écho du second groupement, ce qui peut être affirmé même pour l'inverse.

## IV. Valeurs qui véhiculent des messages.

Le tableau cognitif que nous venons de présenter sur les mentalités et les rapports entre le paysan et sa demande ou son besoin pour s'assurer un terrain de construction, témoigne d'une expérience et d'une tradition variée et riche. Dans ce sens nous pouvons affirmer sans hésitation qu'elles portent et transmettent des messages à valeurs multiples. Des messages ou des valeurs pareilles n'intéressent pas seulement et uniquement l'ethnographe.

Lorsque nous parlons de la variété de ces épreuves ou de ces actions, nous pensons qu'elle trouve une expression plus ou moins accentuée dans les formes "extérieures" de l'application de telle ou telle épreuve, dans l'accompagnement de telle ou telle action. Cette variété met en évidence clairement et sans équivoque leur but unique: *la recherche et le souhait, le souci et même le besoin pour un terrain propice à la vie*, car c'est sur ce terrain qu'on construira une nouvelle maison. Donc, l'attention est concentrée non pas sur des aspects de caractère technique et de construction mais sur la vie de la famille. Le terrain lui est nécessaire pour construire la nouvelle maison et pour y passer sa vie avec tant soit peu de soucis, de chagrins ou d'inquiétudes et cela non seulement pour une seule génération mais pour quelques-unes d'entre elles qui vont le *transmettre pour de bon en héritage l'une à l'autre*.

Les traces de l'expérience empirique-intuitive, lisible dans certaines de ces épreuves et de ces actions, témoignent de l'absence aussi des institutions techniques appropriées. Bien que nous ayons traité cet aspect seulement en passant, cette expérience aussi a sa propre signification, ses propres valeurs qui ne peuvent pas être ignorées. Tandis que le moment le plus significatif à notre avis c'est l'accompagnement de ces pratiques d'un fond évident d'us et coutumes consolidées, où il est exprimé *la typologie du sort prédit* que nous cherchons *découvrir* et *connaître* pour pouvoir prévenir le mal qui paraît avoir été *caché jusqu -là.*

Autrement, il serait impossible d'expliquer cette insistance des vieilles personnes d'appliquer ces épreuves dont on a parlé plus haut. Le terrain, dont on n'avait pas fait attention ou dont on n'avait pas montré assez de soin à découvrir le sort prédit était considéré une source de maux, de malheurs. C'est pourquoi l'on ne peut pas considérer sans message significatif cet "arsenal" de définitions de la mentalité populaire concernant les terrains non propices. Par exemple, on parle de terrains *infortunés, de mauvais augure, ensorcelés, qui ne supportent pas les mâles* etc. D'ailleurs, nous avons fréquemment entendu une expression déjà mentionnée plus haut: *il faut préparer la tombe à tout garçon qui naît ici.* Car, au *mauvais* sol sont liés selon la mentalité populaire, des malheurs de nature diverse qui peuvent accompagner la famille. Il suffit que des enfants handicapés physiques ou mentaux y soient nés ou que des assassinats fréquents y soient survenus; il suffit que l'agriculture ou l'élevage (le bétail et ses produits) n'ait pas été prospère, évidemment pendant des années de suite, et immédiatement tout est lié au nouveau terrain, tout est considéré comme un malheur apporté ou nourri par lui. Il nous est arrivé dans des expéditions de recherche sur les constructions populaires de nous montrer, du doigt même, des terrains abandonnés, voire avec des traces encore visibles de ruines parce que les habitants y avaient été anéantis. Il y a eu même des terrains arrivés sous la forme des toponymes, dont la mentalité des habitants est bien encrée de l'idée, reçue des prédécesseurs de l'*extinction,* "seulement" parce qu'ils ont été des *terrains infortunés*.

Un autre moment que nous voulons mettre en évidence, c'est qu'aucune des épreuves ou des actions indépendamment de la nature ou de la spécificité qu'elles représentent ne sous-entend pas la non-application de l'une puisqu'on a appliqué l'autre ou inversement. Tout au contraire, il paraît que dans la mentalité populaire elles sont considérées comme interdépendantes, dans ce sens que seule l'application de l'une est insuffisante. C'est pourquoi, d'après la mentalité populaire, elles peuvent être appliquées même à part, chacune *pour son propre compte* à première vue, car non seulement elles se complètent mieux l'une l'autre et deviennent plus convaincantes à l'une l'autre, mais elles convainquent mieux et plus clairement le paysan aussi, lequel les connaît et les applique.

Nous avons remarqué que dans ces épreuves ou modalités il existe même des traces de cultes de natures diverses, héritées dans la mentalité populaire albanaise, qui "se manifestent" ou sont "présentes" dans plusieurs sphères de la vie et de l'activité humaine, donc, non seulement dans des aspects ou des phénomènes de la nature dont nous avons parlé dans cet article modeste. Ici, nous tenons à mentionner des chercheurs albanais, particulièrement l'ethnologue M. Tirta, lequel a consacré à ces cultes ou plus exactement aux aspects et aux phénomènes humains liés à eux, des articles relativement nombreux. Dans ses travaux de valeur scientifique indiscutable et qui vont sûrement résister au temps (leur matériel est collecté sur le terrain), il remarque que les cultes de natures différentes, tel le culte *du soleil, de la lune, des morts* ou *des ancêtres, de la terre, du métal, du foyer* ou *du feu* etc., sont liés non seulement au paysan ou à sa famille, non seulement à de différentes activités productrices, mais aussi aux rites et aux coutumes de *la naissance, de la mort,* voire, *à de grandes joies* et *profondes afflictions*, à des *fêtes de la nature*, à des fêtes familiales, villageoises ou régionales, etc.

Nous avons mis l'accent sur cette réalité pour montrer aussi que, le fait que l'écho des cultes anciens, serait-il voilé par-ci par-là, se rencontre aussi dans un phénomène tel que *le choix du terrain pour la construction de la nouvelle maison,* ne constitue pas un "météore", un "oasis" de la mentalité populaire mais il est seulement une manifestation partielle de cette étendue relativement sensible et importante que ces cultes et les mentalités et pratiques respectives ont connue, tout en étant et demeurant une partie organique de *la vie humaine* dans le sens large et complexe de ce mot. Il suffit de dire que dans le cas du phénomène examiné concrètement trouve son expression même l'enchevêtrement de l'expérience intuitive du bon laboureur et du bon éleveur avec des traditions, des rites et des coutumes liées aux cultes déjà mentionnés. Est-ce que cette réalité même ne témoigne-t-elle pas, par son langage, qu'on a affaire au moins à une population distinguée par sa vie sédentaire? C'est pourquoi, les valeurs ou les messages transmis par ces pratiques, ces actions ou ces mentalités sont une partie organique de l'histoire de ce peuple, un extrait du message multidimensionnel de l'héritage culturel albanais que les générations se transmettent l'une à l'autre.

**V. Au lieu de la conclusion**

Convaincus qu'il en reste encore des aspects à voir ou à réexaminer, nous posons ici, dans l'optique de l'analyse présentée ci-dessus, deux autres questions que nous allons accompagner de deux réponses tout aussi modestes.

Première question: qu'est-ce qu'il se passe ou, plus exactement, quelle est *la situation* et quel est *le sort* de ces pratiques ou de ces actions à nos jours et plus loin? Une réponse rapide en forme de cliché pourrait être:

*elles se meurent, elles s'éteignent, elles tombent dans l'oubli.* Ceci est vrai bien que quelque peu douloureux et *nostalgique pour le passé qui ne revient jamais*. Une seconde réponse avec des notes plutôt réalistes serait: Sans nier l'usage relativement large dans tous les territoires où vivent les Albanais, elles ont fini, quelque part graduellement et quelque part à rythme relativement accéléré, par ne plus être appliquées dans leur majorité. Sauf qu'elles continuent de "survivre" sous des formes différentes, *surtout comme mentalité*, dans la mémoire des personnes âgées, en particulier. Ceci est tout à fait naturel parce que les temps, les circonstances, les conditions objectives ou subjectives ont changé. Sauf que tout cela ne veut pas dire *les jeter dans la poussière de l'oubli!* Car, rien que de penser et loin de réaliser, cela voudrait dire, au moins pour ce peuple qui ressemble à tous les autres peuples du globe où nous vivons, qu'*il n'a pas d'histoire* et qu'*il ne doit pas prétendre faire de l'histoire*. N'y a-t-il pas là une mentalité sauvage, un mauvais présage? Espérons que ce n'est qu'un lapsus à nous, une erreur. Sur les messages transmis par des phénomènes de ce genre et la nécessité à les connaître, nous nous sommes arrêtés plus d'une fois au cours de l'examen du matériel ci-dessus. Les générations ont besoin aussi bien de "pain" que de "culture" et d'"histoire", mais ils ont besoin aussi de messages, d'événements, de faits, d'oeuvres, d'individus ou d'us et coutumes qui s'en vont et ne reviennent plus; ils ont besoin de leur philosophie.

*Seconde* question: Peut-on parler de rapports, de phénomènes, de mentalités semblables et même communs entre des peuples voisins et entre tous les peuples, d'ailleurs? La réponse en serait sans aucune hésitation: *oui!* Il est compréhensible pourquoi une telle réponse est donnée de façon aussi naturelle que convaincante. Ces phénomènes, ces pratiques et ces mentalités sont pareilles parce qu'elles constituent une partie naturelle des civilisations humaines. C'est pourquoi, chercher avec la mentalité de *l'aveugle errant dans le désert* l'origine de tels ou tels phénomènes pareiles pour en "découvrir le propriétaire", veut dire, au moins à notre avis, souffrir de conception "donquichottesque" sur la propriété des phénomènes de nature vraiment humaine. Car, revenant à notre sujet, sans prétendre l'avocat, ni le spécialiste pour tout le monde et pour toute chose, leur tableau général parle clairement et sans équivoque, d'un caractère et d'une signification à couleurs *universelles*. En plus, la logique veut qu'il n'y soit non plus exclu ni des parallélismes, ni des influences mutuelles de nature différentes, surtout entre les peuples que le sort a fait vivre longtemps l'un près de l'autre. D'ailleurs, nous soulignons encore qu'il serait paradoxal de penser ou de dire *à priori* que les nuances spécifiques concernant un ou plusieurs peuples manquent. En peu de mots, avouer *l'uniformité*, même dans ces aspects, voudrait dire ne pas comprendre qu'*une uniformité spirituelle* et non seulement telle n'est pas trouvable, car elle n'existe réellement ni à l'intérieur d'un même peuple civilisé.

Nous soulignons aussi que, si dans la littérature en tout cas rare que nous avons pu consulter, nous avons rencontré bien de phénomènes, des pratiques et des actions, des us et coutumes ou des mentalités liées aux *assises de la maison*, en ce qui concerne *le choix du terrain de la maison*, nous n'avons pas trouvé de traces documentées. Nous croyons que nous n'allons pas être mal compris ou mal interprété là-dessus. Il nous semble que notre peuple fait partie des peuples qui considèrent *le terrain de la maison mais aussi les terrains où ils vivent*, aussi bien dans le sens stricte du mot que dans un sens plus large, *tout aussi chers que sa vie*. D'ailleurs, nous ajouterions que derrière cette adoration vraiment noble il y a *son histoire pleine de vicissitude*. Regardez droit aux yeux l'actualité et vous en serez convaincus. Regardez ce qui se passe dans Kosova martyrisée! Nous avons le droit de dire que même aujourd'hui, quelque part ouvertement et ailleurs en cachette, nous avons l'impression d'être devant des *vagues*, soit comme pays, soit comme peuple et plus encore comme nation. Nous vous prions de nous comprendre bien surtout concernant ces dernières lignes. Quelque part, un sage a dit: *la sincérité ne se condamne pas; on la respecte au moins*, même si l'on n'est pas d'accord avec ...

En revenant à la seconde question posée dans le dernier point de cet article, nous pouvons ajouter que le dépistage, la découverte et la mise en évidence des phénomènes pareils, donc des rapports avec d'autres peuples, exigent une confrontation évaluative objective, hors de toute attitude à priori, hors de l'octroi de la primauté à l'un par rapport à l'autre ou par rapport aux autres. En conclusion de cette idée, je pose la question: dites-nous, est-ce là une attitude, la partie organique de la mission humaine, civilisatrice d'un chercheur, d'un ethnologue?

Février 1999.

## BIBLIOGRAPHIE

ARCHIVES DE L'ETHNOGRAPHIE (AE), doc. 1254/1; 682/18; 778/62; 619/49; 826/10; 865/148; 787/71; 278/9; 996/14; 791/75; 1141/33; 1002/120; 826/110; 905/23; 791/15; 635/71; 1014/32; 1196/28; 744/28; 1278/9; 1292/6.

ARNAUDOV M., *Studi i cvërku bllgariskite obredi i legendi*, Sophie 1972, Vol. II, (la traduction albanaise en AE).

MUKA A., *Përvoja popullore në zgjedhjen e truallit për ndërtimin e banesës* " Kultura Popullore"1/1989, Tiranë 1989.

NUSHI J., *Mitologji e besime në Myzeqe*, "Etnografia Shqiptare" V, Tirana 1974.

STAHL A.. *Stdiul ritulinor de constructie romanesti*, "Revista de Etnografie si folklor" Nr. 4, Bucuresti 1968.

SHKURTI S., *Parmenda në mite, rite e besime popullore*, "Etnografia Shqiptare" XII, Tirana 1982.

TIRTA M., *Elemente të kulteve ilire te Shqiptarët*, "Etnografia Shqiptare" V, Tirana 1974.

TIRTA M., *Kulte të bujqësisë e të blegtorisë në popullin tonë*, "Etnografia Shqiptare" IX , Tirana 1978.

VLAHOVIĆA P., *Obiçaji i proznonevice naroda Jugoslavie*, Beograd 1971. (On a consulté la traduction en albanais qui se trouve dans les Archives de l'Ethnographie).

**Zija ShKODRA**

# L'ARCHITECTURE ISLAMIQUE EN ALBANIE*

Je voudrais d'abord vous remercier de l'invitation qui m'a été faite pour participer au Séminaire "L'art islamique et l'Architecture" organisé par l'Université "Al-al Bayt" du Centre scientifique Mafraq de la Jordanie. Je représente ici l'Albanie, un pays situé très loin d'ici sur la partie occidentale des Balkans, juste au bord des mers Adriatique et Ionienne, et qui pendant cinq siècles (XV$^{e}$ - début du XX$^{e}$ s.) a dû se trouver sous l'occupation de l'Empire ottoman.

Après des campagnes militaires qui commencent en 1381 et qui ont duré, avec certaines interruptions, plus de 200 ans, l'occupation ottomane a pu enfin s'établir en Albanie en 1571. A cette époque, au moment des premières campagnes ottomanes d'occupation, un autre danger menaçait les territoires de l'Albanie: c'étaient les intentions expansionnistes de la République de Venise, qui entreprenait dès 1392 l'occupation des villes maritimes albanaises. Après une longue période de crise, due à la défaite d'Ankara (1402), les Ottomans se reprennent et recommencent sous la direction de Sultan Mehmet I de nouvelles campagnes militaires vers les Balkans, y compris l'Albanie.

Après s'être emparé d'une bonne partie des territoires des Balkans ainsi que des régions du nord et du sud-est de l'Albanie, ils parviennent à étendre leurs dominations dans d'autres directions aussi. Ils s'emparent de Vlora, de Kanina et de Berat en 1417 et occupent Gjirokastra en 1419. L'objectif militaire étant de pouvoir passer en Italie, les Ottomans multiplient leurs attaques sur les villes de l'Albanie centrale et du nord. Plus tard, au bout d'inlassables assauts rebutés courageusement pendant 25 ans par George Kastriot Scanderbeg, ils parviennent à occuper les plus importants centres du pays tels Prizren en 1455, Kruja, Lezha et Drishti en 1478, Shkodra en 1479 et Durrës en 1501. Au XV $^{e}$ siècle, au bout de deux

---

* C'est un exposé que l'auteur a présenté au 5-ème Séminaire International "L'art islamique et l'architecture", à l'Université *Al-al-Bayt*, Mafraq, en Jordanie (Note de la rédact.)

siècles de guerres sanglantes, les Ottomans ont pu réaliser l'entière occupation du pays, à l'exception des citadelles côtières de Tivar et d'Ulqin, qui, elles, sont demeurées sous la domination de la République de Venise jusqu'au jour de la bataille de Lépante (1571).

Le XV[e] siècle constitue pour l'Albanie une période de grands changements économiques, politiques, sociaux et culturels. Dans ce contexte, pour satisfaire aux besoins spirituels des gens de leur armée et de leur administration locale, qui résidaient principalement dans des citadelles, les Ottomans y ont pu construire des mosquées et d'autres lieux de culte islamiques.

D'après leurs caractéristiques, ces constructions en Albanie, en particulier les mosquées, pourraient être classées en deux groupements différents: les mosquées à toit en bois et les mosquées à coupole du type "sultan".

1. **Les mosquées à toit en bois** n'ont pas pu résister au temps en raison du caractère graphite des matériaux dont elles étaient construites: on pourrait citer en exemple de ce type de construction *la Mosquée du Sultan Murat II*, construite sur la tour d'entrée de la Citadelle d'Elbasan, dont le toit était couvert de tuiles. D'autres mosquées de ce type, évoquant le nom de Fatih, ont été construites au XV[e] siècle à Shkodra, Kruja, Gjirokastra et à Kaninë de Vlora. Les premières mosquées à toit en bois sont les mosquées *seldjukide* et les grandes mosquées *uluxhami*. Ces lieux de culte étaient destinés surtout à procurer des services religieux aux effectifs et à l'administration militaire d'occupation, car à l'époque, jusqu'à la fin du XV[e] siècle, le nombre des habitants convertis à l'islam était en fait très petit.

Ce n'est que vers la moitié du XV[e] siècle que l'islamisation des villes a connu des rythmes plus élevés. Au fur et à mesure que se construisent des mosquées, des mesdjites, des "namasdjahs", des monastères de derviches (*tekké*), des médersas, des tourbés, des imarete, des bains publiques (*hammam*), des fontaines (*çesme*), des "karvansarajs" et des cimetières, les villes prennent de plus en plus les traits architecturaux des villes musulmanes. La mise en place de telles constructions a continué également aux XVII[e] et XVIII[e] siècles.

Pour mieux connaître ces constructions, nous pouvons utiliser avec intérêt les informations des documents historiques ainsi que les notes prises par différents voyageurs et missionnaires étrangers qui ont pu visiter notre pays à cette époque. Les notes de Haxhi Kallfa (XV[e] s.) et d'Evlia Tchélébi (XVII[e] s.), à côté des notes de source occidentale, sont d'une grande valeur documentaire. Elles nous permettent d'avoir une idée plus exacte de l'architecture islamique en Albanie.

Le XVIII[e] siècle marque à la fois une croissance rapide des forces de production dans les villes et d'importants changements de la structure économique rurale, dû au renforcement de l'économie féodale. Ces

circonstances favorables contribuent au développement de tous les centres urbains, aussi bien des grandes villes du pays telles que Tivari, Shkodra, Prizren, Berat, Elbasan, Vlora, Gjirokastra, que des autres centres plus récents et moins grands tels que Tirana, Kruja, Kavaja, Dibra, Gjakova, Korça, Voskopoja. L'essor économique et le développement des villes en général ont donné en même temps un nouvel élan aux constructions du culte islamique, qui occupent déjà une place importante au centre des villes et de leurs quartiers en extension permanente. En effet, tout quartier urbain avait une place publique où se trouvaient déjà la mosquée accompagnée de tout l'ensemble des bains publics (hammams), des fontaines, des monastères de derviches, des tourbés, des "besistans", des tours d'horloge publique et des "karvansarajs".

Les constructions du culte islamique, qui suivent en fait de près l'islamisation des territoires, commencent à apparaître également dans les zones rurales vers la fin du XVII[e] siècle, à l'époque où l'islamisation massive parvient à s'étendre sur la population de ces zones.

Suite à l'islamisation des deux tiers du territoire de l'Albanie au XVIII[e] siècle, le nombre des constructions du culte musulman croît considérablement; ces constructions ne présentent pas toutes cependant le même intérêt pour l'histoire de l'architecture. Les descriptions fournies par Evlia Tchélébi permettent d'avoir des informations très intéressantes sur un grand nombre de ces constructions, dont la *Mosquée de Bajazit* située sur la Citadelle de Gjirokastra revêt un intérêt particulier à nos yeux: E. Tchélébi la décrit comme "une mosquée couverte d'ardoises, munie d'un minaret de 80 sur 40 pieds et d'un plafond en bois joliment travaillé, élevé sur quatre piliers".

Les mosquées, lieux du culte musulman, constituent en Albanie le plus grand nombre de constructions religieuses qui aient pu être conservées plus ou moins intactes jusqu'à nos jours. Elles étaient composées de la salle des prières, du portique (*hajat*) et du minaret. La salle des prières, à laquelle étaient liés les deux autres corpus composants, occupait la place principale du plan architectural général de la mosquée.

Un autre exemple qui relève des premières constructions islamiques en Albanie est également l'ancienne *Eglise de Saint-Stéphane*, située sur la Citadelle de Shkodra, qui a été modifiée en mosquée par le Sultan Mehmet II entre 1479 et 1480, à l'époque où la ville de Shkodra est tombée sous l'occupation ottomane. A la suite de ces travaux, l'ancienne construction se voit ajouter sur son aile à l'est un minaret, dont on conserve de nos jours juste la partie de dessous.

*La Mosquée du Roi* (Mbret), située sur la Citadelle d'Elbasan, et que E. Tchélébi appelle la *Mosquée de Gazi Sinan Pacha*, est une autre construction de cette même époque: elle est construite vers l'année 1492. C'est l'époque où l'amiral de la flotte ottomane Gazi Sinan Pacha se trouve à

la tête de 300 navires au large des côtes albanaises. C'est encore l'année où Sultan Bajazit II arrive en Albanie au mois de juin et y demeure jusqu'à la mi-hiver, avant de rentrer à Istanbul.

Quelques-unes unes des mosquées de la ville de Berat appartiennent également à cette même période.

*La Mosquée des Célibataires* (esnaf des célibataires), qui se trouve juste au centre de la ville de Berat, est une autre construction du type de mosquées à toit en bois, mais elle est plus récente et date de 1848. Elle est bien conservée et comporte des décorations en peintures qui représentent la végétation, renfermant ainsi de grandes valeurs architecturales.

2. **Les mosquées de type sultan à coupole** représentent de grandes valeurs architecturales et les personnes qui en faisaient la commande ont été très prétentieuses dans leur construction. Elles se caractérisent par la salle des prières à planimétrie en forme carrée, qui sous l'aspect du volume représente un cube couvert d'une coupole sphérique. En général ces mosquées se présentent avec des portiques dans leur partie nord ou se trouve la porte d'entrée des prieurs. Typologiquement ces mosquées font partie du grand groupe des mosquées à coupole et appartiennent à un type ancien, dont les prédécesseurs ont été les mosquées de la période des principautés ottomanes telles que la mosquée d'Aladin à Bursa, construite en 1355, la Mosquée Verte à Iznik, construite en 1349, la mosquée d'Iljaz bey à Ballât construite en 1404.

Ces mosquées se distinguent par leur petit volume central couvert d'une coupole massive ronde ou polygonale. Leurs salles à effet monumental étaient, dans une certaine mesure, des imitations en miniature de Saint - Sophie à Istanbul. Leur coupole, généralement en plomb, se distinguait en haut à la silhouette des villes. La mosquée à coupole avait une plus grande importance que la mosquée ordinaire à toit, mais à la silhouette des villes les deux types au minaret mince et haut en pierre gravée y prenaient une part active. La place et la position de ces mosquées dans le panorama des villes se distinguaient par l'apparition à l'horizon des hauts minarets blancs. En général, ce n'était que le haut minaret de cet objet de culte islamique qui présentait le caractère oriental de nos villes sous l'occupation ottomane. De concert avec l'islamisation graduelle du pays et son enrichissement s'accrut le nombre des mosquées, des monastères de derviches, (tekké) des turbehs, des "hammams", des fontaines, des "namazgjah", des "karvansara" et des "besistènes" construits à Skopje, à Shkodra et à Prizren. D'après une tradition ottomane connue, la mosquée, la fontaine, l' "imaret" (la cantine pour les pauvres et les voyageurs), les fours, le hammam constituaient, dans la fondation d'une ville, les premiers objets ou le noyau de la ville, autour duquel on construisait le groupe des autres bâtiments publics et privés.

Au XIX $^{e}$ siècle, le nombre des mosquées en Kosovë, notamment dans les villes de Prizreni et de Peja étaient respectivement 30 et 16, à

Prishtina il y avait 13 et 5 petites "mesxhide" sans minaret, à Gjakova, Mitrovica, Vuçitern et Gjilan respectivement 11, 4, 3 et 2, à part les autres objets de culte comme les monastères de derviches tekkè, les turbehs, les namazgjahs, etc., tandis que au XIX[e] siècle, le nombre de ces objets, dans certaines villes principales à l'intérieur des frontières d'Etat actuelles de l'Albanie telles que Shkodra, Tirana, Kavaja, Elbasan, Berat, Vlora, était respectivement 26, 8, 5, 16, 7 et 8 à 10, tandis qu'à Korça il y avait 2 mosquées, 2 monastères de derviches, 3 turbehs et medersas, à coupole après celle de Hadum à Gjakova. Près de Prishtina se trouvait le "hammam" public, l'auberge et le "turbeh" de Sultan Murat (tombé dans la bataille de Kosova, en 1389) qui est considéré comme l'unique exemplaire du baroque ottoman en Albanie. Une autre mosquée qui mérite d'être mentionnée est la mosquée Muradie, dans la ville côtière de Vlorë, du type sultan à coupole, couverte de feuilles en plomb, munie d'une salle de prières en forme carrée, aux dimensions 8,7 x 8,8 mètres, sur le mur méridional de laquelle se trouvait le "mihrab" avec des stalactites dans sa partie supérieure. Le minaret aussi est construit en pierres gravées il a un grand "kazan" (chaudron), joliment travaillée dans le décor de sa partie inférieure. D'après les notes de E. Tchélébi elle est construite en 1542.

En Albanie du Sud-Est se trouve la mosquée de la ville de Korça, appelée la mosquée d'Iliaz bey Mirahor (Emir Ahur) le beau-père de Sultan Bajazit II, qui s'est fait remarquer dans la guerre pour la prise d'Istanbul. Construite sur les ruines d'une église, cette mosquée qui existe encore de nos jours, constitue un exemple classique de ce type. Elle est composée de la grande salle des prières, du portique à trois parties et du haut minaret avec un chaudron (kazan). Près de cette mosquée se trouve le complexe composé de le "turbeh", du "hammam" et de l'aqueduc, de l'"imaret", du four, de la tour de l'horloge et de la medersa. Tirana également, en tant que principal centre du pays depuis 1920, était pleine d'une série d'objets et de temples du culte islamique. Attiré par la beauté de ces bâtiments lorsqu'il a visité cette ville au milieu du XIX[e] siècle, le peintre anglais Eduard Lear disait que dans aucun autre lieu de l'Albanie il n'y avait pas de si belles mosquées que celles de Tirana. En 1838, le consul autrichien Müller comptait, parmi les 8 mosquées principales, celle se situant à proximité de la place de la citadelle. Il paraît que, il parlait de la mosquée de Haxhi Et-hem bey, dont la construction a été entreprise en 1792-93 (1207 h.) sur la place du marché, près de la belle tour de l'horloge et achevée en 1821 sous le patronage de son fils, parce que son père était déjà mort. D'après une note écrite à son entrée, la mosquée de Haxhi Et-hem bey, du type sultan à coupole qui embellissait la ville de même que Saint-Sophie l'Istanbul, est une construction à valeur architectonique particulière. Ce temple, conservé au centre de Tirana, près de la tour d'horloge est décoré de peintures diverses et d'ornements. Il a un large porche à toit, posé, de ses trois côtés, sur beaucoup de piliers en pierre.

Outre les ornements sculpturaux, la mosquée est pleine de peintures qui décorent les arcades, les "sophas" et son intérieur. Ses motifs de décoration sont principalement inspirés du monde des fleurs et des arbres, les paysages non plus n'y font pas défaut, ni les vues représentant les mosquées d'Istanbul créées par la fantaisie du peintre. La mosquée de Haxhi Et-hem bey, considérée sous tous les points de vue - composition, harmonie de ses parties constituantes, le haut minaret blanc en pierre gravée et élégante ou sa coupole et son portique attirant - peut fort bien faire partie du groupe des plus beaux monuments de confession islam, non seulement de l'Albanie mais des Balkans aussi. En parlant de ce genre d'architecture Eduard Lear disait: "Outre ses rues plus larges que celles d'Elbasan, Tirana brillait de plus dans l'architecture religieuse islamique ainsi que sur les places ouvertes du marché".

Outre les bâtiments de culte et les rues principales larges, outre les turbehs et les nombreux monastères de derviches, il y avait également au centre de Tirana une place attrayante verdoyante "namazgjah", qui était un très beau lieu de distraction, encerclé de bas murs et bordé de nombreux cyprès. Pendant l'été, lors du mois de ramadan et de baïram, c'était sur cette place que s'assemblaient les citoyens et leurs familles.

En ce qui concerne les constructeurs nous ne possédons pas jusqu'à ce jour de données sur les maîtres populaires qui ont créé ces œuvres de culte islamique. Tout ce que nous savons c'est qu'ils étaient organisés en ateliers et "esnaphes" dirigés dans certains cas par des architectes proprement dits ou par l'aga des constructions comme nous le dit Evlia Tchélébi pour les villes de Berati, Shkodra, Elbasani, Vlora, Gjirokastra, etc. Nous savons aussi qu'il y a eu à Berati des fontaines construites par le fameux architecte Kasem, à Elbasani 40 en ont été construites par Sedefqar Mehmet d'Elbasani et à Vlora le grand et illustre architecte Sinan a fait construire le bastion à l'intérieur de la citadelle. En effet, il existait en Albanie depuis longtemps déjà trois "écoles" de constructeurs populaires et notamment de Dibra, de la contrée de Korça et de Lunxheria spécialisés surtout dans les constructions d'aqueducs aux arcades qui, fonctionnant suivant le principe des vases communicants, transportaient l'eau des distances lointaines dans les villes. Ils gardaient ce métier comme un monopole qui leur était reconnu par un ferman du sultan et dirigeaient les travaux d'Istanbul et de toutes les régions des Balkans.

Les bains publics également ("hammams") occupaient une place importante dans ;'architecture islamique des constructions publiques des villes. Selon le principe de l'urbanistique islamique, les "hammams" étaient construits en groupe avec d'autres objets tels que les mosquées (dont nous venons de parler ci-dessus), les fours, les fontaines, les "karvansaraié", etc., qui feront le sujet d'un autre exposé.

## LITTERATURE PRINCIPALE

SHKODRA Z., *Esnafet shqiptare* (Les Esnafes albanais), Tirana, 1973, pp. 400.

SHKODRA. Z., *Qyteti shqiptar gjatë Rilindjes Kombëtare* (La ville albanaise pendant la Rennaissance Nationale), Tirana, 1984, pp. 500.

"STUDIME HISTORIKE" (Etudes historiques), Tirana, 1980, no. 1.

**Klara KODRA**

# INFLUENZA DELLA LETTERATURA ITALIANA SULLA LETTERATURA ALBANESE

Ogni letteratura conquista la propria identitá, non chiudendosi in un geloso isolamento, ma attraverso una fitta rete di scambi e di irradiazioni delle altre letterature. Così assurge dal nazionale all'universale ed in seguito rafforza maggiormente il colorito nazionale, assimilando i succhi esterni.

Un rifiuto delle influenze estranee puó avvenire solo in periodi di esaltazione nazionalista fanatica, periodi effimeri e sterili nei loro tentativi di originalitá nazionale assoluta.

Ogni letteratura esprime lo spirito del proprio popolo e contemporaneamente lo spirito dell'Uomo. Perciò spesso i movimenti letterari, le nuove correnti, non hanno una patria precisa.

Ora, nel ventunesimo secolo, é giunto il tempo in cui si potrebbe parlare di una "Weltliteratur", una letteratura mondiale come la concepiva Goethe, parte integrante della quale sarebbero le letterature nazionali.

Un problema particolare é costituito dalle letterature delle piccole nazioni. Esiste ora un pericolo di sopraffazione di queste letterature da parte di quelle maggiori, tenendo conto anche del fatto che in questo caso non si puó parlare o quasi di scambi reciproci? Certo. Non si puó negare in casi simili una minaccia latente di assimilazione o di perdita dell'identitá, ma in effetti storicamente, anche popoli minori hanno potuto conservare il proprio colorito etnico e la propria identitá letteraria.

Un caso veramente particolare é quello della letteratura albanese, le cui prime tradizioni scritte appartengono al sedicesimo secolo e la vera identitá nazionale e artistica si é affermata tardi, nel secolo diciannovesimo. Peró anche questa letteratura ha saputo creare alti valori estetici, per quanto questi valori per ragioni storiche e linguistiche, non abbiano potuto trovare un giusto riconoscimento europeo e mondiale. Sta di fatto che il romanticismo albanese é uno dei piú originali fra i romanticismi europei, che alcuni illustri poeti albanesi come Girolamo De Rada (1814-1903), Giuseppe Serembe (1844-1901), Naim Frashëri (1846-1900), Gjergj Fishta (1871-1940), Fan Noli (1882-1965), Lasgush Poradeci (1899-1997), avrebbero meritato una fama europea e forse mondiale. Quindi la letteratura albanese

ha saputo conquistare una propria identitá, anzi una originalitá in rapporto ad altre letterature.

Ha saputo conquistarla nonostante l'influenza di culture opposte, quella occidentale e quella orientale, che hanno irradiato in grado maggiore o minore intrecciandosi, fondendosi o escludendosi, le opere degli scrittori albanesi.

Fra le letterature occidentali che hanno esercitato un loro influsso sulla letteratura albanese, spiccano le neolatine, la italiana, la francese e quella romena.

La letteratura italiana in particolare, ha influenzato quella albanese dalla nascita alla formazione e alla fioritura, in modo continuo e conseguente, escludendo peró gli ultimi cinquant'anni della dittatura.

Di questa influenza esistono diverse cause: la vicinanza geografica, il fattore storico, culturale ed economico, l'appoggio dato dall'Italia al tempo delle guerre di Scanderbeg, la sua accoglienza a migliaia di emigranti albanesi al tempo della consolidazione del dominio ottomano, la formazione di molti scrittori albanesi in scuole italiane, il fattore religioso per quel che riguarda gli scrittori cattolici dell'Albania settentrionale, il naturale fascino esercitato da una letteratura ricca e di elevato livello estetico, come quella italiana; infine affinitá spirituale fra i poeti.

L'influenza della letteratura italiana si esercitó piú tramite singole figure di poeti e scrittori che attraverso movimenti letterari (bisogna tener conto che l'unica corrente letteraria determinata albanese fu il romanticismo, ma il romanticismo italiano, equilibrato e moderato, attraeva poco gli scrittori albanesi, maggiormente energici e vulcanici).

Quando la letteratura albanese accolse influssi di scrittori romantici, scelse i romantici meno tipici italiani, i piú vicini al romanticismo tipico europeo come il Leopardi o il Foscolo.

Le forme di influenza della letteratura italiana su quella albanese principiarono con semplici scambi come la traduzione e l'adattamento, passarono poi all'imitazione, all'uso di tecniche formali, all'influsso di generi e sottogeneri, alle reminiscenze giungendo infine all'influsso creativo più forte nel diciannovesimo secolo.

La letteratura italiana sedusse in particolare alcuni fra i maggiori rappresentanti della letteratura albanese e ció é comprensibile poiché il detto piuttosto paradossale ma vero di uno studioso francese, che "lo scrittore piú originale é quello che attinge da piú fonti", vale tanto per gli individui quanto per la letteratura.

Notiamo un influsso della letteratura italiana sin dai primi esponenti della letteratura albanese, Pjetër Budi e Pjetër Bogdani, che si ispirarono alla letteratura religiosa medioevale. (Il Budi come appare da recenti studi assimilò qualche elemento formale della letteratura religiosa barocca italiana.)

La letteratura italiana esercitó naturalmente una potente influenza sui primi poeti italo-albanesi come Brancati, Filja, Keta e Variboba. Eppure benché questi poeti adottassero tecniche e forme della letteratura italiana e ne assimilassero lo spirito religioso, fin dall'inizio la letteratura degli albanesi d'Italia non divenne mai parte integrante della letteratura italiana.

Brancati, Filja, Keta, poeti minori, oltre che alla poesia italiana si ispirarono alla poesia orale albanese, alle sue caratteristiche nazionali. La letteratura italiana li influenzò prevalentemente nella metrica.

Per quanto riguarda il Variboba, primo vero poeta albanese, subì notevolmente l'influenzò delle "Laudi" di Jacopone da Todi, ma conservó la sua originalitá contrapponendo al disperato pessimismo del Todi un amore appassionato per la vita, un culto della gioia e della bellezza che si puó riallacciare al Rinascimento europeo, ma con le radici nel sano e fresco ottimismo della poesia orale albanese.

L'originalitá del suo poema dedicato alla Madonna sta precisamente nel suo attribuire un colorito albanese-anacronistico quanto si vuole, ma felice nell'aspetto artistico-alle massime figure della religione cristiana. La Madonna é raffigurata come una paesana albanese, lo stesso avviene per San Giuseppe e perfino per Cristo al tempo della sua infanzia, rappresentato come un fanciullo albanese. Nell'opera del Variboba l'influsso italiano fu maggiormente creativo, abbracciò forma e contenuto.

Con il diciannovesimo secolo avvenne l'improvviso sboccio e fioritura rigogliosa di una letteratura albanese non piú regionalistica, ma nazionale; non piú solamente religiosa, ma laica, sempre "impegnata", ma ormai obbediente a vere leggi estetiche. Quella fioritura coincise con la nascita del romanticismo albanese, che veniva cosí a essere il primo movimento letterario nella letteratura d'Albania, contemporaneo di quello europeo e balcanico. L'influenza della letteratura italiana seguitó a penetrare quella albanese, ma non tanto nell'aspetto romantico, quanto attraverso grandi figure che sovrastarono i tempi come Dante, Petrarca, Leopardi.

Soffermiamoci sui due fondatori della letteratura nazionale e artistica albanese, nati dai due lati opposti dell'Adriatico: il De Rada ed il Frasheri.

Il De Rada - nato in Italia- é stranamente quello che subisce di meno l'influenza della letteratura italiana. Agli inizi della sua attivitá letteraria scrive un poemetto, l'"Odisse", sotto l'influenza del Monti, dando peró alle forme classicistiche un colorito romantico. L'influenza del poeta italiano si esprime nei simboli astratti che però nel poeta albanese sono meno freddi e più concreti data la maggior forza creativa.

Piú tardi troviamo qualche reminiscenza leopardiana nel "Milosao", quell'immagine di vite sulla tomba dell'amata[1]. Ma il poeta s'ispira prevalentemente ai modelli francesi e inglesi.

Immaginiamo che l'influsso della letteratura italiana resti superficiale in lui per due ragioni: il timore della assimilazione presente in tutti gli albanesi d'Italia e la poca affinitá del suo complesso temperamento con la "classicitá" del romanticismo italiano.

Il Frashëri invece - innamorato della cultura orientale araba e persiana - doveva sentire talmente l'influsso di Dante e del Petrarca da creare un poema lirico secondo il modello del "Canzoniere" del Petrarca e divinizzare l'amata al pari di Beatrice e Laura.

Il Frashëri introduceva cosi nel romanticismo albanese qualcosa che gli mancava: il culto della donna e della bellezza. Certo, la figura di donna nel poema lirico "Bukuria" (La bellezza) non si identifica solo con la donna idealizzata, é anche la fanciulla fisicamente bella e capricciosa del folclore albanese, anche l'immagine ideale della bellezza umana che riflette la bellezza del Creatore secondo la concezione orientale.

L'influenza di Dante dá vita ad un intermezzo lirico nel poema epico patriottico del Frasheri dedicato a Skanderbeg: un intermezzo in cui l'eroe, rapito in estasi davanti alla bellezza della moglie, passa in spirito le soglie dell'Aldilá come Dante. Peró questo intermezzo lirico non é felice come il poema "Bukuria", spezza in qualche modo la coerenza e la continuitá dell'opera poi chè non si addice al carattere dell'eroe nazionale, prevalentemente uomo d'azione.

La letteratura italiana influenzó notevolmente il Serembe, un poeta mirabilmente spontaneo, nutrito di una pregevole cultura. Una delle sue maggiori liriche, la filosofica "Notte", ricorda contemporaneamente il "Paradiso" di Dante e "L'Infinito" di Leopardi.

É pervasa peró di una religiositá diversissima dall'ateismo del Leopardi, piú ingenua e piú immediata di quella di Dante. Vi si nota una fluiditá che ricorda appunto il "Paradiso", un'anelito di annullarsi nell'infinito simile a quello di Leopardi, ma lieto, pieno di ebbrezza, un identificarsi della creatura con la natura creata e con il Creatore.

---

[1] Nel De Rada: *O e bukura motra ime* (O mia bella sorella,
*A ka rrush te varri yt* ?(V'è uva sulla tua tomba?)
("Canti di Milosao", Napoli 1836)

Nel Leopardi: *Se torna maggio e ramoscelli e suoni*
*Van gli amanti recando alle fanciulle*
*Dico: Nerina mia, per te non torna*
*Primavera...*
("Le ricordanze" I canti, Milano, Rizzoli, 1993.)

L'autoritratto del Serembe s'ispira certamente alla letteratura italiana, ma nei suoi sonetti il poeta scopre la musicalitá della letteratura albanese. Effettivamente esso risente le influenze degli autoritratti di Foscolo e Alfieri, però è maggiormente riuscito dal leto estetico, in particolare la seconda parte in cui si descrive la complessità del suo spirito. La poesia è più sentita, meno retorica dei modelli italiani.

Una delle sue piú note liriche civili, "Sulla liberazione del Veneto", riecheggia gli inni del Mercantini e del Berchet, ma ha anche le sue radici nella letteratura orale italo-albanese. "Elegia" e "Ricordo", i suoi capolavori, ricordano le poesie del Petrarca in morte di Laura, ma hanno una freschezza e spontaneità maggiore.

"I promessi sposi" del Manzoni influenzarono lo scrittore Santori nel dramma "Emira" e nel romanzo "Sofia Cominiate". Il Santori s'ispiró alla figura centrale del romanzo, Lucia Mondella, incarnazione dell'ideale cristiano della fanciulla e della donna ed anche alla sua situazione particolare di vittima perseguitata da un potente.

Nel dramma "Emira" la figura di Lucia ha ispirato molti tratti della protagonista, la fanciulla paesana Emira che somiglia alla consorella italiana nella modestia, il decoro, la dolcezza e lo spirito di sacrificio, essendo peró come albanese piú fine ed energica. Inoltre esso é vittima degli intrighi e della violenza, non di un signore feudale, ma di un compaesano innamorato di lei che in inizio la rapisce e poi intriga perché il suo innamorato sia incarcerato ingiustamente. Cosí la violenza subita dalla protagonista resta in una dimensione psicologica e non sociale.

Nella "Sofia Cominiate" la figura della protagonista, Sofia, somiglia a Lucia in dolcezza, innocenza e fragilitá, ma lo scrittore sottolinea qui ingenuitá e fragilitá ed essa appartiene alla classe aristocratica e non al popolo. Lei é vittima qui di briganti appoggiati da un signorotto feudale, l'aspetto sociale della violenza da essa subito é quindi rafforzato dallo scrittore nel senso che manca la dimensione psicologica, la passione erotica.

Dal lato artistico il modello italiano ha agito da reagente appropriato ispirando la figura di Emira, paesana tipica italo-albanese e psicologicamente indovinata nelle sue caratteristiche individuali, mentre Sofia resta una figura eccessivamente fluida e pallida, piú un ideale incarnato che una donna reale.

Nutriti di cultura italiana furono anche i due grandi poeti del Risorgimento albanese appartenenti alla "corrente scutarina", cattolici e sacerdoti, il Fishta e il Mjeda.

La bellissima lirica del Fishta "Un fiore autunnale" ricorda "I sepolcri" del Foscolo e certamente appartiene al genere della lirica sepolcrale, ma quanto ne é diverso lo spirito! Il poeta piange qui, non sui morti in genere, ma su un essere amato in particolare, peró essendo lontano dallo scetticismo del Foscolo, non si rifugia nell'immortalitá relativa data

dall'arte, ma esalta la concezione cristiana dell'immortalitá senza cadere in luoghi comuni o retorici e senza negare la legittimitá del dolore individuale. Il messaggio filosofico é affidato ad un fine lirismo. Si puó dire che il discepolo eguagli il maestro.

Il Pascoli ed il Carducci hanno lasciato profonde tracce nella formazione di Ndre Mjeda e reminiscenze carducciane le troviamo in due poemetti epici "Scodra" e "La libertá". Si tratta di immagini trasfuse in una realtá tipicamente albanese, la realtá epico-eroica e leggendaria di "Scodra", la realtá attuale tragica ed eroica insieme della lotta di liberazione nazionale nella "Libertà". Cosí l'appello dell' eroe Kodro in "Scodra" riecheggia delle "Fonti del Clitumno" di Carducci. Un' immagine analoga troviamo nella "Libertà" quando il poeta parla dell'appello di Washington alla lotta per la libertà degli americani che é proposto come modello per la lotta di liberazione nazionale.

Nel poemetto "Lissus" vi é un'immagine di anime beate di eroi scortanti al paradiso l'anima di Scanderbeg che ricorda un'immagine carducciana simile per la morte di Carlo Alberto. Il messaggio peró é diverso: messaggio di pace e di perdono in nome dell'ideale comune patriottico nel Carducci, esaltazione sublime di un purissimo eroe nel Mjeda. L'influenza del Carducci si collega al lato energico dello spirito del Mjeda e alle sue tendenze classiche. L'influenza del Pascoli è invece collegata al lato mite, quasi femminile dello spirito del Poeta, al suo amore per gli umili.

Soffermiamoci su due immagini pascoliane del capolavoro del Mjeda "Andrra e jetës", "Ij sogno della vita". Tutte e due questi immagini si trovano nella lirica del Pascoli "I due fanciulli". Una di esse é l'immagine della madre che va a vedere i figli addormentati e copre il lume per non turbare il loro sonno.

Nella lirica del Pascoli si nota peró un aggettivo caratteristico "la rosea mano", nei versi "il lume velato un poco dalla rosea mano" che dà l'immagine di una donna giovane e bella, di distinta condizione, le cui mani non sono sciupate dai lavori di casa.

Nel poemetto del Mjeda invece la mano della protagonista Lokja "vela la luce della torcia", la torcia fumosa e resinosa che illuminava le capanne montanare. E quella mano - non descritta dal poeta - possiamo immaginarla: non é certo morbida e rosea, ma rugosa e sciupata prima del tempo dai lavori della casa e della campagna.

La seconda immagine: "l'uno all'altro stretto / colle sue bianche alucce senza piume" nel poeta italiano, "ed abbracciate come due angioletti/ dall' ali implume essa le ritrova"* nel poeta albanese é simile nella forma e

* Citiamo da Ndre Mjeda, *Opere scelte*, T. 1962 (traduzione di Jolanda Kodra)

diversa nella sostanza. Nel primo caso si tratta di due ragazzi fratelli che avevano litigato durante il giorno e che l'oscuritá della notte concilia, nel secondo di due sorelle affezionate l'una all'altra e per la vita delle quali la madre teme. Nella poesia del Pascoli c'é un appello all'amore e al perdono; nel poemetto del Mjeda é un'immagine di tenerezza fraterna e di beato sonno innocente che rassicura - per poco - la madre. Per poco, perché una delle sorelle non dovrá piú risvegliarsi. Dunque nell'immagine di sonno beato e tranquillo si cela una tragicitá latente. Quel sonno - che sembra promettere un felice risveglio - per una delle sorelle sará eterno.

Anche altri scrittori, fra i quali dei minori, risentono l'influenza della letteratura italiana. Cosí accade nel caso della "Rondinella pellegrina" del Grossi che é adattata dal Serembe ed ispira "Va, rondine" del poeta scutarino Shiroka, una lirica della nostalgía, nostalgía di libertá nel prigioniero del Grossi, nostalgía della patria nell'eroe lirico dello Shiroka.

"La donna italiana" del Regaldi sará il modello per "La donna albanese" del Prenushi, ma la figura della giovane in quest'ultima poesia non é meno tipica albanese, patriota nel suo intimo, ma colla concezione tipicamente albanese dell'onore della donna.

Nella poesia albanese vi é maggiore drammaticitá e maggior lirismo. In questo caso il modello italiano viene superato per quello che riguarda il valore estetico.

Uno strappo nei legami che uniscono la letteratura italiana a quella albanese si notó nel tempo della dittatura in cui si volle isolare artificialmente la letteratura albanese e creare una nuova corrente ispirata a concezioni politiche. Nella letteratura post-dittatoriale degli ultimi anni si notano influenze diverse dell'ermetismo italiano.

L'influenza della letteratura italiana sulla letteratura albanese fu una brezza vivificatrice che ne fece sbocciare i fiori piú coloriti e non un vento che ne scuotesse le radici etniche.

## BIBLIOGRAFIA

ÇABEJ Eqrem, *Shqiptarët midis perëndimit dhe lindjes*, MÇM, Tiranë 1994.

ELSIE Robert, *Historia e letërsisë shqiptare*, Dukagjini, Tiranë, Pejë 1997.

GRADILONE Giuseppe, *La letteratura albanese e il mondo classico*, Bulzoni, Roma 1983.

GRADILONE Giuseppe, *Altri studi di letteratura albanese*, Bulzoni, Roma, 1974.

GRADILONE Giuseppe, *Studi di letteratura albanese*, Urbinati, Roma 1960

GUALTIERI Vittorio G., *Girolamo de Rada, poeta albanese*, Palermo 1930

HISTORIA E LETËRSISË SHQIPE, USHT, Tiranë 1959, v.1,2.

HISTORIA E LETËRSISË SHQIPTARE, Akademia e Shkencave, Tiranë 1983.

MARCHIANÓ Michele, *L'Albania e l'opera di Girolamo De Rada*, Trani 1902.

QOSJA Rexhep, *Historia e letërsisë shqipe. Romantizmi*, Prishtinë, 1990. v. 1, 2, 3.

STRATICÓ Alberto, *Manuale di letteratura albanese*, Milano 1896

SHUTERIQI Dh.S., *Historia e letërsisë shqipe*, Tiranë, 1955

**Josif PAPAGJONI**

# DIALOGUE AVEC LA DRAMATURGIE MONDIALE

Un théâtre sérieux ne peut pas se passer des puissantes traditions de la dramaturgie mondiale, créées au cours des siècles. Le théâtre, dans ce cas, n'est pas simplement le *restaurateur* des pièces classiques. A part ses valeurs purement artistiques, migrant de façon naturelle à travers les siècles et les générations, à travers les pays et les peuples divers; à part ses valeurs cognitives, une pièce dramatique illustre est absolument intéressée à incorporer la respiration de son époque aussi. L'axiologie théâtrale ne peut être considérée, encore moins comprise, sans la pensée de la mise en scène, sans l'interprétation qu'elle fait aux valeurs de l'œuvre scénique. C'est pourquoi dans le cas des mises en scène des œuvres classiques ce qui frappe à l'œil c'est premièrement le besoin de connaissance et de culture. La réalité que ces mises en scènes transmettent avec la psychologie formée dans des conditions données socio-historiques, nationales, chez des peuples et des pays différents (traditions culturelles, mentalités, coutumes, manière de vivre, d'habitudes inconnues pour le public) a été conçue par la pensée et la psychologie sociale nationale albanaise. Généralement, au spectateur l'on a transmis les valeurs les plus stables, comme expériences humaines de valeur, comme messages d'actions et d'existence. C'est à l'intérieur de ce cadre qu'ont été présentées sur nos scènes les meilleures interprétations de certains des spectacles de la dramaturgie classique et contemporaine. Parmi eux, l'on peut distinguer comme les plus remarquables, "Hamlet", «Le bourgeois gentilhomme", "Le réviseur ", "La maîtresse de l'auberge ", "Vue du pont ", "La morale de Mme Dulska ", "Histoire Irkoutsk ", "La maison de la poupée ", "Le renard et le raisin ", "Les horloges de Kremlin "(des années '50 -'60), "Le malade imaginaire ", "L'avare ", "La fille sans dot ", "Arturo Ui "(des années '70), Le radoucissement de l'entêtée ", "La 12$^{e}$ nuit ", "Roméo et Juliette ", "La visite de l'inspecteur ", "La valse du Titanique ", "L'enquête ", etc. (des années '80), "Deux messieurs de Vérone ", "En attendant Godot ", "Fernando Kraft m'a écrit cette lettre ", "Le jardin aux hirondelles ", "L'ennemi du peuple ", etc. (années '90).

"Le rapport entre la vérité historique réelle et la langue de l'époque je l'ai résolu par le fait de trouver la réponse pourquoi telle ou telle autre

œuvre est encore en vie de nos jours ? De là, lesquelles de ces valeurs peuvent-elles être utiles là notre réalité albanaise ? "- écrit le metteur en scène Esat Oktrova.[1]

"La seconde question, poursuit-il, en particulier m'aide aussi bien à ne pas restaurer simplement l'œuvre et tomber ainsi dans *l'historisme*, qu'à ne pas faire des actualisations déplacées ".[2]

Ces idées du metteur en scène Esat Oktrova apparemment coïncident aussi avec le jugement critique du temps concernant le spectacle de "La maison de la poupée", un drame d'Ibsen, mis en scène par celui-là au théâtre "Migjeni" de Shkodra, reconnu autrement comme "Nora". Les vécus de la société albanaise dans les débuts des années '60 étaient tels qu'ils avaient compris naturellement même la libération du monde spirituel de la femme de toutes sortes d'obstacles, de chaînes morales, d'attitudes patriarcales, humiliantes etc. La rébellion de Nora contre son époux, Torvald Heilmar, et en général contre le stade du développement social de la fin du XIX[e] siècle, était tout aussi une rébellion compréhensible pour la masse large des femmes et des hommes albanais d'un siècle plus tard, qui suivaient le spectacle déjà comme public. Bien que les vécus et les exploits de Nora soient développés quelque part loin, plus de 100 ans avant, en Suède émancipée, de toute façon, les agonies de ses sentiments de femme humiliée étaient compréhensibles même pour le spectateur albanais des années '60, puisqu'il s'y agissait du respect de soi-même, de la défense de la dignité de la femme, de cette créature chère, fragile et dévouée, mais malheureusement mécomprise, soumise, souvent violentée. Le courroux de Ibsen et le paradigme qu'il jette sur la société de l'époque, donc le paradigme du metteur en scène E. Oktrova aussi, à travers le courroux de Nora, jouée par Tinka Kurti, transmettait au public albanais la protestation civile contre les préjugés et contre l'attitude de la société qui considérait la femme comme un jouet ou poupée capricieuse, cajoleuse, sans personnalité, objet de vantardise, de service et de plaisir érotique pour l'accomplissement des caprices et de la volonté de leurs maris. "En plus du mépris pour Torvald - soulignait la critique - le spectateur acquiert aussi une appréciation pour toutes ces femmes qui cherchent obstinément leurs droits d'égalité avec les hommes, de même qu'il pétrit un grand dédain contre tous ces hommes-là qui gardent encore dans leur conscience le sentiment de leur supériorité envers les femmes. "[3]

---

[1] Oktrova, Esat, *Të zbulosh aktorë të njohur në plane të panjohur*, "Drita », 1 avril 1978, p. 7.

[2] *Ibid.*

[3] Bala, Vebi. *Nora e Ibsenit në teatrin e Shkodrës*, "Zëri i Popullit", 13 octobre 1965, p. 3.

La *rupture* de Nora, - donc, le passage à une nouvelle qualité spirituelle – est le moment d'un changement radical, d'une transformation, d'une remodulation. Tout est très douloureux, très dramatique. C'est pour cela que chez l'actrice, nous avons cherché notamment le procès interne selon lequel elle a vécu le rôle, la parole réfléchie, la charge émotionnelle, le procès méditatif de la transformation en général, profondément ressenti et d'ailleurs, bouleversant. Le contraste entre l'aspect de présentation de Nora au début du drame et l'aspect de son éloignement de sa maison à la recherche et à la préservation de son identité spirituelle, est un contraste que j'ai structuré exprès pour donner plus d'espace à la signification sociale et humaine même, à la décision courageuse que Nora prend pour quitter sa maison, par conséquent, à la parabole qu'elle représente par son action et son comportement contestant".[4]

Donc, en conclusion préliminaire, l'on peut dire qu'un théâtre sérieux ne peut pas se passer des puissantes *traditions* de la dramaturgie mondiale d'hier et d'aujourd'hui. Deuxièmement, le théâtre ne doit aucunement être, ni se réduire en un *restaurateur* de l'œuvre classique; il ne doit pas avoir pour but seulement la *remise en scène* d'une pièce bien connue. Il faut qu'il y ajoute l'esprit de son temps, l'esprit de la société dont il fait partie et ses goûts en général. La réalité que ces pièces représentent, où la psychologie est formée dans des circonstances historiques précises, dans divers peuples et divers pays, doit être enchevêtrée avec la pensée et la psychologie nationale; elle doit s'y adapter et devenir compréhensible. Aux spectateurs il faut transmettre des valeurs constantes, en tant qu'expériences précieuses de l'humanité, en tant que messages d'action et de vie, de civilisation et de progrès.

Pourquoi est-ce que je vais, moi, le spectateur, à la représentation du Théâtre National «Armiku i Popullit "(L'ennemi du peuple) alors que je connais Ibsen et son drame ? Est-ce pour remâcher son sujet ? J'y vais surtout pour m'y retrouver, traumatisé par des situations proches, similaires, éventuelles, dont moi aussi, l'Albanais je pourrais être le personnage qui s'écrit et se rebelle comme Stockman, mais déjà à l'intérieur du recyclage et de la réminiscence émotionnelle de mon expérience albanaise actuelle. Stockman hier, un intellectuel norvégien d'ici cent ans, et nous, les Albanais aujourd'hui, nous sommes énervés contre les hommes de la politique à notre temps, lesquelles se comportent tout comme les autres se comportaient avec Stockman. Il me semble que le concept de la mise en scène d'Agim Qirjaqi vise plutôt aux ressemblances entre les états d'âme de l'Albanais et de ses milieux sociaux et politiques et les états d'âme des personnages du drame

[4] *Entretien avec l'artiste émérite Esat Oktrova*, réalisé par J. P. Archives du Centre des Etudes des Arts (ÀCEA).

d'Ibsen longtemps avant. Cette concordance de messages, cette ressemblance d'états d'âme, ces faits sociaux jumeaux rendent le spectacle aussi attirant que bouleversant.

«Le théâtre mondial, ancien ou moderne – disait Noli dans l'introduction du drame qu'il avait traduit, n'a pas d'autre drame qui puisse se moquer si agréablement et si profondément des idéaux bourgeois, démocratiques... . Nos messieurs ! Le monde bourgeois n'a qu'un idéal qui l'adore comme un dieu et c'est : piller à tout prix. Celui qui vole le plus est considéré le plus capable et le plus Grand... "[5].

Le docteur Stockman est un individu puïssant, un intellectuel pur, sincère, passionné qui n'a qu'un culte: la vérité. Il est intransigeant devant l'ensemble d'une circonstance pan-sociale opposée, bien qu'une des gens instrumentalisés nommés "Peuple" s'élance contre lui. Il marche tout seul à contre-courant, contre toute une société contaminée, contre sa conscience échevelée, appuyée sur des colonnes morales fausses. Contrairement à la sentence connue "à l'impossible nul n'est tenu", lui, il tente l'impossible, il frappe le mur pour l'abattre. Bien que le mur ne s'écroule pas à ses yeux, en effet, il s'est écroulé; c'est la logique des choses qui l'a abattu; ce sont le droit et la vérité, que Stockman exprime, défend et représente ceux qui l'ont fait. C'est justement cette force d'identité, ce courage et cette avidité intellectuelle que la conception de mise en scène de Qirjaqi met au premier plan. La pollution d'une ville par les déchets d'une fabrique, en rapportant avec le courant de sujets et d'événements qui se succèdent rapidement, devient tout naturellement une métaphore: la pollution de l'esprit, de la morale, de la conscience, est bien celle qui pollue ensuite toute la vie sociale et politique. Justement cette "pollution" déclare Stockman un "Ami du peuple". Bien que seul, comme une illumination et une prétention nietzschéenne, il ose se lever au-dessus de la souillure qui a inondé de part en part la société plongée dans la saleté entre les intérêts et le pragmatisme étroit, une société qui a perdu le fil de la lumière, de la raison limpide. Il faut dire que le beau jeu des acteurs comme Fatos Sela, Ahmet Pasha, Bujar Asqeri, Agim Qirjaqi etc. a donné plus d'éclat au spectacle. Ils apportent à nos yeux des images d'hommes, de types, de caractères très proches, tellement fréquents dans notre réalité chaotique, défaite et crasseuse. De même, les scènes massives et les manipulations de la "foule-peuple", de cette masse amorphe, dangereuse, destructive, sans personnalité, facilement instrumentalisée, traitée comme une force aveugle et comme un instrument pour la réalisation des visées malsaines des politiciens populistes – représentent une corrélation d'idées

[5] F. S. Noli, *Introduktë për dramën e Ibsenit* "Armiku i Popullit", Henrik Ibsen, Drama, Sh. B. "Naim Frashëri", 1986 et Prospectus de la représentation "Armiku i Popullit" du Théâtre National, Tirana, 2000.

significative avec les formes populistes largement abusées dans les réalités politiques albanaises des années '90 et suivant.

L'une des questions épineuses du théâtre albanais concernant le traitement des pièces classiques (surtout), était celle du *rapport* entre le côté historique et la résonance ou, disons, l'association contemporaine. Il va de soi que, uniquement sa simple restauration, donc, la situation d'un historisme étroit, d'un style descriptif et adaptateur, a apporté quelque chose d'incomplet à notre conscience, à notre intérêt en tant que public. Dans le cas le plus heureux l'on a eu une stylisation *in extremis* de la pièce, en particulier lorsqu'il a été question d'auteurs et d'œuvres des peuples à héritage théâtral entièrement différent de celui de notre région, de tels courants ou tendances théâtrales presque inconnues pour le public albanais, de ce qui est déjà archivé dans les annales de l'histoire du théâtre mondial. Tout cela, comme on peut le deviner, a été presque impossible à être réalisé à perfection, c'est pourquoi il y a eu des incohérences, du vide, un manque de clarté, allant jusqu'à des soins maniéristes à s'enfermer à l'intérieur de la sémantique étroitement historique de l'œuvre, du style de l'auteur etc. Une telle tendance, pour des raisons qu'on sait, a dominé presque partout dans les scènes albanaises des années '50 - '60. La mise en scène d'une pièce était vue comme quelque chose de pareil à une matière amorphe, pris tel quel du passé; disons une relique vue comme telle. L'insertion là d'une nouvelle lumière d'interprétation agaçait beaucoup les nerfs tendus de la censure, suscitait des ennemis, créait, peut-être des ressemblances, des jumelages et des parallèles qui n'intéresseraient pas la doctrine ou la hiérarchie du pouvoir.

La mise de l'accent sur "l'actuel" dans les pièces classiques est devenue aujourd'hui une tendance préférée dans le monde, car l'homme vit son présent, et le passé, il le revoit aussi à partir de son présent. Comprenons-nous bien, il s'agit des cas où l'actualisation ou plus exactement la transmission et l'association d'un contenu historique à une pièce classique au moyen de l'adoption du "signe", donc de sa forme, et même de la structure théâtrale, arrive à se transformer en un phénomène organique. Ceci est lié à l'universalité de la valeur de l'art – du grand art. Il est lié, sans doute, même à la manière de la perception de la mise en scène, qui est telle depuis le début et ne se fait nullement par mode, par souci d'apparence, pour une épreuve quelconque. Cette nouvelle vision a notre consentement. Les personnages shakespeariens de la comédie "Deux messieurs de Vérone", mise en scène au Théâtre National par Dh. Pecani en 1992 sont "historiques" du point de vue de l'écart temporel de nos jours. Lorsqu'on les voit sur scène, habillés de vêtements de la dernière mode, en jeans, un peu plus loin lorsqu'on laisse comprendre qu'au lieu de chevaux l'on utilise des motos, à la place des épées l'on a des fusils automatiques "Thomson" et ainsi de suite, nous disons: "Ceci aide à la compréhension directe du sujet historique d'hier,

lequel est tout aussi proche, compréhensible même dans les affiliations possibles de notre vie, aujourd'hui. Ainsi, ici le "classique" n'est pas vu comme quelque chose d'ancien, de muséal, de "mort", mais comme un quelque chose de vivant, qui remue, qui fait mal, qui bouge, qui respire à côté de nous, qui nous touche et nous taquine maintenant, en ce moment. "L'arc-en-ciel" parabolique de la réciprocité des idées, des faits, des états émotionnels etc., dans ce cas, relie les deux bords du temps d'où il commence et se termine, de celle shakespearienne et de celle actuelle. Dans ce cas l'organisation scénographique de l'espace requiert des fonctions directes d'interprétations, axiologiques. C'est plus ou moins comme s'exprime le scénographe français Richard Péduci dans son essai "La mémoire et le vide".

"L'époque de l'écriture de la pièce joue, pour moi, un rôle essentiel. Mais, moi, je ne peux pas découvrir les textes de Shakespeare ou de Marivaux en les situant rigoureusement dans les limites des XVI[e] ou XVII[e] siècles. Je dois retrouver la logique, déterminer ma place, être aussi clair que possible dans mes pensées et mes sentiments, oublier et me souvenir, déterminer la distance entre l'auteur, son œuvre et l'époque. Tout décor nouveau est un combat avec le temps, contre ses appels, contre l'espace, les idées, les formes, les couleurs. L'artiste consacre toute sa vie à ce sujet, à la confrontation de la nature au vide"[6].

On doit dire que pas beaucoup de temps avant, une telle vision du classique serait un blasphème, et le "concile" de la concordance avec la doctrine esthétique faisait "malheur". C'est pour cette raison que le théâtre a été contraint de suivre plutôt le principe de la définition formelle de l'œuvre classique (sûrement avec des modifications en ce qui concerne les moyens d'expression). La "12[e] Nuit", par exemple, une comédie brillante de Shakespeare, mise en scène avec élégance par Pirro Mani au Théâtre National, était visiblement identifiable, presque intacte dans la structure dramatique de l'œuvre comme texture et comme composition, mais, de toute façon, elle a été conçue du point de vue de la mise en scène. L'habileté et la vivacité du jeu des acteurs respiraient et dégageaient de l'énergie depuis la scène, ce qui influençait sur l'état joyeux du public.

De même dans l'espace scénique, dans toutes ses composantes, tout avait l'aspect" du classique, bien que stylisé. La conception de mise en scène de P. Mani, naturellement ne reste pas fidèle à toute la structure formelle de l'œuvre, en particulier à ses moments émotionnels. Les plans alternatifs de la comédie, celui comique, dominant, et celui dramatique, non sans importance, sont vus différemment par la conception de mise en scène de Pirro Mani. Justement, il fait diminuer exprès en importance le vécu de la

[6] Richard, Peduci. *Kujtesa dhe zbraztia*, "Teatri", nr. 2, 1989, p. 147.

situation dramatique en la transformant en une réaction comique. Toute situation, vue dramatiquement par Shakespeare, est transformée aussi en son opposé, par le truchement de l'inversion interprétative. Mais ceci ne défait pas le noyau de l'œuvre ni ses significations textuelles philologiques. Entre temps, comme nous venons de le confirmer, le spectacle a l'allure et la somptuosité du classique, son aspect, la ligne apollinienne. Donc la parole est tout aussi la même, tout aussi bien dite, tout comme dans l'œuvre. Evidemment, son interprétation change. Et le mérite pour ceci revient à Pirro Mani.

Une telle orientation de la vision des œuvres classiques dans le théâtre était quelque chose de naturel pour l'époque et, peut-être, la partie la plus vivante et intacte de son répertoire même. Le théâtre albanais s'est fortement tenu aux valeurs exceptionnelles du classique. Il était aussi bien une aorte, lui apportant le sang oxygéné, qu'une chaire d'enseignement où l'on apprenait la maîtrise et la qualité. Dans les années '50 – '60 la scène était dominée par la dramaturgie soviétique, dont une grande partie était schématique et extrêmement politisée, élogieuse, pathétique. En tout cas il y en avait de ces pièces qui opéraient avec des structures dramatiques intéressantes, ce qui a marqué des acquis importants même pour le théâtre albanais. Au cours de ces années-là il est important de dire qu'il y a eu aussi une affluence des pièces classiques françaises, russes, italiennes, allemandes etc. Le théâtre, en se confrontant avec la vraie hiérarchie des valeurs de la dramaturgie mondiale, ne pouvait pas ne pas se rénover de cela tout en élevant sa propre qualité.

Vers le milieu des années '60 il y a eu interdiction de la mise en scène de pièces étrangères dans les théâtres albanais, fussent-elles même des pièces "classiques" illustres de Shakespeare, de Molière, de Goethe, de Schiller, d'Ibsen, de Tchékhov etc. Vers le début des années '70 renaît l'intérêt pour le "classique", mais toujours timidement.

Le concept de l'attitude critique" envers l'héritage mondial, de "la sélection de classe des valeurs", des "deux cultures" etc. fait que dans le contenu moral humanitaire des œuvres "classiques" l'on distingue "des lacunes, des défauts, des limitations". Ces aspects négatifs ont été tellement gonflés que l'on a fini par juger les pièces comme impossibles à être mises en scène. Dans les années '80 il y a eu une plus grande renaissance de l'intérêt pour les pièces "classiques". L'attention des metteurs en scène a été de nouveau dirigée vers les grands auteurs. Entre eux Shakespeare et Molière étaient le plus préférés. Ensuite venaient d'autres auteurs comme Schiller, Tchékhov, Lorca, Miller, Brecht etc. On n'a pas essayé, presque pas du tout, les auteurs du théâtre antique grec et le latin comme Eskil, Sophocle, Euripide, Aristophane, Sénèque, Plaute etc. Sont demeurés peu connus Hugo, Goethe, Voltaire, Marivaux, Marlou, D'Anuncio, Pirandelo etc., etc.

On n'a pas essayé les auteurs contemporains, dits "modernistes" comme Beckett, Ionesco, Genet, Duras, Mrozek etc.

Pour comprendre le classique comme valeur culturelle je pense qu'il devait être gardé à tout prix *le style* de l'auteur. Et ce style se présente comme une donnée historico-artistique finie, intacte. Mais, pour le rapprochement du classique à l'homme moderne, ce style, cette donnée ne peuvent pas rester tels quels. Selon nous, tout le problème se pose à retrouver ce fil d'or qui pourrait rassembler ces deux morceaux séparés et en faire un "costume nouveau ", qu'on pourrait appeler: une présentation d'une pièce classique au temps et dans le théâtre moderne albanais ".

Par exemple... rappelons-nous la comédie célèbre "Don Juan "de Molière, mise en scène par le Théâtre National, 1996. On connaît déjà les visions classiques de cette figure universelle, de son sujet, mais l'on sait aussi les visions, disons modernes, actualisant. Le metteur en scène, A. Imami a préféré justement la seconde approche, donc le traitement de toute la matière de la comédie classique de Molière comme un sujet récent, ayant eu lieu presque en ce moment en actualisant le comportement des personnages à l'intérieur d'un cadre quelque peu "classique "en habillement, en gestes etc.

De toute façon Don Juan était le jeune aventurier, courageux, coureur de femmes, défiant, pragmatiste, qui cherchait à goûter à tous les plaisirs du monde, ce qui amène à l'esprit ses nombreux sosies dans la réalité albanaise des dernières années. C'est pourquoi les points de résonance et de correspondance idéelle entre la figure de Don Juan crée des siècles avant par Molière, et la figure de ce même Don Juan, conçue déjà dans un spectacle théâtral albanais de ces années-ci, sont évidents. Ces points font que l'ancien texte soit lu avec les "lunettes "de l'homme actuel, que les anciens signes sémantiques soient compatibles avec les nouveaux signes, sensibilisant les références dans les informations qu'ils véhiculent, dans les émotions et les gestes qu'ils expriment... Certes, il serait nécessaire que cette figure complexe, grandiose par sa sémantique et sa dimension, soit vue donc, comme la figure de l'individu fort défiant la règle, la norme morale consolidée, qui cherche à essayer et à toucher de sa propre main "l'interdit ", "le sacré ". Cette convoitise et cette volupté humaines, toujours inassouvies, ne connaissent pas de limites, de principes moraux, brisant l'équilibre, font justement partie de la nature humaine, c'est l'infraction du droit et de la loi divine – phénomènes tellement significatifs même par notre époque.

Ou bien, dans les années '60, les metteurs en scène albanais ont beaucoup mis en scène Tchékhov. Des mises en scènes nouvelles de ses pièces (surtout de celles brèves) ont été réalisées par la suite, dans les années '60.

Mais, même chez Tchekhov, auteur aussi bien "classique "que moderne, on a constaté des déviations en ce qui concerne la compréhension de son style.

Il est déjà connu que le comique chez Tchékhov se présente plutôt comme une expression du contraste entre le véritablement but, caché, comme une expression fondamentale interne de l'identité du caractère du personnage, et sa fausse manifestation, souvent comme vraie, comme crédible, qui défigure en apparence ce caractère, qui le marginalise, le dédouble etc. La situation comique, conçue comme un état artistique, presque toujours transforme "la dignité morale" (généralement cachée, couverte) en hypocrisie et fausseté, "l'anti-valeur" en apparence, en une véritable valeur, en sincérité humaine et inversement. Dans des pièces telles que "Oncle Vanina", "La Mouette", "Les Trois Sœurs", "L'Ours" etc., mises en scène dans nos théâtres, l'on retrouve justement celle seconde. En tout cas, en ce qui concerne jeu des acteurs les metteurs en scène auraient dû exiger plus de couleurs, pour rendre le clair-obscur de leurs rôles plus saisissables; par conséquent même les contrastes entre l'être et le paraître, entre le souhait et la feinte, devaient prendre un nouvel aspect.

Dans ce cas il s'agit d'une méprise du style de l'auteur, encore plus il s'agit d'absence de respiration contemporaine dans l'atmosphère déjà "gelée" de l'œuvre classique. Quelque chose devait changer, bouger. Ceci est lié aux modifications du "mécanisme" de *la perception* du spectacle, au perfectionnement du *code* de sa communication avec le public actuel, et que les deux ensembles dépendent assez du degré d'émancipation culturelle et civile du spectateur, de ses goûts.

De ce point de vue beaucoup de conceptions de mise en scène des pièces "classiques "paraissent comme déplacées en profondeur, presque exotiques dans la façon de donner le mode de vie, comme oubliées, avec un ensemble de moyens d'expressions vieillis. C'est pourquoi, une grande partie des œuvres de la dramaturgie mondiale on l'a joué avec un style dit "classique ", beaucoup plus attaché au fait de s'assurer un réquisit ponctuel pour le temps, après description du milieu historique, des révérences, des épées, des collants, des collets, des cadences rhétoriques du discours, après les barbes et les moustaches etc. On a peu remarqué dans nos spectacles le rapprochement au présent et aux gens du présent. Il ne s'agit pas du réquisit matériel, mais spirituelle qu'il fallait créer. Les personnages anciens, du point de vue historique temporel, étaient demeurés (dans les conceptions de la mise en scène) tout aussi désuets même par leurs pensées, leurs sentiments, leurs buts. La mentalité de jadis ne retrouvait pas la même résonance dans la mentalité de l'époque aussi. Les sujets antiques sont perçus justement comme "antiques ". On n'a pas dégagé les messages universels, qui appartenaient sans doute à notre époque aussi, à nos gens.

Un autre aspect du problème devient donc aigu. Il s'agit d'œuvres et d'auteurs de *l'époque* que nos metteurs en scènes – jeunes et expérimentés – cherchent à les faire venir sur les scènes du théâtre, qu'ils soient connus ou occasionnels. Il n'existe pas de différence de principe dans la découverte de la valeur sociale et nationale rayonnant dans la mentalité de l'époque actuelle entre les pièces classiques et celles de la dramaturgie étrangère contemporaine. La différence est dans la *distance temporelle*. Donc, chez les premières le caractère cognitif historique prend le dessus, chez les secondes ce sont l'affinité problématique et les innovations qui viennent en premier lieu. Dans l'ensemble des relations que déploie l'œuvre classique se découvre le noyau social, philosophique et éthico-moral, qui est transmis à l'humanité comme un flambeau de citoyenneté d'un siècle à l'autre et d'une génération à l'autre servant à son émancipation ultérieure, à la stabilité des traits et à la consolidation des valeurs spirituelles. Tandis que chez les secondes, à côté de cela, la sensibilité envers les grandes collisions socio-politiques qui ébranlent le monde, ainsi qu'envers les vécus spirituels dramatiques de l'homme comme être universel, est bien plus grande, concrète, directe. C'est parce que la réalité vécue est trop chaude, active. D'ailleurs dans les pièces qui traitent des problèmes aigus auxquels fait face la société actuelle de la consommation, elle bat comme un pouls sensible tout près de nous, elle tourne et vibre comme un souci contemporain. Dans ce cas les conflits sont vivants. La collision de ses oppositions nous la sentons maintenant, sur le coup, pas ailleurs jadis... Poursuivons avec un exemple significatif : le spectacle "défiant "du théâtre de Korça "Vu du Pont ", drame connu de l'Américain illustre Arthur Miller, mis en scène en 1961 par Pirro Mani, jeune metteur en scène à l'époque, venu de la renommée école russe du théâtre. Le rapprochement, réalisé par le metteur en scène, entre l'œuvre et la réalité albanaise allait dans le sens presque tragique. Le concept du théâtre est arrivé là où se concentrait et été généré intérieurement l'énergie psychique de l'œuvre en motivant le comportement d'un Eddy Carbone, les courants et les souffrances permanentes de l'émigration, les amours cachés et les tourments sexuels, la fureur masculine de la jalousie cachée derrière les soins paternels et, enfin, le triomphe réel de la noblesse humaine, jusqu'à la justification initiale de la tentation, comme phénomène connu de la nature humaine, qui arrive à s'échapper à la censure morale et à l'autocontrôle de la conscience mais aucunement au fait de pêcher. Ces pénétrations, aussi fines que persistantes dans le psychisme troublé de l'homme de l'époque, faites avec, maîtrise par Miller, secouaient sensiblement les fondements doctrinaux de la morale de l'époque, c'est pourquoi le spectacle a suscité autant de réactions de la part des fonctionnaires et de la censure, de la médiocrité intellectuelle, de la critique même. Le regard analytique actuel. au contraire apprécie et contemple la valeur de ce spectacle par sa capacité génératrice envers les signes lexicaux

et les sous-entendus de l'œuvre, envers ses messages ainsi qu'envers la vision scénique. Non seulement le traitement psychologique approfondi des personnages dans leurs souffrances internes, non seulement la préservation de la nature des sentiments et du style dramatique, mais aussi la conception globale de l'espace et du temps scénique sont autant de marches qui montent et montent vers le haut, là où l'on vise les catharsis, là où se fait la pénitence des personnages, là où ce petit endroit peut être imaginé justement comme un autel de charité, de vertu, de reformations ; ou bien comme une croix, comme une icône, comme une petite église...

Le spectacle a communiqué avec le public parce que le phénomène même de l'émigration était connu entre nous (tout comme il l'est actuellement) ; il était chargé de tant de souffrances, d'aventures, de déceptions, de privations, mais aussi d'espoirs, de rêves et de scintillement...(tout comme il continue à être même aujourd'hui).

Le concept de mise en scène de Pirro Mani est tenté discuter ici avec la pensée de l'auteur. Si Miller accepte que le désir animal reste caché dans l'homme (tout comme le fauve dans sa tanière) ; si ce désir, dans des circonstances données, surgit et détruit sa nature humaine, défait la morale admise par tous, Pirro Mani, à côté de ce plan, insiste fortement aussi sur la mise en évidence des circonstances difficiles socio-économiques de l'émigrant, sur la mise en valeur expressément de son bas niveau d'émancipation générale. "Si la pièce de Miller, mise ne scène par Pirro Mani, résonne comme une accusation sévère contre la source du mal – soulignait la critique, ceci est le mérite de Mani metteur en scène et si la "psychopathie "est ressentie sur la scène à des doses très réduites, par rapport à la dose importante qu'en a l'œuvre écrite, ceci est un mérite de Mani acteur"[7].

Dans l'autre drame connu "Mort d'un commis voyageur", Miller se présente sous un autre aspect, en nous présentant la pression d'un autre étau social qui presse et ensanglante le cerveau du simple américain – l'étau de la transformation, de la perte, de la dépersonnalisation par les facteurs externes agressifs de la survie. Le drame a été joué au Théâtre National, mis en scène par Fatos Haxhiraj, avec R. Ndrenikaj jouant Lomen. Ici encore il nous semble trouver une bonne compréhension des messages de l'œuvre, de sa conception émotionnelle, de sa forme et de son style. Cette dualité, cette transformation et épuisement spirituels viennent à travers une pression émotionnelle apparente des acteurs. De toute façon, le procès de l'épuisement spirituel et de la destruction progressive du psychisme de Lomen pouvait être mieux alterné, de même, avec le sentiment

[7] R. Dhamo, P. Shtrepi, *Pamje nga ura,* sur la scène de Korça, "Drita", 15.04.1962, p. 2.

d'autosuggestion que ce même personnage comporte, suppose et stimule (par les soi-disant "talent" et "majestueux" de ses fils, pour leur soi-disant "grand" avenir, avec la vanité et l'orgueil provocateur du père etc.) Ceci mettrait un peu plus en évidence le caractère illusoire et les utopies trompeuses fabriqués par l'industrie de la morale fausse, ce qui ne permet pas à l'homme de se connaître profondément, de déchirer le rideau de toute illusion ou mirage produits par son inter-connaissance excitée, en luttant avec le mécanisme épuisant de l'assurance de la survie – mécanisme qui handicape si fort et si affreusement – tel un Lomen – lorsqu'on n'arrive pas à le connaître en détail. Justement, c'est cette utopie, si tragique soit-elle qui nous paraît devenir objet de stigmatisation et de critiques de la part de l'auteur même, chose qui a échappé ou qui a été sous-mentionné, peut-être, par la conception de mise en scène du spectacle.

Dans "Ils étaient tous mes enfants", un autre drame de Miller, mis en scène au théâtre de Korça, à la différence des deux premiers, il y a eu des reformations et interventions jusqu'aux lignes de base du texte, avec des rédactions non motivées. Par conséquent, il y a eu aussi une déformation du style, un éloignement à dessein des motifs existentiels, de l'état dramatique, des prémisses d'inter-connaissance qui causaient la souffrance des personnages. Le sort tragique de Jo est conçu schématiquement, en le rendant extrêmement négatif, donc en le transformant en un homme à comportement agressif, ne reconnaissant pas la pénitence, la reformations, la pitié, la faute etc. En effet, le drame de Miller voit le sort de Jo d'un point de vue jusqu'à psychanalytique, où se trouvent évidemment des motifs, des arguments et des chances pour se repentir, pour la pitié. La justification du point de vue psychologique de l'ancienne faute de Jo par la pénitence, le conflit entre lui et son fils, Christophe – de bout en bout – jusqu'au bouleversement de celui-ci et à la justification tacite qu'il fait à l'acte de son père (donc pas directement, mais à travers le sous-entendu, la pénitence, la pitié etc.) – tout cela n'est pas apporté au spectacle.

Au contraire, il y a mutilation, déviation, anathème. Ainsi, le drame même est déformé, son lit émotionnel, ses messages illuministes et émancipateurs. Dans ce cas le théâtre n'a pas respecté l'œuvre, le style de l'auteur. Il est devenu le patron des changements des malentendus.

"Il faut dire que les personnages d'A. Miller – écrit P. Sinani à propos du caractère des drames de cet auteur illustre américain – après avoir découvert l'absurdité de la réalité existante, ne sont pas heureux mais perdus. Une autre raison pour éviter, dans l'interprétation, le rapprochement de ces personnages aux caractères existentialistes, c'est qu'il y a très peu ou pas du tout de philosophie. La discussion tourne autour de cas concrets et, rarement,

elle se perd dans des méditations métaphysiques générales sur le sort de l'homme."[8]

Nous nous rappelons le nombre d'œuvres classiques de Molière, de Shakespeare, de Tchékhov, de Gorki, de Racine, de Pirandello, de Brecht. Mais nous préférons traiter Schiller, avec son œuvre marquante et aimée par nous "Intrigue et amour", dans ses deux versions, le long d'une période de presque 20 ans, où se sont fait remarquer deux auteurs: Naim Frashëri, dans le rôle de Ferdinand, lors de la première représentation, ensuite Yllka Mujo, dans le rôle de Louise Miller, dans le second spectacle (sous-titré: "Louise Miller").

Dans les deux spectacles l'on a insisté à trouver les valeurs esthétiques réelles ainsi que les messages humains qui sont transmis aux époques comme une énergie interne civilisatrice et émancipatrice. L'inégalité sociale, les chaînes morales et celles conventionnelles sur l'amour; plus loin la sincérité et l'hypocrisie, la confiance et l'imposture, la vertu et le cynisme, l'honnêteté et l'infamie, le noir et le blanc – entrecroisés à travers les événements frémissants du drame – sont venus de façon convaincante par le jeu des acteurs, visant les valeurs supérieures créées par le théâtre albanais. La maîtrise, c'est la mise en évidence par le concept théâtral de ces valeurs omnitemporels des grandes œuvres dramatiques et qui sont transmises et infiltrées naturellement dans les milieux sociaux de notre temps, dans la conscience troublée des gens. Un "Hamlet" par exemple par un Naïm Frashëri, un "Otello" par un Loro Kovaçi ou Sandër Prosi, plus loin "Le Renard et le Raisin" par un Kadri Roshi, un "Réviseur" par Mihal Popi, pour venir ensuite à une culmination telle que "Arturo Ui" par la conception moderne de Piro Mani, et la troupe théâtrale où brillaient Kadri Roshi, Prokop Mima etc., de pair avec la solution allégorique de Agim Zajmi, scénographe, - ce sont des acquis d'un théâtre véritable, de l'image qualitative du classique sur les scènes albanaises.

Mais nous rappellerions aussi d'autres spectacles, où dans des aspects particuliers ont été acquis des niveaux élevés.

Dans "Prométhée" l'on a vu vraiment des cas suggestifs du comportement et de l'état primitif de l'homme, lorsqu'il se trouvait encore dans la phase de la sauvagerie et de la barbarie, à l'aube de sa naissance comme homo sapiens. On se rappelle par exemple des scènes où la foule humaine, ainsi sauvage, déshabillée, réduite presque à son niveau animal, entièrement instinctive et dans les ténèbres de l'ignorance, marche sur la scène à quatre pattes, crie et fait des gestes de singe etc. Toute cette imitation du comportement préhistorique de l'homme crée une vue vraiment

[8] Sinani, Petrit, *Teatri i luleve në pranga*, Maison d'édition "Dituria", 1999, p. 30.

suggestive pour l'œil de chacun de nous comme public. Et dès ici nous avons cherché à créer notre approche idéelle dressée sur l'inverse de la mise en scène, car l'acte et la mission noble de Prométhée sont et demeurent perpétuels, sacrés, avec l'étincelle qui allume toujours les feux de l'amour, de la dévotion et du sacrifice pour les autres, hier, aujourd'hui, demain. Le courage et la majesté de tous les Prométhée du monde à travers des siècles, pour arracher à l'Olympe des Dieux" le feu et les métiers et les donner à l'homme pour que ce dernier ait du pouvoir sur la nature et ses secrets, pour qu'il acquière du savoir à se connaître et à connaître son entourage pour défier le sceptre de tout "Zeus", tout aussi tragique et tout puissant qu'il puisse paraître – la voilà une idée qui s'est promenée toujours dans les espaces de la pensée humaine, de la liberté et du courage à saisir la vérité et en tout cas relever le défi.

"Les efforts pour mettre en scène les tragédies de l'Antiquité n'ont pas de caractère muséal, mais ils doivent être traités comme des tentatives dictées par la réalité... Les chœurs font allusion métaphoriquement à la démocratie albanaise... Je continue à croire en la mentalité de la préservation des références à la réalité contemporaine, comme une clef, laquelle rend possible la pensée autrement ..." – dit le renommé metteur en scène allemand, Klaus Peyman.[9]

Le texte écrit sous forme de monologue de l'"Apologie de Socrate", par le Grec Çostas Varnalis s'est transformé, suivant les principes du théâtre, en texte dramatique par notre théâtre (1998). Dans ce spectacle l'on rencontre l'alternative, appelons-la, tridimensionnelle:

1 – Socrate de la Grèce antique; 2 – l'homme actuel, de notre siècle; 3 – l'homme albanais. Ce sont là trois orientations apparaissant au début, comme trop "séparées", "l'éloignée", mais qui se réunissent en un seul et même courant, en en émanant des énergies spirituelles apparentes. Le spectacle a créé une association puissante du passé et du présent, de l'omnitemporel et de l'omnispatial avec l'époque où nous vivons actuellement et avec l'Albanie et l'homme albanais en son pays et sa réalité toute dernière. La parole de Socrate, la morale, l'accusation, le destin, son idéologie même sont devenus fort présents, taquinant et proches aux soucis, à l'angoisse et à la problématique de l'homme albanais actuel. Ceci grâce à la conception moderne de l'auteur Costas Varnalis, mais aussi grâce à la conception de mise en scène de Gëzim Kame, tout aussi moderne; plus loin,

[9] Peyman, Klaus: *Theater als Wiederspruch – Plaedoyer fur die zeitgennosische Buhne*, Munchen, 1984, p. 232. Cité selon Oktrova, Mirela (Demiraj), *Përndarje, kundërvënie, konkurencë – teatri dhe media, realizues të orientimit social dhe shkallë të komunikimit estetik*, dissertation për "Doktor i Shkencave", Tirana 2000, p. 24.

grâce au jeu merveilleux de Mirush Kabashi qui nous a donné un tel Socrate qui comprenait très bien, les signes actuels de la conscience sociale des Albanais, leur problématique et leurs inquiétudes, ce qui les taquine actuellement, ce qui les exulte et ce qui les met en colère. C'est pourquoi, le spectacle surpassait les millénaires et parlait naturellement aujourd'hui, avec l'homme albanais de cette transition troubler l'ordre anarchique et comme sans issue, allumant dans notre conscience une bougie d'espoir...

On a vécu le spectacle de la tragédie de Sophocle "Antigone" par le théâtre dramatique albanais à Skopje (1999). Il est encourageant le fait que e théâtre albanais, enfin, s'approche aux grands classiques du théâtre antique grec, qui demeuraient réellement les fondateurs et les réformateurs de la dramaturgie et du théâtre comme art. Il n'est pas en l'honneur du théâtre albanais que les grands tragiques et comiques gréco-romains ne soient pas présents partout dans nos scènes. Nous comprenons par cette aussi longue hésitation et nous nous sentons réellement étonnés par le fait qu'il y a aussi longtemps que l'on ne nous a pas présenté ces chef-d'œuvre de l'art mondial, où l'on trouve à la fois la beauté esthétique et les idées circulant partout et toujours, en créant un univers à part. C'était peut-être leur sublime et leur majesté épique la cause de cette hésitation ou de ce complexe d'infériorité?! C'était peut-être leur forme, la structure dramaturgique qui exigeait des opérations attentives, nécessitant une grande perspicacité et délicatesse, pour les rapprocher du temps présent, de nous comme public, en leur secouant la poudre séculaire de leurs masques, de leurs pèlerines et de leurs manteaux antiques. Mais, il nous semble que l'une des raisons, peut-être la principale, a été l'esprit rebelle des tragédies antiques grecques envers la tyrannie et les tyrans, envers la violence et les violateurs; a été leur épique insurrectionnel, les angoisses venues des crimes et des couteaux dans le dos pour le pouvoir, le sang coupable, le sentiment du pécher et la pénitence comme une catharsis spirituelle, la recherche de la clémence etc. Est-ce que cela pouvait être acceptable par un ensemble de détenteurs du pouvoir maniques et pervers qui ressemblent tant aux Zeus, aux Créante, aux Eugistes, aux Clitenmestres, tout comme aux Makbeths et aux Richards chez Shakespeare? C'est pour cette raison que nous apprécions beaucoup ces tragédies dont l'éclat esthétique éblouit même de nos jours. C'est pourquoi nous demandons du théâtre albanais qu'il s'approche toujours plus aux œuvres grandioses d'Eschyle, de Sophocle, d'Euripide, d'Aristophane, de Sénèque, de Plaute etc. C'est pour cela que nous apprécions le théâtre "Antigone" du théâtre dramatique albanais de Skopje.

"Antigone " est l'une des plus belles et polyvalentes tragédies des Grecs anciens. Sophocles était réputé comme l'un des gens les plus érudits de la Grèce, de son élite aristocratique, riche, avec une bibliothèque très célèbre à l'époque, très sage, noble et sobre, adversaire des enseignements moraux de Socrate, croyant en l'esprit régénérateur, en la puissance de la

beauté et de la bonté humaines. Ses tragédies sont de nature *diptyque*. Donc, à l'intérieur d'une tragédie l'on en a deux pareilles. Par conséquent, il y a à la fois deux lignes qui s'achèvent toutes les deux avec des conséquences catastrophiques. En ce qui concerne Créonte, bien qu'un tyran et un égoïste incorrigible, il subit sa propre tragédie et en fin de compte il en sort autant perdant qu'Antigone. Les conséquences fatales de son action sont biplans, à caractère globalisant, sans pardonner personne. Cette fatalité exterminatrice, venant de l'accumulation maximale de la quantité du mal en action, mène à des conséquences bien tragiques. Cela comprend dans un cycle fermé tous les participants. Ce qui se passe dans la tragédie "Antigone" fait appel à la société pour de la tolérance, de la confiance, de la clémence, de la compréhension. Justement cette orientation pouvait être accentuée davantage par le concept de la mise en scène. La tragédie, dans son essence, a le conflit iraisonnable de l'humain avec «la raison d'Etat ", le conflit entre les lois écrites et les lois non-écrites. Le concept connu et bien rationnel des Grecs anciens sur la migration du droit d'une partie à l'autre, dès que cela dépasse la normalité, plus que partout ailleurs, il se rencontre justement chez "Antigone". Créonte, le roi de Thèbe, à juste raison décide d'inhumer avec des honneurs solennels Ethéocle, le fils d'Œdipe, protecteur de Thèbes. Ethéocles a été tué par les armées de Pollinique, son frère, privé du mandat du pouvoir héréditaire. Mais, Créonte, d'autre part, n'a pas le droit de laisser sans inhumer Pollinique, l'autre fils d'Œdipe, car il cherchait la couronne et avait attaqué Thèbes avec 7 armées étrangères, dans ses 7 portes d'entrée. La décision de Créonte de laisser le corps de Pollinique être brûlé par le soleil, dévoré par les chiens et les vautours, dépasse le droit humain, sanctionné et en accord avec le droit divin, bien qu'il soit roi et qu'il ait un pouvoir exécutif. La décision n'est pas humaine parce que Pollinique est déjà mort. Il est dans un autre monde qui n'est pas celui des vivants et le conflit est terminé avec sa mort. La poursuite de ce conflit comme une vengeance après-coup de la part de Créonte donne le droit à Antigone, sœur d'Etéocle et de Pollinique, fille d'Œdipe, d'ensevelir le corps de son frère, en faisant le dernier office. L'entêtement de Créonte, son égoïsme tyrannique amène une série de conséquences : la mort subite d'Antigone, de son fils et de sa femme.

Sophocle s'efforce, donc, de mettre en fonction notamment ce mécanisme du droit, faisant voir les conséquences fatales de telles actions qui nuisent à ce qui est humain, divin, éternel.[10] C'est justement cet aspect essentiel de la pensée de Sophocle qu'il fallait mettre en évidence durant la

[10] Voir : Sofokliu, Texte integral, Maison d'édition "Faik Konica", 1995, p. 3-17 et *Eskili, ky humbës i madh*, Ismail Kadare, préface dans le recueil des tragédies d'Eschile, Maison d'édition "Naim Frashëri.

représentation et nullement l'affirmation d'un "amour" ou d'un complexe de jalousie de Créonte envers Antigone. Tenant compte de la nature diptyque de la tragédie d'autre part, nous serions d'avis que la figure de Créonte aussi pourrait être considérée plus en détail dans son plan tragique, dans le repentir tardif et dans l'autodestruction d'une personnalité fictive qu'il avait crée à soi-même de dehors. Créonte est un dictateur et un tyran, mais il est aussi une victime d'une ancienne malédiction, d'une fatalité héritée, de ces motifs et prémisses si fréquents dans les tragédies grecques nourries dans la mythologie. Je serais d'avis que de telles représentations doivent arriver à notre temps – voire, trouver aussi une appréciation sociale, et à un certain point politique même, - mais, d'autre part, elles devaient sauvegarder l'éclat de leur beauté esthétique de jadis, en commun avec l'universalité de leur pensée, naturellement. Les approches peuvent êtres variées.

"Le théâtre ne rend pas service à l'auteur mais à la société, - disait Breht, nos pièces doivent faire du chemin à travers les corps des philologues.[11]

[11] Breht, Bertold, *O théâtre*. Zbornik statjej, Moska, 1960, p. 205-206.

## CRITIQUE ET BIBLIOGRAPHIE

### "KOSOVA NË VËSHTRIM ENCIKLOPEDIK"

La publication d'un ouvrage tel que *Kosova në vështrimin enciklopedik* (Kosova sous le coup d'œil encyclopédique), préparée par le Centre de l'Encyclopédie de l'Académie des Sciences d'Albanie et livrée au public récemment, constitue sans doute un événement remarquable pour la vie culturelle du pays. Lorsqu'un tel ouvrage est dédié à Kosova et à sa population, il prend une plus grande importance, non seulement sur le plan scientifique mais aussi sur le plan national.

Le livre a été préparé par un groupe d'auteurs et le rédacteur en chef, membre de l'Académie de Kosova, Rexhep Qosja. Le groupe du travail a été dirigé par prof. Xhevat Lloshi, directeur du Centre de l'Encyclopédie Albanaise de l'Académie des Sciences.

Par cette publication l'Académie et ses chercheurs répondent au grand intérêt pour la Kosova, manifesté ces derniers temps après la guerre d'extermination déclenchée par la Serbie de Milošević, en même temps qu'ils s'acquittent de l'obligation dictée par la nécessité de connaître et faire connaître l'héritage historico-culturel de la population des différentes parties de notre peuple, divisé encore à nos jours en quelques unités d'Etats.

Ce n'est pas la première fois que l'Académie des Sciences se présente devant l'opinion publique et celui scientifique avec des publications sur la Kosova. Puisque dans la presse des dernières années souvent ont dominé des opinions dénigrantes et négatives concernant l'activité scientifique de l'Académie dédiée à la Kosova, je trouve nécessaire de souligner dans ce cas qu'à part quelques publications documentaires sur l'histoire de cette contrée et sur les personnalités de Kosova, l'Académie et ses spécialistes ont publié aussi une série d'œuvres fondamentales sur les problèmes de l'histoire et de la culture de la Kosova et des autres contrées albanaises en ex-Yougoslavie, comme *Konferenca Kombëtare Shkencore për 100-vjetorin e Lidhjes Shqiptare të Prizrenit* La Conférence Scientifique Nationale sur le 100$^{e}$ anniversaire de la Ligue Albanaise de Prizren), I$^{er}$ et II$^{e}$ volume, Tirana 1978, 1979, *Shqiptarët dhe trojet e tyre* ( Les Albanais et leurs territoires) Tirana 1982, *Popullsia shqiptare e Kosovës gjatë shekujve XV-XVI* (La Population albanaise de Kosova durant les XV$^{e}$-XVI$^{e}$ siècles), S.

Pulaha, Tirana 1984, *Lidhja Shqiptare e Pejës* (La Ligue Albanaise de Peja), K. Prifti, Tirana 1984, *Marrëdhëniet shqiptaro-jugosllave në vitet e LANÇ* (Les relations albanaises-yougoslaves aux années de Lutte Antifasciste de la Libération Nationale), Xh. Gjeçovi, Tirana 1986, *E vërteta mbi Kosovën dhe shqiptarët në Jugosllavi* (La vérité sur la Kosova et sur les Albanais en Yougoslavie), Tirana 1990, *Reforma agrare kolonizuese në Kosovë më 1918-1941* (La Réforme agraire de colonisation en Kosova en 1918-1941), M. Verli, Tirana 1992, *The Truth on Kosova*, Tirana 1993, *Shfrytëzimi ekonomik i Kosovës* (L'exploitation économique de la Kosova dans les années 1970-1990), M. Verli, Tirana 1994, *Ripushtimi i Kosovës* (La réoccupation de Kosova), L. Nasi 1994, *Aspekte të shtypjes kombëtare dhe politike në Kosovë më 1981-1986* (Aspects de l'oppression nationale et politique en Kosova en 1981-1986), L. Nasi, Tirana 1995, *Çështje e Kosovës, një problem historik dhe aktual* ("La question de Kosova, un problème historique et actuel", publié en albanais et en anglais, Tirana 1996, *Lidhja Shqiptare e Prizreni* (La Ligue Albanaise de Prizren), K. Frashëri, Tirana 1997, *Në vazhdën e gjurmimeve në epokën e Rilindjes Kombëtare* (Dans le sillage des fouilles sur l'époque de la Renaissance Nationale), G. Shpuza, Tirana 1997, *Shteti shqiptar dhe çështja e Kosovës* (L'Etat albanais et la question de la Kosova), Xh. Gjeçovi, Tirana 1999, *Konferenca e Bujanit* (La Conférence de Bujan), Tirana 1999.

La publication *Kosova, në vështrim enciklopedik* est particulière, car elle constitue un ouvrage de caractère encyclopédique et, à la différence des publications étrangères non rares ces derniers temps, elle a été préparée par des chercheurs albanais qui connaissent mieux l'histoire et la culture de leur nation. Elle manifeste les succès de la science albanaise en général, appuyés sur les sources du pays et celles étrangères, ainsi se présente-t-elle plus complète et plus riche. Bien qu'ayant les dimensions d'une encyclopédie, cette publication offre une information variée et synthétisée sur les aspects historico-culturels, démographiques, physico-géographiques, économiques, ethnographiques, de l'enseignement et de la culture matérielle, etc. de la Kosova et de sa population albanaise.

Bien que son objet soit l'histoire et la culture spirituelle et matérielle des Albanais de la Kosova, la manière dont sont traités les événements économico-sociaux, culturels etc., en les englobant dans les processus généraux tout nationaux, donne à cet ouvrage une respiration plus intense, la font franchir les limites régionales. Les Albanais de la Kosova ont une histoire et une culture commune avec les parties de la nation qui vivent sous l'Etat albanais et les autres Etats, non seulement en raison de leurs racines, de la même origine, mais en raison aussi de leur développement unifié durant les siècles. Ainsi, ils se présentent dans cet ouvrage comme une partie indivise de l'histoire et de la culture de toute la nation albanaise.

Les données historiques, archéologiques, linguistiques, démographiques etc. de cette publication, tout comme les données concernant les cités, lesquelles dans l'histoire de tout pays représentent une continuité plus résistante de la vie et de la civilisation, témoignent de l'autochtonie des Albanais de la Kosova dans leurs territoires, de la présence permanente de la population albanaise comme descendante des Dardans-Illyriens en Kosova, depuis l'antiquité, le moyen âge et à nos jours. La Dardanie antique tout comme la Kosova médiévale ont eu la même évolution que les autres territoires dans lesquels ont été formés le peuple albanais et sa langue.

L'information qu'apporte cette publication encyclopédique prouve également combien infondé est le mythe sur "la Kosova comme une terre serbe" et sur "les droits historiques" de la Serbie sur la Kosova, dont l'écho se fait entendre même aujourd'hui non seulement parmi l'opinion publique mais aussi parmi les personnalités officielles des Etats. La Kosova et les autres contrées albanaises en ex-Yougoslavie, bien qu'inclus, un certain temps, sous le pouvoir des formations étatiques serbes, n'ont pas été assimilées, ni slavisées; elles n'ont pas perdu leur caractère ethnique albanais comme l'historiographie serbe le prétend. Justement parce qu'elles avaient conservé leur identité, elles ont été englobées dans les processus d'unification ethnique et culturel albanais, développés dans le haut et moyen moyen-âge (XI$^{e}$-XIV$^{e}$ siècles), des siècles dont la population de toutes les contrées de la langue albanaise est sortie sous un nom "national" général et commun *Arbër, Arbëreshë, Arbanë, Albanë, Arbanas* (en serbe), et leur pays sous le nom *Arbëria, Arbania, Albanum, Albania.*

Le développement historique, démographique, littéraire, ethnographique et de la culture matérielle durant les siècles de l'occupation ottomane et de la Renaissance Nationale, traité dans cet ouvrage, témoigne que la population albanaise de la Kosova a toujours conservé les mêmes us et coutumes, les mêmes traditions et la même culture, tout comme elle a vécu dans la vie politique un destin commun aux autres régions albanaises, connues dans la documentation officielle ottomane et occidentale sous le nom d'*Albanie, Shqipëri (Arnavutlluk.)*

Les données de cet ouvrage témoignent également que la Kosova a été l'un des foyers les plus importants du mouvement national de la période de la Renaissance et sa population a donné une contribution précieuse à la lutte pour la libération et l'union nationale du peuple albanais autour d'un Etat unique. La Kosova était partie de l'Albanie lors de la proclamation de l'Indépendance de l'Etat albanais, le 28 novembre 1912, et sa population a fait une grande résistance aux nouveaux envahisseurs durant la Guerre Balkanique pour demeurer à l'intérieur des frontières de l'Etat Indépendant, dont elle n'a été démembrée qu'après les décisions injustes de la Conférence des Ambassadeurs de Londres du juillet 1913. Ce n'est pas par hasard que, dans les mémorandums que le Gouvernement Provisoire de Vlora avait

envoyés en 1913 aux Six Grandes Puissances de la Conférence de Londres, le démembrement de ces territoires et de cette population qui avait lutté et versé le sang le plus pour avoir son Etat national indépendant et uni de l'Etat Indépendant, est qualifié comme la plus grande injustice faite à la nation albanaise.

Indépendamment des frontières politiques, les Albanais de la Kosova ont gardé, ensemble avec leur désir ardent pour la liberté et pour s'affranchir du joug serbe, même l'aspiration à se réunir à l'Albanie, une aspiration qui, comme cette publication le démontre, a été manifestée dans les périodes les plus décisives de leur histoire, d'ailleurs, ils ont lutté les armes à la main pour la réaliser. Un témoignage du sentiment puissant vers une communion nationale est aussi le développement actuel culturel, scientifique et éducatif national des Albanais de la Kosova, lequel dans ce livre encyclopédique occupe une place importante. Les données sur cet aspect de la vie en Kosova montrent que sa population albanaise, même dans les circonstances dures de la servitude étrangère slavo-serbe, a pu créer et cultiver une culture riche et développée; établir des institutions d'enseignement, scientifiques et culturelles, nécessaires à l'émancipation politique et au progrès dans tous les domaines.

Cet ouvrage fait aboutir à la conclusion qu'aujourd'hui les Albanais, bien que divisés en cinq unités d'Etats, ont, comme au passé, une culture commune qui a ses racines dans la culture cultivée pendant la Renaissance; elle est le reflet de l'existence d'une nation ayant d'anciens liens historiques, pluriséculaires et solides, une langue unique, des us et coutumes communes, un territoire unifié et compact, dont l'homogénéité n'a pas été atteinte ni par les occupations, ni par les efforts assimilateurs des empires les plus puissants du temps, ni par la politique féroce dénationalisante des Etats voisins.

L'histoire des Albanais de la Kosova durant les 87 dernières années de ce siècle, exposée de manière concise dans cette publication de l'Académie, témoigne qu'il est difficile de trouver en Europe de nos jours un autre peuple qui ait subi autant de souffrances, qui soit si massacré et qui ait autant lutté que les Albanais de la Kosova. Sans revenir à l'histoire des relations serbo-albanaises du XIX$^{e}$ siècle, entre les deux guerres et après la Deuxième Guerre Mondiale, lorsque les Albanais ont été soumis aux massacres, aux expropriations et aux déportations par violence des territoires maternels, nous allons souligner ici l'acte le plus barbare de ce demi-siècle, lequel sera - nous espérons - le dernier dans ces relations, les événements des années 1998-1999, quand la Serbie a entrepris contre les Albanais l'une des guerres les plus féroces accompagnée d'une déportation massive des Albanais de la Kosova et d'une épuration ethnique sans égal en histoire nommée à juste titre de dimensions bibliques.

La crise de Kosova, laquelle a eu dans ses fondements même la lutte libératrice guidée par UÇK, et l'internationalisation de la question de Kosova

par l'intervention des forces de l'OTAN qui a amené à l'affranchissement de cette contrée des forces militaires et policières serbes - comme les données de cet ouvrage le témoignent, ont créé une situation toute nouvelle et ouvert des perspectives pour une solution définitive du problème de la Kosova. Le chemin historique parcouru jusqu'à présent présenté même dans ce livre, mène le lecteur à croire qu'en dépit des obstacles et des multiples difficultés qui vont surgir dans le futur, la question de la Kosova sera résolue conformément aux aspirations de sa population albanaise à l'auto-détermination et à l'indépendance. Le statut de l'autonomie, expérimenté en Kosova par la Fédération Yougoslave durant presque un demi-siècle, comprenant même sa variante la plus large, sanctionnée par la Constitution de 1974, ce qui résulte même des données de ce livre, n'a pas pu et ne le pourrait pas d'ailleurs, résoudre la question nationale albanaise en Yougoslavie, voire il n'a pas été en mesure de défendre les Albanais de la violence militaire-policière serbe et il ne leur a garanti même pas les droits humains élémentaires, démocratiques et nationaux.

*Kosova në vështrim enciklopedik* sert aux générations actuelles de notre pays non seulement à connaître l'histoire, la culture et en général l'état actuel des Albanais de la Kosova - une obligation civile et morale pour tout Albanais, mais aussi à les rendre plus conscients du devoir de l'union nationale qui se pose depuis un siècle environ devant notre peuple et dont l'accomplissement exige l'engagement de toutes les forces humaines, spirituelles et matérielles de notre peuple.

Dans les circonstances actuelles internationales, bien qu'on ait fait des pas importants et que dans le comportement du facteur international on marque une évolution en faveur de la question nationale albanaise, il existe encore des obstacles et des difficultés dans la voie de la réalisation de l'union politique-étatique de tous les territoires maternels. Les Albanais saurant sans doute profiter du comportement, en général favorable, de la Communauté Internationale à leur égard ainsi que de l'esprit démocratique, de l'élargissement de toutes les relations mutuelles, de l'harmonie entre les nations caractérisant les pays de l'Europe actuelle, une harmonie qui est en train de s'étendre même dans les Balkans, et assurer ainsi les meilleures solutions possibles dans les circonstances présentes. S'il est vrai que, aujourd'hui, pour des raisons connues, il ne nous est pas permis de nous unir autour d'un Etat unique, il est aussi vrai que, dans ces même circonstances on ne peut pas nous interdire de nous nous approcher et de nous unir spirituellement et d'ailleurs d'aboutir à une intégration sur tous les plans dans le domaine de la culture, de l'éducation, de la science, de l'économie etc. et de nous présenter devant le monde comme une nation unie, indépendamment des frontières politiques actuelles.

Mieux que par tout autre, cette mission de l'intégration nationale peut être remplie par les institutions de l'éducation, celles scientifiques,

culturelles, etc. Une importance particulière dans ce cas ont l'étude et la culture, mieux que jusqu'à présent et dans des dimensions toute nationales, de la langue, de l'histoire et en général de la culture matérielle et spirituelle de toutes les parties de la nation albanaises, ainsi que l'établissement des relations mutuelles aussi étroites que possibles, entre leurs institutions d'éducation, scientifiques, culturelles, économiques, etc. qui mèneraient à une intégration complète.

L'intégration multiple des communautés nationales est l'un de leurs droits et à la fois une voie légale et efficace pour éviter les conflits interethniques et pour établir la bonne entente et l'harmonie dans les Balkans. Ainsi, l'intégration des Albanais, indépendamment de la division en Etats différents, doit ne pas être contredite par les Etats voisins, qui ont annexé à l'intérieur de leurs frontières une population et des territoires albanais; ces Etats ne doivent non plus abuser de cette intégration s'ils sont vraiment décidés à se réunir aux processus démocratiques.

L'idée exprimée publiquement par les Albanais, attestée par les données de ce volume aussi, que les Balkans ne peuvent pas être intégrés sans que les Albanais ne soient pas réunis comme nation, est tout à fait juste.

Mettant l'accent sur les valeurs indiscutables de cet ouvrage, un résultat du travail opiniâtre des auteurs et de rédacteur, je trouve nécessaire de remarquer qu'une meilleure coordination du travail, notamment par le groupe organisateur, aurait évité quelque inexactitude ou contradiction dans les données statistiques concernant la population de la Kosova dans la partie *Popullsia* de cette publication. Alors que la dernière partie du regard historique (p.130-153) dédiée surtout aux événements des années 1998-1999 a des détails superflus et quelques appréciations qui sont plutôt de caractère politique et qui devaient être évitées d'une telle publication encyclopédique.

Cet ouvrage sera suivi sans doute d'autres publications de l'Académie et de ses instituts, dédiées à l'histoire des Albanais de la Kosova et de leur culture.

**Kristaq PRIFTI**

## "DICTIONNAIRE ETYMOLOGIQUE ALBANAIS"

par Vladimir Orel, Brill, Leiden - Boston - Köln, 1998, 670 p/s.

Depuis plus d'un siècle se poursuivent les efforts des linguistes étrangers et albanais pour compléter le cadre des examens étymologiques de l'albanais. A la lignée des étymologistes de l'albanais qui commence avec George von Hahn et Gustav Meyer, suivis de Holger Pedersen et Meyer-Lübke et plus tard de Jokl et de Eric Hamp pour en 'venir finalement au premier étymologique albanais, Eqrem Çabej, se joignent de nouveaux linguistes étymologistes, tel l'Américain Martin Huld[1] l'indo-européaniste albanais Bardhyl Demiraj[2] et l'albanologue hébreux de l'Université de Tel-Aviv, Vladimir Orel, dont nous allons examiner son plus récente œuvre dans cette brève recension.

La liste des linguistes étymologistes de l'albanais serait plus longue encore avec les noms des chercheurs qui ont fait objet d'analyse des couches précises du lexique de l'albanais (grecque, latine, slave, turque).

Mais, paraît-il, même dans les trois publications les plus récentes de ce domaine, l'intérêt est concentré sur la plus ancienne couche du lexique de l'albanais, sur le lexique de base, reconnu comme lexique hérité de l'indo-européen. C'est dans cette ligne que marche aussi l'auteur du dictionnaire qui fait l'objet de notre examen, bien que la limitation au niveau du lexique ne sache pas exprimer dans le titre de la publication, car comme il l'affirme, lui - même, dans la préface du dictionnaire, il étale les limites temporelles jusqu'au X$^{e}$-XII$^{e}$ siècles, d'ailleurs il y a compris même quelques lemmes des emprunts italiens, grecs modernes, slaves et turcs, lorsque ils présentent un intérêt étymologique particulier ou lorsque leur étymologie suscite encore des discussions, malgré le fait que ces couches d'emprunts sont exclues du dictionnaire.

L'auteur du dictionnaire que nous présentons ici est arrivé jusque là, après un travail de vingt ans dans le domaine de l'étymologie de l'albanais. Une bonne partie de ces propres études il l'a publié sous la rubrique "Balkan étymologies"[3] et aujourd'hui il se présente devant le public scientifique avec une œuvre sérieuse, rédigée suivant le standard actuel pour des œuvres de ce genre.

---

[1] M. Huld, *Basic Albanian Etymologie*, California State University Columbus, 1984.

[2] B. Demiraj, *Albanische Etymologien Untersuchungen zum albanischen Erbwortschatz*, Amsterdam-Atlanta, Rodopi, 1997.

[3] *Zeitschrift für Balkanologie*, Wiesbaden, 1985-1998.

Comme l'affirme l'auteur - même dans la préface (pp. IX-XIII), le dictionnaire est fondé sur les œuvres de ses prédécesseurs G. Meyer et E. Çabej, de même que sur les études des linguistes renommés tel que N. Jokl, M. Vasmer et E. Hamp. En ce qui concerne l'œuvre de E. Çabej "Etudes étymologiques dans le domaine de l'albanais" il faut accepter qu'elle est plus qu'un dictionnaire ou, dit plus clairement, elle est égale à deux dictionnaires: un dictionnaire étymologique et un historique. A ce qu'il paraît, l'auteur du dictionnaire que nous sommes en train de présenter sent que le rangement de l'œuvre de Çabej dans cette catégorie dépasse les critères d'une œuvre pareille, que lui-même définit comme une œuvre simplement étymologique (a purely etymological work) et avec cela il justifie aussi la non-incorporation en elle des données des anciens auteurs de l'albanais, quoi qu'il admette qu'elles sont d'une importance fondamentale pour l'étymologie.

Le dictionnaire du Dr V. Orel s'appuie selon un point de vue déterminé pour la préhistoire de l'albanais. Trois couches principales y sont représentées: la couche indo-européenne, la couche proto-albanaise et la couche moderne. Mais, alors que l'indo-européen dans le cadre de ce dictionnaire est traité comme reconstruit pour la toute dernière période de son existence avant la désintégration et la naissance des anciennes langues indo-européennes (en ce qui concerne la phonétique historique l'auteur suit Brugmann dans ses reconstructions avec de petites différences comme celles des laryngées), le proto-albanais et sa reconstruction sont des concepts relativement récents que l'auteur a déjà développés dans ses publications précédentes et qui appartiennent à la période entre l'indo-européen et l'albanais moderne précédant les contacts linguistiques intenses avec le latin, donc avant les I$^{e}$-II$^{e}$ siècles de notre ère. En d'autres mots, le proto-albanais peut être comparé fonctionnellement avec la notion du proto-slave tardif dans la linguistique moderne slave. La période suivante, du deuxième au septième siècle, l'auteur, dans ses articles précédents, la qualifie d'un terme indéterminé: l'albanais ancien, alors que dans le dictionnaire il la laisse pratiquement sans nom; mais entre-temps, ses principaux développements peuvent être décrits avec les termes de la situation du proto-albanais qui a changé sous l'influence lexicale et phonétique romaine et slave. En ce qui concerne l'albanais moderne il commence avec la langue témoignée dans ses premiers documents écrits.

Comme le témoigne le dictionnaire et les isoglosses avec d'autres langues indo-européennes, le proto-albanais est lié à un type donné de culture matérielle et spirituelle et à un territoire donné. Pour l'auteur il y a des raisons sérieuses à croire que ce territoire ne correspond pas à l'Albanie d'aujourd'hui donc à l'ancienne côte illyrienne de l'Adriatique. Sur ce point l'auteur rejoint G. Weigand et V. Georgiev, en se servant aussi de leurs arguments connus contre l'être autochtones des Albanais dans les territoires

actuels, dont les plus importants pour lui sont: l'absence de la terminologie maritime, que l'albanais a complété en empruntant les mots aux langues romanes et au grec; la présence des isoglosses albano-roumaines et l'absence de la toponymie proto-albanaise en Illyrie. La conclusion, à laquelle il arrive à partir de ces données est que la patrie des Proto-albanais, avant qu'ils n'arrivent sur les territoires qu'ils occupent actuellement, a été en Dacia Ripensis et plus au nord, au pied des Carpates et des Beskides. En ce qui concerne le temps lorsque cette migration des Proto-Albanais a eu lieu en Illyrie à travers les versants orientaux des montagnes Balkans l'auteur pense à un temps tout de même pas beaucoup plus avant que leurs contacts avec les utilisateurs des langues romanes et la fin de la période proto-albanaise dans l'histoire de la langue albanaise, n'étant pas ainsi en accord avec la majorité des chercheurs qui soutiennent la thèse d'une arrivée beaucoup plus ancienne des Albanais sur les territoires qu'ils occupent actuellement.

Dans la préface, l'auteur promet que plus largement sur le développement du système phonétique à partie de l'indo-européen vers le proto-albanais et l'albanais, donc une description plus détaillée du proto-albanais l'on parlera dans la "Grammaire historique de l'albanais" qu'il espère publier prochainement. Etant donné que le dictionnaire est publié hors de l'Albanie, en anglais, l'on a ressenti le besoin de fournir aussi une information élémentaire sur l'albanais en destination du lecteur non averti, p. ex. sur son ordre alphabétique, sur la distinction nette entre *e/ë, g/gj, n/nj, l/ll, r/rr,* ainsi que sur les lettres double *sh, th, xh, zh.* De même il averti aussi sur quelques problèmes de discordance concernant l'orthographe de l'albanais standard, sur quoi il ne s'explique pas davantage et fait savoir que s'il y a quelque inconséquence parfois, ceci est dû au fait qu'il s'est appuyé sur des sources lexicographiques telles que Kristoforidhi, Leotti, Drizari, Bucholz-Fiedler, Mann et autres exploitées à cet effet. Encore une fois l'auteur déterminera son attitude vis-à-vis des limitations à mettre dans le dictionnaire pour des couches et des catégories diverses de mots du lexique de l'albanais, en ouvrant la place dans le dictionnaire aux couches telles que: lexique emprunté d'origine indo-européenne, mots d'origine expressive, les onomatopées et autres du genre, les emprunts au grec ancien, au latin (aux langues romanes aussi) au slave et autres langues. La limite temporelle *post quem non* du choix des mots dans ce dictionnaire ce sont les X°-XII° siècles et ceci explique aussi la raison pour laquelle n'y sont pas inclus la majorité des emprunts italiens, grecs modernes et turcs, de même que les emprunts locaux et dialectaux au bulgare, au macédonien et au serbo-croate. Pourtant certains des mots difficiles présentant de l'intérêt du point de vue étymologique de ces groupes sont inclus dans le dictionnaire en particulier lorsque pour leur étymologie il y a encore des discussions. Les couches laissées hors de ce dictionnaire sont étudiées avec succès ailleurs, comme chez Helbig, Boretzky, Hardy etc.

Les écrits non latins, excepté ceux grecs, sont translittérés. Il s'agit ici particulièrement de l'écrit cyrillique, pour lequel l'on a utilisé un système de compromis en gardant í et î comme signes vocaux du bulgare, du slave ecclésiastique et du russe ancien, mais en présentant î comme un signe de palatalisation (') ailleurs. Tandis que la reconstitution de l'indo-européen constitue un compromis pragmatique et peut être décrit comme une reconstitution brugmanienne modifiée. Les laryngées (c'est là que cela a été nécessaire) sont représenté par un symbole généralisé *H, qui est utilisé aussi dans les citations par d'autres chercheurs comme une étiquette convenable pour divers phonèmes laryngés. L'auteur a fait de son mieux pour confronter les formes et les significations avec les sources de références de plus grande autorité. Ainsi les mots grecs, sont confrontés avec le dictionnaire de Liddel-Scott, les mots sanscrits avec le dictionnaire de Monier Williams, tandis que ceux irlandais ancien avec le "Dictionary of the Irish Language", Dublin, Royal Irish Academy, 1983.

L'auteur donne aussi des explications détaillées sur la façon de présenter les références bibliographiques, des titres abrégés des ouvrages, des noms des auteurs, des nombres des publications en série marquées par des chiffres romains et des nombres de page en chiffres arabes.

La préface se termine sur une longue liste des personnes et des institutions scientifiques que l'auteur remercie de l'aide qu'elles lui ont donnée pour sa formation scientifique et particulièrement pour cette publication.

L'introduction (pp. XV-XVII) informe sur l'albanais standard basé sur sa variante tosque et sur les différences phonétiques entre les deux principaux dialectes de l'albanais pour lesquelles il s'est appuyé sur l'œuvre de Çabej "Introduction à l'histoire de la langue albanaise", d'où sortent des traits distinctifs sous forme assez résumée. Plus loin dans l'introduction l'on donne des instructions sur la lecture correcte de l'albanais en ordonnant les particularités Bucholz-Fiedler "Albanische Gramatik", Leipzig, VEB Verlag Enzyklopädie, 1987.

Des données succinctes sont fournies aussi sur la phonétique historique de l'albanais, regroupées en proto-albanais et en albanais, et en données sur les consonnes et les groupes de consonnes de l'indo-européen et leurs résultats en proto-albanais et en albanais. Après l'introduction vient une riche bibliographie (pp. XXII-XXIX) de quelque 500 sources exploitées pour la rédaction du dictionnaire.

La liste des abréviations de langues et dialectes vient à la fin de la série des matériaux de présentation du dictionnaire et immédiatement après (pp. 1-527) vient le matériel traité étymologiquement. Tout lemme du dictionnaire est muni des notes grammaticales nécessaires comme: l'appartenance lexico-grammaticale, la forme de base du mot, y compris la variante guègue lorsque cela existe et diffère de la base, les formes

paradigmatiques de base pour les noms et les verbes et justement la forme du pluriel et de l'aoriste respectivement. Ensuite vient le sens du mot expliqué en anglais et l'étymologie proposée avec les références respectives si cette étymologie là est donnée auparavant. Sans entrer dans les détails nous allons donner seulement quelques considérations générales sur le traitement du matériel. Comme l'on devait s'attendre, dans la plupart des cas, l'auteur rejoint l'explication la plus admise qui présente l'étymon le plus précis. Dans d'autres cas, alors que même aujourd'hui l'étymologie d'un lemme précis n'est pas précisée définitivement, l'on donne aussi d'autres possibilités d'interprétation. L'on a poursuivi un chemin fructueux en combinant la reconstruction intérieure avec la confrontation extérieure et aussi avec ladite reconstruction par le haut, où l'on prend comme base les résultats les plus surs de la linguistique indo-européenne. Lorsque l'auteur n'est pas entièrement d'accord avec une interprétation étymologique donnée il y apporte des compléments, de nature sémantique, phonologique et grammaticale. Les reconstructions internes, qui prennent racine dans le proto-albanais, sont aussi une solution étymologique bien appropriée.

Il y a aussi assez d'étymologies nouvelles qui remplacent les précédentes ainsi qu'un certain nombre de lemmes (*lbardh, mare, puk, ris, shitë*) qui sont traités pour la première fois.

Donc, par ses quelque 3500 entrées traitées dans le dictionnaire avec les limitations imposées par l'auteur cette publication apporte une synthèse des études étymologiques faites jusqu'à présent et des meilleurs acquis dans ce domaine.

Le dictionnaire est équipé aussi de trois index: l'index des significations ou des équivalences de l'anglais pour les mêmes étymologies de l'albanais (pp. 528-583), de l'index des langues indo-européennes (pp. 584-668) et de l'index des langues non indo-européennes (pp. 669-670).

En reprenant ce qui vient d'être dit ci - dessus sur cette publication, l'on dirait qu'elle constitue une nouvelle contribution dans les études de jusqu'à présent dans le domaine de l'étymologie de l'albanais et en particulier de la rédaction des dictionnaires étymologiques et un effort pour mettre en évidence la situation des rapports intérieurs et extérieurs de l'albanais avec ses plus anciennes du développement et aussi avec les autres langues indo-européennes.

**Çlirim BIDOLLARI**

## GRIGORE BRÂNCUŞ, "CERCETARI ASUPRA FONDULUI TRACO-DAC AL LIMBI ROMÂNE"

Bucureşti, Institutul român de tracologie (Biblio. thracologica, VIII), 1995, 118 pp.

L'autore, noto specialista della storia del romeno e ottimo conoscitore della lingua albanese, presenta in questo volume alcuni studi sul sostrato traco-dacico della lingua romena, due dei quali («Il passaggio delle voci di sostrato in toponomastica" e «Note riguardo alla posposizione dell'articolo definito") vengono pubblicati per la prima volta; gli altri saggi sono già apparsi in *Studi şi cercetari lingvistice* e in *Thraco-dacica.* A quest'opera dovrà seguire un secondo volume nel quale saranno trattate le coincidenze romeno-albanesi nell'ambito della fraseologia e dei valori semantici di alcune voci alla luce dell'identità culturale e della civiltà dei due popoli.

Lo studio degli elementi che il romeno ha ereditato dall'idioma prelatino, che vengono qui raggruppati sotto la denominazione di «elementi di sostrato", richiede necessariamente la comparazione con le corrispondenti voci dell'albanese. Alla base del presente lavoro sta quindi l'idea che l'esistenza di elementi e di tratti comuni nelle due lingue si debba spiegare mediante l'azione del sostrato traco-dacico sul latino balcanico-danubiano (per quel che riguarda il romeno) e non come risultato dell'influsso dell'albanese sul romeno o viceversa[1]. La semplice interferenza di una delle lingue sull'altra non basta a spiegare un numero così elevato di somiglianze estese in tutti i campi. Tale tesi implicherebbe l'esistenza di una componente traco-dacica anche per l'albanese, tesi sostenuta principalmente da Jokl. Il presente lavoro prosegue quindi nella concezione che sta alla base dell'opera precedente dell'autore *Vocabularul autohton al limbii romane*, Bucureşti 1983.

L'opera, scritta in romeno e corredata di un succinto riassunto in lingua tedesca, è suddivisa in nove capitoli.

Il primo capitolo è dedicato al passaggio delle voci di sostrato nella toponomastica e nell'antroponimia. L'autore considera qua le 90 parole di

[1] Le spiegazioni riguardanti le somiglianze tra il romeno e l'albanese si possono ridurre a tre tipi: prestiti dall'albanese al romeno (più raramente il fenomeno contrario), tesi sostenuta soprattutto da Jokl e Çabej; sviluppi indipendenti (evoluzioni spontanee) in entrambe le lingue; eredità dal sostrato (traco-dacico per il romeno, illirico o illirico-trace per l'albanese).

sicura provenienza prelatina del romeno. Di esse spicca la produttività: la loro media di derivazione è di 6; alcune di esse, quali *manz, copil, balta, buza, brânza, brâu, caciula, cioara, gard, groapa, grumaz, mazare, moş,* hanno fino a 15 derivati. Riguardo al loro passaggio in onomastica risulta che 83 di esse vi sono ben rappresentate[2]. Laddove gli è stato possibile, l'autore ha operato un confronto con le rispettive voci dell'albanese.

Riguardo alla loro diffusione, queste voci appaiono in tutto il territorio linguistico romeno. Tale omogenità, secondo l'autore, sarebbe un riflesso del carattere unitario del «traco-dacico", conseguenza dell'unità politica dello stato di Decebalo. La maggior diffusione si ha nell'area soggetta alla romanizzazione più intensa (Oltenia del Nord e del Nordovest, parte del Banato e la regione di Hunedoara), che è anche l'area dialettale più conservativa del romeno.

Riguardo all'uso, le maggior parte di queste voci figurano sia in toponomastica che in atroponimia, mentre solo alcune di esse appaiono esclusivamente in uno dei due domini (*abur, basca, brâu*).

Dalle testimonianze dei testi del romeno antico l'autore deduce che i suddetti toponimi ed antroponimi devono essere già esistiti prima della separazione dialettale del romeno.

Il vocabolario autoctono del romeno si ricollega quasi esclusivamente alla vita pastorale dei Daci. Tale constatazione trova conferma nel caso degli antroponimi creati da voci appartenenti a questo campo lessicale (*Baci, Balta, Bâlc, Bâra, Brad, Brânza, Brusture, Bung, Cioara, Ciut, Mal, Magura*). Alcuni di essi contengono dei fonetismi arcaici, quale l'affricata [dz], mancante nel repertorio fonetico del romeno (ma presente nell'aromeno)[3].

I nomi propri autoctoni presentano problemi di sinoninmia con gli elementi di provenienza latina[4] (il che non succede con le corrispondenti voci nell'albanese), ma appaiono abbastanza consolidati nel dominio dell'onomastica, grazie alla specializzazione semantica raggiunta nell' ambito del campo semantico pastorale.

Alle osservazioni segue l'elenco delle 87 voci di sostrato, riportate sotto forma di lemmi rappresentati nella forma standard, con eventuali forme

---

[2] Le voci *droaie, gata, lete, scrum* e *strepede* non figurano in questa rassegna, in quanto non rappresentate in onomastica. È stato tralasciato anche l'agg. *mare*, ritenuto di provenienza latina da molti studiosi.

[3] *Bradz* e *Braz* (sing. come antroponimo), *Bardz, Brândz , Budz , Grumadz, Madz re, Vedzure;* inoltre *Copaci* (come sing.), *Br nas¡* (da *Brân*, oggi *Brâu*).

[4] P.es. *baci* vs. *p curar, p stor, balt* (*lac*), *bâr* (*oaie*), *brânz* (*cas¡*), *bucur* (*frumos*), *copaci* (*arbure, lemn*), *mal* (*munte, t¡ rm*), *mos¡* (*b trân*).

secondarie e con i rispettivi commenti sulla diffusione ed eventuali sviluppi fonetici. Di queste, ben 62 hanno una voce corrispondente in albanese. Di interesse ci sembrano, tra l'altro, le seguenti osservazioni:

– *barza*: per il romeno la sinonimia con *alb* (< lat. *albus*) ha provocato il restringimento dell'uso della voce indigena solo nel campo onomastico, contrariamente all'albanese. Il toponimo *Barzanj* dell'Albania settentrionale conserverebbe, secondo l'autore, una fase vocalica più arcaica dell'albanese (oggi *bardhë*), comune al romeno.

– I derivati di *bucur* in campo onomastico sono numerosissimi in romeno; sono assai meno frequenti invece in albanese. La voce compare anche in documenti slavi e ungheresi del 1075, 1124 e 1228.

– Analogamente a *Barzanj*, nel toponimo alb. *Çorraj* (esiste anche *Çorrush*) si avrebbe la conservazione di uno stato fonetico arcaico (alb. *sorrë*, rum. *cioara* «cornacchia"). Lo stesso in *çukë* «sommità di collina; monticello", rom. *ciuca*. In albanese esiste inoltre anche *sukë* «id."

– È dubbio l'accostamento *magar-gomar* «asino", il secondo essendo un prestito greco (da gomavri) in albanese.

– La voce *moş* «vecchio" è molto frequente nell'onomastica romena già in epoca antica, fatto che escluderebbe categoricamente, secondo l'autore, l'ipotesi di un prestito dall'albanese. Secondo altri autori albanesi il fatto che tale voce si presenti isolata all'interno del lessico romeno e sia membro di una nutrita famiglia lessicale all'interno dell'albanese[5] parlerebbe invece a favore della sua provenienza albanese per il romeno.

Riguardo al rom. *baci* aggiungiamo che tale voce è presente come antroponimo anche nell'Albania meridionale, dove probabilmente è stata trasmessa tramite l'aromeno.

Le etimologie qui elencate, secondo la concezione dell'autore vengono fatte risalire al sostrato traco-dacico, e la comparazione con l'albanese ne fornisce la prova. Per sostenere tali asserzioni mancano prove inconfutabili; sarebbe più giusto quidi esprimerle con il beneficio del dubbio, il che non avviene (p.es. la voce *jumatate*, alb. *gjymës, gjysmë* viene semplicemente spiegata come voce traco-dacica con adattamento al lat. *dimidietas* senza aggiungere altro).

Il secondo capitolo tratta un procedimento identico di formazione di parole del romeno e dell'albanese: si tratta dei composti di tipo sost. + agg. in cui il sostantivo denomina di solito una parte del corpo umano: *dorëgjatë* «manesco", lett. «manolunga", *flokëverdhë* «biondo", lett. «capelligialli", *gojëmbël* «affabile", lett. «boccadolce" in albanese; *buzagroasa, barbalunga* ecc. in romeno. Tali costrutti abbondano sopratutto nel romeno parlato e nei

[5] Ipotesi di Çabej il quale rileva che in albanese tale voce è collegata a *mot* «anno», *i moçëm* «antico», *mat* «misurare».

documenti antichi (sec. XVI). In albanese tale procedimento è tuttora abbastanza vitale e gli aggettivi non sono articolati, cosa che sarebbe indizio della sua antichità. L'identità di formazione e di significato di tali composti è accentuata dal fatto che l'ordine delle parole è inverso rispetto ad altre lingue ie. quali il persiano, il greco e il latino (cfr. p.es. alb. *dorëgjatë*, rum. *mânalunga* e lat. *longimanus*.

Il terzo capitolo riguarda le voci autoctone dell'aromeno. La varietà scelta a tale scopo è l'aromeno parlato nell'Albania meridionale, di cui l'autore è un ottimo conoscitore, avendo intrapreso nel 1966 una ricerca sul campo in cinque località aromene.

Dalla considerazione del materiale a disposizione risulta che il numero delle voci di sostrato dell'aromeno si è ridotto rispetto al dacoromeno a causa dell'influsso delle altre lingue balcaniche. Il bilinguismo degli aromeni dell'Albania ha portato a risultati interessanti riguardo alle voci di sostrato, comuni tra il romeno e l'albanese:

– Adattamento fonetico alle rispettive voci dell'albanese: *balga, baiga* alb. *bajgë*, rom. *baliga; casuua*, alb. *kësulë*, rom. *caciula; şcrum*, rom. *scrum*, alb. *shkrumb*; *şüt*, rom. *ciut*, alb. *shyt*; *darc*, rom. *tçarc*, alb. *thark*;

– Adatamento semantico: *ceafa* «collo" (alb. *qafë* «id."), rom. «nuca"; *bardzu* «bianco" (alb. «id."), rom. *alb*.

Il quarto capitolo riguarda la vocale *a*, alb. *ë*, che assieme alla = del bulgaro e del macedone (tralasciata in questo capitolo) è ritenuta la tipica vocale balcanica. L'autore, seguendone l'evoluzione in entrambe le lingue, arriva alla conclusione che è probabile ipotizzare una sua provenienza dal sostrato per i seguenti motivi:

– Questa vocale in posizione atona deriva, per tutte e due le lingue, dalla riduzione di una *a*, ma anche di altre vocali; in posizione tonica da *a* + *nasale*[6] (situazione conservata nel ghego: *kâmba, bânë*). Tale vocale in romeno non appare in posizione tonica; forme come i genitivi *carari, cetaţi, mari* con accento sulla penultima sono degli sviluppi recenti.

– In morfologia *å* e *ë* in pos. finale fungono da marca del femminile rispettivamente in romeno e albanese: *fata, vajzë*.

– Riguardo alla distribuzione, *a* e *ë* non appaiono all'inizio di parola (in albanese ci sono sei voci che iniziano con *ë* tonica, derivata da *a* + nasale, vedi sopra).

– In albanese *ë* in posizione finale sta scomparendo (anche in tosco); il romeno, dove la *a* finale è tuttora ben salda, si presenta più conservativo a questo riguardo. Si potrebbe pensare quindi che in albanese si tratti di un suono organico all'interno di un sistema fonologico ereditato, mentre in

[6] In romeno *a* + nasale ha dato *â* (all'inizio di parola scritto≠*í*): *câmp* < lat. *campus* attraverso il grado del romeno comune.

romeno tale suono sarebbe un fonema ereditato dal sostrato e quindi «fossilizzato". A favore di tale tesi ci sarebbe un ulteriore argomento: in albanese la riduzione *a* > *ë* in posizione atona non si verifica più: *bàltë* «fango" > *baltinë* «acquitrino", mentre in romeno esso è tuttora vitale: *casa* > *casutça*.

Il quinto capitolo, in cui viene trattato il fonema /h/ del romeno si propone di mettere in discussione l'ipotesi largamente accettata della sua provenienza dallo slavo. A questo scopo, alla luce della storia del romeno e della comparazione con l'albanese, l'autore porta i seguenti argomenti:

– L'esistenza di tale fonema nelle voci di sostrato (si ricordi anche che il fonema /h/ slavo non si è esteso alle voci latine): *hameş*, *huda*, *hututui*, *lehai*, *hurduca*. Anche la toponimia del trace offrirebbe indizi a sostegno di tale tesi: nelle iscrizioni esistono forme come *Heptaporis*, *Hesbenus*, *Histria* accanto ad attestazioni senza *h*.

La fricativa *h-* iniziale manifesta un'evoluzione identica in romeno e in albanese; le concordanze sono evidenti soprattutto tra il romeno e il tosco: *h-* proveniente dall'aspirazione della vocale iniziale; scomparsa dell'*h*, oscillazione *h/f* (fenomeno non antichissimo).

Il passaggio dei nessi lat. *-ct-*, *-cs-* ai nessi del rom. *-pt-*, *-ps-* si sarebbe compiuto attraverso le fasi intermedie **-At-*, **-As-*, **-ht-*, **-hs-* e **-ft-*, **-fs-* (queste ultime presenti in albanese). Di ciò è testimonianza l'aromeno *ahtântu* < *eccum-tantum*.

Il romeno avrebbe avuto quindi un fonema */h/* al momento dei primi contatti con lo slavo. Inoltre tale fonema negli slavismi del romeno non si presenta molto resistente e non si è esteso ad altre parole al di fuori degli slavismi. La provenienza di */h/* romeno dal sostrato è stata sostenuta da Schuchardt[7]. Secondo Hasdeu «tale fonema è dacico, proveniente forse dalla palatalizzazione di /f/"[8].

Nel capitolo seguente viene trattata la consonante *ş* (alb. *sh*). Tale consonante è stata attribuita al sostrato traco-dacico già alla fine dell'800[9] per il semplice fatto che non esiste nel sistema fonematico del latino, mentre è ben presente in albanese. Nella trascrizione di antichi toponimi dell'area balcanica il fonema /s/ viene reso con *s*, *ss* e *si* donde si potrebbe dedurre una pronuncia oscillante tra [s] e [S]: Mavri", Mavriso", *Marisia*, Morhvshı, rom. *Mureş*; Krivso", *Grisia*, rom. *Criş*; Tivbisi", Tifhvsa", Timhvsh", Timhvsi", rom. *Timiş*; *Carsium*, *Carsidava*, rom. *Hârşova*.

---

[7] In *Vokalismus*, III 1868, p. 49

[8] *Etymologicum Magnum Romaniae*, III, p. 39.

[9] F. Miklosich, *Die slawischen Elemente im Rumänischen*, 1862; H. Schuhardt, *Vokalismus*, 1868, p. 49; P. Kretschmer *Einleitung in die Geschichte der griechischen Sprache*, Göttingen 1896.

Il suono [S] dell'albanese (graficamente *sh*) sostituisce il /s/ nei prestiti dal latino e dal veneziano fino al sec. XII-XIII. Tale suono appare nel suff. *-uşa*, alb. *-ushë*, per l'albanese di sicura provenienza preslava secondo Xhuvani e Çabej[10], che credono di averlo individuato già nei toponimi illirici *Genusus* e *Marusio* e negli antroponimi *Ebusius, Janusioi, Tatusius, Piasius*.

Osserviamo qui che la palatalizzazione *s* > *S* è un fenomeno fonetico generale, riscontrabile in altre lingue romanze (p. es. in italiano, dove tale fenomeno è più spiccato nei dialetti meridionali, più vicini, dal punto di vista tipologico, al romeno, e in portoghese) e in altre lingue geneticamente diverse. Una provenienza di [S] dal sostrato per il romeno e l'albanese risulta quindi alquanto discutibile.

Il settimo capitolo è dedicato al rotacismo di *-n-* intervocalica in romeno (in cui è un fatto dialettale, circoscritto all'area dei Muntçii Apuşeni nella Transilvania Nordoccidentale) e nell'alb. meridionale (la varietà tosca). Esso costituisce inoltre un'importante caratteristica fonetica del dialetto istroromeno. Voci romene con rotacismo di *-n-* intervocalica sono penetrate anche nelle parlate polacche meridionali (*putira, puc;ira* da *putina*) e in quelle ceche e ucraine: *iafira* da *afina*; *tuscira* da *a tuşina*. Il meccanismo fonetico del rotacismo è lo stesso in romeno e in tosco: il suono [*n*] avendo un'articolazione relativamente debole provoca la nasalizzazione della vocale precedente (stato conservato nel ghego); dopo la perdita della nasalizzazione [*n*] evolve a [*r*] (nel dacoromeno esiste accanto alla vibrante orale anche quella nasale).

In quanto alla cronologia del fenomeno si può stabilire per l'albanese un *terminus a quo*, in quanto esso è posteriore alla perdita delle vocali finali (cf. *qen* < *canis*) e all'enclisi dell'articolo definito (*zëri* da *zë*; gheg. *zãni* da *zã*). Il rotacismo appare nelle voci del fondo latino dell'albanese, ma si è concluso prima dell'inizio dei contatti con lo slavo.

L'esistenza di tale fenomeno in istroromeno e nelle parlate romene della Transilvania occidentale (terra d'origine degli Istrorumeni, partiti verso il X secolo verso l'Occidente) sarebbe secondo l'autore un indizio linguistico della presenza romena nell'area transilvana già prima dell'arrivo degli Ungheresi.

Il rotacismo di *-n-* intervocalica nel romeno nordoccidentale e nell'albanese meridionale viene spiegato mediante l'azione del sostrato. A sostegno della sua tesi l'autore porta i seguenti argomenti:

– Il rotacismo di *-n-* intervocalica ha avuto origine e sviluppo identico in condizioni identiche in entrambe le lingue;

– Dato che il fenomeno è dialettale sia in romeno che in albanese, è probabile che sia stato dialettale anche nell'idioma di sostrato. È probabile,

[10] A. Xhuvani, E. Çabej, *Prapashtesat e gjuhës shqipe*, Tirana 1962.

secondo l'autore, che il rotacismo abbia caratterizzato le parlate delle tribù dei cosiddetti Daci liberi, residenti a nord e a ovest dell'area occupata dai Romani. Tali tribù vennero romanizzate relativamente tardi, verso il VI sec. d.C., per cui tale fenomeno sarebbe rimasto circoscritto a quelle aree.

Secondo Puşcariu le somiglianze tra romeno e albanese si spiegherebbero con la posizione periferica della Dacia e dell'Albania, nel senso della teoria delle aree areali di Bartoli[11], rispetto all'area centrale della romanità balcanica, che si troverebbe lungo la riva destra del Danubio. Tale affermazione però confuterebbe la tesi dell'autoctonia, che ha pressoché il valore di un'assioma nella linguistica storica romena, per cui in ambito romeno è stata accolta con molte riserve.

L'ottavo capitolo tratta le strutture dei numerali del romeno facendo il confronto con le rispettive strutture dell'albanese. Nella struttura *unus super decem* (rom. *unsprezece*, alb. *njëmbëdhjetë*), della serie 11-19, l'autore si pronuncia contro la diffusa opinione che vede in tale costrutto del romeno e dell'albanese un calco dalla struttura rispettiva dello slavo. Si tratterebbe invece di un costrutto ereditato dal latino balcanico, nato come calco da una struttura del sostrato. A sostegno di ciò vengono portati i seguenti argomenti:

– Tale procedimento in albanese è considerato autoctono e una concordanza albano-balto-slava[12].

– In aromeno la prep. *spre* (<lat. *super*) non figura come voce lessicale indipendente, ma appare solo come componente lessicale dei numerali: *unspradzatse*, *doispradzatse*, ecc. Ciò farebbe pensare che tale voce si trovasse già nella struttura del numerale prima dei contatti tra romeno e slavo.

– Nell'aromeno, dialetto abbastanza conservativo e staccato dal ceppo romeno già nel X secolo, mancano tracce dei numerali *undecim*, *duodecim*, il che farebbe pensare che tali forme non siano mai esistite in romeno; quindi la struttura che sta alla base di *unsprezece* deve essere ereditata dal sostrato, come dimostrerebbe l'identica struttura esistente in albanese. Nell'aromeno esiste invece una traccia del lat. *viginti* (sparita nel romeno, dove è stata sostituita dalla forma *douazeci*): si tratta di *ginţ:itç*, che probabilmente ha sostituito la base vigesimale di sostrato (cf. l'alb. *njëzet* «20", *dyzet* «40", nell'*arbëresh* è conservata anche la forma *trezet* «60"); in questa parlata il procedimento della formazione dei numerali mediante *spra* è stato esteso anche alla serie 21-29.

---

[11] S. Pus¡cariu, *Limba român* II, 1940, p. 325.

[12] Baric;, *Hymje në historinë e gjuhës shqipe* (Introduzione alla storia della lingua albanese), Prishtina 1955 , e Jokl, «Über dieVerwandtschftsbeziehungen zwischen das Albanische und die anderen idg. Sprachen», *Die Sprache*, IX, 1963, 2.

La serie dei numerali presenta altre analogie tra le due lingue: nel romeno colloquiale gli elementi dei numerali composti vengono uniti mediante la congiunzione *şi* (alb. *e*): *o suta şi doisprezece* (112, alb. *njëqindedymbëdhjetë*). Nel romeno letterario *şi* appare solo tra le decine e l'unità (*douazeci şi unu*); invece in albanese nei numerali composti *e* è obbligatorio dopo ogni elemento.

– I numerali *suta* e *mie* (alb. *qind* e *mijë*) vengono sempre usati con l'articolo indefinito proclitico *o* (alb. *një*): *o suta, o mie*, alb. *njëqind, një mijë* (lett. «un cento", «un mille"), fatto che non ricorre in altre lingue romanze.

In quanto agli agg. numerali ordinali, l'autore attribuisce al sostrato la creazione di una forma del lat. danubiano **anteaneus*, da cui il rom. *întâi* «primo". Ciò troverebbe conferma nell'alb. *i parë*, connesso semanticamente alla prep. *para* «avanti". La continuazione di una forma lat. **anteaneus, *anteaneum* (sebbene con senso diverso da «primo") appare però anche nel fr. *antain*, provz. *antan* e sp. *antaño*, lingue romanze dell'Occidente, evolute dal latino parlato in aree ben lontane da quella balcanico-danubiana.

L'ultimo capitolo riguarda alcuni aspetti dell'enclisi dell'articolo definito posposto nel romeno e nell'albanese. Tale fatto può essere ricondotto alla preferenza del romeno per l'ordine sost. + agg. all'interno del sintagma nominale (in albanese tale ordine è obligatorio nel discorso con valore stilistico neutro). L'enclisi dell'articolo definito nell'albanese è un fatto abbastanza antico che appartiene sicuramente al perido prelatino ed è, secondo molti albanologi, anteriore all'apparizione dell'articolo proclitico aggettivale. Per il romeno si potrebbe arguire che l'enclisi dell'articolo è anteriore alla proclisi (di *cel, cea*) negli aggettivi dai seguenti fatti:

– L'aggettivo può essere sostantivato mediante l'articolo nominale: *bun – bunul* (alb. *i mirë – i miri*);

– Il passaggio degli aggettivi in onomastica avviene nella forma sostantivata: *Albu* (alb. *Bardhi*), *Roşu* (alb. *Kuqi*); in albanese in questa circostanza l'articolo proclitico aggettivale non compare.

– I toponimi in *-eşti, -eni, -ari* sono in origine forme sostantivali del plurale con articolo: *Petreştii, Popeştii, Marginenii, Gradinarii* ecc.

– La struttura del genitivo albanese, con doppio articolo (proclitico ed enclitico) appare anche in romeno, a patto che all'interno del sintagma ci sia un aggettivo o un verbo copulativo: alb. *kali i bukur i fqinjit*, rom. *calul frumos al vecinului*.

Sebbene si tratti di un volumetto dalle dimensioni modeste, il materiale in esso raccolto, frutto di ricerche pluriennali dell'autore e dell'elaborazione di dati raccolti in precedenza da altri studiosi, è piuttosto abbondante. Senza volerci addentrare nella discussione di tutte le interpretazioni sui fatti riportati, ci sofferemeremo a discutere il concetto di sostrato, che costituisce la chiave che l'autore ci fornisce per la spiegazione

delle somoglianze e dei fenomeni comuni ricorrenti tra il romeno e l'albanese.

Il concetto di *sostrato* è legato ad una sostituzione di lingua, alla sovrapposizione di un sistema linguistico nuovo e diverso a un sistema linguistico precedente, il quale, scomparendo, lascia delle tracce nella struttura lessicale, fonologica, morfologica, sintattica e fraseologica della nuova lingua. Ciò premesso, si può parlare di azione di sostrato nel caso del romeno, in cui tale sostituzione di lingua si è realmente verificata ed è largamente dimostrabile dai dati storici. L'albanese è la continuazione di un idioma balcanico del periodo prelatino, idioma rimasto finora sconosciuto nei suoi tratti costituenti. La convinzione dell'autore è che nel protoalbanese ci sia una componente traco-dacica, la quale sarebbe alla base di tutte le affinità tra il romeno e l'albanese (nella prefazione l'autore accenna, per l'albanese, a un sostrato traco-illirico non meglio definito, e impossibile da definire alla luce del materiale linguistico che abbiamo a disposizione). Oggi è largamente accettato che l'albanese si è formato come lingua a sé intorno al IV-VI sec. d.C., ma nella sua struttura fonologica e morfosintattica non esiste nessun indizio che dimostri un cambiamento dei tratti costituenti tale che giustifichi una relazione di *sostrato* tra esso e la lingua madre; la ricostruzione interna delle antiche fasi dell'albanese porta ad ammettere un suo rapporto evolutivo, di *continuità* con il protoalbanese. Pertanto, riprendendo il ragionamento nel senso della definizione di sostrato, i fenomeni comuni tra le due lingue sarebbero dovuti al sostrato per il romeno, mentre nell'albanese sarebbero parte della sua *eredità* dalla lingua madre.

Nella considerazione del materiale raccolto l'autore tende a escludere, forse per non complicare oltre il necessario la trattazione dell'argomento, i confronti con attestazioni da altre realtà linguistiche antiche preindeuropee[13]. In sostanza tutta l'eredità prelatina del romeno viene incorporata nel sostrato traco-dacico, il che non può riflettere quell'antica realtà storico-linguistica fatta di scambi e di interferenze continue e reciproche nelle condizioni di una comunicazione prevalentemente orale, condizione che non può garantire l'omogeneità del fondo lessicale e dei tratti grammaticali periferici in un idioma parlato su un territorio abbastanza esteso. Pensiamo che tale procedimento abbia in questo saggio un valore puramente formale, ma sarebbe stato opportuno accennare, nel trattamento delle singole voci, alle affinità tra gli elementi del sostrato traco-dacico e voci simili provenienti dalle altre aree linguistiche dell'antichità fuori dell'area traco-dacico-illirica.

---

[13] P.es. *mal*, voce probabilmente preindeuropea, che appare anche nell'Italia meridionale nel toponimo *Maleventum*, il nome prelatino di Benevento; *baltë*, rom. *balt* appare nel toponimo *Dora Baltea* in area ligure.

A parte queste osservazioni, il presente saggio offre un importante contributo allo studio di un argomento fondamentale per la storia dell'antica realtà linguistica dell'area balcanico-danubiana, sia per la ricchezza del materiale, esposto con chiarezza e accuratezza, sia perché, mediante la comparazione interlinguistica e della ricostruzione diacronica interna, cerca di riaprire la discussione su argomenti considerati ormai risolti e di dare nuove risposte ad importanti questioni riguardanti il rapporto tra il romeno e l'albanese, che rimane sempre la spia principale che ci permette, in mancanza di attestazioni più sicure, di tentare una ricostruzione dell'antichità linguistica balcanica. Ci auguriamo quindi di vedere presto pubblicato il secondo volume di questo saggio e speriamo che il presente lavoro aiuti a ravvivare il dibattito su quest'argomento di fondamentale significato per la linguistica balcanica, per la storia del romeno e dell'albanese e di grande importanza per la linguistica storica e comparativa.

**Genc LAFE**

## "UNRRA NË SHQIPËRI, 1944-1947"

Tirana, 2000, 280 pages, une monographie de l'auteur Hamit Kaba

L'ouvrage récemment publié "UNRRA në Shqipëri, 1944 -1947 " est le résultat d'un travail opiniâtre de plusieurs années. Il marque le premier effort de l'historiographie albanaise pour présenter au niveau d'une monographie les programmes et l'activité de l'Administration des Nations Unies pour le secours et la reconstruction, appliqués juste à la fin de la Deuxième Guerre Mondiale.

On sait déjà que l'historiographie albanaise de l'époque communiste a très peu traité cette problématique et, dans tous les cas, elle n'a qu'effleuré le problème de manière partiale et tendancieuse. Dans l'appréciation de l'activité de cette organisation ce sont les considérations politiques qui ont dominé et l'UNRRA a été présentée comme une agence qui travaillait pour réaliser les visées expansionnistes des cercles anglo-américains contre l'Albanie, alors que son programme de secours a été ignoré et falsifié ou bien réduit au minimum. Pour éclaircir le sujet et les problèmes relatifs à ce sujet, l'auteur s'est appuyé sur un matériel riche provenant surtout des archives du pays. La documentation a été recueillie grâce à un long travail systématique dans les fonds conservés des Archives Centrales de l'Etat, des Archives du Ministère des Affaires Etrangères et des Archives du Ministère de l'Intérieur. Dans les différents fonds, à côté des documents appartenant à la partie albanaise, lesquels reflètent donc son attitude concernant les questions devenues objet d'analyse, sont conservés aussi des documents témoignant des motifs qui avaient mené à la création de l'Organisation des Nations Unies pour le Secours et la Reconstruction (UNRRA), des projets de secours et de l'activité concrète que la Mission de cette organisation avait déployée dans le pays, une documentation qui avait été déposée par cette Mission après s'être acquittée de sa tâche et avant de s'éloigner de l'Albanie.

Il faut souligner que cette documentation est riche, non explorée et non publiée auparavant. En général, les conclusions de l'auteur sont fondées sur cette documentation fouillée pas à pas, sur les publications documentaires qui reflètent l'activité de cette organisation dans différents pays du monde, ainsi que sur la presse de l'époque. En même temps, cette documentation, qui se rapporte soit aux programmes, soit à l'activité concrète de l'organisation, a aidé l'auteur à présenter avec réalisme les projets de secours et les secteurs qui en ont profité, l'activité concrète et les contradictions qui ont accompagné le travail de la Mission de cette organisation en Albanie. La documentation abondante a donné la possibilité à l'auteur de donner de manière objective les rapports créés entre le Gouvernement albanais et l'Organisation en général et sa Mission en

Albanie ainsi que d'éviter les politisations et les attitudes partiales, les conclusions hâtives qui ne correspondent pas à la réalité et qui sont loin d'elle.

Pour présenter le matériel, l'auteur a pu construire une structure exacte et réussie. La matière est organisée en cinq chapitres, complétée par un bref avant-propos, une introduction ainsi que la liste des sources archivistiques et bibliographiques consultées.

Dans l'introduction de l'étude, parmi les nombreux problèmes qui se posaient devant le pays et qui pourraient être traités et devenir objet d'examen, l'auteur a mis ces questions-là qui conduisent le lecteur droit à la situation dans laquelle se trouvait l'Albanie à l'époque. Ces questions sont étroitement liées aux problèmes qui suivent, lesquels constituent la problématique essentielle de l'étude et qui sont traitées dans les chapitres suivants. Après la présentation synthétique des résultats de la Deuxième Guerre Mondiale pour le peuple albanais, l'auteur, à juste titre, s'est arrêté sur le problème des dommages de guerre et des grandes tâches qui se posaient devant le gouvernement communiste accédé au pouvoir. Celui-ci devait entreprendre des mesures émergeantes mais de perspectives aussi pour surmonter la situation difficile héritée du passé et aggravée davantage par les dégâts causés par la guerre ainsi que pour le redressement économique du pays.

La présentation de ces problèmes de manière très naturelle est étroitement liée et argumente les mesures qu'on devait prendre à cette période pour assurer les ressources économiques et financières nécessaires qui serviraient d'appui pour la reconstruction et le redressement économique du pays, qui garantiraient le fonctionnement normal de l'Etat, alors qu'il n'était pas facile de les trouver. L'auteur a présenté de manière concise les voies que le gouvernement communiste a suivies comme c'étaient l'imposition et l'expropriation du capital du pays et étranger visant finalement son élimination. Cependant il traitera de manière analytique et en détail les ressources extérieures de financement, dont il remarque, tout en se basant sur la documentation de l'époque, que parmi les aides ou ressources extérieures (les transferts arrivés de l'Allemagne en 1945-1947 dans le cadre des réparations de guerre, l'arrivée du crédit yougoslave en avril 1945; le crédit de l'Union Soviétique en septembre 1945), la place principale revient sans aucun doute au programme de secours de l'UNRRA pour l'Albanie. Si les crédits reçus à cette époque ont été entièrement remboursés par l'Etat albanais y compris l'intérêt, les crédits de l'UNRRA, atteignant les 31-32 millions de dollars, selon le cours de change de l'époque, constituaient une aide économique gratuite.

Le premier chapitre de l'ouvrage «La création de l'UNRRA et son activité de secours et de reconstruction" a plutôt des valeurs cognitives. Ce chapitre explique les buts qui ont mené à la création de cette organisation, sa

structure organisative, sa constitution et son programme de secours, les sources de financement de l'organisation, la manière de la distribution des aides; les relations que les missions de cette organisation établissaient avec les autorités nationales des pays où elles s'installaient. Les informations de ce chapitre aident surtout à faire les comparaisons nécessaires en ce qui concerne les aides données par cette organisation à chacun des 17 pays qui ont profité de son programme de secours et la manière dont ce programme a été réalisé dans chaque pays.

Dès le début, l'auteur souligne que l'organisation avait été créée pour concrétiser l'idée avancée durant les années de guerre en vue de contribuer à guérir les plaies de la guerre et redresser l'économie des pays qui en avaient été gravement endommagés. Ces buts ont été clairement formulés dans le programme de l'organisation qui prévoyait garantir l'approvisionnement nécessaire concernant les articles alimentaires, l'habillement et les médicaments pour la population des pays endommagés par les occupants nazi-fascistes; aider à redresser l'économie de ces pays-là en leur envoyant différents outils et machines; aider à rapatrier les prisonniers de guerre et tous les autres persécutés et déportés par le fascisme. L'UNRRA a été créée comme une agence internationale civile qui offrirait son secours sans distinction de race, de religion ni de conviction politique à tous les pays endommagés par la guerre, qui n'étaient pas en mesure de se reconstruire de leurs propres forces. Sont intéressants les tableaux rapportés dans l'étude concernant la valeur, les articles, la quantité des charges expédiées, le profit des différents pays de ce programme exprimé en pourcentage, ainsi que les conclusions de l'auteur après avoir analysé les différenciations en approvisionnements pour les pays bénéficiaires.

Le deuxième chapitre «Les Plans de ML et de l'UNRRA pour secourir l'Albanie" montre que les aides militaires occidentales pour l'Albanie et les pays voisins, étaient prévues être livrées dès le début de 1944, alors que leur planification et leur administration serait confiés, quelques mois et jusqu'à ce que l'UNRRA commençât son activité indépendante à la Ligue Militaire.

Une place particulière dans ce chapitre est réservée au traitement, d'une part, des aggravations qui ont caractérisé les relations entre cet organisme dirigé par les commandements militaires alliées anglo-américaines et le gouvernement albanais et de l'autre, entre lui et l'UNRRA en tant qu'une organisation civile des Nations Unies. L'analyse que l'auteur fait à ces relations, certes, dans les limites du matériel documentaire qu'il a pu consulter, et les conclusions qu'il en a tirées, après les avoir examinées, nous semblent intéressantes. Un problème à part et d'un intérêt particulier est constitué par les motifs qui ont obligé le gouvernement albanais à demander le secours de ces organismes, les discussions et les mésententes qui ont

accompagné les pourparlers entre les représentants des deux parties, jusqu'au 1[er] août 1945, l'acte final de la signature de l'accord définitif.

Sans aucun doute, les chapitres les plus importants de l'ouvrage sont: le troisième intitulé: "Programi i UNRRA-s për Shqipërinë dhe zbatimi i tij" (Le Programme de l'UNRRA et son application en Albanie) ainsi que le quatrième chapitre qui traite: "Marrëdhëniet e misionit të UNRRA-s me qeverinë dhe me administratën shqiptare" (Les relations de l'UNRRA avec le gouvernement et l'administration albanais). Les faits rapportés dans ce chapitre éclairent de manière détaillée les problèmes fondamentaux et plus intéressants pour le lecteur, tels ceux qui ont à faire au contenu du programme de secours de l'UNRRA pour l'Albanie, à la documentation portant sur la quantité et le rôle de ces aides pour l'économie du pays, à la manière de la réalisation en pratique de ce programme, aux problèmes relevés et qui ont accompagné la réalisation au total de ce programme.

Dans le troisième chapitre l'auteur, après avoir analysé l'accord conclu entre le gouvernement albanais et l'organisation, réserve une place particulière à la création des organismes respectifs qui s'occuperaient de l'application de ce programme. La distinction que l'auteur fait, évidemment dans des buts d'analyse, entre la réalisation du programme de secours de cette organisation pour l'Albanie et les approvisionnements qu'elle a apportés dans notre pays, semble intéressante et bien réussie. Cependant, nous sommes d'avis que cette division devrait être accompagnée d'une présentation des motifs qui ont poussé l'auteur à choisir une telle manière pour organiser son matériel.

Selon l'auteur, la première phase des approvisionnements de l'UNRRA pour l'Albanie commence avec la signature de l'accord et finit en juin 1946. Durant cette phase, comme il est compréhensible et raisonnable pour les circonstances de l'Albanie, les aides de l'UNRRA étaient surtout composées de produits alimentaires, habillements et médicaments, donc, les produits nécessaires pour faire face aux besoins émergeants du pays et de sa population.

Grâce à un riche matériel fouillé attentivement dans les archives du pays, l'auteur démontre que durant la deuxième phase de la réalisation du programme, parallèlement aux articles d'émergence, il y a eu aussi une augmentation des fournitures en vue du redressement de l'industrie et de l'agriculture. Intéressantes sont les données publiées pour la première fois concernant la quantité et la valeur des marchandises, la manière dont les listes d'approvisionnements expédiés étaient dressées, leur administration et leur distribution, les rapports entre la Mission et le gouvernement albanais, les rapports entre les aides de premier besoin et celles destinées à reconstruire l'économie, la place des aides de l'UNRRA pour satisfaire aux besoins du pays par rapport aux autres accords internationaux de l'époque,

concernant leur caractère et le profit qu'en ont tiré l'économie et le gouvernement albanais.

La troisième phase du programme de secours a englobé la période après l'éloignement de la mission de l'UNRRA de l'Albanie et jusqu'en mai 1948. Durant cette étape aussi, en dépit de l'éloignement des missions de cette organisation de notre pays, en dépit de l'aggravation des relations politiques entre l'Albanie et les gouvernements anglais et américain accompagnée de l'éloignement de leurs missions aussi, l'UNRRA a respecté ses obligations et a réussi à proposer à la partie albanaise les voies les plus convenables pour maintenir les contacts jusqu'à la réalisation totale du programme, ainsi que les droits et les devoirs de la partie médiatrice (la Yougoslavie). Souvent l'organisation, appuyée sur ses principes, a été obligée d'intervenir contre celle-ci parce qu'elle avait essayé de faire du business avec les aides destinées à l'Albanie pour tirer son profit aux dépens de la partie albanaise. Un autre intérêt présente aussi le tableau comparatif concernant les différences en approvisionnements entre l'Albanie et les autres pays qui ont profité du programme de secours et les causes de ces différences. Les tableaux récapitulatifs concernant la quantité et la valeur des aides arrivées appuient, à notre avis, la conclusion tirée par l'auteur "le programme de secours pour l'Albanie a été la principale source externe qui a sensiblement influé sur le relèvement économique de l'Albanie durant les années 1945-1948".

De l'examen attentif du matériel il en résulte que l'auteur a été sérieux dans la consultation du matériel documentaire et en particulier dans l'analyse qu'il a faite aux rapports de l'organisation et de sa mission avec le gouvernement albanais. Ces relations ont été traitées en étroite liaison avec les circonstances historiques de leur naissance et de leur développement. L'auteur, ayant mis en évidence le fait que le gouvernement albanais, par les circonstances-mêmes de l'époque, était obligé de demander secours à l'UNRRA, ne laisse pas hors de son attention le comportement de ce gouvernement envers les principaux pays donateurs et leurs missions militaires et civiles en Albanie; l'appréciation faite par lui à l'organisation, à ses dirigeants et ses représentants dans le pays, au personnel albanais employé dans cette organisation. Il y a un fait impressionnant dans ce chapitre: indépendamment des mésententes, l'organisation s'est efforcée en tout cas de maintenir et de laisser ouverte une voie à la collaboration et à l'entretien. Il faut ajouter qu'indépendamment des visées des pays donateurs, les aides de l'UNRRA étaient livrées gratuitement en tant qu'aides humanitaires. En tant que telles, plus que dans l'intérêt de n'importe qui, elles étaient dans l'intérêt des pays qui en profitaient.

Analysant attentivement ce chapitre, l'on pense qu'il aurait fallu réserver plus de place à une présentation plus analytique des problèmes posés, surtout aux problèmes liés au traitement réservé aux spécialistes de

l'organisation et en particulier aux spécialistes du pays, appelés à travailler et à collaborer avec leurs missions.

Le dernier chapitre traite des efforts de l'UNRRA pour le rapatriement des prisonniers de guerre et des personnes déportées durant 1945-1947. La place principale revient sans doute dans ce chapitre au rapatriement des citoyens italiens, demeurés en Albanie en tant que prisonniers de guerre ou spécialistes qui avaient travaillé dans divers secteurs de l'économie. Le tableau qui y est présenté concernant leur rapatriement est plus exact et plus complet parce que parmi les personnes à chercher à se rapatrier leur nombre était le plus grand et ainsi, la documentation sur eux est plus riche. Les données concernant le rapatriement des Albanais y sont plus fragmentaires.

L'étude est présentée dans un style concis où les idées sont exprimés en phrases claires. L'ouvrage est le résultat d'un travail opiniâtre dans des archives sur des documents inédits; c'est un effort sérieux pour présenter de manière objective l'activité de l'UNRRA en Albanie, son rôle pour soulager les conséquences immédiates de la guerre.

La publication de cette monographie est efficace aussi parce qu'elle traite un problème de l'histoire contemporaine non étudié auparavant et aussi parce qu'elle complète le fonds relativement riche des publications sur l'activité de cette organisation dans différents pays du monde avec son travail en Albanie. Le livre fait également écho aux processus intégrants et contribue à faire connaître la vérité historique et rafraîchir la mémoire historique des peuples.

**Lefter NASI**

## NECROLOGIE



**MAHIR DOMI (12.03.1915 - 19.10.2000)**

Le 19.10.2000 est décédé le prof. Mahir Domi, le linguiste éminent, l'une des personnalités les plus marquantes de la science, de l'enseignement et de la culture nationale albanaise, "Enseignant du Peuple", membre de l'Académie des Sciences.

Le prof. Mahir Domi est né le 12 mars 1915 dans la ville d'Elbasan, où il a suivi ses premières études, pour en suivre plus tard ses études secondaires au Lycée de Korça et ses études supérieures en philologie à l'Université de Grenoble, en France. A tous les niveaux scolaires et universitaires il s'est fait remarquer par ses résultats excellents, par sa grande soif du savoir, par ses idées progressistes.

M. Domi s'est fait remarquer par ses idées démocratiques antifascistes dès la Seconde Guerre Mondiale, comme étudiant en France et comme militant du mouvement pour la libération nationale en Albanie. Pour ces idées-là il a été déporté par les envahisseurs fascistes à Porto Romano.

Après la fin de la Guerre il s'est engagé sur le long chemin au service de l'enseignement et de la science plein de passion et d'amour pour servir sa Patrie et son peuple de toutes la force de son âme et de toutes les capacités de son intelligence.

Le prof. M. Domi a donné une illustre contribution dans le domaine de l'enseignement comme directeur de l'Ecole Normale d'Elbasani ainsi que

comme directeur et professeur à la faculté d'Histoire et de Philologie à l'Université de Tirana.

Il a travaillé avec abnégation et a donné sa contribution précieuse comme enseignant et professeur pour l'élaboration des plans et programmes nouveaux de l'école albanaise ainsi que par la rédaction de manuels de la langue et de la littérature au service des besoins des différents niveaux préuniversitaires et universitaires de l'école.

A part son ample travail dans le domaine de l'enseignement, le prof. M. Domi a donné une illustre contribution dans plusieurs domaines du savoir albanologique dans toutes es sciences philologiques et littéraires albanaises, en premier lieu dans le domaine des études linguistiques, en devenant l'un des plus illustres linguistes reconnu largement aussi bien dans le pays qu'à l'étranger.

Sa contribution surtout dans le domaine des études linguistiques est extraordinaire non seulement parce qu'il a organisé, poussé et dirigé les activités créatives scientifiques dans nombre de branches de la linguistique, mais aussi parce que lui-même ensemble avec d'autres linguistes illustres tels A. Xhuvani, K. Cipo, E. Çabej, S. Riza, A. Kostallari, Sh. Demiraj, S. Floqi et tant d'autres nouveaux collègues plus jeunes, qui avaient été ses étudiants avant de devenir ses collaborateurs, ont élevé la linguistique albanaise à des niveaux contemporains. Il s'est fait remarquer par ses travaux dans le domaine de la syntaxe, de l'histoire de la langue albanaise et de ses relations avec d'autres langues des Balkans, dans le domaine de la langue littéraire et de la culture de la langue, en lexicographie et en terminologie, dans le domaine de l'histoire de la linguistique et de la pensée albanaise etc. Il a été l'initiateur de l'organisation et de la direction des études dialectologiques en Albanie, en créant et aidant un groupe de dialectologues lequel est arrivé à couvrir avec des études et des descriptions dialectales presque tous les parlers de l'albanais, lesquelles ont été couronnées par la rédaction de "L'atlas dialectologique de l'albanais".

Dans tous ces domaines l'on voit le scientifique à large horizon, le linguiste connaissant à fond la langue albanaise et ses dialectes et qui cherche toujours à ouvrir de nouveaux sentiers et à y orienter les jeunes chercheurs, le chercheur infatigable et l'observateur fin. Ses études ont été toujours remarquables par leurs analyses et synthèses et ont servi également de motifs pour des études plus approfondies.

Par son travail varié, le prof. M. Domi a donné une contribution fondamentale pour la création, l'organisation et la direction de l'activité d'enseignement et scientifique à la faculté d'Histoire et de Philologie de l'Université de Tirana, à l'Institut des Sciences, à l'Institut de la Linguistique et de la Littérature et à l'Académie des Sciences.

Grâce à sa contribution scientifique qualifiée et obligeante ont été formé nombre de nouveaux cadres, auxquels il a inspiré l'amour et

l'assiduité au travail scientifique. L'on peut dire de plein droit que ses élèves sont également son œuvre scientifique tout aussi large et variée que l'est sa production scientifique.

Son activité scientifique multiple ont rendu célèbre le prof. M. Domi également en Kosovë et en d'autres régions albanaises et à l'étranger. Il est honoré et apprécié par des chercheurs en balkanologie et en indo-européen. Dans plusieurs congrès et conférences internationales et nationales où il a participé, il a prononcé sa parole de poids sur des questions de l'albanais en représentant dignement la science albanaise.

A côté de son œuvre scientifique large, il a laissé le souvenir de l'infatigable scientifique érudit, doté d'un large horizon, de l'homme honnête et noble, lequel, marqué d'un grand amour et d'un grand cœur, a consacré une partie de sa vie à la préparation de la nouvelle génération.

Le décès du prof. M. Domi est la perte de l'homme le plus cher pour sa famille, pour l'enseignement, la science et la culture albanaise c'est la perte de l'homme et du scientifique éminent, pour ses collègues c'est la perte de l'ami et du collaborateur inoubliable. Mais il restera toujours vivant par son œuvre, parce que par elle il a mis une pierre fondamentale dans le bâtiment du progrès scientifique de la langue et de la culture albanaise.

Prof. Jorgo Bulo
Prof. Enver Hysa
Prof. Seit Mansaku

## TABLE DE MATIERE

**Shaban DEMIRAJ**
A propos de la romanisation des anciens peuples de la Péninsule Balkanique ---------- 1

**J. B. TRUMPER**
Alcune istituzioni socio-poetico-storiche e le relazioni linguistiche tra l'albanese e le lingue i.-e. dell'Europa centro-settentrionale. ---------- 7

**Seit MANSAKU**
La position des éléments latins de la langue albanaise dans la romanité balkanique ----------39

**Selim ISLAMI**
Problems of Illyrian history----------47

**Aleksandra MANO**
The evolution of the Albanian Archaeological thinking about the Hellenic colonization of Southern Illyria ----------57

**Zhaneta ANDREA**
Les recherches archéologiques en Albanie: 1991-1999 ----------63

**Pëllumb XHUFI**
Dionysos le philosophe et l'insurrection de la basse Albanie de 1611------- 89

**Gazmend SHPUZA**
L'Albanie depuis les conférences balkaniques au pacte balkanique (1930-1934)---------- 119

**Hamit KABA**
Les relations de l'U.N.R.R.A avec le gouvernement et l'administration albanais (1945-1947)---------- 139

**Ana LALAJ**
Kosova between conflict and peace (after the cold war) ---------- 163

**Andromaqi GJERGJI**
Le costume albanais dans le contexte Sud-Est Europeen ---------- 173

**Ali MUKA**
Le paysan albanais et le "terrain de sa maison" ---------- 189

**Zija SHKODRA**
L'architecture islamique en Albanie---------- 209

**Klara KODRA**
Influenza della letteratura italiana sulla letteratura albanese---------- 217

**Josif PAPAGJONI**
Dialogue avec la dramaturgie mondiale---------- 225

**CRITIQUE ET BIBLIOGRAPHIE**
"Kosova në vështrim enciklopedik" (Kristaq Prifti) ---------- 243
"Dictionnaire étymologique albanais" (Çlirim Bidollari) ---------- 249
"Cercetari asupra fondului traco - dac al limbi române" (Genc Lafe) ----- 255
"UNRRA në Shqipëri, 1944-1947" (Lefter Nasi)---------- 265

**NECROLOGIE**
Mahir Domi (12.03.19915 - 19.10.2000) ---------- 271